

Umberto **ECO**

Chroniques
D'UNE SOCIÉTÉ
LIQUIDE

Grasset

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UMBERTO ECO

CHRONIQUES
D'UNE SOCIÉTÉ LIQUIDE

Traduites de l'italien par
MYRIEM BOUZAHER

BERNARD GRASSET
PARIS

INTRODUCTION

La Bustina di Minerva est une rubrique que j'ai publiée dans *L'Espresso* à partir de 1985, longtemps de manière hebdomadaire, puis bimensuelle. Ainsi que je l'ai expliqué au début, les pochettes [*bustine*] d'allumettes de la marque Minerva comportaient deux espaces blancs sur lesquels je prenais des notes, si bien que je concevais ces articles comme de brèves observations et divagations sur des choses qui me passaient par la tête – en général inspirées par l'actualité, mais pas seulement, car je considérais comme actualité le fait qu'un soir la lubie m'avait pris de relire, que sais-je, une page d'Hérodote, une fable de Grimm ou un album de *Popeye*.

Beaucoup de ces *Bustine*, je les avais insérées dans *Comment voyager avec un saumon* en 1997¹, un nombre considérable d'entre elles a été publié dans *La Bustina di Minerva*, qui prenait en compte celles parues jusqu'en 2000, et certaines avaient été recueillies dans *À reculons comme une écrevisse* en 2006². Mais de 2000 à 2015 j'en ai écrit plus de quatre cents et j'ai pensé que quelques-unes étaient récupérables.

Il me semble que (presque) toutes celles que je réunis ici peuvent être entendues comme des réflexions sur les phénomènes de notre « société liquide », que j'évoque dans une des *Bustine* les plus récentes, placée au début du recueil.

Bien que j'aie éliminé beaucoup de répétitions, il en reste quelques-unes car certains phénomènes se sont reproduits durant ces quinze ans avec une régularité préoccupante, motivant par là même des retours et des insistances sur des thèmes qui restaient redoutablement actuels.

[1](#). Grasset, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

[2](#). Grasset, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Mario Fusco, Pierre Laroche, Diane Ménard et Roberto Nigro.

LA SOCIÉTÉ LIQUIDE

On le sait, c'est à Zygmunt Bauman que l'on doit l'idée de modernité ou société « liquide ». Pour qui voudrait comprendre les implications de ce concept, on peut se référer à *State of crisis* (Polity, 2014) où Bauman et Carlo Bordoni traitent de ce problème et d'autres.

La société liquide commence à se dessiner avec ce courant dit postmoderne (terme « parapluie » sous lequel se regroupent, pas toujours de manière cohérente, nombre de phénomènes, de l'architecture à la philosophie en passant par la littérature). Le postmodernisme marquait la crise des « grandes narrations » qui pensaient pouvoir superposer au monde un modèle d'ordre ; il s'est consacré à une revisitation ludique ou ironique du passé, et à bien des égards il s'est entrecroisé avec les pulsions nihilistes. Mais pour Bordoni, le postmodernisme est lui aussi en phase décroissante. Il était temporaire, nous sommes passés par lui sans même nous en apercevoir, et il sera un jour étudié comme le préromantisme. Il servait à signaler un événement en cours de réalisation, il a représenté une sorte de ferry allant de la modernité à un présent encore sans nom.

Pour Bauman, parmi les caractéristiques de ce présent en gestation, on recense la crise de l'État (quelle liberté décisionnelle reste-t-il aux États nationaux face au pouvoir des entités supranationales ?). Une entité disparaît, qui garantissait aux individus la possibilité de résoudre de manière homogène les divers problèmes de notre temps, et, avec sa crise, voilà que s'est profilée la crise des idéologies, et donc celle des partis, et en général de tout appel à une communauté de valeurs qui permettait aux individus de sentir qu'ils faisaient partie de quelque chose qui interprétait leurs besoins.

La crise du concept de communauté engendre un individualisme effréné, où plus personne n'est le compagnon de route mais l'antagoniste de l'autre, dont il faut se méfier. Ce « subjectivisme » a miné les bases de la modernité, il l'a fragilisée, d'où une situation dans laquelle, à défaut de grille de référence, tout se dissout dans une sorte de liquidité. On perd la certitude du droit (la magistrature est vécue comme ennemie) et les seules solutions pour l'individu sans critère de référence sont le paraître à tout crin, le paraître comme valeur (des phénomènes dont je me suis souvent occupé dans les *Bustine*) et le consumérisme. Toutefois, ce consumérisme ne vise pas à la possession d'objets de désir qui assouvit un besoin mais rend ces objets aussitôt obsolètes, si bien que l'individu passe d'un produit de consommation à un autre dans une sorte de boulimie erratique (le nouveau téléphone portable nous offre à peine plus que l'ancien, mais l'ancien doit être mis au rebut afin de participer à cette orgie du désir).

Crise des idéologies et des partis : quelqu'un a dit que désormais les partis sont des taxis où monte un chef, démagog ou mafieux, qui contrôle les votes, les choisissant avec désinvolture selon les opportunités qu'ils offrent – et l'on se prend à trouver compréhensibles et non plus scandaleux ceux qui retournent leur veste. Ce ne sont pas seulement les individus, c'est la société elle-même qui vit dans un continuuel processus de précarisation.

Qu'est-ce qui pourra remplacer cette liquéfaction ? On l'ignore encore et cet interrègne durera assez longtemps. Bauman observe que (la foi ayant abouti à un salut provenant du haut, de l'État ou de la révolution), c'est le mouvement d'indignation qui est typique de cet interrègne. Ces mouvements savent ce qu'ils ne veulent pas mais pas ce qu'ils veulent. Et je rappelle que l'un des problèmes posés par les responsables de l'ordre public quant aux Black Blocs, c'est que l'on n'arrive plus à les étiqueter, comme on pouvait le faire avec les anarchistes, les fascistes, les Brigades Rouges. Ils agissent, mais personne ne sait plus quand ni dans quelle direction. Pas même eux.

Y a-t-il un moyen de survivre à la liquidité ? Il y en a un, et il consiste précisément à se rendre compte que l'on vit dans une société liquide qui requiert, pour être comprise et peut-être dépassée, de nouveaux instruments. L'ennui, c'est que la politique et en grande partie l'intelligentsia n'ont pas encore saisi la portée du phénomène. Bauman reste pour l'instant une « vox clamantis in deserto ».

À reculons comme une écrevisse

Catholiques en free style et laïcs bigots

Lorsque l'on évoque les grandes transformations spirituelles qui ont marqué la fin du ^{xx}^e siècle, on cite aussitôt la crise des idéologies, qui est indéniable et a brouillé les traditionnelles distinctions entre droite et gauche. Il faut toutefois se demander si la chute du mur de Berlin a été la cause de cet effondrement ou seulement l'une de ses conséquences.

Prenons la science : on voulait qu'elle soit une idéologie neutre, un idéal de progrès commun aux libéraux et aux socialistes (seule changeait l'idée de la façon dont ce progrès devait être géré, en faveur de qui, et en ce sens le *Manifeste du Parti Communiste* de 1848 reste exemplaire, qui tissait l'éloge admiratif des conquêtes capitalistes pour conclure, à peu de choses près, « et maintenant, ces choses, nous les voulons nous aussi »). Était progressiste celui qui avait foi dans le développement technologique, et réactionnaire celui qui prêchait le retour à la Tradition et à la Nature immaculée des origines. Les cas de « révolution à rebours », comme celle des luddites, qui cherchaient à détruire les machines, étaient des épisodes marginaux. Ils n'avaient pas d'incidence profonde sur cette division nette entre les deux perspectives.

La division a commencé à se craqueler en soixante-huit, époque où s'entremêlaient staliniens amoureux de l'acier et hippies, ouvriéristes espérant de l'automatisation le refus du travail et prophètes de la libération grâce aux drogues de don Juan. Elle s'est brisée quand le populisme tiers-mondiste est devenu la bannière commune à l'extrême gauche et à l'extrême droite, et nous sommes désormais face à des mouvements de type Seattle, où l'on rencontre des néoluddites, des écologistes radicaux, des ex-ouvriéristes,

le *lumpen* et le dessus du panier, tous réunis dans le refus du clonage, du Big Mac, du transgénique et du nucléaire.

On observe une transformation tout aussi importante dans l'opposition entre monde religieux et monde laïc. Depuis des millénaires, on associait à l'esprit religieux la défiance envers le progrès, le refus du monde, l'intransigeance doctrinale ; en revanche, le monde séculier vivait avec optimisme la mutation de la nature, la souplesse des principes éthiques, la redécouverte affectueuse de religiosités « autres » et de pensées sauvages.

Certes, chez les croyants, on trouvait maintes références aux « réalités terrestres », à l'histoire comme marche vers la rédemption (cf. Teilhard de Chardin), tandis que chez les laïcs abondaient les « apocalypses », les utopies négatives d'Orwell et de Huxley, ou cette science-fiction qui présageait les horreurs d'un futur dominé par une terrifiante rationalité scientifique. Mais en fin de compte, c'était à la prédication religieuse que revenait le devoir de nous rappeler au moment final des *Novissimis*, les fins dernières, et à la prédication laïque de célébrer ses hymnes à la locomotive.

Le récent congrès des Papaboys¹, aficionados autoproclamés du pape, nous montre en revanche le moment final de la transformation mise en œuvre par le pape Jean-Paul II : une masse de jeunes qui acceptent la foi mais qui, à en juger par leurs réponses aux journalistes, sont loin des névroses fondamentalistes, disposés à transiger sur les rapports sexuels avant le mariage, sur la contraception, certains sur la drogue, tous sur les discothèques ; tandis que le monde laïc pleure sur la pollution sonore, sur un esprit New Age qui semble réunir néo-révolutionnaires, adeptes de monseigneur Milingo² et sybarites s'adonnant aux massages orientaux.

Nous n'en sommes qu'au début, mais nous en verrons de belles.

2000

Mais en avons-nous vraiment inventé autant ?

L'annonce est parue probablement sur Internet mais je ne sais pas où, car elle m'a été transmise par mail. C'est une pseudo-proposition commerciale qui fait la publicité d'une nouveauté, le Built-in Orderly Organized Knowledge, dont le sigle est BOOK, c'est-à-dire livre.

Aucun fil, aucune batterie, aucun circuit électrique, aucun interrupteur ni bouton, il est compact et portable, il peut même être utilisé assis devant une cheminée. Il est constitué d'une séquence de feuilles numérotées (en papier recyclable), chacune d'entre elles contenant des milliers de bits d'information. Ces feuilles sont maintenues ensemble dans le bon ordre par une élégante enveloppe appelée reliure.

Chaque page est scannée optiquement et l'information est directement enregistrée dans le cerveau. Il y a une commande « browse » qui permet de passer d'une page à l'autre, soit en avant, soit en arrière, par un seul coup de doigt. Un utilitaire nommé « index » permet de trouver instantanément le sujet voulu à la bonne page. On peut acheter une option appelée « marque-page » qui permet de revenir là où l'on s'était arrêté la dernière fois, même si le BOOK a été fermé.

L'avis se termine par diverses autres précisions sur cet instrument terriblement innovant et annonce aussi la mise en vente du Portable Erasable Nib Cryptic Intercommunication Language Stylus, PENCIL (c'est-à-dire crayon à papier). Il ne s'agit pas seulement d'un beau morceau humoristique, c'est aussi la réponse aux questions angoissées autour de la possible fin du livre face à l'avancée de l'ordinateur.

Il existe de nombreux objets qui, depuis leur invention, ne sont pas ultérieurement perfectibles, comme le verre, la cuiller, le marteau. Lorsque Philip Stark a voulu changer la forme du presse-agrumes, il a produit un très bel objet mais qui laisse tomber les pépins dans le verre, alors que le presse-agrumes traditionnel les retient avec la pulpe. L'autre jour, en cours, je me suis énervé en tombant sur une machine électronique très chère qui projette mal les images : le bon vieux tableau lumineux, sans parler de l'antique épidiastroscope, les projette mieux.

Alors que le ^{xx}e siècle touche à son terme, il faudrait se demander si, durant ces cent dernières années, nous en avons inventé vraiment beaucoup, des choses nouvelles. Tout ce que nous utilisons quotidiennement a été imaginé au ^{xix}e siècle. Voici une brève énumération : le train (mais la machine à vapeur date du siècle précédent), l'automobile (et l'industrie pétrolière qu'elle présuppose), les bateaux à vapeur avec propulsion à hélice, l'architecture en béton armé et le gratte-ciel, le sous-marin, le chemin de fer souterrain, la dynamo, la turbine, le moteur Diesel au gasoil, l'aéroplane (l'expérience définitive des frères Wright aura lieu trois ans après la fin du

siècle), la machine à écrire, le gramophone, le dictaphone, la machine à coudre, le réfrigérateur, les boîtes de conserve, le lait pasteurisé, l'allumecigare (et les cigarettes), la serrure de sécurité Yale, l'ascenseur, le lave-linge, le fer à repasser électrique, le stylographe, la gomme, le buvard, le timbre, le courrier pneumatique, le water-closet, la sonnerie électrique, le ventilateur, l'aspirateur (1901), le rasoir à lame, le lit pliant, le fauteuil de barbier, la chaise de bureau pivotante, l'allumette à friction, les allumettes de sûreté, l'imperméable, la fermeture Éclair, l'épingle à nourrice, les boissons gazeuses, la bicyclette à pneu et chambre à air, les roues à rayons en acier et transmission par chaîne, l'omnibus, le tram électrique, le train surélevé, la Cellophane, le Celluloïd, les fibres artificielles, les grands magasins pour vendre toutes ces marchandises et – excusez-moi du peu – l'éclairage électrique, le téléphone, le télégraphe, la radio, la photographie et le cinéma. Charles Babbage invente une machine à calculer capable de faire soixante-six additions à la minute, et nous sommes donc en marche vers l'ordinateur.

Certes, notre siècle nous a donné l'électronique, la pénicilline et tant d'autres médicaments qui ont allongé la vie, les matières plastiques, la fusion nucléaire, la télévision et la navigation spatiale. Peut-être quelque chose d'autre m'échappe-t-il, mais il est quand même vrai que les stylos et les montres les plus chers, aujourd'hui, essaient de reproduire des modèles classiques de cent ans en arrière, et dans une vieille *Bustina* j'observais que le dernier perfectionnement dans le domaine des communications – à savoir Internet – dépasse la télégraphie sans fil inventée par Marconi avec une télégraphie filaire, c'est-à-dire qu'il marque le retour (en arrière) de la radio au téléphone.

Pour au moins deux inventions typiques de notre siècle, les matières plastiques et la fusion nucléaire, on est en train d'essayer de les désinventer car on s'aperçoit qu'elles rendent malade notre planète. Le progrès ne consiste pas nécessairement à aller de l'avant à tout prix. J'ai demandé qu'on me redonne mon tableau lumineux.

2000

En arrière toute !

Dans une ancienne *Bustina*, j'avais noté que nous assistions à une

intéressante régression technologique. Tout d'abord l'influence dérangeante de la télévision avait été mise sous contrôle au moyen de la télécommande, avec laquelle le téléspectateur pouvait zapper à tout crin, entrant ainsi dans une phase de liberté créative, dite « phase de Blob ». L'affranchissement définitif de la télévision avait eu lieu avec le magnétoscope, qui marquait l'évolution vers le cinéma. En outre, grâce à la télécommande, on pouvait couper le son et revenir ainsi aux fastes du film muet. Entre-temps, Internet, en imposant une communication éminemment alphabétique, avait liquidé la Civilisation des Images tant redoutée. Dès lors, on pouvait carrément éliminer les images, inventant une sorte de boîte qui n'émettait que des sons, et ne requérait même pas de télécommande. À l'époque, je croyais plaisanter en imaginant la découverte de la radio, mais (évidemment inspiré par un dieu tutélaire) je prédisais l'avènement de l'iPod.

Enfin, le dernier stade avait été atteint quand aux émissions par ondes s'était ajoutée, avec les chaînes à péage, la nouvelle ère de la transmission par câble téléphonique, en passant de la télégraphie sans fils à la téléphonie avec fils, phase complètement réalisée par Internet, en dépassant Marconi et en revenant à Meucci.

J'avais repris cette théorie de la marche à rebours dans mon livre *À reculons comme une écrevisse* où j'appliquais ces principes à la vie politique (et d'ailleurs, dans une *Bustina* récente, j'ai fait la remarque que nous étions en train de revenir aux nuits de 1944, avec des patrouilles militaires dans les rues, et les enfants et les institutrices en uniforme). Mais il en est arrivé bien plus encore.

Quiconque a dû récemment acheter un nouvel ordinateur (ils sont obsolètes au bout de trois ans) a constaté qu'on ne trouve que ceux où Windows Vista est déjà installé. Or, il suffit de lire sur les différents blogs ce que les utilisateurs pensent de Vista (je ne me hasarde pas à le rapporter ici pour ne pas finir au tribunal), et ce qu'en disent les amis tombés dans ce piège, pour prendre la décision (peut-être erronée mais très ferme) de ne pas acheter un ordinateur avec Vista. Mais si vous voulez une machine à jour de nouveautés et d'une taille raisonnable, vous devez vous farcir Vista. Ou alors, vous vous repliez sur un clone grand comme un semi-remorque, assemblé par un vendeur plein de bonne volonté, qui installe encore Windows XP et les précédents. Ainsi votre bureau ressemble au laboratoire Olivetti avec le premier ordinateur italien, l'Elea 1959.

À mon avis, les fabricants d'ordinateurs se sont aperçus que les ventes diminuent sensiblement parce que l'utilisateur, pour éviter à tout prix Vista, renonce à renouveler son ordinateur. Alors, que s'est-il passé ? Pour le comprendre, vous devez aller sur Internet et chercher « Vista downgrading » ou des sites semblables. Là, on vous explique que si vous avez acheté une nouvelle bécane équipée de Vista, payée son prix, vous pourriez, en déboursant une somme additionnelle (et pas si facilement que ça, en suivant une procédure que je me suis refusé à comprendre), après maintes aventures, bénéficier à nouveau de Windows XP ou des versions précédentes.

Tout utilisateur d'ordinateur sait ce qu'est l'*upgrading*, c'est ce qui vous permet de mettre à jour votre logiciel jusqu'à son dernier perfectionnement. En conséquence, le *downgrading* est la possibilité de ramener votre ordi, très performant, à l'heureuse condition des programmes plus anciens. En payant. Avant que l'on invente sur Internet ce très beau néologisme, dans un banal dictionnaire bilingue, on voyait que le substantif *downgrade* signifie déclin, rabais ou version réduite, et que le verbe veut dire rétrograder, dégrader, redimensionner, déclasser. Donc, contre beaucoup d'argent et de travail, on nous offre la possibilité de déclasser et dégrader ce que nous avons payé un certain prix. La chose serait incroyable si elle n'était vraie (Giampaolo Proni en a même parlé de manière très spirituelle dans la revue en ligne *Golem-L'indispensable*), et l'on trouve connectés par centaines de pauvres malheureux qui travaillent comme des fous et payent cher pour dégrader leur logiciel. Quand arriverons-nous au stade où, pour une somme raisonnable, notre ordinateur sera changé en cahier avec encrier et porte-plume équipé d'une plume Perry ?

Mais cette affaire n'est pas que paradoxale. Il y a des progrès technologiques au-delà desquels on ne peut aller. On ne peut inventer une cuiller mécanique, celle d'il y a deux mille ans fait encore très bien l'affaire. On a abandonné le Concorde, qui reliait pourtant Paris à New York en trois heures. Je ne suis pas sûr qu'ils aient bien fait, mais le progrès peut aussi signifier faire deux pas en arrière, comme revenir à l'énergie éolienne au lieu du pétrole et des choses de ce genre. Soyez tous tendus vers le futur ! En arrière toute !

Je renais, je renais, en mille neuf cent quarante

La vie n'est rien d'autre qu'une lente remémoration de l'enfance. D'accord. Mais ce qui rend douce cette souvenance c'est que, dans l'éloignement de la nostalgie, nous trouvons beaux des moments qui nous avaient paru douloureux, même le jour où, en glissant dans un fossé, on s'était fait une entorse à la cheville, et qu'on avait dû rester quinze jours à la maison, le pied bandé de compresses de blanc d'œuf. Personnellement, je me souviens avec tendresse des nuits passées dans les abris antiaériens : on nous réveillait au beau milieu de notre sommeil le plus profond, on nous traînait en pyjama et manteau dans un souterrain humide en béton armé, éclairé par des ampoules faiblardes, et nous jouions à nous courir après, tandis que, au-dessus de nos têtes, résonnaient des explosions sourdes dont nous ne savions pas si c'étaient celles de la défense antiaérienne ou celles des bombes. Nos mamans tremblaient, de froid et de peur, mais pour nous c'était une aventure étrange. Voilà ce qu'est la nostalgie. C'est pourquoi nous sommes disposés à accepter tout ce qui nous rappellerait les horribles années quarante, et c'est le tribut que nous payons à notre vieillesse.

Comment étaient les villes à cette époque ? Sombres la nuit, quand le blackout obligeait les rares passants à utiliser des lampes de poche non pas à pile mais à dynamo, comme le phare des bicyclettes, qui se rechargeaient par friction en actionnant spasmodiquement une sorte de gâchette. Mais plus tard il y eut le couvre-feu, et on n'avait plus le droit d'aller dans la rue.

Le jour, des pelotons de soldats patrouillaient en ville, du moins jusqu'en 1943, quand l'Armée Royale y était encore cantonnée, et plus intensément à l'époque de la République de Salò, lorsque les métropoles étaient arpentées sans cesse par les rondes des marins de la San Marco ou les bandes des Brigades Noires, tandis que dans les villages on voyait plus facilement des groupes de partisans armés jusqu'aux dents. Dans la ville militarisée où les rassemblements étaient interdits en certaines circonstances, on voyait gambader des essaims de Balilla et de Petites Italiennes en uniforme, et des écoliers en tablier noir sortant de l'école à midi, tandis que leurs mères allaient acheter le peu que l'on trouvait dans les épiceries, et si l'on voulait manger du pain, je ne dis pas blanc mais pas infect car fait de sciure, il fallait payer un prix astronomique au marché noir. À la maison, la lumière était faible, sans parler du chauffage, limité à la seule cuisine. La nuit, on glissait une brique chaude dans le lit et je me souviens avec tendresse même de mes

engelures. Certes, je ne peux pas dire que tout me soit revenu, et sûrement pas intégralement. Mais je commence à en sentir à nouveau le parfum. D'abord, il y a des fascistes au gouvernement. Il n'y a pas qu'eux, ils ne sont plus exactement fascistes, mais qu'importe, on sait que l'histoire se produit une première fois sous forme de tragédie et une seconde fois sous forme de farce. En revanche, à cette époque, sur les murs s'étaient des affiches montrant un Noir américain répugnant (et ivre) qui tendait sa main crochue vers une blanche Vénus de Milo. Aujourd'hui, je vois à la télévision des visages menaçants de Noirs décharnés qui viennent par milliers sur nos terres et franchement les gens semblent encore plus effrayés qu'alors.

Le tablier noir fait son come-back à l'école, et je n'ai rien contre, cela vaut mieux que le T-shirt de marque que portent les gosses harceleurs, mais j'ai dans la bouche un goût de madeleine trempée dans une infusion de tilleul et, à l'instar de Gozzano, j'ai envie de dire « Je renais, je renais, en mille neuf cent quarante³ ». Je viens de lire dans un journal que le maire léghiste⁴ de Novara a interdit les rassemblements de plus de trois personnes, la nuit, dans les parcs municipaux. J'attends avec un frisson proustien le retour du couvre-feu. Nos militaires se battent contre des rebelles au visage coloré dans des Asies (hélas plus dans les Afriques) plus ou moins orientales. Mais je vois des militaires, bien armés et en treillis, patrouiller sur les trottoirs de nos villes. L'armée, comme à l'époque, ne combat pas seulement aux frontières, elle fait aussi des opérations de police. J'ai l'impression de me retrouver dans *Rome ville ouverte*. Je lis des articles et entends des discours très similaires à ceux que je lisais alors dans *La Défense de la race*, qui s'en prenaient aux juifs mais aussi aux gitans, aux maghrébins, aux étrangers en général. Le pain devient très cher. On nous avertit que nous devons économiser le pétrole, limiter le gaspillage d'énergie électrique, éteindre les vitrines la nuit. Le nombre de voitures diminue et l'on voit réapparaître les *Voleurs de bicyclette*. La touche d'originalité, c'est que bientôt l'eau sera rationnée. Nous n'avons pas encore un gouvernement au Sud et un au Nord, mais certains s'y emploient. Il me manque un Chef qui enlacerait et embrasserait chastement sur la joue de plantureuses ménagères rurales, mais à chacun ses goûts.

1. Les Papaboys sont nés sous Jean-Paul II, ont grandi sous Benoît XVI et sont aujourd'hui au service de l'Église avec le pape François.

2. Archevêque excommunié par Benoît XVI le 25 septembre 2009 pour avoir ordonné lui-même quatre évêques mariés. Voici un extrait du communiqué du Saint-Siège : « Le Saint-Siège a suivi avec appréhension les récentes activités de Mgr Emmanuel Milingo, archevêque émérite de Lusaka, et de la nouvelle association de prêtres mariés qui ont semé la division et le trouble parmi les fidèles. »

3. Référence au poème de Guido Gozzano, *L'amica di nonna Speranza*, avec ce vers célèbre « ...rinasco del mille ottocento cinquanta ! ».

4. Du parti politique italien Lega Nord, considéré comme populiste et xénophobe.

Être vus

Faire coucou de la main

Tandis que j'expérimente le réchauffement climatique de la planète et la disparition des saisons intermédiaires, et que j'en trouve confirmation dans maintes interventions autorisées, je me demande quelle réaction aura mon petit-fils, qui n'a aujourd'hui que deux ans, lorsqu'il entendra prononcer le mot « printemps » ou lira à l'école des poésies évoquant les premières langueurs automnales. Et, quand il sera grand, comment réagira-t-il en écoutant *Les Quatre Saisons* de Vivaldi ? Peut-être vivra-t-il dans un autre monde auquel il sera parfaitement habitué et ne souffrira-t-il pas de l'absence du printemps, en voyant les bourgeons éclore par erreur lors d'hivers très chauds. Au fond, moi non plus, petit, je n'avais pas l'expérience des dinosaures et pourtant j'ai réussi à me les imaginer. Peut-être que le printemps est une nostalgie de gens d'un âge certain, comme les nuits passées dans les refuges antiaériens à jouer à cache-cache.

Cet enfant qui grandit trouvera naturel de vivre dans un monde où le bien primordial (plus important que le sexe et l'argent) sera la visibilité. Un monde où, pour être reconnu et ne pas végéter dans un épouvantable et insupportable anonymat, on fera tout pour paraître, à la télévision ou sur ces supports qui l'auront remplacée. Un monde où de plus en plus de mères intègres seront prêtes à aller raconter leurs histoires de famille les plus sordides dans une émission pleurnicharde pourvu qu'elles soient reconnues le lendemain au supermarché et signent des autographes, et où les jeunes filles (c'est déjà le cas aujourd'hui) diront qu'elles veulent être actrices, mais pas pour devenir la Duse ou Garbo, par pour jouer du Shakespeare ou chanter comme Joséphine Baker vêtue d'un seul régime de bananes sur la scène des

Folies Bergère, et même pas pour se trémousser avec art à l'instar des *veline*, ces animatrices d'un temps révolu, mais bien pour être promues assistantes potiches de jeux télévisés, pure apparence sans aucun talent artistique à l'appui.

Quelqu'un expliquera alors à cet enfant (peut-être à l'école, en même temps que les rois de Rome et la chute de Berlusconi, ou dans des films historiques intitulés *Il était une fois Fiat* que les *Cahiers du cinéma* qualifieront de « prolo », sur le modèle des « péplums ») que, depuis l'Antiquité, les êtres humains ont désiré être reconnus par ceux qui les entouraient. Certains s'ingéniaient à être d'aimables compagnons le soir à l'auberge, d'autres à exceller au foot ou au tir à la cible dans les fêtes patronales, ou à raconter qu'ils avaient pêché un poisson grand comme ça. Les filles voulaient être remarquées pour le ravissant bibi qu'elles portaient le dimanche à la messe, et les grands-mères pour être la meilleure cuisinière ou couturière du village. Et gare à qui n'aurait pas été ainsi, car l'être humain, pour savoir qui il est, a besoin du regard de l'Autre, et plus l'Autre l'aime et l'admire, plus il se reconnaît (ou croit se reconnaître) – et si ce n'est pas un seul Autre mais des centaines ou des milliers ou des dizaines de milliers, c'est encore mieux et il se sent complètement réalisé.

Et donc, à une époque où l'on bouge sans cesse, où plus personne n'a de village natal ni le sens des racines, à l'heure où l'autre est celui avec qui l'on communique à distance via Internet, il semblera naturel que les êtres humains cherchent la reconnaissance par une autre voie, et qu'à la place du village se substitue la scène quasi planétaire de l'émission télévisée ou de ce qui l'aura remplacée.

Mais ce que les maîtres d'école ni quiconque à leur place ne réussiront peut-être pas à rappeler, c'est que, à cette époque antique, une distinction très nette régnait entre être célèbre et être objet de ragots. Chacun voulait devenir célèbre en tant que meilleur archer ou meilleure danseuse, mais aucun ne souhaitait être désigné comme le plus cocufié du village, l'impuissant patenté ou la putain irrespectueuse. Éventuellement, la putain essayait de faire croire qu'elle était danseuse et l'impuissant mentait en racontant ses frasques sexuelles pantagruéliques. Dans le monde du futur (s'il est tel qu'il se configure aujourd'hui), cette distinction aura disparu : on sera prêt à tout, pourvu que l'on soit « vu » ou que l'on « parle » de nous. Il n'y aura pas de différence entre la réputation d'un grand immunologiste et celle d'un jeune

qui a trucidé sa mère à coups de hache, entre le grand amoureux et celui qui aura remporté le concours planétaire du membre viril le plus court, entre qui aura fondé une léproserie en Afrique centrale et qui aura réussi le mieux à frauder le fisc. Tout sera bon, pourvu que l'on soit reconnu le lendemain par son épicier (ou son banquier).

Si certains me trouvent apocalyptique, je m'interroge sur ce que signifie dès maintenant (et depuis des décennies) le fait de se placer derrière le reporter télé pour être vu et faire coucou de la main, ou aller participer à l'émission de quiz *La Zingara*¹, certain de ne même pas connaître « une hirondelle ne fait pas le printemps ». Qu'importe, ils seront célèbres.

Mais je ne suis pas apocalyptique. Peut-être que l'enfant dont je parle se fera adepte d'une nouvelle secte dont le but sera la retraite hors du monde, l'exil dans le désert, la renonciation dans un cloître, l'orgueil du silence. Au fond, c'est déjà arrivé, au crépuscule d'une époque où les empereurs avaient commencé à faire sénateur leur propre cheval.

2002

Dieu m'est témoin que je suis idiot...

L'autre matin, à Madrid, je déjeunais avec mon roi. Je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu : bien qu'imprégné de fiers sentiments républicains, j'ai été nommé il y a deux ans duc du Royaume de Redonda (avec le titre de *Duque de l'Isla del Día de Antes*) et cette dignité ducale, je la partage avec Pedro Almodóvar, Antonia Susan Byatt, Francis Ford Coppola, Arturo Pérez-Reverte, Fernando Savater, Pietro Citati, Claudio Magris, Ray Bradbury et plusieurs autres, tous en quelque sorte unis par la qualité commune d'être sympathiques au roi.

Donc, l'île de Redonda est dans les Indes Occidentales, elle mesure trente kilomètres carrés (un mouchoir de poche), elle est totalement inhabitée et je pense qu'aucun de ses monarques n'y a jamais mis les pieds. C'est un banquier, Matthew Dowdy Shiell, qui l'avait achetée en 1865 et avait demandé à la reine Victoria de la constituer en royaume autonome, ce à quoi Sa Gracieuse Majesté avait consenti sans problème car elle ne voyait là aucune menace pour l'empire colonial britannique. Au cours des décennies, l'île est passée aux mains de divers monarques, certains d'entre eux ayant

vendu le titre plusieurs fois, provoquant des rixes de prétendants (si vous voulez connaître l'ensemble de cette pluri-dynastie, cherchez *Redonda* sur Wikipédia), et en 1997, le dernier roi a abdiqué en faveur d'un célèbre écrivain espagnol, Javier Marías (traduit en plusieurs langues, dont l'italien), lequel a commencé à nommer des ducs à tout va.

Voilà toute l'histoire, qui naturellement fleure bon la folie pataphysique, mais en somme, devenir duc n'est pas chose commune. Cependant, la question n'est pas là : au cours de notre conversation, Marías a dit une chose qui mérite réflexion. Nous parlions du fait évident qu'aujourd'hui les gens font des pieds et des mains pour passer à la télé, fût-ce pour jouer à l'abruti qui fait coucou derrière l'interviewé. Récemment en Italie, le frère d'une jeune fille assassinée de manière atroce, après avoir touché du doigt les douloureux honneurs des faits divers, est allé réclamer un engagement à l'impresario Lele Mora afin de faire fructifier à la télévision sa tragique notoriété, et nous en connaissons qui, pour être à tout prix sous les feux de la rampe, sont disposés à se déclarer cocu, impuissant ou fraudeur, et les psychocriminologues savent bien que ce qui anime le serial killer, c'est d'être découvert et de devenir célèbre.

Pourquoi cette folie, nous demandions-nous ? Marías a émis l'hypothèse que tout cela dépend du fait que les hommes ne croient plus en Dieu. Jadis, les hommes étaient persuadés que chacune de leurs actions avait au moins un Spectateur, qui connaissait tous leurs gestes (et leurs pensées), les comprenait ou les condamnait. On pouvait être un laissé-pour-compte, un bon à rien, un loser ignoré de ses semblables, qui une minute après sa mort serait oublié de tous, mais on nourrissait l'espoir que, au moins, Quelqu'un savait tout de nous.

« Dieu sait ce que j'ai enduré », se disait la grand-mère malade et abandonnée par ses petits-enfants, « Dieu sait que je suis innocent », se consolait celui que l'on avait condamné injustement, « Dieu sait tout ce que j'ai fait pour toi », disait la mère à son fils ingrat, « Dieu sait combien je t'aime », s'écriait l'amoureux éconduit, « Dieu seul sait tout ce que j'ai supporté », se lamentait l'infortuné dont les malheurs n'intéressaient personne. Dieu était toujours invoqué comme l'œil auquel rien n'échappait et dont le regard donnait du sens à la vie même la plus grise et insignifiante.

Après que ce Témoin omniscient a disparu, qu'il a été refoulé, que reste-t-il ? L'œil de la société, l'œil des autres, auxquels il faut se montrer pour ne

pas plonger dans le trou noir de l'anonymat, le tourbillon de l'oubli, quitte à jouer le rôle de l'idiot du village qui se met en slip et danse sur la table du bistrot. L'apparition à l'écran est l'unique succédané de la transcendance, et elle en est un succédané somme toute gratifiant : on se voit (et ils nous voient) dans un au-delà, mais en revanche, dans cet au-delà, tout le monde nous voit ici, et tandis que nous sommes ici nous aussi – imaginez le privilège, jouir de tous les avantages de l'immortalité (fût-elle rapide et éphémère) et avoir en même temps la possibilité d'être fêté chez nous (sur Terre) pour notre acceptation dans l'empyrée.

L'ennui, c'est qu'en ce cas on se méprend sur le double sens de « reconnaissance ». Nous aspirons tous à ce que soient « reconnus » nos mérites, ou nos sacrifices, ou n'importe quelle autre de nos belles qualités ; mais quand, après être apparu à l'écran, quelqu'un nous rencontre au bar et nous dit « je vous ai vu hier à la télé », il dit tout bonnement « je te reconnais », c'est-à-dire je reconnais ton visage, ce qui est une chose extrêmement différente.

2010

Pourquoi seulement la Madone ?

Dans le cadre des soirées organisées par *La Repubblica* à Bologne, vendredi dernier, Stefano Bartezzaghi et moi avons discuté du concept de réputation. Jadis, la réputation était juste bonne ou mauvaise, et quand on risquait une mauvaise réputation (parce qu'on avait fait faillite ou qu'on était traité de cocu), on arrivait à la racheter par le suicide ou le crime d'honneur. Naturellement, tout le monde aspirait à avoir une bonne réputation.

Or, depuis longtemps, le concept de réputation a cédé le pas à celui de notoriété. Ce qui compte, c'est être « reconnu » par ses semblables, pas au sens de reconnaissance comme estime ou récompense, mais au sens beaucoup plus banal où, vous voyant dans la rue, les autres puissent dire « regarde, c'est bien lui ». La valeur primordiale est devenu le paraître, et le moyen le plus sûr est de passer à la télévision. Il n'est pas nécessaire d'être Rita Levi-Montalcini ou Mario Monti, il suffit d'avouer dans une émission pleurnicharde que votre conjoint vous a trompé.

Le premier héros du paraître a été l'imbécile qui est allé se planter derrière

la personne interviewée pour faire coucou. Cela lui permettait d'être reconnu le lendemain soir au bar (« tu sais que je t'ai vu à la télé ? »), mais bien entendu ces apparitions ne duraient que l'espace d'un matin. Donc, graduellement, on a accepté l'idée que, pour paraître de manière constante et évidente, il fallait faire des choses qui finiraient par vous créer une mauvaise réputation. Ce n'est pas que l'on n'aspire pas à une bonne réputation, c'est qu'il est difficile de la conquérir, il faudrait avoir accompli un acte héroïque, remporté sinon le prix Nobel au moins le Goncourt, passé sa vie à soigner les lépreux, et ce ne sont pas des choses à la portée du premier *minus habens* venu. Il est plus facile de devenir sujet d'intérêt, surtout s'il est morbide, si l'on a couché pour de l'argent avec une célébrité ou si l'on a été accusé de détournement de fonds. Je ne plaisante pas, il suffit de regarder la mine fière du prévaricateur ou du petit malin de quartier lorsqu'il passe au JT, sans doute le jour de son arrestation : ces minutes de notoriété valent bien la prison, encore mieux s'il y a prescription, voilà pourquoi l'accusé sourit. Des décennies se sont écoulées depuis que quelqu'un a eu sa vie détruite parce qu'on l'avait filmé menottes aux poignets.

Bref, le principe est : « Si la Madone apparaîtrait, pourquoi pas moi ? » Et on escamote le fait que l'on n'est pas une vierge.

Tels étaient les propos que nous échangeions vendredi dernier, et voilà que le lendemain paraissait dans *La Repubblica* un long article de Roberto Esposito (« La vergogna perduta » [La honte perdue]), qui analysait les livres de Gabriella Turnaturi (*Vergogna. Metamorfosi di un'emozione* [Honte. Métamorphose d'une émotion], Feltrinelli, 2012) et de Marco Belpoliti (*Senza vergogna* [Sans vergogne], Guanda, 2010). En somme, le thème de la perte de la honte est présent dans la réflexion sur les coutumes contemporaines.

Or, cette frénésie du paraître (et la notoriété à tout crin, quitte à être marqué de ce qui était jadis le sceau de la honte) naît-elle de la perte de la honte, ou bien perd-on le sens de la honte parce que la valeur dominante est le paraître, fût-ce au prix de se couvrir de honte ? Je penche pour la seconde thèse. Être vu, être objet de discours est une valeur tellement dominante que l'on est prêt à renoncer à ce qui s'appelait la pudeur (ou la volonté de défendre jalousement sa vie privée). Esposito évoquait une autre conduite éhontée, consistant à parler fort sur son portable de ses affaires privées, celles-là mêmes que, naguère, on susurrail à l'oreille. Ce n'est pas que

l'individu ne s'aperçoive pas que les autres l'entendent (ce serait juste un grossier personnage), c'est que, inconsciemment, il veut se faire entendre, même si sa vie privée est insignifiante – hélas, tout le monde ne peut avoir une vie privée remarquable, comme Hamlet ou Anna Karénine, – et donc il suffit d'être reconnu en tant qu'escort girl ou débiteur retardataire.

J'apprends que je ne sais quel mouvement ecclésial veut revenir à la confession publique. Eh oui, quel intérêt y a-t-il à déposer ses propres turpitudes uniquement dans l'oreille de son confesseur ?

2012

Je twitte donc je suis

Personnellement, je ne suis ni sur Twitter, ni sur Facebook. La Constitution m'y autorise. Mais il y a bien entendu sur Twitter un faux compte à mon nom tout comme il paraît qu'il y en a un faux de Casaleggio². Un jour, j'ai rencontré une dame qui, les yeux pleins de reconnaissance, m'a dit qu'elle me lisait toujours sur Twitter et interagissait parfois avec moi pour son plus grand profit intellectuel. J'ai essayé de lui expliquer qu'il s'agissait d'un faux moi, mais elle m'a regardé comme si je lui disais que je n'étais pas moi. Si j'étais sur Twitter, j'existais. *Twitto ergo sum*.

Je n'ai pas cherché à la convaincre car, quoi que cette dame puisse penser de moi (si elle était si contente, c'est que le faux Eco lui disait des choses qu'elle approuvait), l'affaire n'aurait pas changé l'histoire de l'Italie, ni celle du monde – et probablement pas non plus ma propre histoire. Il y a longtemps, je recevais régulièrement par la poste d'énormes dossiers d'une autre dame qui affirmait les avoir envoyés au président de la République et à d'autres personnages illustres pour protester contre quelqu'un qui la persécutait, et elle les soumettait à ma lecture car, disait-elle, chaque semaine dans ma chronique *La Bustina di Minerva*, je me rangeais à ses côtés. Donc, quoi que j'écrive, elle le lisait comme se référant à son problème personnel. Je ne l'ai pas détrompée parce que cela eût été inutile, et que sa paranoïa toute personnelle n'allait pas bouleverser la situation au Moyen Orient. Puis, naturellement, comme je ne lui ai jamais répondu, elle a orienté son attention vers quelqu'un d'autre, et j'ignore qui elle tourmente désormais.

L'insignifiance des opinions exprimées sur Twitter vient de ce que tout le

monde parle, et parmi ce tout le monde, il y a celui qui croit aux apparitions de la Vierge de Medjugorje, va chez la chiromancienne, considère que le 11 septembre a été monté de toutes pièces par les juifs, croit Dan Brown. Je suis toujours fasciné par les messages qui passent en bandeau déroulant pendant les talk-shows de Telese et Porro. Ces twitts disent tout et n'importe quoi, chacun dit le contraire de l'autre, et tous ensemble ils ne rendent pas l'idée de ce que pensent les gens mais juste de ce que pensent certains cerveaux en roue libre.

Twitter, c'est comme le Café du Commerce de n'importe quel bled ou quartier de banlieue. On a l'idiot du village, le petit possédant qui pense être harcelé par le fisc, le médecin généraliste amer car il n'a pas obtenu la chaire d'anatomie comparée dans une grande université, le chaland qui a déjà consommé beaucoup de grappa, le chauffeur-routier qui raconte les prostituées fabuleuses sur le périph, et (parfois) il y en a un qui énonce des jugements sensés. Mais tout se consomme là, les bavardages de comptoir n'ont jamais changé la politique internationale, et il n'y a eu que le fascisme pour s'en préoccuper, qui interdisait de tenir des discours de haute stratégie au bar, mais dans l'ensemble, ce que pense la majorité des gens est la donnée statistique qui émerge au moment où, chacun ayant mené sa propre réflexion, on vote, et on vote pour les opinions exprimées par quelqu'un d'autre, en oubliant ce qu'on avait dit au bar.

Ainsi, le Web regorge d'opinions insignifiantes, car en plus, si l'on peut exprimer des idées magistrales en moins de cent quarante signes (« aime ton prochain comme toi-même »), il en faut beaucoup plus pour exposer *La Richesse des Nations* d'Adam Smith, et plus encore peut-être pour clarifier ce que signifie $E = mc^2$.

Alors, pourquoi même des hommes importants comme le président du Conseil Enrico Letta twittent-ils, alors qu'il leur suffirait de livrer cette même idée à l'agence de presse ANSA pour qu'elle soit reprise par la presse écrite et radiotélévisée, atteignant ainsi la majorité non connectée à Internet ? Et pourquoi le pape fait-il écrire par un séminariste engagé en CDD au Vatican de brefs résumés de ce qu'il a déjà dit *urbi et orbi* devant des milliers et des milliers de téléspectateurs ? Franchement, je ne sais pas vraiment pourquoi, quelqu'un a dû les convaincre que c'était utile pour fidéliser une grande quantité d'utilisateurs du Web. Et alors, passe encore pour Letta et le pape François, mais pourquoi messieurs Rossi, Pautasso, Brambilla, Cesaroni et

Esposito twittent-ils eux aussi ?

Peut-être pour se sentir comme Enrico Letta et le pape.

2013

La perte de la vie privée

L'un des problèmes de notre temps, qui (à en juger par la presse) obsède un peu tout le monde, est ce que les Italiens appellent la *privacy*, la vie privée. En parlant très, très simplement, cela signifie que chacun a le droit de s'occuper de ses affaires sans que les autres, surtout les agences liées aux centres de pouvoir, viennent à le savoir. Il existe des institutions qui ont pour vocation de garantir à tout un chacun une vie privée (mais surtout, j'insiste, en la nommant *privacy*, sinon personne ne la prend au sérieux). C'est pourquoi on s'inquiète de ce que, grâce à notre carte de crédit, quelqu'un puisse savoir ce nous avons acheté, à quel hôtel nous sommes descendu et où nous avons dîné. Sans parler des écoutes téléphoniques, lorsqu'elles ne sont pas indispensables à la recherche des criminels ; et récemment Vodafone a lancé une alerte sur le fait que des agents plus ou moins secrets de toutes les nations pourraient savoir à qui nous téléphonons et ce que nous disons.

Il semble donc que la vie privée soit un bien que chacun veut défendre à tout prix, pour ne pas vivre dans un univers du type Big Brother (le vrai, celui de George Orwell) où un œil universel peut vérifier tout ce que nous faisons, voire ce que nous pensons.

Mais la question est : les gens tiennent-ils tant que cela à leur vie privée ? Autrefois, ce qui menaçait la vie privée, c'était la médisance, ce que l'on redoutait, c'était l'atteinte à notre réputation, le fait que soit jeté en place publique le linge sale qui devait légitimement être lavé en famille. Mais, sans doute à cause de cette fameuse société liquide où chacun connaît une crise de l'identité et des valeurs et ne sait pas où chercher des références par rapport auxquelles se définir, le seul moyen d'acquérir une reconnaissance sociale, c'est de se « montrer », à n'importe quel prix.

Et c'est ainsi que la dame qui fait commerce de ses charmes (et dissimulait auparavant son activité à sa famille et ses amis) assume aujourd'hui allègrement son rôle public, allant jusqu'à passer à la télévision, éventuellement en se faisant appeler « escort » ; les époux qui, autrefois,

cachaient jalousement leurs différends participent désormais à des émissions trash pour jouer le rôle soit de l'adultère soit du cocu, sous les applaudissements du public ; notre voisin de train dit tout haut au téléphone ce qu'il pense de sa belle-sœur ou ce que son fiscaliste doit faire ; les mis en examen de tout poil, au lieu de se retirer à la campagne jusqu'à ce que la vague du scandale soit calmée, multiplient leurs apparitions, sourire aux lèvres, car il vaut mieux être un voleur reconnu qu'un honnête citoyen ignoré de tous.

Récemment, dans *La Repubblica*, a paru un article de Zygmunt Bauman où l'on remarquait que les réseaux sociaux (surtout Facebook), qui constituent un moyen de surveillance des pensées et des émotions, sont utilisés par divers pouvoirs à des fins de contrôle, mais grâce à la contribution enthousiaste de ses membres, Bauman parle de « société confessionnelle qui promeut l'exposition publique de soi au rang de preuve éminente, outre que vraisemblablement plus efficace, d'existence sociale ». En d'autres mots, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, ceux qui sont épiés collaborent avec ceux qui les épient pour leur faciliter le travail, et tirent de cette capitulation un motif de satisfaction car quelqu'un *les voit* pendant qu'ils existent, et peu importe si parfois ils existent en tant que criminels ou imbéciles.

Il est vrai que, jadis aussi, quelqu'un pouvait savoir tout sur tout le monde, mais quand ce *tout le monde* s'identifie avec la somme des habitants de la planète, l'excès d'information ne pourra produire que confusion, bruit et silence. Cela devrait inquiéter les espions, tandis que les épiés acceptent que les amis, les voisins et si possible les ennemis sachent tout d'eux et de leurs secrets les plus intimes, parce que c'est le seul moyen de se sentir vivant et part active du corps social.

[1.](#) Jeu télévisé des années 90 : le candidat devait répondre à des questions rimées posées par le personnage éponyme, la *Zingara*, la gitane. Les réponses étaient en général des expressions ou des proverbes italiens.

[2.](#) Gianroberto Casaleggio, né et mort à Milan (14 août 1954 – 12 avril 2016), est un homme politique italien. Responsable éditorial du blog de Beppe Grillo, il était le cofondateur du Mouvement 5 étoiles, et qualifié par certains de « gourou » en raison de son rôle d'idéologue du Mouvement.

Les vieux et les jeunes

Vie moyenne

Qui sait combien d'Italiens se souviennent encore de la poésie de De Amicis : « *Non sempre il tempo la beltà cancella – O la sfioran le lacrime e gli affanni ; – Mia madre ha sessant'anni, – E più la guardo e più mi sembra bella*¹. » Ce n'est pas un hymne à la beauté mais à la piété filiale. Piété qui de nos jours devrait se déplacer vers les quatre-vingt-dix ans, car une femme de soixante ans aujourd'hui, si elle est en bonne santé, est fraîche et très active – et si en plus elle a eu recours à la chirurgie esthétique, elle fait vingt ans de moins. Par ailleurs, je me souviens qu'enfant, je me disais que ce n'était pas juste de dépasser les soixante ans, car ce serait terrible de survivre maladif, baveux et dément dans un hospice pour vieillards. Et quand je pensais à l'an 2000, je me disais que bien sûr, Dante m'en est témoin, je pourrais vivre jusqu'à soixante-dix ans et arriver jusqu'en 2002, mais c'était une hypothèse très lointaine car l'on atteignait rarement cet âge vénérable.

J'y réfléchissais il y a quelques années quand j'ai rencontré Hans Gadamer, déjà centenaire, qui était venu de loin pour un congrès et mangeait à table avec appétit. Je lui ai demandé comment il allait, il m'a répondu avec un sourire presque triste qu'il avait mal aux jambes. On avait envie de lui flanquer une gifle pour cette joyeuse impudence (d'ailleurs, il a très bien vécu encore deux ans).

Nous continuons à penser que nous vivons à une époque où la technique fait chaque jour des pas de géant, nous nous demandons où l'on va avec la mondialisation, mais nous nous interrogeons beaucoup moins sur le fait que le développement maximum atteint par l'humanité (dans ce domaine, l'accélération dépasse celle de tout autre entreprise) est celui de

l'allongement de l'espérance de vie. Au fond, le troglodyte qui a réussi à produire du feu avait obscurément compris que l'homme pourrait un jour dominer la nature, sans parler de notre ancêtre plus mûr qui a inventé la roue. Roger Bacon, Léonard de Vinci et Cyrano de Bergerac disaient déjà que nous pourrions dans l'avenir construire des machines volantes ; dès l'invention de la machine à vapeur, il était clair que l'on parviendrait à augmenter la rapidité de nos déplacements ; et l'on pouvait supposer dès l'époque de Volta que nous aurions un jour la lumière électrique. Cependant, tout au long des siècles les hommes ont rêvé en vain à l'élixir de longue vie et à la fontaine de l'éternelle jouvence. Au Moyen Âge, il existait d'excellents moulins à vent (aptés encore aujourd'hui à produire de l'énergie alternative) mais il y avait une église où le pèlerin pouvait obtenir le miracle de vivre jusqu'à quarante ans.

Nous sommes allés sur la Lune il y a plus de trente ans et nous ne réussissons pas à aller sur Mars ; mais au temps du débarquement sur la Lune, une personne de soixante-dix ans touchait à la fin de sa vie alors qu'aujourd'hui (infarctus et cancer mis à part), elle a des espérances non déraisonnables d'arriver jusqu'à quatre-vingt-dix ans. En somme, le grand progrès (si nous voulons parler de progrès) a eu lieu dans le domaine de la vie plutôt que dans celui des ordinateurs. Les ordinateurs étaient déjà annoncés par la machine à calculer de Pascal, qui est mort à trente-neuf ans et c'était déjà un bel âge. Par ailleurs, Alexandre le Grand et Catulle sont morts à trente-trois ans, Mozart à trente-six, Chopin à trente-neuf, Spinoza à quarante-cinq, saint Thomas à quarante-neuf, Shakespeare et Fichte à cinquante-deux, Descartes à cinquante-quatre, Hegel, très âgé, à soixante et un ans.

Bien des problèmes que nous devons affronter aujourd'hui dépendent de l'allongement de la durée de vie. Je ne parle pas seulement des retraites. L'immense migration du tiers-monde vers les pays occidentaux naît du fait que des millions de personnes espèrent trouver ici de la nourriture, du travail et tout ce que promettent cinéma et télévision, mais ils cherchent aussi à accéder à un monde où l'on vit plus longtemps – en tout cas à fuir un monde où l'on meurt trop tôt. Pourtant (même si je n'ai pas les statistiques sous la main), je crois que la somme investie pour la recherche en gérontologie et la médecine préventive est très inférieure à celle dépensée pour la technologie guerrière et l'informatique. Sans parler du fait que nous savons assez bien comment détruire une ville et comment transporter l'information à bas coût,

mais que nous n'avons pas encore d'idée précise sur la façon dont on peut concilier bien-être collectif, avenir des jeunes, surpopulation du globe et allongement de la durée de la vie.

Un jeune peut penser que le progrès est ce qui lui permet d'envoyer des SMS depuis son portable ou de prendre un vol low cost vers New York, alors que le fait ahurissant (et le problème irrésolu) c'est qu'il se prépare, si tout va bien, à devenir adulte à quarante ans tandis que ses ancêtres le devenaient à seize.

Certes, il faut remercier Dieu et le sort parce que nous vivons plus longtemps, mais il nous faut affronter ce problème comme l'un des plus dramatiques de notre temps, pas comme un fait incontestable.

2003

Le beau est laid, le laid est beau ?

Hegel avait observé que ce n'est qu'avec le christianisme que la douleur et la laideur étaient entrées dans les représentations artistiques, parce que « le Christ flagellé, couronné d'épines [...] expirant dans les longs tourments d'une mort pleine d'angoisses et de souffrance, ne se laisse pas représenter sous les formes de la beauté grecque² ». Il avait tort, car le monde grec n'était pas que celui des Vénus de marbre blanc mais aussi celui du supplice de Marsyas, des angoisses d'Œdipe et de la passion mortifère de Médée. Cela dit, dans la peinture et la sculpture chrétiennes, les visages défigurés par la douleur, sans en arriver au sadisme de Mel Gibson, ne manquent pas. En tout cas, c'est le triomphe de la difformité, rappelait toujours Hegel (se référant aux maîtres hauts allemands et flamands), lorsque l'on donne à voir les persécuteurs de Jésus.

Or, quelqu'un m'a fait remarquer que dans un célèbre tableau de Bosch sur la passion (conservé à Gand) apparaissent, entre autres bourreaux horribles, deux personnages qui feraient pâlir d'envie beaucoup de rockers et leurs jeunes imitateurs : l'un avec un double piercing au menton, l'autre avec le visage transpercé de tout un attirail métallique. À ceci près que Bosch entendait réaliser une sorte d'épiphanie de la mauvaiseté (anticipant la certitude de Lombroso que celui qui se tatoue ou altère son corps est un délinquant-né), alors qu'aujourd'hui on peut se sentir gêné face à des jeunes

(garçons et filles) montrant un piercing sur la langue, mais il serait au bas mot statistiquement erroné de les considérer comme des êtres génétiquement tarés.

Si ensuite on réfléchit au fait que beaucoup de ces mêmes jeunes se pâment devant la beauté « classique » de George Clooney ou de Nicole Kidman, il devient clair qu'ils font comme leurs parents, qui d'un côté achètent des automobiles et des téléviseurs dessinés selon les canons de la divine proportion chers à la Renaissance ou se précipitent à la galerie des Offices pour éprouver le syndrome de Stendhal, et de l'autre se délectent de films « gore » où la matière cérébrale tapisse les murs, achètent des dinosaures et autres monstres à leurs gamins, et vont admirer le happening d'un artiste qui se transperce les mains, torture ses membres et mutile ses parties génitales.

Les parents comme les enfants ne refusent pas le commerce avec le beau, en ne choisissant que ce qui, lors des siècles passés, était tenu pour horrible. Cela arrivait peut-être quand les futuristes, pour épater le bourgeois, proclamaient « faire courageusement du “laid” en littérature », et quand Palazzeschi (dans *La Contre-douleur*, 1914) proposait, pour éduquer sainement les enfants à la laideur, de leur donner en guise de jouets éducatifs des « pantins bossus, aveugles, gangréneux, boiteux, squelettiques, syphilitiques, qui mécaniquement pleurent, crient, se lamentent, ont des attaques d'épilepsie, de peste, de choléra, des hémorragies, des hémorroïdes, des écoulements, de la folie, qui s'évanouissent, râlent, meurent ». Simplement, aujourd'hui on jouit de la beauté (classique), on sait reconnaître un bel enfant, un beau paysage ou une belle statue grecque, et, dans d'autres cas, on tire plaisir de ce qui était vu hier comme insupportablement laid.

Mieux, on élit parfois le laid comme modèle d'une nouvelle beauté, à l'instar de la « philosophie » cyborg. Si dans les premiers romans de Gibson (William cette fois, et l'on voit que « *nomina sunt numina* »), un être humain, dont certains organes avaient été remplacés par des engins mécaniques ou électroniques, pouvait encore représenter une prophétie inquiétante, aujourd'hui des féministes radicales proposent de dépasser les différences sexuelles à travers la réalisation de corps neutres, post-organiques ou « transhumains », et Donna Haraway lance comme slogan : « Je préfère être cyborg que déesse. »

Selon certains, cela signifie que dans le monde postmoderne toute

opposition entre beau et laid s'est dissoute. Il ne s'agirait même pas de répéter avec les sorcières de *Macbeth* « le beau est laid, et le laid est beau ». Les deux valeurs auraient simplement fusionné en perdant leurs caractères distinctifs.

Mais est-ce vrai ? Et si les comportements de jeunes et d'artistes n'étaient que des phénomènes marginaux, célébrés par ce qui ne sont que des minorités par rapport à la population de la planète ? À la télévision, nous voyons des enfants qui meurent de faim, petits squelettes au ventre gonflé, nous apprenons que des femmes sont violées par des envahisseurs, nous savons que des corps humains sont torturés, et d'autre part nous revoyons sans cesse les images pas si lointaines d'autres squelettes vivants destinés à la chambre à gaz. Nous distinguons les membres déchirés, hier à peine, par l'explosion d'un gratte-ciel ou d'un avion en vol, et nous vivons dans la terreur que demain cela puisse nous arriver aussi. Chacun sent très bien que ces choses *sont laides*, et aucune conscience de la relativité des valeurs esthétiques ne peut nous convaincre de les vivre comme objets de plaisir.

Peut-être alors que le cyborg, le gore, la Chose venue d'un autre monde et les films catastrophes sont des manifestations de surface, exagérées par les mass media, grâce auxquelles nous exorcisons une laideur bien plus profonde qui nous assaille, nous atterre et que nous voudrions désespérément ignorer, en feignant que tout est pour de faux.

2006

Treize années mal employées

L'autre jour, un journaliste m'a demandé (ils sont nombreux à le faire) quel était le livre qui m'avait le plus influencé dans ma vie. Si durant ma vie entière un seul livre m'avait influencé plus que les autres, je serais un idiot – comme ceux qui répondent à cette question. Il y a des livres qui ont été décisifs pour mes vingt ans, d'autres qui ont décidé de ce que seraient mes trente ans – et j'attends avec impatience le livre qui bouleversera mes cent ans. Autre question impossible : « Qui vous a enseigné quelque chose de définitif dans votre vie ? » Je ne sais jamais répondre car (à moins de ne pas dire « papa et maman ») à chaque tournant de mon existence quelqu'un m'a enseigné quelque chose. Ce pouvait être des personnes qui étaient à mes côtés

ou certains défunts chers à mon cœur comme Aristote, saint Thomas, Locke ou Peirce.

En tout cas, il y a eu des enseignements non livresques dont je peux dire avec certitude qu'ils ont changé ma vie. Le premier a été celui de mademoiselle Bellini, ma merveilleuse prof de sixième, qui nous donnait à préparer pour le lendemain des considérations à partir de mots stimuli (comme « poule » ou « bâtiment ») desquels faire jaillir une réflexion ou une invention. Un jour, pris par je ne sais quel démon, j'ai dit que je développerais séance tenante le thème qu'elle me proposerait, n'importe lequel. Elle, elle a regardé sur son bureau et a dit « carnet ». Avec l'esprit d'escalier, j'aurais pu parler du carnet du journaliste, ou du journal de bord d'un explorateur des romans de Salgari. Au lieu de cela, je suis monté hardiment sur l'estrade et je n'ai pas été capable d'ouvrir la bouche. Mademoiselle Bellini m'a donc enseigné qu'il ne faut jamais présumer de ses forces.

Le second enseignement a été celui de don Celi, le salésien qui m'a appris à jouer d'un instrument de musique – il paraît qu'on veut en faire un saint aujourd'hui, mais pas pour cette raison qui pourrait être utilisée contre lui par l'avocat du diable. Le 5 janvier 1945, je suis allé le trouver tout pimpant et lui ai dit : « Don Celi, aujourd'hui j'ai treize ans. » Il m'a répondu d'un ton revêché : « Très mal employés. » Que voulait-il dire par cette réplique ? Qu'arrivé à cet âge vénérable, je devais entamer un sévère examen de conscience ? Que je ne devais pas espérer de louanges pour avoir tout bonnement accompli mon devoir biologique ? Peut-être était-ce juste un témoignage normal du sens piémontais de la retenue, un refus de la rhétorique, peut-être était-ce même des félicitations faites de manière affectueuse. Mais je crois que don Celi savait, et m'enseignait, qu'un maître doit toujours mettre en difficulté ses élèves, et ne jamais les exciter plus que nécessaire.

À la suite de cette leçon, j'ai sans cesse été avare d'éloges avec ceux qui les escomptaient de moi, sauf cas exceptionnels d'exploits inattendus. Peut-être, avec une telle attitude, en ai-je fait souffrir certains, et s'il en est ainsi, j'ai mal employé non pas mes treize mais mes soixante-dix-sept premières années. Mais j'ai assurément décidé que la manière la plus explicite d'exprimer mon approbation était de ne pas faire de reproche. S'il n'y a pas de reproche, cela signifie que quelqu'un a bien fait. J'ai toujours été irrité par

des expressions telles que « le bon pape » ou « l'honnête Zaccagnini », qui laissaient penser que les autres papes étaient mauvais et les autres politiciens malhonnêtes. Jean XXIII et Zaccagnini faisaient simplement ce que l'on attendait d'eux et l'on ne voit pas pourquoi ils devraient être particulièrement félicités.

Mais la réponse de don Celi m'a aussi appris à ne pas trop me vanter, quoi que j'aie fait, même si cet acte me semble juste, et surtout qu'il ne faut pas porter son orgueil en bandoulière. Cela signifie-t-il qu'il ne faut pas ambitionner le mieux ? Bien sûr que non, mais, en quelque sorte, la réponse de don Celi me renvoie à une phrase d'Oliver Wendell Holmes Jr. que j'ai trouvée je ne sais plus où : « Le secret de mon succès, c'est que, très jeune, j'ai compris que je n'étais pas Dieu. » Il est très important de comprendre que l'on n'est pas Dieu, douter toujours de ses actes, et considérer que l'on n'a pas assez bien employé ses années vécues. C'est la seule façon de tenter de mieux employer celles qui nous restent.

Vous allez me demander pourquoi ces choses me reviennent à l'esprit précisément en cette période où a commencé la campagne électorale, et où, pour avoir du succès, il faut se comporter un peu en Dieu, c'est-à-dire parler des choses accomplies, comme le Créateur après la création, qui étaient *valde bona*, et manifester un délire de toute-puissance en se déclarant capable d'en faire de meilleures (alors que Dieu s'est contenté d'avoir créé le meilleur des mondes possibles). Attention, je ne suis pas en train de moraliser, pour faire une campagne électorale, il faut agir ainsi, vous imaginez un candidat qui dirait à ses futurs électeurs « jusqu'à présent j'ai fait des conneries, et je ne suis pas sûr de faire mieux à l'avenir, je vous promets juste que je vais essayer » ? Il ne serait pas élu. Donc, je répète, aucun faux moralisme. C'est seulement qu'en suivant les diverses émissions politiques à la télévision, je repense à don Celi.

2007

Il était une fois Churchill

Je lisais dans le numéro de *L'Internazionale* de début mars un entrefilet évoquant un sondage réalisé en Grande-Bretagne selon lequel un quart des Anglais penserait que Churchill est un personnage de fiction, tout comme

Gandhi et Dickens. Beaucoup de gens interrogés (on ne précise pas combien) auraient classé parmi les personnes ayant réellement existé Sherlock Holmes, Robin des Bois et Eleanor Rigby.

Ma première réaction est de ne pas dramatiser. Ce qui m'intéresserait surtout, c'est de savoir à quelle couche sociale appartient le quart de ceux qui n'ont pas les idées claires sur Churchill et Dickens. Si l'on avait interviewé les Londoniens de l'époque de Dickens, ceux que l'on voit sur les gravures des misères de Londres de Doré ou dans les scènes de Hogarth, au moins les trois quarts, sales, abrutis et affamés, n'auraient pas su qui était Shakespeare. Et je ne suis pas si étonné que l'on croie à l'existence réelle de Holmes ou de Robin des Bois, d'abord parce qu'il y a à Londres une industrie sur Holmes qui va jusqu'à faire visiter son appartement de Baker Street, ensuite parce que le personnage qui a inspiré la légende de Robin des Bois a vraiment existé (la seule chose qui le rend irréel, c'est que, au temps de l'économie féodale, on volait les riches pour donner aux pauvres, tandis qu'après l'avènement de l'économie de marché, on vole les pauvres pour donner aux riches). D'ailleurs, quand j'étais enfant, je croyais que Buffalo Bill était imaginaire jusqu'à ce que mon père me révèle qu'il avait existé et que lui-même l'avait vu lorsqu'il était en tournée avec son cirque dans notre ville, car, pour survivre, il était passé du mythique Far West à la province piémontaise.

Mais il est vrai, et on le constate lorsque l'on interroge les jeunes (sans parler, que sais-je, des Américains), que les idées sur le passé même proche sont très vagues. Des tests montrent que certains croyaient qu'Aldo Moro faisait partie des Brigades Rouges, que De Gasperi était un chef fasciste, Badoglio un partisan, et ainsi de suite. L'un d'entre eux dit : ça fait très longtemps, pourquoi les jeunes de dix-huit ans devraient-ils savoir qui était au gouvernement cinquante ans avant leur naissance ? Bon, c'est peut-être parce que l'école fasciste nous prenait la tête avec ça, mais moi, à dix ans, je savais que le Premier ministre au temps de la marche sur Rome (vingt ans plus tôt) était Facta, et à dix-huit ans je savais qui était Rattazzi ou Crispi, alors qu'il s'agissait d'histoires du siècle précédent.

En fait, ce qui a changé, c'est notre rapport avec le passé, à l'école aussi. Auparavant, on s'intéressait au passé parce que les nouvelles sur le présent étaient peu nombreuses, et un quotidien disait tout en huit pages. Avec les mass media, on obtient des informations considérables sur le présent, et sur Internet, on peut avoir des renseignements à propos de millions de choses qui

se produisent à l'instant (y compris les plus insignifiantes). Le passé dont nous parlent les mass media, comme les aventures des empereurs romains, celles de Richard Cœur de Lion ou la Première Guerre mondiale, ce passé donc circule (via Hollywood et les industries similaires) en même temps que le flux d'informations sur le présent, si bien qu'il est très difficile pour le spectateur d'un film de saisir la différence temporelle entre Spartacus et Richard Cœur de Lion. De la même façon, la différence entre réel et imaginaire s'effrite et perd toute consistance : dites-moi pourquoi un gamin qui regarde des films à la télévision devrait retenir que Spartacus a existé et que le Marcus Vinicius de *Quo Vadis* non, que la comtesse de Castiglione était un personnage historique et Elisa di Rivombrosa non, qu'Ivan le Terrible était réel et Ming tyran de Mongo non, étant donné qu'ils se ressemblent énormément.

Dans la culture américaine, cet aplatissement du passé sur le présent est vécu avec une grande désinvolture et il peut même vous arriver de rencontrer un professeur de philosophie qui vous dise à quel point il est insignifiant de savoir ce que Descartes a écrit sur notre façon de penser, puisque ce qui nous intéresse, c'est ce que les sciences cognitives découvrent aujourd'hui à ce sujet. On oublie que, si les sciences cognitives sont ce qu'elles sont, c'est parce qu'un discours avait commencé avec les philosophes du ^{xvii}^e siècle ; mais surtout, on renonce à tirer de l'expérience du passé une leçon pour le présent.

Beaucoup pensent que le vieux dicton selon lequel l'histoire est maîtresse de vie est une banalité d'instituteurs pleins de bons sentiments, version *Le Livre cœur*, mais il est certain que si Hitler avait étudié avec attention la campagne de Russie de Napoléon, il ne serait pas tombé dans le piège où il s'est embourbé, et si Bush avait étudié les guerres des Anglais en Afghanistan au ^{xix}^e siècle (mais que dis-je, même la toute dernière guerre des Soviétiques contre les talibans), il aurait planifié différemment sa campagne afghane.

Il peut sembler qu'entre l'imbécile anglais qui croit que Churchill était un personnage imaginaire et Bush qui va en Irak convaincu de vaincre en quinze jours, il y a une différence abyssale, mais ce n'est pas le cas. Il s'agit du même phénomène d'obscurcissement de la dimension historique.

Comment tuer les jeunes avec un avantage réciproque

Dans ma dernière chronique, je m’amusais à imaginer quelques conséquences, surtout au plan diplomatique, du nouveau cours de la transparence inauguré par WikiLeaks. Je créais là des fantaisies vaguement science-fictionnelles, mais elles partaient du présupposé indéniable que, si les archives les plus secrètes sont désormais pénétrables, il faudra bien que quelque chose change, au moins dans les méthodes d’archivage.

Alors pourquoi, toujours à l’aube de l’année nouvelle, ne pas tenter d’autres extrapolations à partir de données indéniables, quitte à exagérer en visions apocalyptiques ? Au fond, c’est ce qu’a fait saint Jean et il y a gagné une célébrité immortelle, aujourd’hui encore, à chaque malheur qui nous tombe dessus, nous sommes tentés de dire qu’il arrive exactement ce qu’il avait prédit. Je postule donc pour être le second voyant de l’île de Patmos.

Dans notre pays (et limitons-nous à lui), les vieux sont en passe de devenir plus nombreux que les jeunes. Jadis, ils mouraient à soixante ans, aujourd’hui à quatre-vingt-dix, et ils consomment donc trente années supplémentaires de retraite. Or, on le sait, ladite retraite devra être payée par les jeunes. Mais avec des vieux si envahissants et présents, aux commandes de maintes institutions publiques et privées, du moins jusqu’au stade du marasme sénile (et souvent au-delà), les jeunes ne trouvent pas de travail et ne peuvent de ce fait produire pour payer la retraite des anciens.

Dans cette situation, même si le pays met sur le marché des obligations à des taux alléchants, les investisseurs étrangers n’auront plus confiance, si bien que l’argent fera défaut pour les pensions. Pourtant, il faut calculer que, si les jeunes ne trouvent pas de travail, ils doivent bien vivre en étant financés par leurs parents ou leurs grands-parents retraités. Tragédie.

Première solution, la plus évidente. Les jeunes devront commencer à remplir des listes d’élimination pour les vieux sans descendance. Mais cela ne suffira pas, et comme l’instinct de conservation est ce qu’il est, les jeunes devront se résigner à éliminer même les vieux avec descendance, c’est-à-dire leur famille. Ce sera dur, mais il suffira de s’habituer. Tu as soixante ans ? Nous ne sommes pas éternels, papa, nous t’accompagnerons tous à la gare pour ton ultime voyage vers les camps d’extermination, avec tes petits-enfants qui te diront « au revoir grand-père ». Et si jamais les vieux se rebellaient, alors une chasse aux vieux ferait rage, grâce à des délateurs. Cela

est arrivé aux juifs, pourquoi pas aux retraités ?

Mais les anciens pas encore retraités, toujours au pouvoir, accepteront-ils d'un cœur léger ce destin ? Tout d'abord, ils auront évité de faire des enfants afin de ne pas mettre au monde des éliminateurs potentiels, de sorte que le nombre des jeunes en sera diminué. Enfin ces vieux capitaines (et chevaliers) d'industrie, habitués à mille batailles, se décideront, fût-ce la mort dans l'âme, à liquider enfants et petits-enfants. Pas en les envoyant dans des camps d'extermination comme auraient fait leurs descendants avec eux, car il s'agira d'une génération toujours liée aux valeurs traditionnelles de la famille et de la patrie, mais en déclenchant des guerres qui, on le sait, écrèment les conscriptions les plus jeunes et sont, comme disaient les futuristes, la seule hygiène du monde.

Ainsi, nous aurons un pays sans presque plus de jeunes et plein de vieux, prospères et bien portants, occupés à ériger des monuments aux morts et à célébrer ceux qui ont généreusement donné leur vie pour la patrie. Mais qui travaillera pour payer leur retraite ? Les immigrés, désireux d'acquérir la citoyenneté italienne, angoissés de trimer au noir, sous-payés et voués, à cause d'antiques tares, à mourir avant cinquante ans, faisant place à d'autres forces de travail plus fraîches.

Et donc, en l'espace de deux générations, des dizaines de millions d'Italiens « bronzés » garantiront le bien-être à une élite de nonagénaires blancs au nez rubicond et aux longs favoris (les femmes avec dentelle et voilette), qui siroteront du *whisky soda* sous la véranda de leurs propriétés coloniales, au bord d'un lac ou de la mer, loin des miasmes des villes, habitées désormais uniquement par des zombies de couleur qui s'alcooliseront à coups de Javel dont on fait la pub à la télé.

Quant à ma conviction que l'on avance à reculons comme des écrevisses, et que le progrès est une régression, on notera que nous nous retrouverons dans une situation semblable à celle de l'empire colonial en Inde, dans l'archipel malais ou en Centrafrique ; et celui qui aura atteint les cent dix ans en pleine forme, grâce au développement de la médecine, se sentira comme le Rajah blanc de Sarawak, Sir James Brooke, auquel il rêvait enfant en lisant les romans de Salgari.

Pauvres bersagliers

Un collègue m'a raconté qu'à un examen de licence, dont le sujet était, je ne sais ni comment ni pourquoi, le tragique attentat de la gare de Bologne en 1980, et soupçonnant que l'étudiant ne savait même pas de quoi il retournait, il lui avait demandé s'il se souvenait à qui cet attentat avait été attribué. Et il avait répondu : aux bersagliers³.

On aurait pu envisager les réponses les plus variées, des fondamentalistes arabes aux Fils de Satan, mais les bersagliers étaient vraiment inattendus. Moi je formule l'hypothèse que, dans l'esprit du malheureux, s'agitait l'image confuse d'une brèche taillée dans le mur de la gare pour rappeler l'événement, et que la vision de cette brèche a fait court-circuit avec une autre notion imprécise, un peu plus qu'un *flatus vocis*, concernant la brèche de Porta Pia (ouverte par les bersagliers justement). D'autre part, le 17 mars 2011, interrogés par les journalistes de l'émission satirique *Le Iene* sur les raisons pour lesquelles cette date avait été choisie pour célébrer les cent cinquante ans de l'unité italienne, nombre de parlementaires, et même un gouverneur de région, ont donné les réponses les plus farfelues, des cinq journées de Milan à la prise de Rome.

L'histoire des bersagliers résume parfaitement d'autres exemples illustrant le rapport difficile que les jeunes entretiennent avec les faits du passé (et les bersagliers). Il y a peu, des jeunes gens interrogés ont affirmé qu'Aldo Moro était le chef des Brigades Rouges. Et pourtant moi, à dix ans, je savais que le Premier ministre italien au temps de la marche sur Rome (quinze ans avant ma naissance) avait été le « pusillanime Facta ». Certes, je le savais parce que l'école fasciste me le répétait jour après jour — ce qui me fait penser qu'à sa façon, la réforme Gentile était plus aboutie que la réforme Gelmini, mais je ne pense pas que toute la faute en revienne à l'école. Je crois que les raisons sont autres, qu'elles sont dues à une forme permanente de censure que jeunes et adultes subissent. Je ne voudrais pas que le mot censure n'évoque que de coupables silences : il existe une censure par excès de bruit, comme le savent les espions ou les criminels des films policiers qui, s'ils doivent faire une confidence, mettent la radio à fond. Notre étudiant n'était peut-être pas quelqu'un à qui l'on avait dit *trop peu* de choses, mais à qui l'on avait dit *trop* de choses, si bien qu'il n'était plus capable de sélectionner ce qui valait la peine d'être retenu. Il avait des notions imprécises sur le passé non parce qu'on ne lui en avait pas parlé mais parce que les informations utiles et

dignes de foi avaient été mêlées et ensevelies dans le contexte d'un trop-plein de nouvelles insignifiantes. Et l'accès incontrôlé aux diverses sources expose au risque de ne pas savoir distinguer les informations indispensables de celles plus ou moins délirantes.

On débat en ce moment sur l'opportunité que chacun aurait d'imprimer et de mettre en circulation un livre sans la médiation d'un éditeur. L'argument positif est que, par le passé, d'excellents écrivains sont restés inconnus à cause d'un injuste barrage éditorial, et qu'une libre circulation de propositions ne peut que constituer une bouffée de liberté. Mais nous savons très bien que des tas de livres sont écrits par des gens plus ou moins excentriques, tout comme cela se produit pour tant de sites Internet. Si vous ne me croyez pas, allez voir nonciclopedia.wikia.com/wiki/Groenlandia où il est dit : « Le Groenland est une île située sur un point du globe terrestre qui, s'il existait vraiment, confirmerait que la Terre est carrée. C'est l'île la plus peuplée du monde en ce qui concerne la glace. [...] En outre, c'est un État d'Europe, du moins c'est ce qu'il me semble, je n'ai pas envie de consulter un atlas donc prenez cela pour argent comptant. Il se trouve dans l'hémisphère boréal, dans la Borée du Nord. »

Comment un jeune fait-il pour comprendre que l'auteur de ce texte plaisante, qu'il s'agit là d'un personnage extravagant, ou bien que, d'une manière ou d'une autre, il dit le vrai ? Et la même chose peut se produire avec les livres. Un éditeur acceptera difficilement de publier de telles informations, sauf à préciser sur la quatrième de couverture ou le rabat qu'il s'agit d'un recueil de joyeux paradoxes. Mais s'il n'y avait plus aucune médiation pour nous dire si un livre doit être pris au sérieux ou pas ?

2011

Deux belles surprises

Des collègues effondrés me racontent qu'à un examen universitaire de licence, un étudiant, devant le nom de Nino Bixio, a prononcé « Nino Bi-per-io » car la fréquentation compulsive des SMS l'avait convaincu que X ne se prononce que « per ». D'où de mélancoliques réflexions : « Qu'est-ce qu'on leur enseigne au secondaire ? Faut-il abolir l'école publique pour laisser le champ à l'école privée ? » Non sans avoir rappelé que, s'il y a d'excellents

établissements privés, il y en a aussi qui sont spécialisés dans la promotion de crétins issus de familles nanties, on peut se demander si notre école publique court vraiment à la catastrophe.

Mi-mars, j'ai dû aller à Albenga, pour le prix « Il était une fois ». Il avait été créé comme concours local par le lycée d'État Giordano Bruno mais, en l'espace de quatorze ans, c'est devenu un prix national (cette année, environ mille deux cents jeunes ont participé, issus de trente-huit lycées appartenant à vingt-neuf régions différentes). Chaque année, on demande à un écrivain de rédiger le début d'un récit et les concurrents doivent le continuer (lors d'une épreuve très rigoureuse en classe), puis les devoirs anonymés sont validés d'abord par un jury interne puis par un jury externe, et, après divers écrémages, cinq finalistes parviennent à l'auteur invité qui doit choisir le meilleur.

Cette année, l'auteur c'était moi, et je m'étais amusé à proposer comme stimulus le récit de la réunion d'un cercle de lettrés fous ayant pour projet de donner un début et une fin à ce qui a été désigné comme le récit le plus bref du monde, celui d'Augusto Monterroso, qui dit ceci : « Quand il se réveilla, le dinosaure était encore là. »

Il se peut que, parmi les mille deux cents récits présentés, certains aient été de moindre valeur (même si les membres des deux jurys m'ont dit à quel point ils avaient été embarrassés pour choisir), mais il est certain que les cinq que j'ai dû juger m'ont laissé perplexe, avec la tentation d'en tirer un au sort tellement ils étaient tous des exemples d'excellente littérature. J'entends par là qu'ils étaient d'une grande maturité et maints écrivains professionnels n'auraient pas hésité à signer ces textes de leur nom. Pour qui voudrait vérifier, ces cinq récits des finalistes seront publiés dans le prochain numéro d'*Alfabeta*. J'ai le sentiment que le niveau était très haut. Et je ne parle pas d'un seul lycée, mais d'une trentaine, de Gorizia aux îles.

Seconde surprise, je reçois du lycée Melchiorre Gioia de Piacenza le résultat d'une année de travail d'une terminale du lycée classique et d'une terminale du lycée scientifique. C'est l'exemplaire (quarante-quatre très belles pages en couleurs) d'un quotidien qui ressemble, par la mise en page, à *La Repubblica*, mais est intitulé *Il Tricolore*, il coûte cinq centimes à Milan et sept hors de Milan et il est daté du lundi 18 mars 1861.

Bien entendu, il annonce l'unité italienne, s'ouvre sur des articles de Cavour, Cattaneo, Mazzini, reproduit le discours de Victor Emmanuel II au

parlement, il raconte l'intervention de Giosuè Carducci, un souvenir de Mameli, la nouvelle d'une visite d'Andersen à Milan, des réflexions sur la loi Casati et les propos de De Sanctis, nouveau ministre de l'Instruction, il tient compte du fait que Lincoln venait d'être élu président des États-Unis et que Guillaume 1^{er} était monté sur le trône de Prusse, il consacre des dizaines de pages culturelles à Cristina di Belgiojoso et à Hayez, ainsi qu'à la récente polémique sur *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, il rappelle la disparition de Nievo et propose une critique de *I carbonari della montagna* de Verga, sans négliger évidemment Verdi, la mode de l'époque, la parution de la troisième édition de *L'Origine des espèces* de Darwin, et s'achève sur un reportage à Liverpool intitulé « Le football, un jeu sans avenir ». Et de délicieux encarts publicitaires.

J'ignore si un vrai journal de l'époque aurait pu publier un numéro aussi riche, dans lequel se confrontent sans moyen terme les contradictions de l'Italie à peine unifiée. Et ce travail vient d'un lycée public. J'attends des propositions aussi séduisantes de quelque établissement privé.

2011

Une génération d'aliens

Michel Serres est, selon moi, l'esprit philosophique le plus fin qui existe aujourd'hui en France, et comme tout bon philosophe il sait aussi accepter de réfléchir à l'actualité. De manière éhontée, j'utilise (sauf quelques commentaires personnels) un de ses très beaux articles publiés dans *Le Monde* du 6-7 mars dernier, où il rappelle des choses qui, pour les plus jeunes de mes lecteurs, concernent leurs enfants, et pour nous, plus âgés, nos petits-enfants.

Pour commencer, ces enfants ou petits-enfants n'ont jamais vu un cochon, une vache, une poule (d'ailleurs, il y a trente ans déjà, une enquête américaine avait établi que les enfants de New York croyaient en grande majorité que le lait, qu'ils voyaient dans des emballages au supermarché, était un produit artificiel comme le Coca-Cola). Les nouveaux êtres humains ne sont plus habitués à vivre dans la nature et ne connaissent que la ville (je rappelle que, lorsqu'ils vont en vacances, ils vivent en général dans ce que Marc Augé a défini comme des « non-lieux », si bien que le village vacances

est identique à l'aéroport de Singapour, et qu'en tout état de cause, il leur offre une nature arcadique et bien léchée, totalement artificielle). Il s'agit de l'une des plus grandes révolutions anthropologiques depuis le néolithique. Ces enfants habitent un monde surpeuplé, leur espérance de vie est proche des quatre-vingts ans et, à cause de la longévité de leurs pères et grands-pères, s'ils ont l'espoir d'hériter de quelque chose, ce ne sera plus à trente ans mais au seuil de leur vieillesse.

Les jeunes Européens n'ont pas connu de guerre depuis plus de soixante ans, ils bénéficient d'une médecine avancée si bien qu'ils ne souffrent pas autant que leurs aînés, ils ont des parents plus vieux que les nôtres (et la plupart d'entre eux sont divorcés), ils étudient dans des établissements scolaires où ils côtoient des jeunes d'autres couleur, religion, coutumes (et, se demande Michel Serres, pendant combien de temps encore pourront-ils chanter *La Marseillaise* qui se réfère « au sang impur » des étrangers ?). Quelles œuvres littéraires pourront-ils encore apprécier puisqu'ils n'ont pas connu la vie rustique, les vendanges, les invasions, les monuments aux morts, les drapeaux lacérés par les balles ennemies, l'urgence vitale d'une morale ?

Ils ont été formés par des médias conçus par des adultes qui ont réduit à sept secondes la permanence d'une image, et à quinze secondes le temps de réponse aux questions, et où pourtant ils voient des choses que, dans leur vie quotidienne, ils ne voient plus, des cadavres ensanglantés, des écroulements, des dévastations : « À l'âge de douze ans, les adultes les ont déjà forcés à voir vingt mille assassinats. » Ils sont éduqués par la publicité qui exagère en abréviations et en mots étrangers leur faisant perdre le sens de leur langue maternelle, ils n'ont plus conscience du système métrique décimal puisqu'on leur promet des prix en miles, l'école n'est plus le lieu de l'apprentissage et, familiers de l'ordinateur, ces jeunes vivent une bonne partie de leur vie dans le virtuel. Écrire avec le seul index et non plus la main entière « ne stimule plus les mêmes neurones et les mêmes zones corticales » (et enfin, ils sont totalement *multitasking*). Nous, nous vivons dans un espace métrique perceptible, eux vivent dans un espace irréel où voisinage et éloignement ne font plus aucune différence.

Je ne vais pas m'attarder sur les réflexions que fait Serres sur la possibilité de gérer les nouvelles exigences de l'éducation. Son panorama évoque une période équivalente, en termes de bouleversement absolu, à celles de l'invention de l'écriture et, des siècles plus tard, de l'imprimerie. Si ce n'est

que ces nouvelles technologies changent à vitesse grand V et dans le même temps « le corps se métamorphose, changent la naissance et la mort, la souffrance et la guérison, les métiers, l'espace, l'habitat, l'être-au-monde ». Pourquoi n'étions-nous pas préparés à cette transformation ? Serres conclut que c'est peut-être aussi la faute des philosophes, lesquels, de par leur métier, devraient prévoir les évolutions des savoirs et des pratiques, et qui ne l'ont pas fait assez, parce que « engagés dans la politique au jour le jour, ils n'entendirent pas venir le contemporain ». J'ignore si Michel Serres a raison en tout et pour tout, mais il a certainement raison en partie.

2011

Où sont les autres sexagénaires ?

Aldo Cazzullo, dans le *Corriere della Sera* du 25 avril, a salué Enrico Letta (quarante-six ans) comme un jeune des années 80, une décennie où l'on vivait dans la fièvre du samedi soir, sans grand intérêt pour la politique. Mais Cazzullo rappelle que ces années 80 jouissent d'une réputation controversée ; si pour certains elles sont les années du yuppisme triomphant, du *Milano da bere*⁴, de l'effondrement des idéologies, pour d'autres elles ont été des années décisives – et, dans une *Bustina* de 1997, je soutenais qu'elles avaient été des années grandioses car elles nous avaient donné la fin de la guerre froide, l'effondrement de l'empire soviétique, la naissance de nouveaux mouvements comme l'écologie et le volontariat, le début traumatique mais épocal de la grande migration du tiers-monde vers l'Europe et, chose qui alors n'avait pas été pressentie comme le véritable début du troisième millénaire, la révolution de l'ordinateur personnel. Cela a-t-il vraiment été une décennie dépourvue de tout ferment ? Eh bien nous verrons à l'avenir quel type de génération elle a produit, bien entendu le Premier ministre Enrico Letta est une hirondelle qui ne fait pas le printemps et Matteo Renzi, né neuf ans plus tard, n'est devenu adulte que dans les années 90.

Mais le problème me paraît autre. La récente crise nous a montré que la génération des très jeunes, nés dans les années 90, a produit un « mouvement » mais pas encore de grands leaders, alors que les débats de ces dernières semaines ont tourné uniquement autour du charisme de personnes qui se situent aux environs et au-delà des quatre-vingts ans, comme Napolitano, Berlusconi, Rodotà, Marini, et les jeunots étaient Amato,

soixante-cinq ans, Prodi, soixante-quatorze ans, et Zagrebelsky, soixante-dix ans. Pourquoi ce vide de leadership entre les natifs des années 80 et les grands vieillards charismatiques ? Il y a eu une absence de la génération née autour des années 50, autrement dit, celle qui en 68 avait de dix-huit à vingt ans.

Toute règle a ses exceptions, et nous pourrions citer Bersani (1951), D'Alema (1949), Giuliano Ferrara (1952) et même Beppe Grillo (1948), mais les trois premiers ont traversé 68 de l'intérieur du PCI (idem pour le plus jeune, Vendola, 1958), et Grillo était encore acteur dans ces années-là. Ceux qui sont absents du forum politique et n'ont pas été en mesure de donner un leader de stature internationale, ce sont les ex-soixante-huitards.

Certains ont fini dans le terrorisme ou la lutte extra-parlementaire, d'autres ont choisi de revêtir des fonctions politiques assez planquées (comme Mario Capanna), d'autres encore (montrant ainsi que leur élan révolutionnaire n'était que de façade ou de convenance) sont devenus des fonctionnaires berlusconiens, d'aucuns écrivent des livres ou sont éditorialistes, d'autres se retirent dans une douloureuse et dédaigneuse tour d'ivoire, des personnages comme Gino Strada se sont dédiés au bénévolat mais, en somme, au moment de la crise aucun de cette tranche d'âge n'a émergé comme sauveur de la patrie.

C'est que ces jeunes de 68 ont personnifié les tensions et les idéaux d'un mouvement qui a véritablement bouleversé le monde entier, a changé en partie les mœurs et les rapports sociaux, mais en toute fin de compte n'a pas touché les vrais rapports économiques et politiques. Ces jeunes étaient devenus – très tôt – des chefs charismatiques, adorés par des partisans des deux sexes, qui pouvaient traiter (quitte à subir des vexations) avec les Grands Anciens de l'époque. Grisés par un délire de toute-puissance (je voudrais vous y voir, si vous vous retrouviez en une des journaux à dix-huit ans), ils avaient oublié ou n'avaient pas eu le temps d'apprendre que pour devenir général, il faut commencer par caporal, puis sergent, puis lieutenant et ainsi de suite en grade en grade. Celui qui commence par être général (cela ne pouvait se produire qu'à l'époque de Napoléon ou dans l'armée de Pancho Villa, mais on a vu le résultat) finit par s'en retourner à l'intendance sans avoir appris le métier (très dur) du commandement.

Les jeunes catholiques et communistes d'autrefois le savaient, il faut d'abord gravir tous les échelons.

Eux, au contraire, ont brûlé les étapes et, avec les étapes, ils ont aussi brûlé (politiquement) leur génération.

2013

1. Traduction littérale : Le temps n’efface pas toujours la beauté – ou les larmes et les angoisses l’effleurent – ma mère a soixante ans — et plus je la regarde, plus elle me semble belle. Edmondo De Amicis, « Mia madre » in *Poesie*, 1882.

2. *Cours d’Esthétique*, traduit de l’allemand par Charles Bénéard, Librairie Joubert, Paris, 1843.

3. Les bersagliers sont un corps de l’Armée de terre italienne, créé en 1836.

4. Littéralement « Milan à boire », expression journalistique désignant le mode de vie d’un certain milieu social de la ville de Milan dans les années 80, marqué par l’arrivisme et la corruption. L’une des figures emblématiques du *Milano da bere* est Berlusconi.

En ligne

Mes sosies en e-mail

J'essayais de joindre par mail un collègue américain et j'ai découvert sur l'un des moteurs de recherche d'Internet un service qui me fournit les adresses de ceux qui se sont enregistrés sous leur nom. J'ai tapé le nom de mon collègue et j'ai trouvé dix adresses différentes, dont une au Japon. Était-ce possible ? J'ai alors eu l'idée de faire une recherche sur mon nom et vingt-deux adresses sont sorties. J'en ai reconnu deux, désormais caduques, où mon nom n'apparaissait pas mais avait quand même été fourni à l'ouverture du compte. Les autres avaient un air normal, *umberto_eco@hotmail.com* ou *umbertoeco@hotmail.com* mais l'une d'elles (enregistrée sous mon nom) a attiré mon attention, c'était *agartha2@hotmail.com*.

Agartha est la capitale du Roi du Monde, affabulation occultiste bien connue que je citais dans *Le Pendule de Foucault*. Alors j'ai compris : c'est évident, quelqu'un qui s'enregistre auprès d'un serveur d'e-mail peut donner le nom qu'il veut, prendre celui d'un écrivain qu'il a lu, et s'il le désire, il peut même choisir celui de Dante Alighieri. Pris par le soupçon jaloux que Dante fût plus populaire que moi, je suis allé voir son nom. Résultat : cinquante-cinq adresses, parmi lesquelles *dante@satanic.org*, *danteSB@yahoo.com*, *alighieri@vergil.inferno.it*, *belzebius@yahoo.it*, *divinpoeta@yahoo.it*, *mostromaldido@yahoo.it*.

J'ai alors cherché un contemporain qui puisse susciter quelque délire, et bien sûr j'ai pensé à Salman Rushdie. Il y a trente-six adresses parmi lesquelles non seulement les banales *salman@netcom.com*, *salman@grex.com*, *salman.rushdie@safe.com*, mais aussi, bien plus inquiétantes, les *satan@durham.ac.uk*, *love@iraq.com*,

atheist@wam.umd.edu, *blasphem@aol.com*, *sephirot@zombiworld.com* – et j’aurais peur d’entrer en contact avec des destinataires de ce genre. Toutefois, le problème n’est pas celui des adresses bizarres, mais celui de l’apparence normale. Personne ne peut imaginer que Dante répondra à un mail, mais combien de personnes naïves pourraient se mettre en relation avec *salman.rushdie@safe.com*, et recevoir une réponse tragiquement compromettante ? Il n’y a bien entendu qu’une seule solution : se méfier des adresses mail. C’est ainsi qu’un service utile offert par la Toile perd toute son efficacité – comme si les annuaires téléphoniques passaient sous la mainmise de quelqu’un qui s’amuserait à mettre le numéro de Bertinotti sous le nom de Berlusconi, ou à attribuer l’adresse du journaliste Vittorio Messori à une célèbre stripteaseuse.

Le principe de défiance est déjà implicite pour quiconque aborde l’expérience du *chat*, car tout le monde sait désormais qu’un jeune homme romantique peut entretenir une correspondance amoureuse avec une certaine Greta Garbo qui s’avérera être un maréchal des logis à la retraite. Mais ce principe est officiellement généralisé après le cas récent du virus I-Love-You. Non seulement on doit se méfier de tout message dont on ne connaît pas la provenance, mais aussi de ceux de nos correspondants habituels, car le virus pourrait nous avoir adressé en leur nom le message létal.

Un journal qui, par définition, ne publierait que des nouvelles fausses ne mériterait pas d’être acheté (sinon par jeu) et nous ne payerions pas un sou pour un horaire de chemin de fer qui nous ferait prendre un train pour Battipaglia et nous amènerait finalement à Vipiteno. En effet, journaux et horaires souscrivent avec leurs usagers un pacte implicite de véracité, qui ne peut être violé sous peine de rupture du contrat social. Que se passera-t-il si l’instrument principal de la communication du nouveau millénaire n’est pas capable d’instaurer et de faire respecter ce pacte ?

2000

Comment élire le président

First good news. Comme je l’avais déjà dit dans le dernier *Espresso*, si vous allez sur Internet à www.poste.it vous pouvez vous enregistrer à un service permettant d’envoyer par ordinateur aussi bien une lettre qu’un

télégramme, que la poste imprime et livre à la bonne adresse (coût d'une lettre, 1700 liras), en sautant toute la filière du voyage en train et du dépôt dans les gares. Compliments (incroyable de dire cela) à la poste italienne.

Now bad news. C'est l'histoire des élections américaines, évidemment, où l'entreprise du dépouillement s'est révélée moins efficace que la poste italienne. Et pourtant, il y avait bien une solution, et c'est le grand Isaac Asimov qui nous l'avait donnée dans un récit des années soixante, *Franchise, short story* (*Droit électoral*, paru en français dans sa première traduction dans l'anthologie *Histoires de demain* en 1975). En résumé, dans un lointain 2008, les États-Unis avaient constaté que le choix était offert entre deux candidats si semblables que les préférences des électeurs se distribuaient à cinquante-cinquante. Par ailleurs, les sondages, opérés désormais par des ordinateurs extrêmement puissants, évaluaient des variables infinies et pouvaient s'approcher quasi mathématiquement du résultat effectif. Afin de prendre une décision exacte d'un point de vue scientifique, l'énorme calculateur Multivac (long d'un demi-mile et d'une hauteur équivalente à un immeuble de trois étages – voilà un cas où la science-fiction n'a pas su prévoir le progrès) devait juste prendre en compte quelques attitudes impondérables de l'esprit humain.

Mais, cela est implicite dans la nouvelle, comme dans un pays développé et civilisé les esprits humains s'équivalent, Multivac n'avait besoin de faire les tests que sur un seul électeur. Ainsi, à chaque élection annuelle, l'ordinateur identifiait un État, puis un seul citoyen de cet État, lequel devenait l'Électeur, et c'était à partir de ses idées et de ses humeurs qu'était choisi le président des États-Unis. Tant et si bien que chaque élection prenait le nom de l'unique électeur, vote Mac Comber, vote Muller, etc.

Asimov raconte de manière savoureuse la tension qui se crée dans la famille du choisi (qui a pourtant l'occasion de devenir célèbre, d'avoir de bons contrats publicitaires et de faire carrière, tel un rescapé du *Loft*), et il est amusant de voir la stupeur de la petite-fille à qui son grand-père raconte que jadis tout le monde votait, et qui ne voit pas comment une démocratie pouvait fonctionner avec des millions et des millions d'électeurs, beaucoup plus faillibles que Multivac.

Rousseau excluait déjà qu'il puisse y avoir une démocratie parlementaire si ce n'est dans un État très petit, où tout le monde se connaît et peut se réunir facilement. Mais même une démocratie représentative, qui appelle le peuple à

choisir ses représentants tous les quatre ou cinq ans, est aujourd'hui en crise. Dans une civilisation de masse dominée par la communication électronique, les opinions tendent à tellement se niveler que les propositions entre les différents candidats deviennent semblables entre elles. Les candidats sont choisis non par le peuple mais par une nomenklatura de parti, et le peuple doit choisir (à la limite) entre deux personnes (choisies par d'autres) qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Situation qui rappelle assez bien la situation soviétique, sauf que là la nomenklatura choisissait un seul candidat et les électeurs votaient pour lui. Si les Soviets avaient proposé aux électeurs non pas un mais deux candidats, l'Union Soviétique aurait été semblable à la démocratie américaine.

Oui, je sais, dans une démocratie, même après le rite futile des élections, les gouvernants sont contrôlés par la presse, les groupes de pression, l'opinion publique. Mais on pourrait faire pareil avec le système proposé par Asimov.

2000

Le hacker est essentiel au système

Les récents incidents planétaires sur Internet ne doivent pas nous étonner. On sait que plus une technologie est sophistiquée, mieux elle prête flanc à l'attaque. Il était facile de maîtriser un pirate de l'air dans un avion à hélices avec une cabine non pressurisée, on ouvrait la porte et on le jetait par-dessus bord. Dans un avion à réacteurs transcontinental, même un fou muni d'un pistolet à bouchon tient tout le monde sous sa coupe.

Le problème est plutôt celui de l'accélération du développement technologique. Après la première tentative de vol des frères Wright, il s'est écoulé des décennies avant que Blériot, von Richthofen, Baracca, Lindbergh, Balbo s'adaptent aux perfectionnements successifs de l'engin. L'automobile que je conduis aujourd'hui fait des choses inimaginables pour la vieille Seicento sur laquelle j'ai passé mon permis de conduire, mais si j'avais dû commencer alors avec ma voiture d'aujourd'hui, je me serais planté. Heureusement, j'ai grandi en même temps que mes voitures, m'adaptant peu à peu à l'augmentation de leur puissance.

Avec l'ordinateur, en revanche, je n'ai pas le temps d'apprendre toutes les

potentialités de la machine et du programme qu'on trouve déjà sur le marché une nouvelle machine et un logiciel plus complexe. Je ne peux même pas décider de continuer avec mon vieil ordi, qui me suffirait sans doute, car certaines mises à jour indispensables ne fonctionnent que sur les nouvelles bécanes. Ce taux d'accélération est dû avant tout à des exigences commerciales (l'industrie veut nous faire mettre au rebut l'ancien pour acheter du neuf même si nous n'en sentons pas la nécessité), mais cela dépend aussi du fait que personne ne peut empêcher un chercheur de découvrir un processeur plus puissant. Et il en va de même pour les téléphones portables, les dictaphones, les agendas électroniques et tout le numérique en général.

Notre corps, et ses réflexes, n'auraient pas le temps de s'adapter à des automobiles qui amélioreraient leurs prestations tous les deux mois. Heureusement, les voitures coûtent trop cher et les autoroutes sont ce qu'elles sont. Les ordinateurs coûtent de moins en moins cher et les autoroutes sur lesquelles voyagent leurs messages ne posent aucune restriction. En conséquence, le dernier sort avant même que nous ayons réussi à comprendre tout ce que l'on pouvait faire avec le précédent. Ce drame ne concerne pas uniquement l'utilisateur commun, mais aussi ceux qui devraient contrôler le flux télématique, y compris les agents du FBI, les banques et même le Pentagone.

Qui a le temps de passer vingt-quatre heures par jour à comprendre les nouvelles possibilités de sa machine ? Le hacker, qui est une sorte de stylite, de père du désert qui consacre sa journée entière à la méditation (électronique). Vous avez vu le visage du dernier qui s'est introduit dans le message de Clinton ? Eh bien ils sont tous pareils, gros, empotés, mal développés, ayant grandi uniquement devant un écran. En devenant les seuls experts accomplis d'une innovation à rythme insoutenable, ils ont le temps de comprendre tout ce que peuvent faire la machine et la Toile, mais pas d'en tirer une nouvelle philosophie ni d'en étudier les applications positives, si bien qu'ils se consacrent à la seule action immédiate que leur compétence inhumaine leur permette : le détournement, le dérangement, la déstabilisation du système global.

Ce faisant, il est possible que beaucoup d'entre eux croient agir dans « l'esprit de Seattle », c'est-à-dire s'opposer au nouveau Moloch. En vérité, ils finissent par devenir les meilleurs collaborateurs du système, car pour les neutraliser on devra innover encore plus et avec une plus grande rapidité.

C'est un cercle diabolique dans lequel le contestateur potentialise ce qu'il croit détruire.

2000

Trop d'Internet ? Pourtant en Chine...

Ces dix derniers jours, j'ai participé à trois événements culturels différents. L'un était consacré aux problèmes de l'informatique, mais les deux autres s'occupaient de tout autre chose. Eh bien, dans ces trois cas, il y a eu des questions et des discussions acharnées à propos d'Internet. D'ailleurs, cela serait arrivé même si j'avais participé à un congrès sur Homère, et si vous n'en êtes pas convaincu, allez voir, avec un bon moteur de recherche, combien de choses sur Homère, entre excellentes et abominables, vous propose la Toile. Un congrès sur Homère devra désormais s'attacher à rendre publics ses jugements quant à la fiabilité des sites dédiés au poète, sinon étudiants et professeurs ne sauront plus auquel se fier.

Voici quelques points des débats auxquels j'ai assisté. Face à quelqu'un qui célébrait Internet comme la réalisation de la démocratie totale en matière d'information, un autre a objecté qu'aujourd'hui, sur la Toile, un jeune peut tomber sur des centaines de sites racistes, télécharger *Mein Kampf* ou *Les Protocoles des Sages de Sion*. Réponse : si tu sors d'ici et que tu vas dans une librairie occultiste au coin de la rue, tu trouveras tout de suite une édition des *Protocoles*. Contre-réponse : oui, mais il faut que tu les cherches, tandis que sur la Toile ils t'arrivent même si tu cherchais autre chose. Contre-contre-réponse : mais en même temps, tu tombes aussi sur de très nombreux sites antiracistes, donc la démocratie de la Toile se compense d'elle-même.

Intervention finale : Hitler a publié et diffusé *Mein Kampf* avant qu'existe Internet et apparemment ça lui a plutôt réussi. Avec Internet, il ne pourrait jamais y avoir un autre Auschwitz car tout se saurait aussitôt et personne ne pourrait dire qu'il ne savait pas.

En faveur de cette thèse finale, j'ai entendu quelques jours après un sociologue chinois qui nous racontait ce qui se passe avec Internet en Chine. Les usagers ne peuvent accéder directement au Web, mais doivent passer par des centres de l'État, lesquels sélectionnent l'information. On aurait donc atteint une situation de censure. Toutefois, il semble impossible de censurer

Internet. Premier exemple : il est vrai que les filtres étatiques permettent, mettons, d'accéder au site A mais pas au site B, mais un bon navigateur sait, une fois sur le site A, quelle manip permet d'aller de A à B. Puis, il y a le courrier électronique : une fois que vous l'acceptez, les gens commencent à faire circuler l'information. Enfin, il y a les *chat lines*. En Occident, elles sont en général fréquentées par des gens qui ont du temps à perdre et rien à dire, tandis qu'en Chine c'est tout l'inverse : les gens y discutent de politique, chose qu'ils ne pourraient faire ailleurs.

Mais l'impuissance de l'État envers la Toile est encore plus grande. Les bureaucrates du Web ne savent pas quoi bloquer. Il paraît qu'il y a quelque temps le *New York Times* a téléphoné en protestant parce que son site était entravé alors que celui du *Washington Post* ne l'était pas. Les bureaucrates ont dit qu'ils allaient vérifier et le lendemain ils ont répondu de ne pas s'inquiéter, car ils avaient pris soin de bloquer aussi le *Washington Post*. Mais ce sont des anecdotes. Le fait est (si mes souvenirs sont exacts) que l'on ne peut accéder au site de la CBS, mais que l'on peut aller sur celui de l'ABC. J'ai demandé à mon ami chinois pourquoi : il n'y a pas de bonnes raisons, m'a-t-il répondu, les bureaucrates doivent montrer qu'ils font quelque chose, et ils frappent un peu au hasard. Conclusion : dans la bataille entre le gouvernement chinois et Internet, c'est le premier qui sera vaincu.

De temps en temps une bonne nouvelle.

2000

Voici un beau jeu

Si un nouveau Humbert Humbert, le célèbre personnage de *Lolita*, s'éloignait de chez lui avec une gamine, aujourd'hui nous pourrions tout savoir de lui. Le navigateur satellitaire de sa voiture nous dirait où il se trouve et où il va ; les cartes de crédit révéleraient à quel motel il est descendu et s'il a réservé une ou deux chambres ; le circuit clos des supermarchés le filmerait tandis qu'il achète une revue porno plutôt qu'un quotidien ; à partir du journal choisi, nous pourrions connaître ses idées politiques ; s'il achetait une Barbie, nous pourrions en déduire que la gamine est mineure ; enfin, s'il avait consulté un site pédophile, nous serions en mesure d'en tirer nos conclusions. Même si Humbert Humbert n'a encore commis aucun délit, nous déciderions

qu'il a de dangereux penchants et qu'il serait opportun de l'arrêter. Après, si la gamine était sa petite-fille et que les fantaisies privées du personnage n'annonçaient en rien des pratiques criminelles, tant pis, mieux vaut un innocent de plus en prison qu'une bombe à retardement libre, dangereuse pour la société.

Tout cela peut déjà se faire. Dans son livre *Privacy* (Rizzoli, 2001), Furio Colombo ajoute juste une touche de science-fiction, et imagine un appareil qui permettrait de surveiller le comportement mais aussi la pensée. Il construit autour de cela une idéologie de la prévention comme bien suprême, et les jeux sont faits : *1984* d'Orwell devient, en comparaison, une blquette à happy end.

Vous lirez le livre, vous demandant si nous ne sommes pas déjà proches du futur annoncé. Mais moi je voudrais prendre ce livre comme prétexte pour imaginer un jeu à mi-chemin entre la réalité telle qu'elle est aujourd'hui et l'avenir prédit par Colombo.

Le jeu s'appelle *Fratelli d'Italia*¹ (mais le format est exportable à d'autres pays) et c'est un perfectionnement du *Loft*. Au lieu de mettre les gens devant un téléviseur pour suivre les péripéties de quelques personnes placées dans une situation artificielle, en étendant les systèmes de surveillance des supermarchés à l'ensemble du tissu urbain, à toutes les rues, tous les locaux publics (et pourquoi pas aux appartements privés), les spectateurs pourraient suivre heure par heure, minute par minute, les aventures quotidiennes de chaque citoyen, pendant qu'il marche dans la rue, fait ses courses, fait l'amour, travaille, s'embrouille avec quelqu'un pour un accrochage en voiture. Un régal, la réalité paraîtrait bien plus passionnante que la fiction, le sens du voyeurisme et du commérage présent en chacun de nous serait magnifié à l'extrême.

Je n'ignore pas que certains problèmes surgiraient. Qui regarde et qui agit ? Au début, ceux qui ont du temps à perdre regarderaient, tandis que ceux qui travaillent agiraient et feraient le show. Ensuite, on pourrait supposer que certains, pour ne pas être vus, resteraient à la maison et regarderaient les autres. Mais la surveillance révélerait aussi la vie privée de celui qui regarde, et à la limite soixante millions de spectateurs pourraient voir en temps réel soixante millions de spectateurs, en épiant les expressions de leur visage. Probablement, comme être vu devient de plus en plus une valeur, tous s'ingénieraient à être vus. Mais alors qui les regarderait ? Chacun

aurait besoin d'un petit écran portable sur lequel, pendant qu'il agit, il pourrait voir les autres qui agissent. Mais le spectacle pourrait se réduire à soixante millions de gens qui agissent de manière convulsive en regardant les autres qui agissent de manière convulsive tandis qu'ils marchent en trébuchant pour pouvoir agir et regarder en même temps leur petit téléviseur portable. En somme, nous en verrions de belles.

2001

Le manuel scolaire comme maître

L'idée du gouvernement (pour l'instant au stade de proposition) de remplacer les manuels scolaires par des documents prélevés sur Internet (pour alléger les cartables et réduire le coût des livres) a suscité diverses réactions. Les éditeurs de manuels scolaires et les libraires entrevoient dans le projet une menace mortelle pour une industrie qui donne du travail à des milliers de gens. Bien que je me sente solidaire des éditeurs et des libraires, on pourrait dire que, pour les mêmes raisons, les constructeurs de voitures attelées, les cochers et les palefreniers auraient pu protester à l'arrivée de la vapeur, ou (et ils l'ont fait) les fileurs à la création des métiers à tisser mécaniques. Si l'Histoire allait inéluctablement dans la direction décidée par le gouvernement, cette force de travail devrait se recycler (par exemple en produisant du matériau Internet payant).

La seconde objection est que l'initiative prévoit un ordinateur pour chaque élève, or il est peu probable que l'État puisse prendre en charge la dépense, et l'imposer aux parents leur ferait dépenser davantage que pour les manuels scolaires. Par ailleurs, s'il n'y avait qu'un ordinateur par classe, on perdrait l'aspect de recherche personnelle constituant le charme de cette solution – et autant vaudrait imprimer des milliers de brochures à l'Imprimerie Nationale et les distribuer chaque matin, comme on donne des miches de pain à la soupe populaire. Toutefois – pourrait-on répondre – on arrivera aussi à l'ordinateur pour tous.

Mais le problème est ailleurs. En effet, Internet n'est pas destiné à remplacer les livres, c'est un formidable complément, une incitation à en lire davantage. Le livre constitue toujours l'instrument principal de la transmission et de la disponibilité du savoir (qu'est-ce qu'on étudierait en

classe un jour de black-out ?) et les manuels scolaires sont la première occasion irremplaçable pour éduquer les enfants à l'utilisation du livre. En outre, Internet fournit un répertoire fantastique d'informations mais pas les filtres pour les sélectionner, tandis que l'éducation ne consiste pas seulement à transmettre des informations mais à en enseigner les critères de sélection. Telle est la fonction d'un maître d'école, et telle est aussi la fonction d'un manuel scolaire, qui est l'exemple d'une sélection effectuée dans l'océan de toute l'information offerte. Et cela arrive même avec le texte le plus mal fait (il reviendra à l'enseignant d'en critiquer la partialité et de le compléter, du point de vue d'un critère de sélection différent). Si les jeunes n'apprennent pas ceci, à savoir que la culture n'est pas accumulation mais discrimination, il ne s'agit pas d'éducation mais bien de désordre mental.

Certains élèves interviewés ont dit : « C'est génial, je pourrai imprimer juste les pages dont j'ai besoin sans avoir à me trimballer des choses que je n'ai pas à apprendre. » Erreur. Je me rappelle qu'à la campagne, dans une quatrième qui fonctionnait presque en jours alternés la dernière année de guerre, les enseignants (les seuls de ma carrière d'écopier et d'élève dont j'aie oublié le nom) ne m'ont pas appris grand-chose, mais moi, par dépit, je feuilletais mon anthologie où j'ai découvert pour la première fois les poésies de Ungaretti, Quasimodo et Montale. Cela a été une révélation et une conquête personnelle. Le manuel scolaire vaut précisément parce qu'il permet de découvrir même ce que l'enseignant néglige d'enseigner (par paresse ou manque de temps), et que quelqu'un d'autre a en revanche jugé fondamental.

En outre, le manuel reste un souvenir poignant et utile des années scolaires passées, tandis que les feuilles volantes imprimées pour l'usage immédiat, qui glissent par terre et que souvent l'on jette après les avoir éventuellement surlignées (cela nous arrive à nous, professeurs, imaginez un peu les élèves), ne laisseraient aucune trace dans la mémoire. Ce serait une perte sèche.

Certes, les livres pourraient être moins lourds et coûter moins cher s'ils renonçaient aux illustrations en couleur. Il suffirait que le livre d'histoire explique qui était Jules César et, si l'on a un ordinateur portable, ce serait ensuite passionnant de chercher sur Google Images, que sais-je, des images de Jules César, des reconstitutions de la Rome de l'époque, des diagrammes expliquant l'organisation d'une légion. Sans parler du fait que, si le livre indiquait certains sites fiables, on pourrait le compléter en cherchant des approfondissements, et l'élève se sentirait impliqué dans une aventure

personnelle – à ceci près que le professeur devrait aussi savoir enseigner à distinguer les sites sérieux et fiables des sites bâclés et superficiels. Livre et Internet, c’est mieux que Livre et Mousqueton².

Enfin, s’il est mal d’abolir le manuel scolaire, Internet pourrait bien sûr remplacer les dictionnaires qui, dans le cartable, sont plus lourds que tout. Télécharger gratuitement un dictionnaire de latin, de grec ou de n’importe quelle autre langue, serait utile et rapide.

Mais tout devrait toujours tourner autour du livre. Certes, le président du Conseil³ a affirmé que depuis vingt ans il n’avait pas lu un seul roman, toutefois l’école ne doit pas enseigner à devenir président du Conseil (du moins, pas comme celui-là).

2004

Comment copier sur Internet

Un débat agite en ce moment le monde d’Internet, celui sur Wikipédia. Je ne sais pas jusqu’à quel point la rédaction centrale contrôle les contributions qui fusent de toute part, mais lorsqu’il m’est arrivé de la consulter sur des sujets que je connaissais (juste pour vérifier une date ou le titre d’un livre), je l’ai toujours trouvée assez bien faite et bien informée. Toutefois, le fait d’être ouverte à la collaboration de n’importe qui présente des risques, et il est arrivé que certaines personnes se soient vu attribuer des choses qu’elles n’ont pas faites, y compris des actions répréhensibles. Naturellement, elles ont protesté et on a corrigé l’entrée. Celle qui me concerne contenait une donnée biographique imprécise, je l’ai rectifiée et, depuis, cette erreur n’y figure plus. En outre, le résumé d’un de mes livres contenait ce que je considère comme une interprétation incorrecte, puisqu’on y disait que je « développe » une certaine idée de Nietzsche alors qu’en réalité je la conteste. J’ai corrigé « develops » par « argues against », et cette correction a elle aussi été acceptée.

Cela ne me tranquillise en rien. Tout un chacun pourrait demain intervenir sur l’entrée qui me concerne et m’attribuer (par goût de la farce, méchanceté ou stupidité) le contraire de ce que j’ai dit ou fait. De plus, étant donné que le texte où l’on prétend que je serais le célèbre faussaire Luther Blissett circule toujours sur Internet (même des années après que les auteurs de cette facétie

ont fait leur *coming out* en révélant leur identité complète), je pourrais malicieusement aller polluer les entrées concernant des auteurs qui me sont antipathiques, leur attribuant de faux écrits, un passé pédophile ou des liens avec les Fils de Satan.

Outre le contrôle rédactionnel, d'aucuns suggèrent qu'une sorte de compensation statistique agisse, de manière à ce qu'une information fausse soit tôt ou tard décelée. Espérons, mais, on le voit bien, nous n'avons pas la garantie absolue du sage encyclopédiste Treccani qui écrit lui-même toutes les entrées et en assume la responsabilité.

Par ailleurs, le cas Wikipédia est moins préoccupant qu'un autre problème crucial d'Internet. En effet, à côté de sites dignes de foi établis par des personnes compétentes, il existe des sites fallacieux, élaborés par des esprits nébuleux, des déséquilibrés voire des criminels nazis, et tous les utilisateurs du Web ne sont pas capables de déterminer si un site est fiable ou pas.

La chose a un revers éducatif dramatique, car on sait que désormais élèves et étudiants s'abstiennent de consulter les manuels scolaires et les encyclopédies pour aller puiser directement leurs informations sur Internet, ce qui me conduit à soutenir depuis longtemps que le cursus scolaire devrait offrir une nouvelle matière fondamentale, à savoir la technique de sélection des informations en ligne – mais il s'agit là d'un art difficile à enseigner car les maîtres sont souvent aussi démunis que leurs disciples.

En outre, beaucoup de professeurs déplorent que leurs élèves, quand ils ont à rédiger une étude ou un bref mémoire, se bornent désormais à recopier ce qu'ils trouvent sur Internet. S'ils reproduisent un site non fiable, on est en droit de penser que l'enseignant verra tout de suite qu'ils disent des âneries, mais, sur des sujets très pointus, il est difficile d'établir d'emblée que l'élève affirme des choses erronées. Mettons qu'un étudiant choisisse de faire un mémoire sur un auteur très, très marginal que l'enseignant connaît par ouï-dire, et que l'étudiant lui attribue une œuvre donnée. L'enseignant serait-il en mesure de dire que cet auteur n'a jamais écrit ce livre – à moins que pour chaque mémoire reçu (et il peut y en avoir parfois des dizaines et des dizaines), il aille faire une vérification minutieuse sur différentes sources ?

Par ailleurs, l'élève peut présenter un exposé qui semble correct (et il l'est), mais qu'il a calqué sur Internet grâce à la fonction « copier-coller ». J'ai tendance à ne pas trouver cela tragique car bien copier est un art difficile, et un élève qui sait bien copier a droit à une bonne note. Même quand Internet

n'existait pas, les élèves pouvaient pomper un livre trouvé à la bibliothèque et cela ne changeait rien à l'histoire (sauf que c'était plus fatigant de le faire à la main). Enfin, un bon professeur s'aperçoit toujours quand un texte est recopié sans discernement et il flaire le truc (je répète, s'il est copié avec des critères de choix, bravo).

Toutefois, je pense qu'il existe une façon très efficace d'exploiter pédagogiquement les défauts d'Internet. Il suffit de donner comme exercice en classe, exposé à faire à la maison ou composition universitaire le thème suivant : « Trouver sur le sujet X une série de traitements irrecevables proposés sur Internet, et expliquer pourquoi ils sont irrecevables. » Voilà une recherche qui demande une capacité critique et une habilité à confronter des sources différentes – et qui exercerait les élèves dans l'art de la discrimination.

2006

Où envoyer les poètes ?

Dans le *Corriere della Sera* de samedi dernier une polémique a été ouverte, qui n'est estivale qu'en apparence. Tout naît d'une interview de Nanni Balestrini dans *Liberazione* où notre ami, incapable d'éviter les provocations même à son âge canonique, déplorant que les éditeurs aient cessé de publier de la poésie, affirme qu'heureusement Internet est là pour faire circuler les poésies de tout un chacun. Évidemment, Balestrini pense aussi bien aux sites proposant des anthologies de poètes morts qu'à ceux qui hébergent des débutants, et il admet qu'il est difficile de s'orienter au milieu de tant d'abondance, mais signale quelques adresses dignes de foi.

Après que d'autres poètes et critiques ont été interrogés, il en est ressorti trois objections principales. La première (qui me semble juste) est que, même si des collections de poésie ont été fermées, il est inexact que les éditeurs ont cessé de publier de la poésie, et certains parmi les poètes les plus connus (je parle des contemporains, pas des classiques) vendent jusqu'à dix mille exemplaires. La deuxième (elle aussi très juste) est que pour les jeunes poètes qui veulent se faire connaître, il y a des canaux alternatifs, par exemple les revues, les festivals et les lectures publiques. La troisième est que, comme a dit un poète lauréat, « si vous allez chercher de la poésie sur Internet, vous

trouvez beaucoup de matériau inerte, des confessions émotionnelles cucul la praline ; les blogs sont tenus en général par des exhibitionnistes. On trouve les pires des fadaises, sans une orientation ».

Cette troisième objection n'est pas erronée car, sur Internet, on trouve vraiment de tout, mais il faut une réflexion ultérieure. Donc, fidèle à l'enseignement de saint Thomas d'Aquin, après avoir écouté les différentes thèses, j'ai tenté de rédiger mon *respondeo dicendum quod*. Certes, les collections de poésie et autres lieux dédiés où se rencontrent et s'écoulent ceux qui font et lisent de la poésie restent indispensables tant pour les jeunes poètes que pour les jeunes lecteurs.

Les premiers, parce qu'ils trouvent un espace de confrontation où ils sont critiqués, sélectionnés et, disons-le aussi, où on leur conseille de changer de métier quand (et c'est le cas pour la majorité de ces quatre-vingt-dix pour cent d'humains alphabétisés qui, tôt ou tard, sont tentés d'écrire de la poésie) ce ne sont que des bras enlevés à l'agriculture. Les seconds, parce qu'ils y trouvent quelqu'un pour leur servir de filtre et de garant. Un jeune amoureux de la poésie en général peut prendre pour de bons vers même ceux qui n'en sont pas ou sont des calques d'autres bons vers, tandis que s'il va chercher de la poésie dans une collection prestigieuse, il sait que, dans la mesure où il peut se fier aux jugements de goût, ce qu'il lit a été approuvé par quelqu'un dont on suppose qu'il a le flair particulièrement aiguisé.

Je me rappelle mes années de lycée dans une ville de province, où je pouvais tout au plus m'acheter quelques livres de la collection « *Specchio* » de Mondadori, mais où je lisais chaque semaine *La Fiera letteraria* [La foire littéraire]. Il y avait une rubrique qui publiait (comme le courrier du cœur dans d'autres revues) de brefs extraits d'œuvres poétiques envoyées par les lecteurs, accompagnés soit d'éloges, soit de féroces éreintements. Tout se passait selon les critères poétiques de l'époque et les goûts du journaliste littéraire, mais pour moi cela a été une grande leçon critique, une invitation à évaluer le style et non les bons sentiments, dont le premier résultat (et la littérature de notre pays devrait en savoir gré à *La Fiera*) a été de m'amener à jeter à la corbeille mes propres vers.

Existe-t-il des sites Internet remplissant la même fonction ? On pourrait objecter que, pour une *Fiera letteraria* qui était l'unique hebdomadaire des arts et des lettres qu'un jeune trouvait en kiosque, Internet offre dix mille sites recensés, et à ce stade se pose donc le drame de l'impossibilité de

sélectionner. Cela dit, je me souviens que même à mon époque circulaient (gratis) de pauvres revues pour poètes à compte d'auteur, et pourtant (soit par flair, soit grâce aux conseils de quelqu'un) j'avais compris qu'il valait mieux se fier à la *Fiera* qu'à ces feuilles de chou. Et cela pourrait se produire sur Internet pour la poésie. Puisqu'ils ont raison ceux qui affirment l'existence de festivals et de revues, on présume qu'un poète ou un lecteur de poésie sérieux pourra recevoir de bonnes indications pour s'orienter sur des sites dignes de foi.

Et les autres ? Et les « idiots du village », et les navigateurs compulsifs qui ne décollent pas de leur ordi et ne savent pas qu'il existe des festivals et des revues ? À mort, ainsi que cela a toujours été le cas avant Internet, quand des troupes de lemmings poétiques tombaient dans la gueule de l'édition à compte d'auteur et ses faux prix vantés dans les journaux, et sont allés grossir les rangs de cette armée souterraine d'écrivains qui marche parallèlement au monde « officiel » des lettres et qui, ignorée de lui, l'ignore à son tour. Avec l'avantage que, pouvant publier sur Internet leur *samizdat*, les mauvais poètes n'iront pas engraisser les chacals de la poésie. Et avec la possibilité, comme la bonté du Très Haut est infinie, que même dans ce borborygme infernal puisse parfois éclore une fleur.

2006

À quoi sert le professeur ?

Dans l'avalanche d'articles sur le harcèlement scolaire, j'ai eu connaissance d'un épisode que je ne qualifierais pas de harcèlement mais tout au plus d'impertinence. Donc, un élève, pour provoquer son professeur, lui aurait demandé : « Excusez-moi monsieur, mais à l'époque d'Internet, vous qu'est-ce que vous faites ici ? »

Le lycéen énonçait une demi-vérité, que même les enseignants rabâchent depuis au moins vingt ans, à savoir que l'école doit bien sûr transmettre une formation mais avant tout des notions, des tables de multiplication de l'école élémentaire à la capitale de Madagascar au collège, jusqu'à la date de la guerre de Trente Ans au lycée. Avec l'avènement, je ne dis pas d'Internet mais de la télévision et même de la radio et peut-être déjà avec l'avènement du cinéma, une grande partie de ces notions était absorbée par les enfants au

cours de leur vie extra-scolaire.

Mon père, petit, ignorait qu'Hiroshima était au Japon, que Guadalcanal existait, il avait des informations imprécises sur Dresde, et ne connaissait de l'Inde que ce que lui racontaient les romans de Salgari. Moi, dès l'époque de la guerre, ces choses je les ai apprises à la radio et sur les cartes géographiques des quotidiens, alors que mes enfants ont vu à la télévision les fjords norvégiens, le désert de Gobi, la façon dont les abeilles pollinisent les fleurs, comment était un *Tyrannosaurus rex* ; enfin un jeune d'aujourd'hui sait tout sur l'ozone, les koalas, l'Irak et l'Afghanistan. Peut-être ne sait-il pas vraiment ce que sont les cellules souches, mais il en a entendu parler, tandis qu'à mon époque même la professeure de sciences n'en parlait pas. Alors, à quoi servent les enseignants ?

J'ai dit que la phrase du lycéen était une demi-vérité, car, avant tout, le professeur, outre qu'il doit informer, doit former. Ce qui fait d'une classe une bonne classe, ce n'est pas que l'on y apprenne des dates et des données mais que s'y établisse un dialogue continu, une confrontation d'opinions, un débat sur ce que l'on apprend à l'école et ce qui se passe au dehors. Certes, la télé nous parle de ce qui arrive en Irak, mais les raisons pour lesquelles, depuis la civilisation mésopotamienne, c'est toujours là-bas que ça arrive et pas au Groenland, seule l'école peut nous le dire. Et si d'aucuns objectent que des personnes autorisées évoquent parfois cela au talk-show berlusconien *Porta a porta*, alors l'école doit débattre des propos tenus à *Porta a porta*.

Les mass media nous racontent énormément de choses et nous transmettent même des valeurs, mais l'école devrait savoir discuter la façon dont on nous les transmet, et évaluer le ton et la force des argumentations proposées par la presse écrite et la télévision. Et puis, il y a la vérification des informations fournies par les médias : par exemple, qui, sinon un enseignant, peut corriger les prononciations erronées de cet anglais que chacun croit apprendre de la télévision ?

Le lycéen ne disait pas au professeur qu'il n'avait pas besoin de lui car c'étaient désormais la radio et la télévision qui lui apprenaient où se trouve Tombouctou ou bien que la fusion froide fait débat ; en d'autres termes, il ne lui disait pas que son rôle avait été relayé par des discours pour ainsi dire libres, circulant de manière fortuite et désordonnée jour après jour dans les médias – et que, si nous en savons davantage sur l'Irak que sur la Syrie, cela dépend de la bonne ou de la mauvaise volonté de Bush. Non, le lycéen

affirmait qu'aujourd'hui il y a Internet, la Mère de toutes les Encyclopédies, où l'on trouve la Syrie, la fusion froide, la guerre de Trente Ans et le débat infini sur le plus grand des nombres impairs. Il lui disait que les informations que le Web met à sa disposition sont immensément plus vastes et souvent plus approfondies que celles dont dispose le professeur. Mais il négligeait un point important : Internet lui dit *presque tout* sauf comment chercher, filtrer, sélectionner, accepter ou refuser ces informations.

Emmagasiner de nouvelles informations, pourvu que l'on ait bonne mémoire, tout le monde en est capable. Mais juger lesquelles valent la peine d'être retenues et lesquelles non, est un art subtil. Cela fait la différence entre celui qui a suivi un cursus d'études régulier (même mal) et un autodidacte (fût-il génial).

Le problème dramatique est que, peut-être, le professeur lui-même ne sait pas enseigner l'art de la sélection, du moins pas sur chaque chapitre du connaissable. Mais il sait qu'il devrait le savoir ; et s'il ne propose pas d'instructions précises sur la façon de sélectionner, il peut offrir l'exemple de quelqu'un qui s'efforce de comparer et juger ce qu'Internet met à sa disposition. Enfin, il peut jour après jour mettre en scène son effort pour réorganiser en système ce qu'Internet lui transmet en ordre alphabétique, en disant que Tamerlan et les monocotylédones existent mais pas quel est le rapport systématique entre ces deux notions.

Le sens de ces rapports, seule l'école peut le donner, et si elle ne le fait pas, elle devra s'équiper pour le faire. Sinon, les trois I voulus par Berlusconi, *Internet, Inglese, Impresa* (Internet, Anglais, Entreprise), resteront seulement la première partie d'un braiement d'âne qui n'arrive pas au ciel.

2007

Cinquième pouvoir

Nous étions habitués à deux principes : l'un s'exprimait dans un savoureux dialecte sicilien, *megghiu cumannari c'a fottiri*, qui, traduit de manière pudique, signifie « mieux vaud exercer le pouvoir que forniquer » ; l'autre était que les hommes de pouvoir, s'ils voulaient avoir des relations sexuelles, visaient la comtesse de Castiglione, Mata Hari, Sarah Bernhardt ou Marilyn Monroe.

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est que des tas d'hommes, de la politique ou des affaires, aient été corrompus moins par des intéressements dans l'histoire du canal de Panama que par les services de professionnelles certes douées mais dont la prestation n'excédait pas mille euros – ce qui est beaucoup pour un précaire, mais bien moins que ce que coûtait la Pompadour. Quant à ceux qui ont des goûts autres, ils ne convoitent pas le délicat Alcibiade mais un transsexuel marqué par de nombreuses épreuves dans les ruelles du Pirée.

Ce n'est pas tout : il semble que beaucoup cherchent à obtenir des positions dominantes, non parce qu'ils les trouvent meilleures que les positions sexuelles, mais bien dans le but essentiel de s'essayer à des positions sexuelles inédites. Attention, je ne dis pas que les puissants de jadis étaient insensibles aux plaisirs de la chair. Bien sûr, De Gasperi ou Berlinguer nous avaient habitués à une autre austérité, Togliatti avait osé au maximum un divorce, et si une jeune fille mineure l'appelait « papy » c'était parce qu'il l'avait adoptée. Mais Jules César s'envoyait indifféremment des centurions, des patriciennes romaines et des reines d'Égypte, le Roi-Soleil avait des favorites à la chaîne, Victor Emmanuel cultivait la belle Rosina, et Kennedy n'en parlons pas. Toutefois, ces grands hommes semblaient considérer la femme (ou l'éphèbe) comme le repos du guerrier : avant tout, il leur fallait conquérir la Bactriane, humilier Vercingétorix, triompher des Alpes aux Pyramides, faire l'unité de l'Italie, et le sexe était un plus, comme un Martini *straight up* après une journée harassante.

En revanche, les puissants d'aujourd'hui aspirent d'abord aux soirées fréquentées par les starlettes de la télévision, et au diable les grandes entreprises ou la Grande Entreprise.

C'est que les héros du passé s'échauffaient en lisant Plutarque tandis que ceux d'aujourd'hui zappent sur des petites chaînes après minuit ou naviguent en ligne, tout excités. Je suis allé sur Internet et j'ai cherché Padre Pio : 1 400 000 sites. Pas mal. J'ai tapé « Jésus » : 4 830 000 sites – le Nazaréen a encore un prestige plus grand que le prêtre de Pietrelcina. Puis j'ai tapé « porno » et je suis tombé sur 130 000 000 (cent trente millions !) de sites. Pensant que « porno » était trop générique par rapport à Jésus, j'ai décidé de comparer porno à religion : religion donne un peu plus de neuf millions de sites, bien sûr plus du double de Jésus, ce qui me paraît politiquement correct, mais très peu par rapport à porno.

Que trouve-t-on dans les cent trente millions de sites porno ? On a, parmi

les diverses options, Anal, Asiatic, Latino, Feticism, Orgy, Bisexual, Cunnilingus, German (*sic*), Lesbian, Masturbation, Voyeur (on épie un tel qui épie un coït) et puis les différentes formes d'inceste, père avec fille, frère et sœur, mère et fils, père, mère, fils et fille tous ensemble, marraine et filleul, mais aussi petit-fils et grand-mère (*granny*) et MILF, qui signifie (cf. Wikipédia) *Mother I'd like to fuck*, c'est-à-dire le genre de mamans avec lesquelles vous aimeriez avoir des rapports, en général des dames plaisantes entre trente et quarante-cinq ans (quand on pense que Balzac intitulait l'histoire d'un déclin féminin *La Femme de trente ans*).

Aujourd'hui la pornographie fournit un exutoire à qui, pour une raison quelconque, n'a pas d'activité sexuelle réelle, elle suggère à un couple routinier une façon de galvaniser ses ébats (et en ce sens, elle a une fonction positive), mais elle peut exciter l'imagination de refoulés en les poussant à libérer leurs instincts par le viol, le harcèlement, la domination. De plus, la pornographie vous persuade qu'une escort girl à mille euros peut faire des choses que même Phryné n'aurait pas réussi à concevoir.

Mais ne pensons pas seulement aux trente pour cent d'Italiens qui pratiquent Internet ; les soixante-dix pour cent restants peuvent avoir sur leur écran de télévision des images quotidiennes dix fois plus alléchantes que celles que les *commendatori* milanais se procuraient dans les années 40 à très haut coût, une fois par an, en allant voir Wanda Osiris. Aujourd'hui, une personne normale est provoquée par le sexe beaucoup plus souvent que ne l'était son grand-père. Pensez à un pauvre curé : jadis, il ne voyait que sa bonne et ne lisait que *L'Osservatore Romano*, aujourd'hui il voit tous les soirs se déhancher des jeunes filles dénudées. Et après, on dit qu'ils deviennent pédophiles.

Pourquoi ne pas penser que cette incessante sollicitation du désir n'aurait pas une action sur les responsables de la chose publique, provoquant une mutation de l'espèce, et changeant les finalités mêmes de leur action sociale ?

2010

Apostille

Quelqu'un a dit que le sociologue est celui qui, dans une boîte de strip-tease, ne regarde pas la scène mais le public. Je n'ai pas la possibilité de

contrôler le public des sites porno, et encore moins de contrôler l'ensemble de la scène. Le nombre de sites porno, d'après diverses enquêtes sur Internet, semble insondable. Je lis sur le Web que, selon une enquête de 2003, les sites porno seraient 260 millions, et cela me paraît exagéré ; peut-être ont-ils enregistré comme porno un site où l'on voit Carroll Baker à demi nue. Alors, en n'en choisissant qu'un, sans doute le plus visité, j'ai constaté qu'il y a 71 catégories comprenant chacune des milliers de films. Considérant que le site se renouvelle quotidiennement (mais il est possible de récupérer les anciens), on compte 170 000 films. Étant donné qu'à partir de ce site, on peut en rejoindre 21 autres, tout en tenant compte des répétitions, et du fait que certains sont de dimensions plus modestes, j'étais arrivé au chiffre de 3 570 000. Ce n'est pas 260 millions, et peut-être sont-ils plus de 3 millions, mais voici les grandeurs présumées du phénomène.

N'ayant pas eu le loisir de visiter 3 millions de sites car *ars longa, vita brevis*, j'ai fonctionné par échantillons pris au hasard dont j'ai fait une analyse qui ne prétend pas avoir de validité scientifique mais qui m'a personnellement convaincu. En précisant que je me suis arrêté sur les visages féminins (ceux des hommes sont sans importance car, avec les mâles, la caméra s'attarde plutôt sur l'appareil reproducteur), j'ai noté que les jeunes filles engagées dans ces jeux érotiques, lorsqu'elles ouvrent grand la bouche (et elles le font souvent, pas seulement pour sourire ou bramer de satisfaction), exhibent pour la plupart une dentition très imparfaite. En général, les incisives sont bien, mais on voit des canines tordues et minuscules, sans parler des molaires irrégulières et des gros plombages qu'elles laissent apercevoir.

La première chose que fait Hollywood lorsqu'il lance une nouvelle actrice, c'est de parfaire sa dentition. L'opération coûte très cher, toute personne allant chez le dentiste à Bucarest le sait bien. Par conséquent, beaucoup de ces jeunes filles qui s'exhibent, et sont souvent belles ou mignonnes, sont d'extraction sociale très basse et n'ont pas assez d'argent pour aller chez le dentiste. Je ne crois pas qu'elles espèrent gagner la somme nécessaire grâce à leurs prestations, vu que les chiffres nous disent que l'offre est très élevée et donc les compensations ne doivent pas être astronomiques (même si le Web, toujours lui, m'indique que les filles les plus appréciées gagnent jusqu'à dix mille dollars par mois mais leur saison ne dure pas longtemps, et que les vraies stars se comptent sur le bout des doigts). Elles espèrent peut-être qu'à leur apparition sur l'écran de l'ordinateur un magnat d'Hollywood les

remarquera et prendra soin de réparer leur dentition. Ou peut-être que non, elles savent qu'avec des dents pareilles on ne peut accéder à Hollywood et elles se résignent à se prêter à des jeux érotiques de bas étage.

Cela nous dit une chose : cette immense armée de fornicatrices à plein temps vient du prolétariat du sexe, et donc l'ensemble de la production du porno n'est rien d'autre qu'une forme de traite des Blanches et d'exploitation de travailleuses précaires désespérées.

Cela doit être dit, car souvent les visiteurs s'excitent en pensant que les protagonistes agissent par culot, impudence, goût, défi éhonté, et que cela les rend plus désirables. Eh bien non, elles le font par désespoir, en sachant qu'avec ces dents-là elles n'ont pas de futur mais juste un présent sous-payé.

2015

Entre dogmatisme et faillibilisme

Dans le *Corriere della Sera* de dimanche dernier, Angelo Panebianco écrivait sur les éventuels dogmatismes de la science. En tout point d'accord avec lui, je voudrais mettre en évidence un autre aspect de la question.

Panebianco dit en substance que la science est par définition antidogmatique, car elle sait qu'elle procède par tentatives et erreurs et parce que (ajouterais-je avec Peirce, qui a inspiré Popper) son principe implicite est celui du « faillibilisme », selon lequel elle est toujours en alerte pour corriger ses propres erreurs. Elle devient dogmatique dans ses fatales simplifications journalistiques, qui transforment en découverte miraculeuse et vérité établie ce qui n'était que de prudentes hypothèses de recherche. Mais elle risque aussi de devenir dogmatique lorsqu'elle accepte un critère inévitable, à savoir que la culture d'une époque est dominée par un « paradigme », comme ceux de Darwin ou d'Einstein, mais aussi celui de Copernic, paradigme que respecte chaque scientifique pour fuir les folies de ceux qui évoluent en dehors de ce critère inévitable, y compris les insensés qui soutiennent encore que le Soleil tourne autour de la Terre. Que faisons-nous du fait que l'innovation a lieu précisément quand on réussit à mettre en question le paradigme dominant ? Quand la science s'ancre sur un certain paradigme, éventuellement pour défendre des positions de pouvoir acquises, en excluant comme fou ou hérétique celui qui le conteste, ne se comporte-t-elle pas de

manière dogmatique ?

La question est dramatique. Les paradigmes doivent-ils toujours être défendus ou toujours contestés ? Or, une culture (entendue comme système de savoirs, d'opinions, de croyances, de coutumes, d'héritage historique partagés par un groupe humain particulier) n'est pas seulement une accumulation de données, elle est aussi le résultat de leur filtrage. La culture est aussi la capacité de jeter ce qui n'est pas utile ou nécessaire. L'histoire de la culture et de la civilisation est faite de tonnes d'informations qui ont été enterrées. Ce qui vaut pour une vie individuelle vaut pour une culture. Borges a écrit la nouvelle *Funes el memorioso* qui parle d'un personnage se souvenant de tout, de chaque feuille qu'il a vue sur chaque arbre, de chaque mot entendu au cours de sa vie, de chaque goût savouré, de chaque phrase lue. Et pourtant (ou plutôt, justement à cause de cela), Funes est un abruti intégral, un homme bloqué par son incapacité à sélectionner et à jeter. Notre inconscient fonctionne parce qu'il jette. Et puis, s'il y a un hic, on va chez le psy pour récupérer ce peu qui était utile et que, par erreur, nous avons jeté. Mais tout le reste, heureusement, a été éliminé et notre âme est exactement le produit de la continuité de cette mémoire sélectionnée. Si nous avions l'âme de Funes, nous serions des personnes sans âme.

C'est ainsi qu'agit une culture, et l'ensemble de ses paradigmes est le résultat de l'Encyclopédie partagée, faite non seulement de ce que l'on a conservé mais aussi, pour ainsi dire, du tabou sur ce que l'on a éliminé. Ensuite, c'est sur la base de cette encyclopédie commune que l'on discute. Mais pour que cela puisse être une discussion compréhensible par tous, il faut partir de paradigmes existants, fût-ce pour démontrer qu'ils ne tiennent pas. Sans la négation du paradigme ptolémaïque, qui restait en arrière-plan, le discours de Copernic serait resté incompréhensible.

Or, Internet est comme Funes. En tant que totalité de contenus disponibles en vrac, non filtrés et non organisés, il permet à chacun d'élaborer sa propre encyclopédie, c'est-à-dire son système libre de croyances, de notions et de valeurs, où peuvent coexister, comme c'est le cas dans la tête de nombreux êtres humains, l'idée que l'eau est H₂O et celle que le Soleil tourne autour de la Terre. En théorie, donc, on pourrait arriver à l'existence de six milliards d'encyclopédies différentes et la société humaine se réduirait au dialogue éparpillé de six milliards de personnes, chacune parlant une langue différente, que seul le locuteur comprend.

L'hypothèse n'est heureusement que théorique, mais elle l'est justement parce que la communauté scientifique veille à ce que circulent des langages communs, sachant que pour renverser un paradigme, il est nécessaire qu'il y ait un paradigme à renverser. Défendre les paradigmes crée le risque du dogmatisme mais c'est sur cette contradiction que se fonde le développement du savoir. Pour éviter toute conclusion trop hâtive, je suis d'accord avec ce que disait le scientifique cité à la fin de l'article par Panebianco : « Je ne sais pas, c'est un phénomène complexe, je dois l'étudier. »

2010

Marina, Marina, Marina

J'ai reçu le mail suivant (*sic* non seulement pour la grammaire mais aussi pour l'orthographe) : « Tu est celui je veux savoir bien. Salut. Mon nom et Marina, 30 ans moi. J'ai vu ton profil et j'a décidé de produire à vous. Comment tu fais ? J'ai un état d'âme merveilleux. Je cherche un individu pour relation sérieux, quel type de nœud que tu cherche ? Suis très intéressé à te connaître, mais je crois ce sera mieux si toi et moi correspondre par e-mail. Si vous êtes stimulés à faire la compréhension avec moi, voilà mon adresse mail : *abhjiku@nokiamail.com*. Ou alors e-mail me ton adresse e-mail et je t'éciras une circulaire. J'espère qu'on peut pas partir sans l'attention et la dépêche tu m'écrit. Je serait très heureux d'encaisser votre opinion. J'impatient ta missive au mail. Ton Marina. »

La photo jointe montre une créature genre Miss Univers, prête pour être invitée à un dîner élégant dans la villa berlusconienne d'Arcore, si bien que l'on devrait se demander comment il se fait qu'une jeune fille pourvue des qualités esthétiques de la très belle Marina en soit réduite à se chercher une relation « sérieuse » sur Internet. Il se peut que la photo ait été choisie sur quelque site en ligne (comme celles des acteurs inconnus qui paraissent dans la grille de mots croisés en couverture de la *Settimana enigmistica*) et que derrière Marina se cache un personnage qui pourrait intéresser Saviano, mais qui sait ? Comme les imbéciles sont légion, je laisse dans le message reproduit ici son adresse mail afin qu'ils se précipitent pour entretenir avec elle une affectueuse amitié – et je ne répons évidemment pas des conséquences. Si l'on additionne les clients de Wanna Marchi, notre inoubliable animatrice de téléachat, ceux qui lisent leur horoscope et une

bonne part des votants aux dernières élections, on est en droit de penser que Marina pourra compter sur un bon pourcentage de dévots du virtuel.

À propos du virtuel, nombreux sont ceux qui savent (parce qu'Internet a servi de caisse de résonance) que récemment, sur l'un de mes faux comptes Twitter, j'aurais annoncé la mort de Dan Brown, tandis que sur un autre a été annoncée ma propre mort et, bien que tous les organes d'informations aient vérifié qu'il s'agissait de balivernes, j'ai vu que certains ont compris que (étant, c'est bien connu, un grand enfant) j'avais envoyé à partir d'un de mes « vrais » comptes un « faux » message. En somme, les dieux aveuglent ceux qui veulent se perdre dans la Toile, et j'espère que Casaleggio (qui semble prendre au sérieux tout ce qui paraît en ligne) se mettra en contact avec Marina afin de former un beau couple.

Pour les éducateurs qui voudraient enseigner aux jeunes comment ne pas se fier au virtuel, je signale le site <http://piazzadigitale.corriere.it/2013/05/07storyful-il-social-checking-anti-bufala> où sont énumérés divers services anti-arnaque disponibles en ligne (signe que, par bonheur, Internet fournit aussi, en même temps que les faux, les moyens pour les démasquer, il suffit d'apprendre à naviguer).

Mais l'idolâtrie du virtuel fauche ses victimes. Voici une information de la semaine dernière. À Rome, à califourchon sur le rebord de sa fenêtre, au neuvième étage d'un immeuble, un couteau pointé sur son estomac, un jeune homme de vingt-trois ans menace de se suicider. Parents, police, pompiers munis d'un matelas gonflable posé en bas de l'immeuble n'arrivent pas à le faire renoncer. Jusqu'à ce que le type crie qu'il veut participer à une télé-réalité, et veut y aller en limousine. Les agents se souviennent qu'il y a dans les parages une limousine qui a été utilisée la veille pour une publicité. Ils la font venir et le gars descend.

Morale, la seule chose « réelle » qui puisse faire renoncer un candidat au suicide est la promesse d'une réalité virtuelle. D'accord, le jeune était dérangé, mais cela ne nous console pas car il est raisonnable de penser que tous ceux qui croient aux *reality shows* (ou qui répondraient à Marina, ou qui prennent au sérieux les sites où l'on dit que l'attaque des tours jumelles a été orchestrée par Bush et les juifs) passeraient haut la main un test psychiatrique. Donc le problème du virtuel ne concerne pas (sauf cas exceptionnels) les malades, mais bien les gens sains.

Ces putains de rayons cosmiques

Un ami a critiqué ma chronique précédente, disant que parler des Martini Gin de James Bond alors que l'Italie est en ruine, c'est un peu se comporter comme l'orchestre du Titanic, qui a continué à jouer tandis que le transatlantique coulait. C'est vrai, mais je considère que (si cela s'est passé ainsi) les musiciens de l'orchestre du Titanic ont été les seuls professionnels sérieux de cette malheureuse histoire, puisque, alors que tout le monde donnait un spectacle de confusion, de peur panique, d'irresponsabilité et même d'égoïsme, eux suivaient l'exhortation de Nelson avant Trafalgar : « L'Angleterre attend d'un homme qu'il accomplisse son devoir. » Quoi qu'il en soit, pour ne pas laisser croire que je me réfugie dans la tour d'ivoire d'une indignation érudite et désolée, voici deux pensées délicieusement politiques et engagées.

Sur la novlangue. Il semble que les tout derniers termes du lexique politique soient « putain », « putassier » et « va-te-faire-mettre », et je m'excuse si mon devoir de chroniqueur m'oblige à utiliser des expressions très différentes de celles d'autrefois, comme les convergences parallèles, la réaction en embuscade, les forces obscures de la classe ouvrière.

Ce qui me surprend toutefois, c'est l'excès de machisme qui fait que, Battiato⁴ ayant utilisé (de manière inconsidérée) le terme « putain » pour certains parlementaires, tout le monde s'est ému de cette saillie vulgaire contre les députées et sénatrices de sexe féminin. Pourquoi, en entendant le mot « putain », a-t-on pensé aussitôt à une femme ? Le terme est désormais couramment utilisé aussi pour des êtres de sexe masculin et l'on peut désigner de cette manière quiconque vend ses voix, retourne sa veste du jour au lendemain, ou affirme à la chambre des députés que la jeune Ruby était vraiment la nièce de Moubarak. Et je crois que même si le physicien Zichichi, dans un moment de colère à cause d'une expérience ratée, s'écriait « ces putains de rayons cosmiques me rendent fou aujourd'hui », il ne voudrait pas nécessairement faire allusion au fait que ces sympathiques entités ont le sexe d'Ève. Mais hélas, nous sommes tous machos, et nous pensons qu'à part notre maman toutes les putains sont des femmes et donc que toutes les

femmes sont des putains.

Une pensée sur Twitter. Dans une ère où Twitter bat son plein, où même le pape l'utilise et où un gazouillis universel devrait remplacer la démocratie représentative, deux thèses opposées continuent à se confronter. La première est que Twitter induit les personnes à s'exprimer de manière sentencieuse mais superficielle car, c'est bien connu, pour écrire la *Critique de la raison pure* il faut plus de cent quarante caractères. La seconde est que Twitter éduque à la brièveté et à la concision.

Permettez-moi d'adoucir les deux positions. Des SMS aussi on a dit qu'ils amènent nos enfants à ne comprendre et n'employer qu'un langage télégraphique (J'TM), oubliant que le premier télégramme a été envoyé par Samuel Morse en 1844 et que malgré tout, après des années et des années de « Maman malade viens de suite » ou de « affectueuses félicitations Caterina », beaucoup de gens ont continué à écrire comme Proust. L'humanité a appris à envoyer des messages de quelques mots, pour autant Marco Boato, en 1981, a réussi à faire au parlement un discours long de dix-huit heures.

Quant à dire que Twitter éduque à l'essentialité, cela me semble être une exagération. Avec cent quarante caractères, on risque déjà de délayer. Certes, cette information « Au début Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe, vide, la nuit recouvrait les abîmes, l'esprit de Dieu soufflait sur les eaux » est digne du prix Pulitzer parce qu'en 140 caractères (mais 115 sans espace) elle dit exactement ce que le lecteur voudrait savoir. Toutefois, on peut exprimer de manière beaucoup plus brève des choses de grande acuité (Perdre un parent c'est un malheur mais les deux c'est une négligence. Le but du poète est le merveilleux, / qui ne sait pas étonner se fasse garçon d'écurie), de très grande profondeur (Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin. L'homme est un animal raisonnable mortel. Le pouvoir n'était pas à prendre, il était à ramasser. Être ou ne pas être telle est la question. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. Tout ce qui est réel est rationnel. *Gallia est omnis divisa in partes tres*) ou des phrases et concepts qui ont marqué l'histoire de l'humanité, comme J'obéis, *Veni vidi vici*, *Tiremm innanz*, *Non possumus*, Nous combattons à l'ombre, Ici on fait l'Italie ou on meurt.

Pour paraphraser Foscolo, usagers de Twitter, je vous exhorte à la concision.

2013

-
1. *Frères d'Italie* : titre de l'hymne italien.
 2. *Livre et Mousqueton*, titre d'une publication du journal des Groupes Universitaires Fascistes, forgé sur le slogan de Mussolini « Livre et Mousqueton : fasciste parfait ».
 3. Silvio Berlusconi.
 4. Le chanteur sicilien Franco Battiato a affirmé au Parlement européen, lors d'une intervention en qualité d'assesseur au Tourisme de la région Sicile, qu'au Parlement il y a beaucoup de « putains prêtes à tout ».

Sur les téléphones portables

Le portable revisité

Au début des années 90, lorsque peu de gens encore possédaient des téléphones portables mais que ce peu de gens rendaient déjà atroce un voyage en train, j'avais écrit une *Bustina* plutôt irritée. Je disais, en résumé, que le portable ne devrait être autorisé que pour les transplantateurs d'organes, les plombiers (dans les deux cas, des personnes qui, pour le bien social, doivent être joignables partout et tout de suite) et les adultères. Pour le reste, surtout dans les cas où des hommes, invisibles en d'autres circonstances, hurlaient dans le train ou à l'aéroport à propos d'actions, de profilés métalliques et de prêts bancaires, il était surtout le signe d'une infériorité sociale : les vrais puissants n'ont pas de portable mais vingt secrétaires qui filtrent les communications, alors que le cadre intermédiaire qui doit répondre sur-le-champ à son administrateur délégué a besoin d'un portable, tout comme le petit homme d'affaires que la banque doit informer du découvert de son compte.

Depuis lors, la situation des couples adultères a changé deux fois : dans une première phase, ils ont dû renoncer à cet instrument très privé car, dès qu'il l'achetait, le conjoint tombait sous le coup d'une suspicion raisonnable ; dans une seconde phase, la situation s'est de nouveau inversée car, tout le monde ayant désormais un portable, cela n'était plus la preuve irréfutable d'une relation illégitime. Maintenant, les amants peuvent l'utiliser, à condition de ne pas entretenir une relation avec un personnage plus ou moins public, parce qu'en ce cas, la ligne serait sûrement sur écoute. Rien de changé pour l'infériorité sociale, mais il est un fait que le portable est devenu un instrument de communication (excessive) entre mères et enfants, de fraude au

baccalauréat, de photomanie compulsive ; les jeunes ont abandonné la montre car ils ont l'heure sur leur mobile ; ajoutons à cela la naissance des SMS, des flux d'infos à la minute, le fait qu'avec le portable on se connecte à Internet et on reçoit ses mails, et que, sous ses formes les plus sophistiquées, il fonctionne comme un ordinateur de poche, et nous voici en présence d'un phénomène socialement et technologiquement fondamental.

Peut-on encore vivre sans portable ? Étant donné que « vivre-pour-son-portable » implique une adhésion totale au présent et une fureur du contact qui nous prive de tout moment de réflexion solitaire, celui qui tient à sa propre liberté (intérieure et extérieure) peut exploiter de très nombreux services que lui offre cet instrument, sauf l'usage du téléphone. Il peut juste l'allumer pour appeler un taxi ou informer la maison que le train a trois heures de retard, mais pas pour être appelé (il suffit de le garder éteint). Si l'on critique cette habitude qui est la mienne, je réponds avec un argument triste : quand mon père est mort, il y a plus de quarante ans (donc longtemps avant les portables), j'étais en voyage et je n'ai été contacté que beaucoup plus tard. Eh bien, ces heures de retard n'ont rien changé. La situation n'aurait pas été modifiée si j'avais été informé en l'espace de dix minutes. Cela signifie que la communication immédiate autorisée par le portable a peu de chose à voir avec les grands thèmes de la vie et de la mort, il ne sert pas à celui qui fait une recherche sur Aristote et pas non plus à celui qui s'interroge sur l'existence de Dieu.

Le portable est-il donc dépourvu d'intérêt pour un philosophe (sauf s'il trimballe dans sa sacoche une bibliographie de trois mille pages sur Malebranche) ? Au contraire. Certaines innovations technologiques ont changé la vie humaine au point de devenir des sujets de philosophie – il suffit de penser à l'invention de l'écriture (de Platon à Derrida) ou à l'avènement des métiers à tisser mécaniques (cf. Marx). Curieusement, il y a eu peu de philosophie sur d'autres mutations technologiques qui nous paraissent tout aussi importantes, par exemple l'automobile ou l'avion (même s'il y a eu une réflexion sur l'évolution du concept de vitesse). Mais c'est que la voiture ou l'avion (si l'on n'est pas taxi, routier ou pilote), nous ne les utilisons qu'à des moments donnés, tandis que l'écriture et la mécanisation de la plupart des activités quotidiennes ont changé radicalement chaque instant de notre vie.

C'est à une philosophie du portable que Maurizio Ferraris consacre le livre *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*, Albin Michel, 2006. Le titre peut

faire penser à un divertissement désinvolte, mais Ferraris tire de cet objet une série de réflexions très sérieuses et nous entraîne dans un jeu philosophique assez intrigant. Les mobiles ont radicalement changé notre mode de vie et sont devenus des objets « philosophiquement intéressants ». En intégrant les fonctions d'agenda électronique et de mini ordinateur avec connexion Internet, le portable est devenu un instrument de moins en moins d'oralité et de plus en plus d'écriture et de lecture. Comme tel, il est devenu un outil global d'enregistrement – et nous verrons combien des mots comme « écriture », « enregistrement » et « inscription » peuvent faire dresser l'oreille d'un adepte de Derrida.

Les cent premières pages de cette « anthropologie » du portable sont passionnantes même pour le lecteur béotien. Il y a une différence substantielle entre parler au téléphone fixe et parler au portable. Avec le fixe, on pouvait demander si telle personne était à la maison, tandis qu'au portable (sauf en cas de vol), on sait toujours qui répond, et s'il est disponible (ce qui change notre rapport à la vie privée). Toutefois, le fixe permettait de savoir où était notre correspondant, tandis que maintenant le problème est toujours de savoir où se trouve l'appelé (s'il répond « derrière toi », mais qu'il est abonné à un opérateur téléphonique d'un pays différent, la réponse fera quasiment le tour du monde). Pourtant si moi j'ignore où est celui qui m'appelle, mon opérateur, lui, sait où nous sommes tous les deux – si bien qu'à une capacité de se soustraire au contrôle des individus correspond une transparence totale de nos mouvements vis-à-vis du *Big Brother* d'Orwell.

Ce nouvel « homo cellularis » suscite diverses réflexions pessimistes (paradoxaux et donc fiables). Par exemple, c'est la dynamique même de l'interaction en face à face entre Untel et Machin qui change, ce n'est plus un rapport à deux, la conversation pouvant être interrompue par un double appel de Truc, si bien que l'interaction entre Untel et Machin se déroule par à-coups, ou se bloque. Ainsi l'instrument de connexion par excellence (je suis toujours présent aux autres comme les autres le sont à moi) devient en même temps l'instrument de la déconnexion (Untel est connecté à tous sauf à Machin). Parmi les réflexions optimistes, j'aime l'évocation de la tragédie du docteur Jivago, qui, assis dans un tramway, revoit Lara des années après, n'arrive pas à descendre à temps pour la rejoindre et s'écroule, mort. Si tous les deux avaient eu un portable, comment aurait fini leur tragique histoire ? L'analyse de Ferraris oscille (à juste titre) entre les possibilités qu'ouvre le portable et la castration à laquelle il nous soumet, la première d'entre toutes

étant la perte de la solitude, de la réflexion silencieuse sur nous-mêmes, et la condamnation à une constante présence du présent. La transformation ne coïncide pas toujours avec l'émancipation.

Mais arrivé à un tiers du livre, Ferraris passe du téléphone à une discussion sur les thèmes qui le passionnent de plus en plus ces dernières années, parmi lesquels la polémique contre ses maîtres d'origine, de Heidegger à Gadamer en passant par Vattimo, contre le post-modernisme philosophique, contre l'idée qu'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations, jusqu'à une défense désormais pleine de la connaissance comme *adaequatio* c'est-à-dire (pauvre Rorty) « Miroir de la Nature ». Bien entendu, tout n'est pas à prendre à la lettre, et l'on est désolé de ne pouvoir suivre pas à pas la fondation d'une sorte de réalisme que Ferraris appelle « textualisme faible ».

Comment passe-t-on du portable au problème de la Vérité ? À travers une distinction entre objets physiques (une chaise ou le Mont Blanc), objets idéaux (le théorème de Pythagore) et objets sociaux (la Constitution italienne ou l'obligation de payer ses consommations au bar). Les deux premiers types d'objets existent même en dehors de nos décisions, tandis que le troisième type ne devient opérationnel qu'après un enregistrement ou une inscription. Et comme Ferraris tente une fondation en quelque sorte « naturelle » de ces enregistrements sociaux, voilà que le portable se présente comme l'instrument absolu de tout acte d'enregistrement.

Il serait intéressant de discuter plusieurs points du livre. Par exemple les pages consacrées à la différence entre enregistrement (un relevé bancaire, une loi, un recueil de données personnelles) et communication. Les idées de Ferraris sur l'enregistrement sont très intéressantes, alors que celles sur la communication sont toujours un peu génériques (pour utiliser contre lui la métaphore d'un de ses pamphlets précédents, elles semblent avoir été achetées chez Ikea). Mais l'espace d'une chronique ne permet pas de discussions philosophiques approfondies.

Certains lecteurs se demanderont s'il fallait vraiment partir du téléphone portable pour en arriver à des conclusions qui auraient pu se fonder sur des concepts d'écriture et de « signature ». Certes, le philosophe peut partir de la réflexion sur un ver de terre pour dessiner une métaphysique entière, mais l'aspect le plus intéressant du livre n'est sans doute pas que le portable ait permis à Ferraris de développer une ontologie, mais que son ontologie lui ait permis de comprendre et de nous faire comprendre le téléphone portable.

Avaler le téléphone portable

J'ai lu dans un quotidien de la semaine dernière cette information peu banale : « À Rome, un Maghrébin avale un portable et est sauvé par la police. » En d'autres mots, la police passe par là tard le soir, voit un type par terre qui crache du sang, entouré de compatriotes, elle le relève, l'emmène à l'hôpital et là on lui extrait de la gorge un Nokia.

Or, il me paraît impossible que (à part une trouvaille publicitaire de Nokia) un être humain, eût-il l'esprit altéré, puisse avaler un portable. Le journal émet l'hypothèse que l'épisode est survenu durant un règlement de comptes entre dealers et que, vraisemblablement, le portable lui a été enfoncé dans le gosier de force, non comme gourmandise mais comme loi du talion (le réprouvé avait peut-être téléphoné à quelqu'un alors qu'il ne devait pas le faire).

Le caillou dans la bouche est un affront d'origine mafieuse, il est fourré entre les mâchoires du cadavre de celui qui a révélé des secrets à des étrangers (un film de Giuseppe Ferrara porte ce titre) et il n'y a rien d'étonnant à ce que la coutume soit passée à d'autres groupes ethniques – d'autre part la mafia est un phénomène si international qu'il y a longtemps, à Moscou, quelqu'un avait demandé à ma traductrice comment on disait « mafia » en italien.

Pourtant, cette fois, il ne s'agit pas d'un caillou mais bien d'un portable et cela me semble hautement symbolique. La nouvelle criminalité n'est plus rurale mais urbaine, et technologique ; il est naturel que la victime ne soit plus *incaprettata*¹ mais, disons, « encyborgisée ». Et ce n'est pas tout, car fourrer un portable dans la bouche de quelqu'un, c'est comme lui faire avaler ses testicules, c'est-à-dire la chose la plus intime et personnelle qu'il possède, le complément naturel de sa physicité, prolongement de l'oreille, de l'œil et souvent aussi du pénis. Étouffer quelqu'un avec son portable, c'est comme l'étrangler avec ses propres viscères. Tiens, il y a du courrier pour toi.

Une tarte aux fraises à la chantilly

Il y a quelque temps, à l'Académie Royale d'Espagne de Rome, j'essayais de parler, mais une dame me flanquait en pleine figure une lumière aveuglante (pour actionner sa caméra), ce qui m'empêchait de lire mes notes. J'ai réagi de manière très irritée en affirmant (et il m'arrive de le dire à des photographes indéliçats) que lorsque moi je travaille, eux doivent arrêter de travailler, au nom du partage des tâches ; la dame a cessé, mais avec l'air d'avoir subi un abus de pouvoir. La semaine dernière, à San Leo, alors qu'était lancée une très belle initiative de la mairie pour la redécouverte des paysages du Montefeltro apparaissant dans les tableaux de Piero della Francesca, trois individus m'aveuglaient à coups de flashes, et j'ai dû les rappeler aux règles de la bonne éducation.

Notons que, dans les deux cas, mes aveugleurs n'étaient pas des gens de la télé-réalité, mais des personnes sans doute cultivées qui venaient de leur plein gré suivre des discours plutôt difficiles. Toutefois, il était évident que le syndrome de l'œil électronique les avait fait déchoir du niveau humain auquel ils aspiraient peut-être : ne s'intéressant pratiquement pas à ce qui était dit, ils voulaient juste enregistrer l'événement, sans doute pour le mettre sur YouTube. Ils avaient renoncé à comprendre la déclaration, pour faire mémoriser à leur téléphone ce qu'ils auraient pu voir de leurs yeux.

Ce présentialisme d'un œil mécanique au détriment du cerveau semble donc avoir mentalement altéré jusqu'à des personnes qui seraient courtoises en d'autres circonstances. Ces gens ont dû sortir de l'événement, auquel ils étaient présents, avec quelques images (et cela aurait été justifié si j'avais été une effeuilleuse de cabaret) mais sans aucune idée de ce à quoi ils venaient d'assister. Et si, comme je l'imagine, ils vont de par le monde en photographiant tout ce qu'ils voient, ils sont évidemment condamnés à oublier le lendemain ce qu'ils ont enregistré la veille.

J'ai raconté à diverses occasions comment j'avais cessé de faire des photographies en 1960, après un tour des cathédrales françaises, où j'avais mitraillé comme un fou. Au retour, je m'étais retrouvé avec une série de photos très modestes et je ne me rappelais plus ce que j'avais vu. J'ai rangé mon appareil, et lors de mes voyages successifs, j'ai enregistré mentalement ce que je voyais. Et pour les souvenirs, davantage pour les autres que pour moi, j'achetais de très belles cartes postales.

Une fois, à onze ans, j'ai été attiré par des clameurs insolites sur le boulevard extérieur de la ville où j'avais été évacué. De loin, j'ai vu : un camion avait embouti un attelage conduit par un paysan avec son épouse à ses côtés, la femme avait été projetée à terre, et elle gisait, le crâne fendu, dans un bain de sang et de matière cérébrale (dans mon souvenir encore horrifié, c'était comme si on avait écrabouillé une tarte aux fraises à la chantilly) tandis que le mari la serrait contre lui, hurlant de désespoir.

Je ne m'étais pas trop approché, terrorisé que j'étais : en effet, pour la première fois (et par chance, ça a été la dernière), je voyais de la cervelle étalée sur l'asphalte, mais aussi pour la première fois je me trouvais face à la Mort. Et à la Douleur, au Désespoir.

Que se serait-il passé si j'avais eu, comme chaque gamin aujourd'hui, un portable avec caméra intégrée ? Sans doute aurais-je filmé, pour montrer à mes amis que j'y étais, et puis j'aurais posté mon capital visuel sur YouTube, pour régaler d'autres adeptes de la *Schadenfreude*, à savoir le délice que l'on éprouve à être témoin du malheur des autres. Et puis, qui sait, en continuant à enregistrer d'autres malheurs, je serais devenu indifférent au malheur d'autrui.

Au lieu de cela, j'ai tout gardé en mémoire, et cette image, à soixante-dix ans d'écart, continue de m'obséder et de m'éduquer, oui, à prendre part sans indifférence à la douleur des autres. Je ne sais si les jeunes d'aujourd'hui auront encore ces possibilités de devenir adultes. Les adultes, les yeux rivés à leur mobile, sont désormais perdus pour toujours.

2012

Évolution : tout d'une seule main

L'autre jour, j'ai croisé dans la rue cinq personnes des deux sexes qui passaient rapidement à la queue leu leu : deux téléphonaient, deux pianotaient frénétiquement au risque de trébucher, la dernière marchait en tenant l'objet à la main, prête à répondre à toute sonnerie lui promettant un contact humain.

Un de mes amis, être cultivé et raffiné, a renoncé à sa Rolex car, dit-il, il peut lire l'heure sur son BlackBerry. La technologie avait inventé la montre pour permettre aux humains de ne pas se trimballer une pendule sur le dos, ou de sortir toutes les deux minutes une montre oignon de son gousset, et voilà

que mon ami doit se balader, quoi qu'il fasse, avec une main éternellement occupée. L'humanité est en train d'atrophier l'un de ses membres, pourtant nous savons combien deux mains au pouce opposé ont contribué à l'évolution de l'espèce. Je me disais qu'à l'époque de la plume d'oie, une seule main suffisait pour écrire alors qu'il en faut deux pour le clavier de l'ordinateur, et que le porteur de téléphone ne peut donc pas utiliser mobile et ordinateur en même temps, mais ensuite j'ai réfléchi, le *phone addict* n'a plus besoin d'ordi (objet désormais préhistorique) car, avec le portable, il peut se connecter à Internet, envoyer des SMS, n'a plus de mails à écrire puisqu'il peut parler directement à la personne qu'il entend importuner ou par qui il souhaite ardemment être importuné. Il est vrai que ses lectures de Wikipédia seront plus laborieuses et donc rapides et superficielles, ses messages seront rédigés en style télégraphique (alors qu'avec le mail on pouvait même écrire les dernières lettres de Jacopo Ortis²), mais le porteur de téléphone n'a plus de temps pour réunir des informations encyclopédiques ni pour s'exprimer de manière articulée car il est engagé dans des conversations dont la cohérence syntactique est révélée par les écoutes téléphoniques tant décriées – d'où l'on déduit que le *phone addict*, renonçant par ailleurs à toute confidentialité, expose ses plans à coups de points de suspension et d'expressions intercalaires néanderthaliennes du genre putain et con.

Par ailleurs, rappelez-vous *L'amour est éternel* de Verdone, où une bimbo rend cauchemardesque un accouplement car, pendant qu'elle se démène sur le ventre de son partenaire, elle continue à répondre à des SMS urgents. Et il m'est arrivé de lire une de mes interviews réalisée par une journaliste espagnole (à l'air intelligent et cultivé au demeurant) qui observait avec stupeur que, durant notre entretien, je ne m'étais jamais interrompu pour répondre à mon portable, décrétant par conséquent que j'étais une personne fort courtoise. Elle ne pouvait envisager que soit je n'avais pas de portable, soit je le gardais toujours éteint car il ne me sert pas à recevoir des messages indésirables mais juste à consulter mon agenda.

2013

Le portable et la reine de Blanche Neige

Je marchais sur le trottoir quand j'ai vu me foncer dessus une dame qui avait le nez sur son portable et ne regardait pas devant elle. Si je ne

m'écarterais pas, nous allions nous heurter. Étant donné que je suis foncièrement mauvais, j'ai stoppé net et me suis retourné, comme si je regardais au bout de la rue : ainsi, la dame est venue s'écraser contre mon dos. Je me suis raidi pour me préparer à l'impact et j'ai bien résisté, elle, elle a perdu les pédales, son portable a valsé par terre, elle s'est rendu compte qu'elle avait heurté quelqu'un qui ne pouvait la voir et que c'était donc à elle de l'éviter. Elle a bégayé quelques excuses, tandis que moi, très humainement, je lui disais : « Ne vous inquiétez pas, cela arrive, de nos jours. »

J'espère juste que son portable s'est cassé en tombant et je conseille à qui se retrouverait dans des situations analogues de se comporter comme moi. Certes, ces téléphoneurs compulsifs, il faudrait les tuer dès l'enfance, mais comme un Hérode on n'en trouve pas un tous les jours, il convient de les punir au moins lorsqu'ils sont grands, même s'ils ne comprendront jamais dans quel abîme ils sont tombés, et persévéreront.

Je sais très bien que des dizaines de livres ont déjà été écrits sur le syndrome du portable et qu'il n'y aurait rien à rajouter, toutefois si nous réfléchissons un instant, il semble inexplicable que presque toute l'humanité soit prise par la même frénésie, n'ait plus de relations en face à face, ne regarde pas le paysage, ne réfléchisse plus sur la vie et la mort, mais parle de manière obsessionnelle, presque toujours sans avoir rien d'urgent à dire, consumant sa vie dans un dialogue entre non-voyants.

Le fait est que nous vivons une ère où, pour la première fois, l'humanité réussit à réaliser l'un de ses trois désirs spasmodiques que la magie a essayé de satisfaire pendant des siècles. Le premier est le désir de voler, en nous élevant avec notre corps, en battant des bras, pas en montant dans une machine ; le deuxième est de pouvoir agir sur l'ennemi ou sur l'aimée en prononçant des paroles mystérieuses ou en transperçant d'aiguilles une figurine en terre ; le troisième est justement de communiquer à distance, en survolant océans et montagnes, grâce à un génie ou un objet prodigieux qui, d'un coup, peut nous transférer de Frosinone à Pamir, d'Innisfree à Tombouctou, de Bagdad à Poughkeepsie, discutant instantanément avec quelqu'un qui est à des milliers de kilomètres. Tout seul, par une action personnelle, pas comme à la télévision où cela dépend de la décision d'autrui, et pas toujours en direct.

Qu'est-ce qui, pendant des siècles, a prédisposé les hommes aux pratiques

magiques ? La hâte. La magie promettait de passer immédiatement d'une cause à un effet par court-circuit, sans accomplir les phases intermédiaires : je prononce une formule et je transforme le fer en or, j'évoque les anges et j'envoie à travers eux un message. La confiance en la magie n'a pas disparu avec l'avènement de la science expérimentale, car le rêve de la simultanéité entre cause et effet s'est transféré à la technologie. Aujourd'hui la technologie est ce qui vous donne tout, tout de suite (vous effleurez une touche de votre portable et vous êtes immédiatement en contact avec Sydney), tandis que la science procède lentement, et sa prudente lenteur ne nous satisfait pas car nous voudrions avoir la panacée contre le cancer maintenant et pas demain – si bien que nous sommes amenés à faire confiance au médecin-marabout qui nous promet la potion miraculeuse sans nous faire attendre des années.

Le rapport entre enthousiasme technologique et pensée magique est très étroit, il est lié à l'espérance religieuse dans l'action foudroyante du miracle. La pensée théologique nous parlait et nous parle de mystères, mais elle argumentait et argumente pour établir s'ils sont concevables ou insondables. La confiance dans le miracle nous montre en revanche le numineux, le sacré, le divin, qui agit et opère sans atermoiements.

Est-il possible qu'il existe un rapport entre celui qui promet la guérison immédiate du cancer, Padre Pio, le téléphone portable et la reine de Blanche Neige ? En un certain sens oui. Voilà pourquoi la dame de mon histoire vivait dans un univers fiabesque, ensorcelée par une oreille plutôt que par un miroir magique.

1. *Incaprettato* : homme à qui on a infligé le supplice de la chèvre (mains et pieds liés derrière le dos avec une corde qui passe aussi autour du cou de manière à provoquer l'étranglement), méthode typiquement mafieuse.

2. Allusion au roman épistolaire d'Ugo Foscolo, *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*, 1802.

Sur les complots

Où est Gorge Profonde ?

On le sait, le 11 septembre a donné lieu à de nombreuses théories du complot. Il y a les extrémistes (qui se trouvent sur des sites fondamentalistes arabes ou néo-nazis), selon lesquelles le complot aurait été organisé par les juifs, et tous les juifs qui travaillaient dans les tours jumelles auraient été avisés la veille de ne pas se présenter au travail – alors qu’il est de notoriété publique qu’on a dénombré environ quatre cents citoyens israéliens ou juifs américains parmi les victimes ; il y a les théories anti-Bush, selon lesquelles l’attentat aurait été planifié pour pouvoir envahir ensuite l’Afghanistan et l’Irak ; il y a celles qui attribuent les faits à divers services secrets américains plus ou moins déviants ; il y a celles du complot arabo-fondamentaliste, dont le gouvernement américain connaissait à l’avance tous les détails mais a laissé faire pour avoir le prétexte d’attaquer l’Afghanistan et l’Irak (un peu comme si l’on avait dit de Roosevelt qu’il était au courant de l’attaque imminente de Pearl Harbour mais n’avait rien fait pour sauver sa flotte car il avait besoin d’un prétexte pour déclarer la guerre au Japon) ; enfin, il y a la théorie selon laquelle l’attaque serait certes due aux fondamentalistes de Ben Laden, mais les différentes autorités préposées à la défense du territoire étatsunien auraient réagi mal et en retard, faisant preuve d’une épouvantable incompétence. Dans tous ces cas, les défenseurs d’au moins l’un de ces complots considèrent que la reconstitution officielle des faits est fausse, frauduleuse et puérile.

Si l’on veut se faire une idée sur ces différentes théories du complot, on peut lire le livre publié sous la direction de Giulietto Chiesa et Roberto Vignoli, *Zero. Perché la versione ufficiale sull’11/9 è un falso* ([Zéro.

Pourquoi la version officielle du 11/09 est un faux], Piemme, 2007) où l'on voit le nom de contributeurs très respectables comme Franco Cardini, Gianni Vattimo, Gore Vidal, Lidia Ravera, auxquels s'ajoutent de nombreux étrangers.

Mais si l'on voulait écouter un son de cloche opposé, il faudrait remercier les éditions Piemme qui, avec une admirable équanimité (et faisant la preuve que la maison sait conquérir deux secteurs opposés sur le marché), ont publié la même année un livre contre la théorie du complot, *11/9. La cospirazione impossibile* [11/09. La conspiration impossible], sous la direction de Massimo Polidoro, avec des contributeurs tout aussi dignes de respect comme Piergiorgio Odifreddi ou James Randi. Le fait que j'y participe moi aussi n'est à porter ni à mon crédit ni à mon discrédit car le curateur m'a simplement demandé de republier une de mes *Bustine* qui traitait moins du 11 septembre que de l'éternel syndrome du complot. Toutefois, comme j'estime que notre monde n'est pas né par hasard, je n'ai aucun mal à penser que c'est par hasard ou par un concours de diverses stupidités que se sont produits la plupart des événements qui l'ont tourmenté au cours des millénaires, de la guerre de Troie à nos jours, et je suis donc par nature, scepticisme et prudence, toujours enclin à douter de n'importe quel complot, car, selon moi, mes semblables sont trop stupides pour en concevoir un à la perfection. Et cela même si – pour des raisons d'humeur, et par une impulsion incoercible – je serais plutôt disposé à considérer que Bush et son administration sont capables de tout.

Je n'entre pas (pour des questions de place) dans les détails des arguments utilisés par les défenseurs de chacune des thèses, qui peuvent paraître tous persuasifs, mais j'ai recours à ce que je définirais comme « la preuve du silence ». La preuve du silence doit être utilisée par exemple contre ceux qui insinuent que le débarquement américain sur la Lune a été un faux télévisuel. Si le module lunaire américain n'avait pas aluni, les Soviétiques étaient en mesure de le vérifier et avaient intérêt à le dire. Par conséquent, si les Soviétiques sont restés muets, c'est la preuve que les Américains ont vraiment marché sur la Lune. Un point c'est tout.

En ce qui concerne les complots et secrets, l'expérience (historique aussi) nous dit que : 1° s'il y a un secret, fût-il connu d'une seule personne, cette personne – peut-être sur l'oreiller avec sa maîtresse – le révélera tôt ou tard (seuls les francs-maçons ingénus et les adeptes d'un faux rite templier croient

à l'inviolabilité du secret) ; 2° s'il y a un secret, il y aura toujours une somme adéquate pour amener celui qui la recevra à le révéler (quelques centaines de milliers de livres sterling en droits d'auteur ont suffi à convaincre un officier de l'armée anglaise de raconter par le menu ses ébats avec la princesse Diana, et si cela s'était passé avec la belle-mère de la princesse, il n'y aurait eu qu'à doubler la somme et un *gentleman* de cet acabit l'aurait également raconté). Or, pour organiser un faux attentat contre deux tours (les miner, aviser les forces aériennes de ne pas intervenir, cacher des preuves embarrassantes, etc.) il aurait fallu la collaboration si ce n'est de milliers, au moins de centaines de personnes. Les personnes employées pour de telles entreprises ne sont jamais en général des gentilshommes, et il est impossible qu'au moins l'une d'elles n'ait jamais parlé pour une somme adéquate. Tout compte fait, dans cette histoire, il manque Gorge Profonde.

2007

Conspirations et trames

On vient de traduire en italien le livre de Kate Tuckett, *Conspirations, trames, complots, dépistages et autres inquiétantes vérités cachées*. Le syndrome du complot est aussi vieux que le monde et celui qui en a retracé de manière superbe la philosophie, c'est Karl Popper, dans un essai sur la théorie sociale de la conspiration, que l'on retrouve dans *Conjectures et réfutations*¹ : « Cette théorie, plus primitive que bien d'autres formes de théisme, est semblable à celle que nous révèle Homère. Selon lui, le pouvoir des dieux est conçu de telle sorte que tout ce qui se passe dans la plaine de Troie n'est que le reflet des multiples conspirations ourdies sur l'Olympe. Ainsi, la théorie sociale de la conspiration est une version de ce théisme, à savoir la croyance en une divinité dont les caprices ou le bon vouloir régissent tout. Elle est une conséquence de la disparition de la référence à dieu, et de la question qui s'ensuit obligatoirement : "Qui y a-t-il à sa place ?" Eh bien, cette place est occupée désormais par divers hommes et groupes puissants – sinistres groupes de pression auxquels on impute l'organisation de la Grande Dépression et tous les maux dont nous souffrons... Quand les théoriciens de la conspiration parviennent au pouvoir, elle assume le caractère d'une théorie décrivant des événements réels. Par exemple, quand Hitler conquiert le pouvoir, croyant dans le mythe de la conspiration des Sages

Anciens de Sion, il chercha à ne pas être inférieur avec sa propre contre-conspiration. »

La psychologie du complot naît de ce que les explications les plus évidentes de faits préoccupants ne nous satisfont pas car cela nous fait mal de les accepter. Que l'on songe à la théorie du Grand Vieux après l'enlèvement de Moro : comment est-il possible, nous demandions-nous, que des trentenaires aient pu concevoir une opération aussi parfaite ? Il devait y avoir derrière cela un Cerveau plus avisé. Sans penser qu'au même moment, d'autres trentenaires dirigeaient des entreprises, pilotaient des Jumbo-Jets ou inventaient de nouveaux dispositifs électroniques, et que donc le problème n'était pas que des trentenaires aient été capables d'enlever Moro, mais que ces trentenaires fussent les enfants de ceux qui fabulaient sur le Grand Vieux.

L'interprétation suspicieuse, en un certain sens, nous dédouane de nos responsabilités car elle nous laisse à penser que derrière ce qui nous préoccupe se cache un secret, et que l'occultation de ce secret constitue un complot à nos dépens. Croire dans le complot, c'est un peu comme croire que l'on guérit par miracle, si ce n'est que dans ce cas on essaie d'expliquer non une menace mais un inexplicable coup de chance (cf. Popper, l'origine est toujours dans le recours aux intrigues des dieux).

Le plus drôle c'est que, dans la vie quotidienne, il n'y a rien de plus transparent que le complot et le secret. Un complot, s'il est efficace, finit toujours par produire ses fruits et devenir manifeste. Il en va de même pour le secret, qui est en général dévoilé par une kyrielle de « gorges profondes » et qui, indépendamment de la chose à laquelle il se réfère (la formule d'une substance prodigieuse ou une manœuvre politique), vient tôt ou tard au jour s'il est important. Et s'ils ne remontent pas à la surface, c'est que c'étaient des complots maladroits ou des secrets vides. La force de celui qui prétend détenir un secret n'est pas de cacher quelque chose, mais de faire croire qu'il s'agit d'un secret. En ce sens, complots et secrets peuvent être des armes efficaces justement dans les mains de ceux qui n'y croient pas.

Georg Simmel, dans son célèbre essai sur le secret, rappelait que « le secret confère à son détenteur une position d'exception [...]. Il est fondamentalement indépendant de son contenu, et il est d'autant plus efficace que sa détention exclusive est vaste et significative [...]. Face à l'inconnu, la tendance naturelle à l'idéalisation et la peur naturelle de l'homme s'unissent pour atteindre le même but : intensifier l'inconnu grâce à l'imagination et le

considérer avec une intensité qui, d'habitude, n'est pas réservée aux réalités évidentes. »

Conséquence paradoxale : derrière tout faux complot, se cache peut-être le complot de quelqu'un qui a intérêt à nous le présenter comme vrai.

2007

Une belle Compagnie

Chaque fois que dans une chronique je suis revenu sur le thème de la théorie du complot, j'ai reçu des lettres de gens indignés me rappelant que les complots existent vraiment. Mais bien sûr que oui. Chaque coup d'État était un complot avant d'éclater, on complotait pour prendre le contrôle d'une entreprise en raflant ses actions, ou pour poser une bombe dans le métro. Des complots, il y en a eu de tout temps, certains ont échoué sans que personne s'en soit aperçu, d'autres ont réussi, mais en général, ce qui les caractérise, c'est qu'ils sont toujours limités quant aux objectifs et à la zone d'action. Ce dont on parle en revanche quand on évoque la théorie du complot, c'est l'idée d'un complot universel (voire cosmique dans certaines théologies), selon lequel tous ou presque tous les événements de l'histoire sont mus par un pouvoir unique et mystérieux qui agit dans l'ombre.

Popper parlait de ces théories du complot, et il est dommage que soit passé inaperçu l'ouvrage de Daniel Pipes, *Conspiracy. How the Paranoid Style Flourishes and Where it Comes from* (1997). Le livre s'ouvre sur une citation de Metternich, qui aurait dit, en apprenant la mort de l'ambassadeur russe : « Quelles ont pu être ses motivations ? »

Voilà, les théories du complot remplacent les accidents et la causalité de l'histoire par un dessein, évidemment maléfique et toujours occulte.

Je suis assez lucide pour envisager que parfois, à force de déplorer les théories du complot, je me montre un peu parano, souffrant d'un syndrome qui me fait voir des théories du complot partout. Mais pour me rassurer, il me suffit d'opérer une rapide inspection d'Internet. Les complotistes sont légion et atteignent parfois les sommets d'un involontaire humour raffiné. L'autre jour, je suis tombé sur un site qui publie un long texte, *Le Monde malade des Jésuites*, de Joël Labruyère. Comme le suggère le titre, il s'agit d'un vaste recueil de tous les événements du monde (pas seulement contemporain) dus

au complot universel des jésuites.

Les jésuites du ^{xix}^e siècle, du père Barruel à la revue *La Civiltà Cattolica* en passant par les romans du père Bresciani, ont été parmi les principaux inspireurs de la théorie du complot judéo-maçonique, et il était juste qu'ils reçoivent la monnaie de leur pièce de la part des libéraux, des mazziniens, des maçons et des anticléricaux, avec cette théorie du complot jésuitique, popularisé non tant par des pamphlets ou livres célèbres, des *Provinciales* de Pascal à *Il gesuita moderno* de Gioberti ou d'autres écrits de Michelet et Quinet, mais plutôt par les romans d'Eugène Sue, *Le Juif errant* et *Les Mystères du peuple*.

Rien de nouveau donc, mais le site de Labruyère porte à son paroxysme l'obsession des jésuites. J'énumère à la louche car l'espace de la *Bustina* est ce qu'il est, tandis que l'imagination complotiste de Labruyère est homérique. Donc, les jésuites ont toujours tendu à constituer un gouvernement mondial, en contrôlant aussi bien le pape que les différents monarques européens, à travers les abominables Illuminati de Bavière (que les jésuites eux-mêmes avaient créés et dénoncés plus tard comme communistes), ils ont essayé de faire tomber ces monarques qui avaient mis au ban la compagnie de Jésus, ce sont les jésuites qui ont fait couler le Titanic car, à partir de cette catastrophe, ils ont pu fonder la Federal Reserve Bank grâce aux chevaliers de Malte qu'ils contrôlent – et ce n'est pas un hasard si, dans le naufrage du Titanic, sont morts les trois juifs les plus riches du monde, Astor, Guggenheim et Strauss, qui s'opposaient à la fondation de cette banque. En travaillant avec la Federal Reserve Bank, les jésuites ont ensuite financé les deux guerres mondiales qui n'ont clairement rapporté que des avantages au Vatican. Quant à l'assassinat de Kennedy (Oliver Stone est de toute évidence manipulé par les jésuites), si l'on n'oublie pas que la CIA naît en tant que programme jésuite inspiré par les exercices spirituels d'Ignace de Loyola, que les jésuites la contrôlaient via le KGB soviétique, on comprend que Kennedy a été tué par ceux-là mêmes qui avaient coulé le Titanic.

Bien entendu, tous les groupes néonazis et antisémites sont d'inspiration jésuitique, il y avait des jésuites derrière Nixon et Clinton, ce sont les jésuites qui ont produit le massacre d'Oklahoma City, ils ont aussi inspiré le cardinal Spellman qui soutenait la guerre du Vietnam, laquelle a rapporté à la Federal Bank des jésuites deux cent vingt millions de dollars. Naturellement, à ce tableau ne peut manquer l'Opus Dei, que les jésuites contrôlaient via les

chevaliers de Malte.

Je dois passer sur tant d'autres complots. Mais maintenant ne vous demandez plus pourquoi les gens lisent Dan Brown. Derrière, il y a sans doute les jésuites.

2008

Qui vivra verra

En général, les mages, devins et astrologues utilisent des expressions ambiguës qui marchent à tous les coups. La personne qui s'entend dire « Vous êtes un être doux, mais qui sait se mettre en valeur » se réjouit de se voir reconnaître ces deux vertus, fussent-elles contradictoires. C'est cela qui fait prospérer les mages. Cependant, que dire des prédictions qui insolemment (et régulièrement) sont démenties par les faits ?

Le CICAP, Comité Italien pour le Contrôle des Affirmations sur le Paranormal, effectue tous les ans une vérification des prévisions astrologiques de l'année précédente.

L'interprète de Nostradamus, Luciano Sampietro, a prophétisé un attentat mortel contre le pape en 2009, Peter Van Wood, dans le périodique *Nero su Bianco*, a prédit (pour 2009) des tremblements de terre en Grèce, Croatie, Indonésie et à Amsterdam, mais heureusement rien en Italie. Le mage Otelma avait annoncé qu'Obama verrait sa sécurité personnelle menacée en automne.

La médium Teodora Stefanova, sur le site *QuotidianoNet*, avait pressenti que le prochain secrétaire général de l'OTAN serait Solomon Passy, l'*Almanacco di Barbanera* avait avisé que la Chine trouverait une solution pour la situation au Tibet, Johnny Traferri alias Johnny le Mage (*La Nazione*) avait prédit à Obama un attentat en mars et il avait ajouté « des suicides collectifs auront lieu, et même un grand homme de télévision se tuera et, en sport, il y aura un deuil terrible ».

Pour l'Italie, l'astrologue Horus (*Venerdì di Repubblica*) avait prédit que, vers la fin de l'année, les importantes réformes sans cesse annoncées seraient mises en œuvre, pour Luisa De Giuli (*TG COM*, *Mediaset* en ligne) d'ici juin 2009 les efforts législatifs pour rééquilibrer les inégalités sociales auraient du succès, pour l'astrologue Mauro Perfetti (*Quelli che il calcio*), la Torino échapperait à la série B, pour l'astrologue Meredith Duquesne (*Le*

Matin en ligne) l'histoire d'amour entre Carla Bruni et Nicolas Sarkozy ne durerait pas au-delà de septembre 2009 (mais ensuite, elle a précisé : « Mais je ne peux pas l'affirmer : je ne suis pas une voyante. » Tant mieux).

Maintenant, imaginez que, chaque fois qu'un médecin prescrit un médicament, le malade meure. Ou que l'on apprenne que tel avocat perd tous ses procès. Personne n'irait plus chez eux. En revanche, alors que chacun est en mesure de vérifier en fin d'année que les devins se sont trompés sur tout, on continue à lire les horoscopes et à payer des voyants. De toute évidence, les gens ne veulent pas savoir, ils veulent au contraire combler leur besoin de croire, quitte à croire en des choses fausses. Que dire ? Les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. Et, en fin de compte, le comportement envers les mages et astrologues reflète celui que nous avons envers les politiques qui passent à la télévision.

Bien entendu, les astrologues tapent parfois dans le mille, mais chacun de nous pourrait faire leur métier en formulant les prévisions suivantes, toutes publiées sur diverses parutions : de très hauts pics de violence des intégristes et des terroristes, des rapports difficiles entre Israéliens et Palestiniens, certains scandales d'adjudication de marchés en Italie, le président de la chambre des députés Rocco Buttiglione continuera à se démener mais avec de plus en plus de difficulté, pour Veltroni tout ne sera pas rose, d'autres seront en plus mauvaise posture que Leoluca Orlando, la santé d'Umberto Bossi continuera à rester sous surveillance, s'il y a une chose qui finira par avoir Giulio Andreotti, c'est la roue du temps, pour Lamberto Dini qui vivra verra (cette exquise affirmation est de l'astrologue Antonia Bonomi). La cerise finale sur le gâteau nous vient du mage Otelma : « Les places de parking seront de moins en moins faciles à trouver. »

Dernière nouvelle du CICAP. La médium Rosemary Altea, qui il y a longtemps, dans le show de Maurizio Costanzo, avait mis des malheureux en contact avec leurs chers défunts, a été escroquée de deux cent mille dollars par son employée Denise M. Hall. Comment a-t-elle fait pour ne pas le prévoir ? Cela nous rappelle la blague de celui qui frappe à une porte où est écrit « Devin ». Et une voix de l'intérieur demande : « Qui est-ce ? »

2010

Ne croyez pas aux coïncidences

Quelqu'un a écrit que Berlusconi avait (et a) deux ennemis, les communistes et les magistrats, et qu'aux dernières élections administratives c'est un (ex) communiste et un (ex) magistrat qui ont gagné. D'autres ont relevé que, lorsqu'en 1991 Craxi, le président du Conseil, a invité les Italiens à aller à la plage plutôt qu'aux urnes, le référendum sur le système électoral a connu un remarquable succès et que c'est de là qu'a débuté la chute politique de Craxi. On pourrait continuer : Berlusconi arrive au pouvoir en mars 1994 et en novembre le Pô, le Tanaro et de nombreux autres affluents débordent, dévastant les provinces de Cuneo, Asti et Alessandria ; Berlusconi revient au pouvoir en mai 2008 et en l'espace d'un an se produit le tremblement de terre de l'Aquila.

Toutes des coïncidences amusantes mais qui ne valent pas tripette (sauf le parallèle Berlusconi – Craxi). Le jeu des coïncidences fascine depuis des temps immémoriaux les paranoïaques et les complotistes mais, avec les coïncidences et surtout les dates, on peut faire ce que l'on veut.

Une orgie de coïncidences a été repérée à propos de l'attentat des tours jumelles et il y a quelques années, dans *Scienza e Paranormale*, Paolo Attivissimo avait cité une série de spéculations numérologiques faites autour du 11 septembre. Pour n'en citer que quelques-unes, New York City a 11 lettres, Afghanistan a 11 lettres, Ramsin Yuseb, le terroriste qui avait menacé de détruire les tours, a 11 lettres, George W. Bush a 11 lettres, les deux tours jumelles formaient un 11, New York est le onzième État, le premier avion à s'écraser contre les tours était le vol numéro 11, ce vol transportait 92 passagers et $9 + 2 = 11$, le vol 77 qui s'est aussi écrasé contre les tours transportait 65 passagers et $6 + 5 = 11$, la date 9/11 est identique au numéro d'urgence américain, 911, dont la somme interne donne 11. Le total des victimes de tous les avions détournés a été de 254, dont la somme interne donne 11, le 11 septembre est le jour 254 du calendrier annuel et la somme interne de 254 fait 11.

Hélas, New York n'a 11 lettres que si l'on ajoute City, l'Afghanistan a bien 11 lettres, toutefois les pirates de l'air ne venaient pas de là mais d'Arabie Saoudite, d'Égypte, du Liban, et des Émirats Arabes, Ramsin Yuseb a 11 lettres, mais si au lieu de Yuseb, on avait transcrit Yussef, le jeu n'aurait pas fonctionné, George W. Bush n'a 11 lettres que si l'on met la *middle initial*, les tours dessinaient un 11 mais aussi un 2 en chiffres romains, le vol 77 n'a pas atteint une des tours mais le Pentagone et il ne transportait pas 65

mais 59 passagers, le total des victimes n'a pas été de 254 mais de 265, et ainsi de suite.

D'autres coïncidences qui circulent sur Internet ? Lincoln a été élu au Congrès en 1846, Kennedy en 1946, Lincoln a été élu président en 1860, Kennedy en 1960. Leurs deux épouses ont perdu un enfant alors qu'ils résidaient à la Maison Blanche. Tous deux ont été atteints à la tête un vendredi par un sudiste. Le secrétaire de Lincoln s'appelait Kennedy et le secrétaire de Kennedy s'appelait Lincoln. Le successeur de Lincoln fut Johnson (né en 1808) et Lyndon Johnson, successeur de Kennedy, était né en 1908.

John Wilkes Booth, qui a assassiné Lincoln, était né en 1839 et Lee Harvey Oswald en 1939. Lincoln fut frappé au Ford Theater, Kennedy fut frappé dans une automobile Lincoln, produite par Ford.

Lincoln a été frappé dans un théâtre et son assassin est allé se cacher dans un entrepôt. L'assassin de Kennedy a tiré d'un entrepôt et est allé se cacher dans un théâtre. Aussi bien Booth qu'Oswald ont été tués avant leur procès.

Petite cerise (un brin vulgaire) sur le gâteau, mais qui ne fonctionne qu'en anglais : une semaine avant d'être tué Lincoln avait été « in » Monroe, Maryland. Une semaine avant d'être tué Kennedy avait été « in » Monroe, Marilyn.

-
- [1.](#) Payot, Paris, 1985, traduit de l'anglais par Michelle Irène et Marc B. de Launay.

Sur les mass media

L'hypnose radiophonique

Dans une précédente chronique, je racontais les sensations qu'éprouvait un jeune homme, les soirs de guerre, en écoutant à la radio les chansons, Radio Londres, les messages pour les résistants. Ces souvenirs se sont gravés dans ma mémoire, et ils y restent, vivaces et magiques. Un garçon de notre époque conservera-t-il des souvenirs aussi profonds des journaux télévisés sur la guerre du Golfe ou le Kosovo ?

Cette question, je me la posais la semaine dernière, quand – dans le cadre du Prix Italia – nous avons réécouté des passages d'émissions radiophoniques des soixante dernières années. La réponse venait d'une célèbre distinction de Marshall McLuhan (laquelle avait été anticipée par tous ceux qui avaient écrit sur la radio, de Brecht à Benjamin, de Bachelard à Arnheim), entre médias chauds et médias froids. Un média chaud ne mobilise qu'un seul sens et ne laisse pas d'espace pour interagir : il a une force hypnotique. Un média froid occupe plusieurs sens, mais vous assaille de façon fragmentée, et vous demande de collaborer pour remplir, connecter, élaborer ce que vous recevez. Ainsi, pour McLuhan, sont chauds une conférence et un film que vous suivez assis et passif, un débat ou une soirée télé sont froids, une photographie à haute définition est chaude, une BD qui représente la réalité par traits schématiques est froide.

Quand l'un des premiers drames de l'histoire radiophonique a été diffusé, le public fut invité à l'écouter dans le noir. Et je me rappelle ces soirées où était retransmise la comédie hebdomadaire, mon père s'installait dans un fauteuil, il baissait les lumières, et, l'oreille contre le haut-parleur, il écoutait en silence pendant deux heures. Moi je me blottissais sur ses genoux et,

même si je ne comprenais pas grand-chose à ces histoires, je faisais partie d'un rite. Telle était la force de la radio.

Adorno fut parmi les premiers à regretter que la musique, déversée à flots par la radio, perde sa fonction quasi liturgique pour devenir pure marchandise. Mais il pensait à la façon dont peut s'altérer le goût d'un mélomane, pas à la façon dont un adolescent peut naître à la musique. Je me souviens de l'intensité avec laquelle je percevais les sonorités quand, grâce à la radio, je découvrais la musique classique et quand, en fonction du programme annoncé par le *Radiocorriere*, je l'allumais à ces très courts moments où étaient diffusés une polonaise de Chopin ou juste un seul mouvement de symphonie.

En va-t-il de même avec la radio d'aujourd'hui, en ira-t-il ainsi demain ? La radio est de plus en plus utilisée comme un bruit de fond, la comédie, c'est à la télévision qu'on la regarde, et la musique on la télécharge sur Internet. La radio n'a plus de fonction hypnotique si on l'écoute sur l'autoroute (et tant mieux, sinon tout le monde irait s'encaster dans les camions) : on zappe plutôt, comme avec une télécommande, aidé par le fait que tous les dix kilomètres on perd la fréquence de la station et qu'il faut en chercher une autre. Ou bien on écoute le verbiage d'un type qui échange des propos insignifiants avec Jessica de Parme ou Salvatore de Messine.

Heureusement, les postes coûtent de moins en moins cher et ils sont de plus en plus beaux, on dirait des samouraïs. Il est vrai qu'on les utilise davantage pour passer des disques ou des cassettes que pour explorer (comme on le faisait jadis, sur ondes courtes) les sons parvenant de villes mystérieuses qui s'appelaient Tallinn, Riga, Hilversum. Mais l'histoire des mass media ne permet pas de prophéties. Peut-être que des technologies inattendues ramèneront la radio au centre de nos expériences les plus mémorables, et qui sait si ces bibelots fascinants ne nous réservent pas de nouvelles formes de « chaleur », dont nous n'avons pas encore idée.

2000

Achèterons-nous des paquets de silence ?

Lors d'une de ses dernières rubriques dans *Panorama*, Adriano Sofri prévoyait que (puisque'il valait mieux désormais oublier le silence) la ligne du

futur serait le contre-bruit, des bruits agréables à superposer aux bruits déplaisants. L'idée évoque le roman *Gog* de Papini, mais il ne s'agit pas de futur : c'est déjà ce qui se passe. Pensez à la musique d'aéroport, douce et envahissante, qui sert à atténuer le bruit des avions. Toutefois, deux mauvais décibels plus un bon décibel ne font pas un décibel et demi, mais trois décibels. La solution est pire que le mal.

Le silence est un bien en voie de disparition, même pour les lieux voués au silence. J'ignore ce qu'il en est des monastères tibétains, mais à Milan je me suis retrouvé dans une grande église où avaient été conviés d'excellents chanteurs de gospel, lesquels, peu à peu, avec des effets dignes d'une discothèque de Rimini, ont entraîné les fidèles dans une participation mystique certes mais qui, du point de vue des décibels, tenait d'un cercle de l'enfer. À un moment donné, je suis parti en murmurant « *non in commotione, non in commotione, Dominus* » (autrement dit, Dieu est peut-être en ce lieu, mais on le trouvera difficilement dans un tel bordel).

Notre génération dansait sur la musique susurrée des Frank Sinatra et autres Perry Como, celle-ci a besoin d'ecstasy pour résister aux niveaux sonores du samedi soir. Elle entend de la musique dans les ascenseurs, elle l'emmène dans ses écouteurs, elle l'écoute en voiture (en même temps que le vrombissement du moteur), elle travaille avec une musique de fond tandis qu'arrive par la fenêtre ouverte le bruit de la circulation. Dans les hôtels américains, il n'est pas une chambre qui ne résonne du bruit de machines anxieuses et anxiogènes. Nous voyons autour de nous des personnes qui, terrorisées par le silence, cherchent des bruits amis dans leur portable.

Les générations futures seront peut-être mieux adaptées que nous au bruit mais, pour ce que je sais de l'évolution des espèces, ces réadaptations prennent en général des millénaires et, pour un pourcentage d'individus qui s'accoutument, des millions périront le long de la route. Après ce beau dimanche de janvier où, dans les grandes villes, les gens allaient à cheval ou en patins à roulettes, Giovanni Raboni, dans le *Corriere della Sera*, a noté que les citadins qui marchaient dans les rues profitaient d'un silence magique soudain retrouvé. C'est vrai. Mais combien sont allés se balader pour jouir du silence, et combien sont restés cloîtrés chez eux, en colère, avec la télé hurlant à plein volume ?

Le silence est en passe de devenir un bien très onéreux, et d'ailleurs il n'est à la disposition que de gens riches pouvant s'offrir une villa dans la nature

verdoyante, ou d'alpinistes mystiques s'enivrant tellement du silence immaculé des sommets qu'ils finissent par tomber au fond de crevasses, si bien que la zone est ensuite polluée par le vrombissement des hélicoptères de secouristes.

Viendra le moment où celui qui ne résiste plus au bruit pourra s'acheter un package de silence, une heure dans une pièce capitonnée à l'instar de celle de Proust, au prix du billet d'un fauteuil à la Scala. Seule lueur d'espoir, car les astuces de la Raison sont infinies, je note que – sauf pour ceux qui utilisent leur ordinateur pour télécharger de la musique très bruyante – tous les autres peuvent encore trouver le silence face à leur écran luminescent, jour et nuit, en annulant le son grâce à une commande.

Le prix de ce silence sera de renoncer au contact avec ses semblables. D'ailleurs c'est ce que faisaient les pères du désert.

2000

Il y a deux Big Brothers

Fin septembre s'est déroulé à Venise un colloque international sur la « *privacy* ». Les discussions ont été effleurées maintes fois par l'ombre du *Grande Fratello*, le *Loft* italien, mais Stefano Rodotà, garant de la protection des données personnelles, a proclamé au début que, en soi, cette émission ne viole la vie privée de personne.

Certes, elle titille le voyeurisme du téléspectateur, qui jouit de voir des individus placés dans une situation non naturelle obligés de feindre une cordialité réciproque alors qu'ils sont en train de s'écharper. Mais les gens sont méchants, ils ont adoré voir des chrétiens se faire déchiqueter par les lions, des gladiateurs entrer dans l'arène sachant que leur survie dépendait de la mort du collègue, ils ont payé pour scruter la difformité de la femme-canon à la foire, les nains bourrés de coups de pied par l'auguste au cirque, ou l'exécution d'un condamné en place publique. Somme toute, le *Grande Fratello* est plus moral, pas seulement parce que personne n'y meurt et que les participants n'y risquent que quelque déséquilibre psychologique – pas plus grave que ce qui les a amenés à affronter l'émission. Le fait est que les chrétiens auraient préféré rester prier dans les catacombes, le gladiateur eût été plus heureux s'il avait été un patricien romain, le nain s'il avait eu le

physique de Rambo, la femme-canon si elle avait été Brigitte Bardot, et le condamné à mort s'il avait été gracié. Alors que les concurrents du *Grande Fratello*, eux, sont volontaires et auraient même été prêts à payer afin d'obtenir ce qui pour eux est la valeur primordiale, à savoir l'exposition publique et la notoriété.

L'aspect antiéducatif du *Grande Fratello* est ailleurs, et précisément dans le titre trouvé pour ce jeu. Nombre de téléspectateurs ignorent sans doute que l'histoire de Big Brother est une allégorie inventée par Orwell dans son roman *1984* : Big Brother est un dictateur (dont le nom évoque le Petit Père, lisez Staline) qui, à lui seul (et avec une nomenklatura réduite), était en mesure d'espionner tous ses sujets, minute par minute, où qu'ils se trouvent. Situation atroce, qui rappelle le panoptique de Bentham, où les geôliers peuvent épier les prisonniers, lesquels en revanche ne peuvent savoir si et quand ils sont épiés.

Avec le Big Brother d'Orwell, une poignée de gens épiaient tout le monde. Avec le *Grande Fratello* de la télévision italienne, c'est l'inverse, tout le monde peut épier une poignée de gens. Ainsi, nous nous habituerons à penser au *Grande Fratello* comme à quelque chose de démocratique et d'extrêmement agréable. Mais ce faisant, nous oublierons que, par-dessus notre épaule, tandis que nous regardons l'émission, il y a un vrai Big Brother, celui dont s'occupent les congrès sur la vie privée, constitué de groupes de pouvoir qui nous contrôlent lorsque nous visitons un site Internet, payons notre hôtel avec une carte de crédit, achetons par correspondance, lorsqu'on nous diagnostique une maladie à l'hôpital, et même lorsque nous déambulons dans un supermarché, surveillés par une caméra en circuit fermé. On le sait, si ces pratiques ne sont pas rigoureusement contrôlées, une impressionnante somme de données pourrait s'accumuler sur notre dos qui nous rendrait totalement transparents, nous ôtant toute intimité et confidentialité.

Tandis que nous regardons *Grande Fratello* à la télé, nous sommes au fond comme un conjoint qui, légèrement gêné car il se laisse aller à un flirt innocent dans un bar, ne sait pas que, pendant ce temps, sa moitié le cocufie de manière bien plus consistante. Le titre *Grande Fratello* nous aide ainsi à ignorer ou à oublier qu'en ce moment même quelqu'un est en train de rire à nos dépens.

Roberta

Roberta et les classes hégémoniques. Pour se faire une idée de *Grande Fratello*, il suffit de regarder cette émission deux ou trois jeudis soirs, quand tous les problèmes se cristallisent, ce que j'ai fait. Pour le reste, j'ai essayé de me connecter via Internet et j'ai vu en basse définition un gars tatoué en slip qui se faisait cuire un œuf au plat. J'ai résisté un instant, et puis ai trouvé mieux à faire. Cela dit, on saisit des pans de la psychologie italienne moyenne qui peuvent au moins intéresser les sociologues. Prenons l'exemple de la tristement célèbre Roberta qui, harpie et extravertie comme elle l'était, a été répudiée par l'Italie réunie, faisant du loft un mouvoir.

Dans ses tentatives désespérées de se rendre odieuse, Roberta a osé affirmer qu'elle était socialement supérieure à ses camarades, en général des bouchers, car elle dînait souvent avec des antiquaires. Résultat, ses compagnons d'infortune et les téléspectateurs actifs l'ont cataloguée comme faisant partie de la classe hégémonique, et ils l'ont donc punie. Personne n'a réfléchi au fait que ceux qui appartiennent aux classes hégémoniques ne sont pas ceux qui dînent avec les antiquaires (sauf bien sûr s'il s'agit du P-DG de Christie's) mais ceux qui convoquent ledit antiquaire chez eux pour qu'il estime un Raphaël d'un mètre sur quatre-vingts centimètres ou une icône russe du ^{xi}^e siècle.

Et font aussi partie de ces classes hégémoniques ceux-là mêmes qui ont enfermé à double tour Roberta et ses amis dans un appartement sans doute décoré par l'inspecteur Derrick.

Pourquoi on accepte que les artistes se droquent. La semaine dernière, quelqu'un a écrit à la rubrique que tient Montanelli dans le *Corriere della Sera* pour lui demander pourquoi nous sommes si scandalisés quand un cycliste ou un footballeur se shoote avec des substances excitantes alors qu'il nous semble fascinant que de grands artistes fument de l'opium ou cherchent l'inspiration dans le LSD ou la cocaïne. À première vue, la question est sensée : si nous estimons imméritée une victoire d'étape grâce à des adjuvants chimiques, pourquoi devrions-nous admirer une poésie qui ne naît pas du génie du poète mais d'une substance éventuellement injectée par intraveineuse ?

Toutefois, cette différence entre sévérité sportive et tolérance artistique

recèle (y compris pour ceux qui ne s'en rendent pas compte) une profonde vérité, et ce comportement instinctif de l'opinion publique nous dit beaucoup plus que n'importe quelle théorie esthétique. Ce qui déclenche notre admiration dans les entreprises sportives, ce n'est pas qu'un ballon soit entré dans la cage ni qu'un vélo ait franchi la ligne d'arrivée avant un autre (car ce sont des phénomènes que la physique explique très bien). Ce qui nous intéresse, c'est d'admirer un être humain qui sait faire des choses mieux que nous. Si le ballon était envoyé dans la cage par un canon, le foot perdrait tout son intérêt.

En revanche, dans l'art, ce que nous admirons avant tout c'est l'œuvre, et seulement en un second temps les qualités physiques et psychiques de celui qui l'a réalisée. C'est si vrai que nous admirons de très belles œuvres dont l'auteur a bien peu de moralité, nous nous émouvons sur Achille et Ulysse même si nous ne savons pas si Homère a vraiment existé, la *Divine Comédie* serait encore plus miraculeuse si l'on nous disait que c'est un chimpanzé qui l'a tapée au hasard à l'ordinateur, nous apprécions comme œuvres d'art jusqu'à certains objets produits par la nature ou le hasard, et nous sommes émus par les ruines qui – en tant que telles – n'ont pas été programmées par un être humain exceptionnel. Face à la magie de l'œuvre, nous sommes disposés à transiger sur la façon dont l'artiste est parvenu à la produire. Et nous pardonnons à Baudelaire tous ses paradis artificiels pourvu qu'il nous donne *Les Fleurs du mal*.

2000

La mission du polar

Bernard Benstock était un bon spécialiste américain de Joyce, et après sa disparition prématurée, sa femme avait fait donation de sa collection joycienne à l'École supérieure d'interprétariat et de traduction de Forlì. Cette année, une autre de ses collections a fait l'objet d'une donation, presque sept cents volumes, tout entière consacrée aux romans policiers. La semaine dernière on commémorait cet ami, et la question était de savoir pourquoi tant de penseurs, de critiques, de chercheurs en général cultivent une passion pour le roman policier. Certes, on pourrait dire que celui qui doit lire des ouvrages très ardu aime se relaxer le soir avec des lectures plus aisées. Mais pourquoi avec tant de dévotion ? À mon avis, il y a trois raisons à cela.

La première est philosophique. L'essence du polar est éminemment métaphysique, et ce n'est pas un hasard si l'anglais désigne ce genre par le terme *whodunit*, qui a fait ça, quelle est la cause de tout ça ? C'était la question que se posaient déjà les présocratiques et que nous n'avons cessé de nous poser. Même les cinq voies pour démontrer l'existence de Dieu, que nous avons étudiées chez saint Thomas, étaient un chef-d'œuvre d'enquête policière : à partir des traces que nous trouvons dans le monde de notre expérience, on remonte, nez au sol comme un chien truffier, vers le premier maillon de cette chaîne de causes et d'effets, ou au moteur premier de tous les mouvements...

Si ce n'est que l'on sait désormais (depuis Kant) que, si remonter d'un effet à une cause est licite dans le monde de l'expérience, le procédé devient douteux quand on remonte du monde vers quelque chose qui est hors du monde. Et c'est là qu'intervient la grande consolation métaphysique prodiguée par le roman policier, où même la cause ultime, et le moteur caché de tous les mouvements, n'est pas hors du monde du roman mais bien dedans, et elle en fait partie. Ainsi le polar fournit chaque soir cette consolation que la métaphysique nous refuse (du moins à certains).

La deuxième est scientifique. On a souvent démontré que les procédés d'enquête mis en œuvre par Sherlock Holmes et consorts sont très semblables à ceux de la recherche, en sciences naturelles et sciences humaines, où l'on veut trouver la clé secrète d'un texte, ou l'ancêtre fondateur d'une série de manuscrits. Cette activité, en apparence divinatoire, Holmes – notoirement ignare sur presque tout – l'appelait déduction, et il se trompait, Peirce la nommait *abduction*, et, à quelques différences près, c'était aussi la logique de l'hypothèse de Popper.

La troisième est littéraire. Chaque texte demande à être lu idéalement deux fois, une pour savoir ce qu'il raconte, l'autre pour apprécier comment il le raconte (d'où la plénitude de la jouissance esthétique). Le roman policier est un modèle (réduit mais exigeant) de texte qui, une fois l'assassin découvert, vous invite implicitement ou explicitement à regarder en arrière, soit pour comprendre comment l'auteur vous a conduit à élaborer des hypothèses fausses, soit pour décider qu'au fond il ne vous avait rien caché mais que vous n'avez pas su bien regarder comme le détective.

Une expérience de lecture qui vous divertit et en même temps vous fournit une consolation métaphysique, une invitation à la recherche, et un modèle

d'interrogation pour des œuvres aux mystères bien plus insondables, est par conséquent un bon auxiliaire pour la Destination du Savant.

2001

Les alliés de Ben Laden

Le débat, je ne dis pas sur la censure, mais sur la prudence des mass media agite le monde occidental. Dans quelle mesure, pour donner une info, peut-on favoriser des actions de propagande ou carrément contribuer à divulguer des messages codés, émanant de terroristes ?

Le Pentagone invite journaux et télévisions à la prudence car, c'est évident, aucune armée en guerre n'apprécie que soient divulgués ses plans et les demandes de l'ennemi. Les mass media, désormais habitués à une liberté absolue, n'arrivent pas à s'adapter à une économie de guerre, dans laquelle (jadis) celui qui révélait des informations contraires à la sécurité nationale était fusillé. Difficile de sortir de cet écueil, puisque, dans une société des communications auxquelles s'ajoute désormais Internet, la confidentialité n'existe plus.

Le problème est plus complexe que cela. Tout acte terroriste (et c'est de l'histoire ancienne) est accompli pour lancer un message, message qui devra répandre la terreur, au bas mot l'inquiétude ou la déstabilisation. Il en a toujours été ainsi, même avec les terroristes que nous qualifierions désormais d'« artisanaux », ceux qui jadis se bornaient à tuer un individu ou à placer une bombe au coin d'une rue. Le message terroriste ébranle même si l'impact est minime, si la victime est peu connue. Il déstabilise a fortiori si la victime est connue et symbole de quelque chose.

Voyez le saut de qualité accompli par les Brigades Rouges quand, de l'assassinat de journalistes ou de consultants du pouvoir politique, somme toute inconnus du grand public, elles sont passées à l'enlèvement, à la lancinante détention puis à l'exécution d'Aldo Moro.

Or quel est le but de Ben Laden lorsqu'il frappe les tours jumelles ? Créer « le plus grand spectacle du monde » que même les films catastrophe n'auraient jamais imaginé, imprimer visuellement l'assaut contre les symboles mêmes du pouvoir occidental et montrer que les sanctuaires les plus grands de ce pouvoir pouvaient être violés. Ben Laden ne visait pas à

faire un nombre donné de morts (qui ont été, pour son objectif, une valeur ajoutée) ; pourvu que les tours soient frappées (et tant mieux si elles se sont écroulées), il aurait accepté de faire moitié moins de victimes. Il ne faisait pas une guerre dont l'objectif principal était le nombre d'ennemis éliminés, il lançait un message de terreur où l'essentiel, c'était l'image.

Or, si le but de Ben Laden était de frapper l'opinion publique mondiale avec cette image, que s'est-il passé ? Les médias ont été obligés d'en donner l'information, bien entendu. De même, ils ont dû informer sur l'après, les secours, les fouilles dans les ruines, sur la *skyline* mutilée de Manhattan.

Étaient-ils vraiment obligés de répéter cette info chaque jour, pendant au moins un mois, avec photos, films, récits infinis et réitérés de témoins oculaires, renouvelant aux yeux de tous l'image de cette blessure ? Difficile de répondre. Les journaux, grâce à ces photos, ont augmenté leurs ventes, les audiences des télévisions ont bondi avec ces images passées en boucle, le public lui-même demandait à revoir ces scènes terribles, soit pour cultiver sa propre indignation, soit par sadisme inconscient. Peut-être était-il impossible d'agir autrement, et l'émotion des jours suivants a empêché les télévisions et la presse mondiale de conclure un quelconque pacte de confidentialité, alors qu'aucun ne pouvait se taire de son côté sans perdre des points par rapport à la concurrence.

Le fait est que, de cette façon, les mass media ont offert à Ben Laden des milliards de dollars de publicité gratuite, puisqu'ils ont montré jour après jour les images qu'il avait créées justement dans le but que tout le monde les voie, les Occidentaux pour en être terrifiés, ses partisans fondamentalistes pour en être remplis d'orgueil.

D'ailleurs, le procédé continue et Ben Laden en tire toujours des avantages à peu de frais, si l'on calcule que les attentats à l'anthrax causent un nombre de victimes négligeable par rapport à celui des deux tours, mais terrorisent encore plus, puisque chacun se sent menacé, même celui qui ne prend pas l'avion ou n'habite pas près des symboles du pouvoir.

Ainsi, on devrait dire que les mass media, alors qu'ils le condamnaient, ont été les meilleurs alliés de Ben Laden, qui du coup a remporté la première manche.

Pour nous consoler d'un désarroi provoqué par cette situation apparemment insoluble, rappelons-nous toutefois que lorsque les Brigades Rouges ont haussé le ton avec l'enlèvement et l'exécution d'Aldo Moro, le

message a été si bouleversant qu'il s'est retourné contre ses auteurs : au lieu de la désagrégation, il a produit l'alliance des forces politiques, le rejet populaire, et c'est à partir de ce moment-là que les terroristes ont entamé leur déclin.

L'avenir dira si le spectacle exhibé par Ben Laden, justement parce qu'il a dépassé les bornes, au-delà du supportable, n'aura pas enclenché un processus qui sonnera le début de sa ruine. En ce cas, ce serait la victoire des mass media.

2001

Aller au même endroit

On le dit et on le répète, les réalités que nous vivons sont largement virtuelles. On connaît le monde à travers la télévision, laquelle souvent ne le représente pas tel qu'il est mais le reconstruit (elle reconstruisait la guerre du Golfe à coups d'images d'archives) ou elle le construit carrément *ex novo* (*Grande Fratello*). Nous voyons de plus en plus des simulacres de réalité.

Pourtant, les gens n'ont jamais autant voyagé que maintenant. De plus en plus de personnes, dont les parents s'étaient rendus tout au plus dans la ville voisine, me déclarent avoir visité des lieux dont moi, voyageur compulsif et presque professionnel, je me borne à rêver. Aucune plage exotique, aucune cité perdue n'est désormais inconnue de la masse, qui passe Noël à Calcutta et l'été en Polynésie. Ne devrions-nous donc pas considérer cette passion touristique comme une façon d'échapper à la réalité virtuelle pour voir « la chose elle-même, *the Real Thing* » ?

Il est vrai que, bien qu'inattentif, le tourisme constitue pour beaucoup une façon de se réapproprier le monde. À ceci près qu'autrefois l'expérience du voyage était décisive, on revenait changé, tandis qu'aujourd'hui on rencontre des gens qui reviennent sans avoir le moins du monde été effleurés par le trouble de l'Ailleurs. Ils reviennent et ne pensent qu'aux prochaines vacances, ils ne vous parlent pas des lumières qui les ont rendus différents.

Cela arrive sans doute parce les lieux de pèlerinage réel font tout pour ressembler désormais aux lieux des pèlerinages virtuels. Un expert m'a raconté qu'au cirque on passe la journée à nettoyer et à maquiller l'éléphant (en soi désordonné et malpropre) afin que le soir, il ressemble trait pour trait

aux éléphants que les spectateurs ont vus au cinéma ou sur des photos. Et pareillement, le lieu touristique n'aspire qu'à ressembler à l'image sur papier glacé qu'en ont donnée les médias. Bien entendu, il faut que le touriste soit conduit dans ces endroits adaptés au virtuel et ne découvre pas les autres, c'est-à-dire qu'il voie les temples et les marchés mais pas les léproseries, des ruines remises à neuf et pas celles saccagées par les pilliers de tombes. Parfois on construit *ex novo* le lieu de pèlerinage tout comme les médias l'avaient montré, et nous avons tous entendu parler de ces visites à un Moulin Blanc, identique à celui de la publicité pour les biscuits de la marque *Mulino Bianco*, sans parler bien entendu de Disneyland ou de la Venise reconstruite à Las Vegas.

Mais tous les lieux finissent par se ressembler, et ici la mondialisation y est vraiment pour quelque chose. Je pense à certains lieux magiques de Paris comme Saint-Germain-des-Prés, où disparaissent peu à peu les anciens restaurants, les librairies sombres, les échoppes de vieux artisans, pour être remplacés par des boutiques de stylistes internationaux. Ce sont les mêmes que l'on peut trouver sur la Fifth Avenue de New York, à Londres, à Milan. Les rues principales des grandes villes sont toutes pareilles, on y trouve les mêmes magasins.

On répondra que, malgré leur tendance à devenir identiques, les grandes villes gardent leur physionomie car l'une a la Tour Eiffel et l'autre la Tour de Londres, l'une le Dôme de Milan et l'autre la basilique Saint-Pierre de Rome. C'est exact, mais désormais la mode est d'illuminer gaiement les tours, églises et autres châteaux avec des lumières arc-en-ciel qui font disparaître, sous le triomphe électrique, les structures architecturales, de sorte que même les grands monuments risquent de tous se ressembler (au moins à l'œil du touriste) parce qu'ils sont tous devenus un pur support pour un éclairage de style international.

Quand tout sera pareil à tout, on ne fera plus de tourisme pour découvrir le vrai monde, mais pour trouver toujours, où que l'on aille, ce que nous connaissons déjà et que nous aurions tout aussi bien pu voir en restant à la maison devant la télévision.

2001

Mandrake héros italien ?

Art Spiegelman est venu à Milan pour présenter sa collection de très belles couvertures du *New Yorker*. Spiegelman est devenu célèbre grâce à son formidable *Maus*, où il a prouvé que les BD peuvent parler de l'Holocauste avec la force d'une grande saga, mais il continue à être présent en commentant les événements de notre temps avec des histoires capables de mêler actualité et polémique engagée à d'affectueuses revisitations de l'histoire ancienne des *comics*. Bref, moi je le tiens pour un génie.

Il était venu prendre l'apéritif à la maison et je lui ai montré ma collection de BD du temps jadis, certains originaux usés et quelques bonnes reproductions anastatiques, et il s'est étonné de voir les couvertures des vieux albums Nerbini de *L'Uomo Mascherato*, *Mandrake*, *Cino e Franco* et *Gordon*. Non tant à cause de Flash Gordon, qui reste un mythe même outre-Atlantique, mais pour les trois autres. Si vous prenez une bonne histoire de la BD écrite en Amérique, vous y trouverez certes une mention de *L'Uomo Mascherato* (*The Phantom*) et consorts, mais – même sur Internet – on voit que les grandes revisitations se font surtout autour de Superman et de la brigade des super-héros comme Spiderman, et là-bas on actualise Batman en clé postmoderne ou l'on redécouvre (comme l'a fait Spiegelman dans un délicieux petit livre) les origines du plus ancien des super-héros, Plastic Man. Cherchez *Cino e Franco* (série qui s'intitule en version originale *Tim Tyler's Luck*) : vous trouverez beaucoup de mentions du mauvais film ou téléfilm qui en a été tiré (tout comme on a tiré une pitoyable série de Gordon, aujourd'hui objet de culte *trash*), mais les BD originales ne sont quasiment jamais évoquées.

Apparemment, me disait Spiegelman, c'est que *L'Uomo Mascherato*, *Mandrake* et les autres étaient plus populaires en Italie que chez eux. Il me demandait pourquoi, et je lui ai donné mon explication, celle d'un témoin historique qui les a vus naître et arriver dans d'improbables et épouvantables traductions italiennes presque aussitôt après leur parution américaine (certains albums de Nerbini s'intitulaient *Mandrache*, pour l'italianiser). Le fait est que, par rapport aux BD de régime (citons *Dick Fulmine*, *Romano il Legionario*, les adolescents du *Corriere dei Piccoli* qui amenaient la civilisation en Abyssinie ou accomplissaient des opérations mirobolantes avec les phalangistes contre les cruels miliciens rouges), Gordon venait révéler aux jeunes Italiens que l'on pouvait se battre pour la liberté de la planète Mongo contre un impitoyable et sanguinaire autocrate dénommé Ming, *L'Uomo Mascherato* luttait non contre les gens de couleur mais à leurs

côtés pour mater des aventuriers blancs, on découvrait une Afrique immense sillonnée par la Patrouille pour arrêter les trafiquants d'ivoire, les héros ne se baladaient pas en chemise noire mais en frac et étaient coiffés de ce que Starace, secrétaire national du parti fasciste, appelait les « tuyaux de poêle » et tant d'autres choses, dont la révélation de la liberté de la presse grâce aux aventures de Mickey journaliste, et cela bien avant encore qu'arrive sur nos écrans (à l'après-guerre) Humphrey Bogart disant au téléphone : « C'est la presse, ma jolie » (en version originale « *This is the power of the press, baby, and there is nothing you can do about it* »). Cette époque nous met les larmes aux yeux, à quand le retour de Mickey journaliste de télévision ?

Voilà, dans ces sombres années, les BD américaines nous ont enseigné quelque chose et ont marqué notre vie, même celle d'adulte. Et puisque nous évoquons cela, permettez-moi une anticipation et un conseil aux quotidiens, hebdomadaires et programmes télévisés. Chaque année, on célèbre l'anniversaire d'un auteur, d'un livre, d'un événement admirable. Eh bien, préparons-nous (nous avons six mois devant nous) à célébrer le soixante-dixième anniversaire de la fabuleuse année 1934.

En janvier, paraît en Amérique la première aventure de Flash Gordon et, en annexe, Jim de la Jungle (*Jungle Jim*), dessinés par Alex Raymond. Deux semaines plus tard, du même auteur, l'Agent Secret X-9 (avec un texte de Dashiell Hammett !). En octobre, sort en Italie *L'Avventuroso*, avec la première aventure de Gordon, sauf que le héros n'est pas présenté comme joueur de polo (trop bourgeois) mais comme capitaine de police. Passons sur la publication en mars de ce qui, chez nous, s'appellera *Bob Star et la Radiopattuglia*, mais voilà qu'en juin entre en scène *Mandrake* de Lee Falk et Phil Davis, et en août *Li'l Abner* d'Al Capp (qui n'arrivera en Italie qu'après la guerre). En septembre, Walt Disney fait faire ses débuts à Donald Duck : Donald fête ses soixante-dix ans, vous vous rendez compte ? En octobre, voici *Terry et les pirates* de Milton Caniff (qui fera de timides débuts chez nous dans les années suivantes, sous forme de feuilleton en annexe des Albums Juventus, sous le titre *Sui mari della Cina*). La même année, en France, naît *Le Journal de Mickey*, avec les histoires de Mickey Mouse en français.

Dites-moi si ce n'est pas une année intéressante pour nos nostalgies.

Le public fait-il du mal à la télévision ?

Je reçois un coup de fil d'un collègue et ami de Madrid, Jorge Lozano, qui enseigne sémiotique et théorie de la communication à l'Université Complutense. Il me dit : « Tu as vu ce qui s'est passé chez nous ? Cela confirme tout ce que vous aviez écrit dans les années 60. Je fais relire à mes étudiants cette communication qu'avec Paolo Fabbri, Pier Paolo Giglioli et d'autres, tu avais faite à Pérouse en 1965, ton intervention à New York en 1957, sur la guérilla sémiologique, et ton essai de 1973 *Il pubblico fa male alla televisione* ? Tout y était déjà écrit. »

C'est agréable d'être déclaré prophète, mais j'ai fait observer à Lozano qu'il ne s'agissait pas de prophéties : nous mettions en lumière des tendances déjà existantes. D'accord, d'accord, me répond Jorge, mais les seuls à ne pas avoir lu ces propos, ce sont les politiques. Soit. L'histoire est la suivante. Durant les années 60 et le début des années 70, on répétait que, certes, la télévision et les mass media en général étaient un instrument très puissant sachant contrôler ce que l'on appelait alors les « messages », et que, pour analyser ces messages, on pouvait voir la façon dont ils influençaient les opinions des usagers, voire forgeaient leurs consciences. Cela dit, on notait que ce que les messages exprimaient intentionnellement n'était pas nécessairement ce que le public y lisait. Des exemples banals : l'image d'une colonne de vaches est « lue » de manière différente par un boucher européen et un brahman indien, la publicité pour une Jaguar éveille le désir d'un spectateur aisé et la frustration chez un déshérité. En somme, un message vise à produire certains effets mais il se heurte à des situations locales, à d'autres dispositions psychologiques, des désirs, des peurs, et peut produire des effets boomerang.

Il en a été ainsi en Espagne. Les messages gouvernementaux affirmaient « croyez-nous, l'attentat est l'œuvre de l'ETA » mais – justement parce qu'ils étaient si insistants et péremptoirs – la majeure partie des usagers ont lu « j'ai peur de dire que l'auteur est Al-Qaïda ». Et c'est là qu'est intervenu le second phénomène, défini à l'époque comme une « guérilla sémiologique ». On disait : si quelqu'un a le contrôle de la radiodiffusion, il ne peut occuper le premier fauteuil devant les caméras, mais il peut idéalement occuper le premier fauteuil devant chaque téléviseur.

En d'autres mots, la guérilla sémiologique consistait en une série

d'interventions effectuées non pas là où le message partait, mais là où il arrivait, induisant les usagers à en discuter, à le critiquer, à ne pas le recevoir passivement. Dans les années 70, cette « guérilla » était conçue de manière encore archaïque, comme une opération de tractage, l'organisation de « téléforums » sur le modèle du ciné-forum, des actions ponctuelles dans les bars où les gens se réunissaient encore devant l'unique téléviseur du quartier. Mais ce qui a donné un ton et une efficacité très différents à cette guérilla, en Espagne, c'est que nous vivons à l'époque d'Internet et des téléphones portables. Ainsi, la « guérilla » n'a pas été organisée par des groupes d'élite, des activistes, par la « fine fleur », mais elle s'est développée spontanément, comme une sorte de tam-tam, de transmission de bouche à oreille, de citoyen à citoyen.

Ce qui a ébranlé le gouvernement Aznar, me dit Lozano, c'est ce tourbillon, ce flux irrépressible de communications privées qui ont pris la dimension d'un phénomène collectif ; les gens ont agi, ils regardaient la télévision et lisaient les journaux mais en même temps, ils communiquaient entre eux et s'interrogeaient sur la véracité de ce qui était dit. Internet permettait de lire la presse étrangère, les informations étaient confrontées, discutées. En quelques heures, une opinion publique s'est formée, qui ne disait pas et ne pensait pas ce que la télé voulait lui faire penser. Ce fut un phénomène époqual, me répétait Lozano, le public peut vraiment faire du mal à la télévision. Peut-être sous-entendait-il : *No pasaran !*

Quand dans un débat il y a quelques semaines, je suggérais que, si la télévision est contrôlée par un seul patron, la campagne électorale peut être faite par des hommes-sandwichs sillonnant les rues et racontant aux gens les choses que la télévision ne dit pas, je n'énonçais pas là une proposition divertissante. Je pensais vraiment à tous les autres canaux alternatifs qu'offre le monde de la communication : on peut aussi contester une information contrôlée grâce aux SMS de nos portables, au lieu de n'envoyer que des « je t'M ».

Face à l'enthousiasme de mon ami, je lui ai répondu que chez nous, les moyens de communication alternative ne sont pas encore aussi développés, puisqu'on fait de la politique (parce que c'est de la politique, et tragique) en occupant un stade et en interrompant un match de foot, et que chez nous les possibles auteurs d'une guérilla sémiologique s'emploient plutôt à se faire du mal réciproquement au lieu de faire du mal à la télévision. Cela dit, la leçon

espagnole est à méditer.

2004

Témoigner sur soi-même

Quand la publicité annonce que le produit Machin est le meilleur de tous, elle n'attend pas des gens qu'ils la croient. Ce qui compte, c'est qu'ils identifient le produit, de manière à le reconnaître lorsqu'ils vont faire les courses. Si la pub ne prétend pas être crue, alors à quoi sert le *testimonial*, cette séquence où un personnage célèbre vient garantir l'excellence du produit ? De toute évidence, sa présence sert à confirmer qu'une personne sympathique et/ou digne de foi le recommande, et cela devrait être résolument convaincant si le témoin appartient à la même sphère technico-mercéologique que le produit (un célèbre footballeur semble plus crédible s'il témoigne pour une paire de crampons que pour une eau minérale).

Mais aujourd'hui, il arrive souvent qu'un footballeur vante l'eau minérale, et par ailleurs tout le monde sait (sauf s'il s'agit d'un message d'utilité publique) que le témoin est payé des sommes astronomiques, si bien que sa déclaration n'est pas forcément dictée par l'enthousiasme envers le produit. La vérité, c'est qu'il importe peu que les gens croient à la bonne foi du témoin. Il suffit qu'ils soient attirés par son apparition, et le message acquiert de la visibilité.

La publicité américaine, avant que cela n'arrive chez nous, avait donné le jour à la figure du témoin « interne » : pour garantir le produit, ce n'était pas une personne de l'extérieur (acteur, scientifique, sportif) qui arrivait mais le concepteur lui-même (comme pour dire : « Si cette chose, c'est quelqu'un comme moi qui la produit, moi qui suis comme vous, alors vous devez avoir confiance »). Toutefois, cette pratique est dangereuse : je ne veux pas de procès, donc je ne citerai pas de noms, mais je me rappelle avoir vu à l'écran un concepteur au visage si déplaisant que cela m'amenait à me demander si j'achèterais chez lui une voiture d'occasion.

Pour remédier à ce risque, on s'est souvenu que le public est attiré par des personnages séduisants pas forcément issus de la vie réelle mais créés par la publicité (prenez Megan Gale et L'Oréal) et c'est pourquoi on peut tout aussi bien montrer un concepteur « virtuel », un acteur qui garantit être le

concepteur, lequel à son tour se porte garant de lui-même et de son produit. On a une version ouvertement parodique de cette pratique (jouant sur une heureuse homonymie) avec le populaire animateur Gerry Scotti faisant la pub pour le riz Scotti : il discute avec un imaginaire Dottor Scotti, mais donne à penser que le riz a les sympathiques propriétés du Scotti qui témoigne et non du Dottor invisible.

Parlons maintenant du *signor* Giovanni Rana. Qui est Rana ? Un producteur de pâtes, devenu célèbre car il fait en personne la publicité de ses pâtes. *Il signor* Rana constitue l'exemple type du « témoin témoigné », mieux, du témoin auto-témoignant, car d'un côté en se montrant à l'écran il témoigne qu'il est bien *il signor* Rana, de l'autre, en tant que tel, il témoigne de l'excellence des produits Rana. Le garant des pâtes Rana est-il le vrai *signor* Rana ou un acteur qui l'interprète ? Je ne crois pas que le public se pose la question : désormais, *il signor* Rana de la télévision n'est plus une personne qui vient de la vie réelle, mais un personnage de l'imaginaire publicitaire.

Ces jours-ci, je vois à la télé le spot pour un produit (pas des pâtes, des téléphones je crois) où le témoin est *il signor* Rana. C'est là, me semble-t-il, quelque chose de résolument nouveau. En introduisant dans la fiction publicitaire A un personnage issu d'une fiction publicitaire B, c'est-à-dire en utilisant comme témoin pour A un personnage qui, dans B, était témoin de lui-même, on peut dire (en paraphrasant Sraffa) que l'on a initié une production de publicité par de la publicité. C'est comme si Mickey apparaissait pour certifier qu'Albert le Loup existe vraiment, ou vice versa.

Dans toute cette histoire, une seule chose est claire : fasciné par l'entrée en lice de ce *signor* Rana problématique, par cette irruption d'un imaginaire dans l'autre (comme dans *Hellzapoppin'* où, lors d'un bal, des Indiens à cheval débarquent, sortis par erreur d'un autre film), moi, à la fin (comme je suis en train de vous le démontrer), j'ai oublié le produit dont le spot en question faisait la pub. Et ce n'est pas là un phénomène inédit : de plus en plus souvent, si le sketch est séduisant voire mémorable, on se rappelle la situation comique mais pas le produit.

En fait, pour que le logo soit mémorisé, il faut qu'il fasse partie d'une formule finale, efficace et inoubliable. Pensez par exemple à « No Martini, no party », « Nespresso, what else », ou « Apple : think different ».

Pourquoi d'autres publicitaires (et surtout d'autres commanditaires) sont-

ils suicidaires au point de renoncer, par amour du slogan, à la mémorisation de leur logo ? J'avoue que c'est là un mystère que je n'ai pas encore réussi à résoudre.

2005

Donne-nous aujourd'hui notre crime quotidien

Selon moi, si l'ouragan qui a détruit la Nouvelle-Orléans n'avait pas trouvé une terre creusée, nivelée, draguée, déboisée, saccagée, ses effets auraient été moins néfastes. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. Là où en revanche commence le débat, c'est de savoir si un ouragan ici et un tsunami là-bas sont dus au réchauffement climatique. Je précise tout de suite que, bien que n'étant pas le détenteur d'un savoir scientifique à ce sujet, je suis convaincu que l'altération de nombreuses conditions environnementales provoque des phénomènes qui ne seraient jamais arrivés si nous avions eu plus à cœur le destin de notre planète, et que je suis donc en faveur du protocole de Kyoto. Mais je considère aussi que des tornades, des cyclones et des typhons il y en a toujours eu, sinon nous n'aurions pas eu les belles pages de Conrad et les célèbres films consacrés à ces désastres.

J'émet donc l'hypothèse qu'au cours des siècles passés se sont produits de terribles cataclysmes qui ont tué des dizaines de milliers de personnes, et peut-être ont-ils eu lieu avec le même écart de temps (très court) qui s'est écoulé entre le tsunami asiatique et l'ouragan Katrina américain. Nous avons entendu parler de certains d'entre eux, seuls quelques-uns ont fait naître une littérature, comme les tremblements de terre de Pompéi et de Lisbonne, des informations imprécises et terrifiantes ont circulé sur d'autres, comme l'éruption du Krakatoa, mais, somme toute, je crois qu'il est légitime de supposer que des dizaines et des centaines d'autres cataclysmes ont ravagé des côtes et fauché des populations lointaines tandis que nous nous occupions de tout autre chose. Or, dans ce monde globalisé, la rapidité de l'information fait que nous sommes informés (en temps réel) de n'importe quel événement tragique survenu jusque dans le coin le plus reculé du globe, nous avons ainsi l'impression qu'il y a de nos jours plus de cataclysmes que jadis.

Par exemple, je crois qu'un téléspectateur moyen se demande à cause de quel virus mystérieux il y a dans la nature autant de mamans qui assassinent

leur enfant. Et là, il est difficile d'accuser le trou de la couche d'ozone. Ce doit être quelque chose d'autre. En effet, il y a quelque chose d'autre, mais il est en surface, autrement dit il n'est ni caché ni secret. En réalité l'infanticide a été un sport très pratiqué tout au long des siècles, et les Grecs déjà allaient au théâtre pleurer sur Médée qui, on le sait, avait assassiné ses enfants il y a des millénaires, et ce juste pour embêter son mari. Toutefois, et cela nous consolera, sur six milliards d'habitants de la planète, les mères assassines ont toujours été dans un pourcentage avec de nombreux zéros devant, essayons donc de ne pas regarder avec soupçon toutes les femmes que nous croisons avec une poussette.

Et pourtant, au vu de nos journaux télévisés, on a l'impression que nous vivons dans un cercle infernal où non seulement les mamans tuent un bambin par jour, mais où les gosses de quatorze ans tirent dans la rue, les immigrés volent, les bergers sardes coupent les oreilles¹, les pères exterminent à coups de fusil toute leur famille, les sadiques injectent de la Javel dans les bouteilles d'eau minérale, les neveux affectueux découpent en tranches leurs oncles. Bien entendu, tout cela est vrai, mais tout est statistiquement normal, et naturellement personne ne se souvient des années heureuses et pacifiques de l'après-guerre quand la « Saponificatrice² » faisait bouillir ses voisins. Rina Fort fracassait à coups de marteau les têtes des enfants de son amant, et la comtesse Bellentani troublait les dîners VIP à coups de revolver.

Or, s'il est « presque » normal que de temps en temps une maman assassine son enfant, il est moins normal que tant d'Américains et d'Irakiens sautent sur des bombes chaque jour. Cela dit, si nous sommes bien informés sur les enfants tués, nous en savons très peu sur le nombre d'adultes morts. C'est que les journaux sérieux consacrent d'abord leurs pages à la politique, l'économie, la culture, puis à la bourse, aux annonces économiques et à ces carnets du jour qui, jadis, constituaient la lecture passionnée de nos grands-mères et enfin, sauf cas vraiment énormes, ils ne consacrent aux faits divers que les pages intérieures. Autrefois, ils s'en occupaient encore plus succinctement qu'aujourd'hui, si bien que les lecteurs assoiffés de sang devaient acheter des publications dédiées comme *Crimen* – tout comme, souvenons-nous-en, ils laissaient les potins télévisuels aux revues illustrées que l'on trouvait chez le coiffeur.

En revanche, nos journaux télévisés d'aujourd'hui, après les infos appropriées sur les guerres, carnages et autres attaques terroristes, après de

prudentes indiscretions sur l'actualité politique, sans trop effrayer le public, lancent la séquence sur les crimes, les matri-sororo-uxoro-fratri-patri-infanticides, cambriolages, vols à main armée, fusillades, et pour finir – afin que le téléspectateur ne soit pas en manque – chaque jour les cataractes du ciel se déversent sur nos régions et il semble qu'il pleuve comme il n'a jamais plu, en comparaison de quoi le déluge universel eût été un petit incident de plomberie.

Et là-dessous, visiblement il y a quelque chose qui se trame. En ne voulant pas trop se compromettre avec des nouvelles politiquement et économiquement dangereuses, les directeurs de nos Télés Niagara ont fait le choix-*Crimen*. Une belle séquence de crânes fendus à coups de hache fait que les gens se tiennent tranquilles et cela ne leur met pas de mauvaises idées en tête.

2005

Agamemnon était peut-être pire que Bush

Assis dans le train, je lis mon journal quand un monsieur près de moi entame la conversation : « Non mais vous avez vu à quelle époque on vit ? Vous avez dû lire aujourd'hui l'histoire du type qui a tué sa femme enceinte. Et ces deux autres qui, il y a quelques mois, ont massacré la famille de leurs voisins juste parce qu'ils mettaient la radio trop fort ? Et la prostituée roumaine qui plante un parapluie dans l'œil d'une fille pour une dispute de rien du tout ? Et combien de mères ces derniers temps n'ont pas zigouillé leurs mômes ? Et celui qui a assassiné sa fille (inutile de préciser, un immigré et musulman par-dessus le marché) pour l'empêcher de se marier à un chrétien ? Si on remonte un peu en arrière, la fille de Novi qui a massacré sa mère et son petit frère ? Et ceux qui ont enlevé le bébé du voisin et puis l'ont tué parce qu'il chialait ? Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Moi, je lui fais remarquer que de toute évidence il ne sait pas tout. S'il avait lu avec attention ce que moi j'ai lu (éventuellement sur Internet), il se rendrait compte que la liste ne s'arrête pas là.

A-t-il lu cette histoire de Piacenza ? Pour rentrer dans les grâces de l'homme qui devait lui assurer le succès de son entreprise, un certain Mennini lui livre sa fille, tout en sachant pertinemment que ce type n'a aucun scrupule

et qu'il s'acharnera sur elle, et il part en voyage d'affaires, tranquille comme Baptiste. Entre-temps, le mari étant loin, un dénommé Egidi, gigolo plein de promesses, entreprend de consoler madame Mennini, devient son amant, s'installe dans ses meubles, et lorsque Mennini rentre de voyage, il le tue, avec la collaboration de madame. Ils accusent on ne sait qui, se montrent éplorés aux funérailles, mais le fils Mennini comprend le manège, il revient de l'étranger où il faisait son Erasmus, il assassine Egidi et, non content de cela, il tue aussi sa mère (et c'est sa sœur qui tente de le sauver en fournissant de faux indices aux enquêteurs). Quelle histoire, quelle histoire, soupire le monsieur.

Et madame Medi de Molfetta ? Le mari la quitte, elle, pour se venger, comme elle sait qu'il est très attaché à leurs enfants, les tue. « Vraiment, y a plus de religion, c'est une chose que de se couper les testicules pour embêter son épouse, c'en est une autre que de tuer la chair de sa chair pour faire enrager son mari », se lamente mon voisin, « mais c'est pas des mères, ça ! Moi je dis que c'est l'influence de la télé et de ces émissions violentes faites par des communistes. »

Je renchéris. Peut-être que monsieur n'a pas lu l'histoire de ce Croni de Saturnia qui d'abord, je ne sais plus si c'est pour des histoires d'héritage ou autre, tranche les testicules de son père, puis – comme il ne veut pas d'enfants, et pas totalement à tort vu l'expérience qu'il a de son rapport filial – fait avorter sa femme et mange les pauvres fœtus. Le monsieur dit : « Il était peut-être affilié à une secte satanique, peut-être que, petit, il jetait de la caillasse du haut des ponts de l'autoroute, et peut-être qu'au village tout le monde le considérait comme quelqu'un de bien. Mais c'est obligé tout ça, justement sur le journal que vous lisez, maintenant ils font l'éloge de l'avortement et du mariage entre travestis... »

Écoutez, lui dis-je, la majeure partie des crimes sexuels aujourd'hui a lieu à l'intérieur du noyau familial. Vous avez dû lire des choses sur ce Laio de Battipaglia qui est tué par son fils, puis le fils se met avec sa mère jusqu'à ce que cette dernière ne supporte plus la situation et se tue. Et dans une petite ville à quelques kilomètres de là, les frères Tiesti tuent d'abord leur demi-frère pour des questions d'intérêt, puis l'un des deux devient l'amant de la femme de l'autre, et l'autre, pour se venger, tue ses enfants, il les fait cuire au barbecue et les lui sert à manger, et l'autre s'empiffre sans savoir ce qu'il engloutit.

Mon Dieu, mon Dieu, dit mon interlocuteur, mais, c'étaient des Italiens ou des immigrés ? Non, je lui explique, j'ai un peu triché sur les noms et les lieux. Ils étaient tous grecs, et ces histoires, je ne les ai pas lues dans les journaux mais dans le dictionnaire de mythologie. Monsieur Mennini était Agamemnon qui sacrifie aux dieux sa fille pour avoir du succès dans son expédition de Troie, le jeune Egidi qui le tue ensuite c'est Égisthe, et l'épouse infidèle était Clytemnestre, qui est ensuite tuée par son fils Oreste. Madame Medi n'est autre que Médée, monsieur Croni est Chronos, Saturne pour les Romains, monsieur Laio était le Laïos tué par Œdipe, et l'épouse qui commet l'inceste était Jocaste, et enfin les frères Tiesti, c'étaient Thyeste qui mange ses enfants, et son frère Atrée. Ce sont là les mythes fondateurs de notre civilisation, et pas seulement les noces de Cadmos et Harmonie.

Le fait est qu'à l'époque, ces histoires, on en faisait des tragédies ou des poèmes une fois de temps en temps, tandis qu'aujourd'hui les journaux enregistrent tous les crimes de sang et en remplissent deux ou trois pages. En outre, si l'on calcule que nous sommes aujourd'hui six milliards, alors qu'à l'époque la population du monde se limitait à quelques dizaines de millions, toutes proportions gardées, on assassinait jadis beaucoup plus que maintenant. Du moins dans la vie de tous les jours, à l'exclusion des guerres. Et peut-être qu'Agamemnon était même pire que Bush.

2007

À bas les rues !

C'est sûr qu'en été, et surtout vers le quinze août, il n'y a pas beaucoup d'informations à traiter, à part des massacres en Géorgie, qui font moins de bruit que les JO, mais j'ai été frappé ces derniers jours par la reprise d'un sujet que j'oserais désormais qualifier d'éternel. En effet, les débats s'enflamment quand il est question de dédier une rue à un personnage compromis avec le fascisme, à une figure controversée comme Bettino Craxi, ou bien de supprimer le nom d'une voie, peut-être en Romagne où, en sillonnant les petites villes, on est frappé par l'abondance des rues Karl Marx et Lénine. Franchement, tout cela est devenu insupportable, et il n'y a qu'une façon d'en sortir : une loi qui interdise de donner à une rue le nom de quelqu'un qui ne serait pas mort depuis au moins cent ans.

Bien entendu, avec cette loi des cent ans, outre Karl Marx, en 2045 il se trouvera quelqu'un pour octroyer à une rue le nom de Benito Mussolini, mais, tant pis, nos petits-enfants, désormais quadragénaires (et ne parlons pas des arrière-petits-enfants), n'auront qu'une vague idée du personnage. Aujourd'hui, les bons catholiques romains se baladent tranquillement via Cola di Rienzo, sans savoir que lui aussi a eu son Piazzale Loreto³, et que ceux qui ont donné son nom à une rue si importante étaient des francs-maçons de l'après-Risorgimento, pour faire enrager le pape.

Par ailleurs, il faut considérer, par respect pour les défunts, qu'attribuer le nom de quelqu'un à une rue, c'est le plus sûr moyen de le condamner à l'oubli ou à un assourdissant anonymat. Mis à part quelques exceptions, comme Garibaldi ou Cavour, tout le monde ignore qui sont les individus dont les places et les rues portent le nom – et si les gens le savaient autrefois, dans la mémoire collective, le personnage a fini par devenir une rue, et rien d'autre. Dans ma ville natale, je suis passé des milliers de fois par la via Schiavina sans jamais me demander qui c'était (j'ai cherché, c'était un annaliste du ^{xix}^e siècle), ou par la via Chenna (maintenant je sais qui c'est, j'ai chez moi son œuvre sur les évêchés d'Alessandria, 1785), sans parler de Lorenzo Burgonzio (j'apprends sur le tard grâce à Internet qu'il était l'auteur de *Le notizie storiche in onore di Maria Santissima della Salve*, Vimercati Editore, 1738).

Je mets au défi de nombreux Milanais habitant les rues Andegari, Cusani, Bigli ou Melzi d'Eril de dire qui étaient ceux qui ont mérité cet honneur ; peut-être que l'un d'eux a appris à l'école que Francesco Melzi d'Eril a été vice-président de la République italienne durant la période napoléonienne, mais je crois que le passant lambda, qui n'est pas historien de profession, sait peu de chose sur les familles Cusani, Bigli ou Andegari (certains soutiennent que ce dernier patronyme est issu du mot celtique *andeghee*, qui signifie « aubépine »).

Non seulement la toponomastique condamne à la *damnatio memoriae*, mais il arrive que le nom d'un honnête homme soit associé à une rue malfamée, ou que le nom d'un malheureux soit, pour les siècles des siècles, utilisé pour des références salaces. À Turin, ville de mes études universitaires, je me souviens que la via Calandra était malicieusement (et, pour les bien-pensants, tristement) associée à deux maisons de tolérance, alors que la rue entendait honorer Edoardo Calandra, respectable écrivain du

xix^e siècle. Quant à la place Bodoni, qui célébrait un grand typographe et était le siège du célèbre conservatoire, elle était le lieu de rencontres nocturnes des homosexuels (et essayez d'imaginer ce que cela signifiait dans les années cinquante), si bien que le patronyme en arrivait à désigner, par métonymie (le contenant pour le contenu), celui qui se consacrait à des plaisirs autres que la typographie ou la musique classique. Sans parler du fait qu'à Milan, le bordel le plus fréquenté par l'armée était via Chiaravalle, de sorte que plus personne ne pouvait prononcer sans ricaner le nom de cette noble et célèbre abbaye⁴.

Mais alors, quels noms allons-nous donner aux rues ? Les administrateurs publics devront faire un effort d'imagination car, ne pouvant plus puiser dans le répertoire familial des Bottai ou des Italo Balbo, ils devront redécouvrir, que sais-je, Salvino degli Armati, probable inventeur des lunettes, ou Bettizia Gozzadini (première femme à enseigner à l'université de la Bologne médiévale), voire Uguccione della Faggiola et Facino Cane, qui n'étaient pas des saints, mais Balbo ne l'était pas non plus. D'autre part, New York survit très bien avec des rues qui ne sont que des numéros, ce qui n'est pas très différent de l'époque où, à Milan, on baptisait une rue Grand-Rue. Et il y a dans les cent plus belles villes d'Italie des montées du Grillon, des rues de l'Ours ou du Blé, des rues de la Colline, et l'on pourrait ajouter l'avenue des Tilleuls (au fond, il y en a une aussi à Berlin), la rue des Aulnes, et ainsi de suite en botanisant à l'envi.

2008

Haut moyen bas

Dans le supplément culturel de *La Repubblica* de samedi dernier, à l'occasion de la publication italienne du livre de Frédéric Martel, *Mainstream* (Feltrinelli, 2010), Angelo Acquaro et Marc Augé reprenaient (à propos des nouvelles formes de mondialisation de la culture) une question régulièrement posée mais toujours à partir de points de vue nouveaux, à savoir la ligne discriminante entre Culture Haute et Culture Basse.

Si cette distinction peut sembler étrange à un jeune qui écoute indifféremment Mozart et de la musique ethnique, je rappellerai que le sujet était brûlant à la moitié du siècle dernier, et que Dwight Macdonald, dans un très bel et très aristocratique essai de 1960 (*Masscult and Midcult*), identifiait

même non pas deux mais trois niveaux. La culture haute était représentée, par exemple, par Joyce, Proust, Picasso, tandis que ce que l'on nommait la *Masscult* était fournie par toute la pacotille hollywoodienne, les couvertures du *Saturday Evening Post* et le rock (Macdonald était un de ces intellectuels qui n'avaient pas la télé, tandis que les plus ouverts à la nouveauté la plaçaient à la cuisine).

Mais Macdonald déterminait un troisième niveau, la *Midcult*, une culture moyenne représentée par des produits de divertissement empruntant parfois à l'avant-garde une stylistique, mais qui était fondamentalement *kitsch*. Macdonald rangeait dans la catégorie *Midcult* Lawrence Alma-Tadema et Edmond Rostand pour le passé, Somerset Maugham, l'Hemingway des dernières années ou Thornton Wilder pour son époque – et il y aurait sans doute classé de très nombreux livres publiés avec succès par la maison d'édition Adelphi, qui, à côté d'ouvrages de la culture la plus haute, aligne des auteurs comme Maugham, justement, Márai et le sublime Simenon (Macdonald aurait classé le Simenon-non-Maigret comme *Midcult* et le Simenon-Maigret comme *Masscult*).

Toutefois, la division entre culture populaire et culture aristocratique est moins ancienne que ce que l'on pense. Augé cite le cas des funérailles de Victor Hugo auxquelles avaient participé des centaines de milliers de personnes (Hugo était-il *Midcult* ou culture haute ?), les tragédies de Sophocle avaient pour spectateurs les poissonniers du Pirée, l'œuvre de Manzoni, *Les Fiancés*, à peine publiée, a eu une série impressionnante d'éditions pirates, signe de sa popularité – et rappelons-nous le forgeron qui estropiait les vers de Dante, provoquant la rage du poète⁵, mais démontrant en même temps que sa poésie était connue même des analphabètes.

Certes, les Romains quittaient une représentation de Térence pour aller voir les ours, mais au fond, aujourd'hui aussi des intellectuels raffinés renoncent à un concert pour un match de foot. Le fait est que la distinction entre deux (ou trois) cultures ne devient nette que lorsque les avant-gardes historiques se fixent pour but de provoquer le bourgeois, et qu'elles élisent au grade de valeur la non-lisibilité, ou le refus de la représentation.

Cette fracture s'est-elle maintenue jusqu'à notre époque ? Non, parce que des musiciens comme Berio ou Pousseur ont pris très au sérieux le rock et que beaucoup de chanteurs rock connaissent la musique classique davantage qu'on ne le pense, le Pop Art a bouleversé les niveaux, le record de

l'illisibilité revient aujourd'hui à certaines BD extrêmement raffinées, la musique des westerns spaghetti est revisitée comme musique de concert, il suffit de regarder la nuit une vente aux enchères à la télévision pour voir combien de spectateurs visiblement non sophistiqués (celui qui achète un tableau à la télévision n'est de toute évidence pas membre d'une élite culturelle) achètent des toiles abstraites que leurs parents auraient qualifiées de peintes avec la queue d'un âne et, comme dit Augé, entre culture haute et culture de masse il y a toujours un échange souterrain, et souvent la seconde se nourrit de la richesse de la première (sauf que moi j'ajouterais « et vice versa »).

Cela dit, aujourd'hui la distinction des niveaux s'est peut-être déplacée de leurs contenus ou de leur forme artistique vers le moyen d'en bénéficier. Je veux dire que la différence n'est plus entre Beethoven et *Jingle bells*. Beethoven, devenu sonnerie de portable ou musique d'aéroport (ou d'ascenseur), est reçu dans l'inattention, comme aurait dit Benjamin, et il s'apparente donc (pour ceux qui en usent ainsi) à un jingle publicitaire. En revanche, un jingle créé pour un spot publicitaire peut devenir objet d'attention critique et d'appréciation pour sa trouvaille rythmique, mélodique ou harmonique. Plus que l'objet, c'est le regard qui change, il y a le regard engagé et le regard inattentif, et pour un regard (ou une écoute) inattentif on pourrait aller jusqu'à proposer Wagner comme générique de *Koh-Lanta*. Tandis que les plus raffinés se retireront pour écouter sur un vieux vinyle la blquette *Non dimenticar le mie parole*.

2010

« *Intellectuellement parlant* »

Un soir de la semaine dernière, à Jérusalem, un journaliste italien m'a informé qu'une note d'agence avait annoncé que dans la conférence de presse du matin j'aurais comparé Berlusconi à Hitler, et que déjà d'importants représentants de la majorité s'étaient exprimés sur ma « délirante » déclaration qui, selon eux, offensait l'entière communauté hébraïque (*sic*). Laquelle était évidemment occupée à de tout autres affaires, puisque le lendemain matin des quotidiens israéliens publiaient de longs articles sur cette conférence de presse (le *Jerusalem Post*, dans sa grande bonté, lui consacrait même sa une et la quasi-totalité de sa page 3) et il n'était pas

question de Hitler, mais bien, très largement, des différents sujets qui avaient été abordés.

Aucune personne sensée, eût-elle une position critique envers Berlusconi, ne songerait à le comparer à Hitler, car Berlusconi n'a pas déclenché un conflit mondial ayant fait cinquante millions de morts, il n'a pas massacré six millions de juifs, il n'a pas fermé le parlement de la République de Weimar, il n'a pas constitué des bataillons de chemises brunes, de SS, et ainsi de suite. Alors qu'était-il arrivé ce matin-là ?

Nombre d'Italiens ne perçoivent pas à quel point notre président du Conseil est discrédité hors de nos frontières, si bien que lorsqu'on doit répondre aux questions des étrangers, on est parfois amené à le défendre, par amour du drapeau. Un fâcheux voulait me faire dire que, puisque Berlusconi, Moubarak et Kadhafi avaient été ou étaient récalcitrants à démissionner, Berlusconi était le Kadhafi italien. Évidemment, il me fallait répondre que Kadhafi était un tyran sanguinaire qui tirait sur ses compatriotes et avait accédé au pouvoir par un coup d'État, quand Berlusconi avait été élu à la régulière par une majorité d'Italiens (et j'ai ajouté « malheureusement »). Aussi, continuais-je en plaisantant, si l'on voulait à tout prix faire une analogie, on pourrait aller jusqu'à comparer Berlusconi à Hitler, uniquement parce qu'ils ont tous deux été élus dans les règles. Ayant réduit *ad absurdum* l'imprudente hypothèse, on avait recommencé à parler de choses sérieuses.

Quand le collègue italien a évoqué le communiqué de presse, il a commenté : « Tu sais, un journaliste doit sortir une info, même si elle est dissimulée. » Je ne suis pas d'accord, un journaliste doit donner une info quand elle existe vraiment, pas la créer. Mais c'est là aussi un signe de la situation provinciale dans laquelle se trouve notre pays : peu lui importe de savoir si, à Calcutta, on discute du destin de la planète, mais uniquement si, à Calcutta, quelqu'un a dit quelque chose pour ou contre Berlusconi.

Un aspect curieux de cette histoire, comme j'ai pu le constater en rentrant chez moi, c'est que dans chaque journal ayant repris mes présumées déclarations, présentées entre guillemets, elles étaient toutes tirées du communiqué de presse originel, où il apparaissait que j'aurais défini cette rapide allusion à Hitler comme « un paradoxe intellectuel » ou que j'aurais évoqué le parallèle « intellectuellement parlant ». Or, si, en état d'ébriété, je pourrais comparer Berlusconi à Hitler, même au niveau maximum d'alcoolémie je n'emploierais jamais des expressions insensées comme

« paradoxe intellectuel » ou « intellectuellement parlant ». À quoi s'oppose le paradoxe intellectuel ? Au paradoxe manuel, sensoriel, rural ? On n'attend pas de tout un chacun qu'il connaisse sur le bout des doigts la terminologie de la rhétorique ou de la logique mais, à n'en pas douter, « paradoxe intellectuel » est une affirmation d'analphabète et celui qui prétend que d'autres disent des choses « intellectuellement parlant » parle platement. Cela signifie que les guillemets du communiqué étaient l'effet d'une grossière manipulation.

Sur un matériau manifestement indigent, on a monté une vertueuse campagne d'indignation, comme d'habitude pour diffamer qui n'aime pas notre président du Conseil et porte des chaussettes turquoise. Sans que personne n'objecte qu'il est impossible de comparer Berlusconi à Hitler, puisque Hitler a été notoirement monogame.

2011

Suspects et malpolis

Dans une ancienne chronique, je me rappelle avoir déploré la mauvaise habitude des films et des téléfilms de nous montrer des couples au lit qui, avant de s'endormir, 1° copulent, 2° se disputent, 3° elle se plaint d'une migraine, 4° ils se retournent sans entrain chacun de son côté et s'endorment. Jamais, je dis bien jamais, il n'arrive qu'au moins l'un des deux prenne un livre et lise. Et après, on se plaint que les gens, qui se comportent en fonction des modèles télévisuels, ne lisent jamais.

Mais il y a pire. Que se passe-t-il si un commissaire ou un officier de gendarmerie entre chez vous et vous pose des questions, parfois même pas embarrassantes ? Si vous êtes un délinquant invétéré désormais démasqué, un mafieux fiché, un serial killer névrotique, vous répondrez peut-être par des insultes et des ricanements, ou bien vous vous jetterez à terre en feignant une crise d'épilepsie. Si, en revanche, vous êtes une personne normale, au casier judiciaire vierge, vous ferez entrer le fonctionnaire, vous répondrez poliment à ses questions, peut-être avec un brin d'inquiétude, mais en vous tenant poliment face à lui. Et si vous êtes juste un peu coupable, vous serez encore plus attentif à ne pas le contrarier.

Que se passe-t-il dans les téléfilms policiers (que, je le dis tout de suite afin

de ne pas passer pour un moraliste aristocratique, je regarde avec intérêt, surtout les séries françaises et allemandes où, sauf *Cobra 11*, il n'y a pas de violences excessives et d'explosions au tétranitroxy carbone) ? Il se passe toujours (je dis bien, toujours) que lorsque le policier entre et commence à poser des questions, le citoyen continue à vaquer à ses occupations, se met à la fenêtre, finit de cuire ses œufs au bacon, range la pièce, se lave les dents, et c'est à peine s'il ne va pas uriner, il s'assied à table pour signer des papiers, court au téléphone, s'agite comme un écureuil en faisant de son mieux pour tourner le dos à l'enquêteur, et au bout d'un moment lui demande avec grossièreté de s'en aller car il (ou elle) a des choses à régler.

Mais sont-ce des façons de faire ? Pourquoi les réalisateurs de téléfilms s'obstinent-ils à instiller dans l'esprit de leurs téléspectateurs que les agents de police doivent être traités comme d'importuns représentants en aspirateurs ? Vous me direz que le suspect malpoli suscite un désir grandissant de vengeance chez le téléspectateur, lequel jouira au final de la victoire du détective humilié, et c'est vrai. Mais si, après cela, des téléspectateurs sous-développés saisissent la première occasion pour balancer des poissons à la figure du caporal-chef des carabiniers, croyant que c'est à la mode ? Peut-être que ceux qui achètent les téléfilms ne s'en soucient guère, puisque, désormais, des gens bien plus importants que les petits criminels suspectés par Siska nous ont appris que l'on peut refuser de se présenter au tribunal.

En vérité, le réalisateur pressent que, si l'interrogatoire dure plus de quelques secondes, deux acteurs se faisant face ne peuvent tenir, et qu'il faut donc animer la scène. Et pour l'animer, on fait bouger le suspect. Et pourquoi le réalisateur ne peut-il supporter et faire supporter au téléspectateur la scène de deux personnes qui se regardent quelques minutes en face, surtout si elles discutent de choses d'un grand intérêt dramatique ? Mais parce que pour cela, il faudrait que ce soit un metteur en scène de l'envergure d'Orson Welles et que les acteurs soient Anna Magnani, Emil Jannings de *L'Ange bleu*, Jack Nicholson de *Shining*, capables de soutenir le premier plan, le gros plan, et d'exprimer un état d'âme par un regard, un pli de la bouche. Ingrid Bergman et Humphrey Bogart dans *Casablanca* pouvaient parler plusieurs minutes sans que Michael Curtiz (qui n'était quand même pas Eisenstein) ait à faire un plan américain, mais quand vous êtes obligé de tourner un épisode (parfois deux) par semaine, le producteur ne peut même pas s'offrir Curtiz, quant aux acteurs, c'est le summum si, comme dans les polars allemands, ils donnent le

meilleur d'eux-mêmes lorsqu'ils mangent un hot-dog tout en crackant les codes d'un ordinateur.

2012

Laissez-moi finir, vaiassa !

J'espère que le directeur de *L'Espresso* ne m'en voudra pas si j'affirme que la revue que je lis chaque semaine avec le plus grand intérêt et respect, c'est *La Settimana enigmistica*, essentiellement parce que cette revue ne se borne pas à m'imposer ses contenus, elle me demande de collaborer pour compléter ses quarante-huit pages, entre mots croisés, rébus et autres énigmes en tout genre.

Les définitions des mots croisés sont très instructives. Celles de l'Italie sont différentes de celles de la France, où la définition se présente sous forme d'énigme, comme dans le célèbre exemple de Greimas où la réponse à « l'ami des simples » était « herboriste » (ce qui prévoyait que le cruciverbiste sache que les simples étaient traditionnellement des plantes aux vertus médicinales, utilisées par les médecins d'autrefois). Les définitions de nos mots croisés sont plutôt des renvois à des opinions répandues et communément acceptées, si bien que « comprend des pâtes et des légumes » doit être entendu comme « régime méditerranéen » et « serpent américain » doit être lu comme « boa ».

Or voilà que dans des mots croisés, j'ai trouvé « rendent plus animés les talk-shows », et, au premier abord, je pensais que la définition renvoyait à la présence de personnages célèbres, ou à des références à l'actualité. Pas du tout, la solution était « clashes ». Le rédacteur de la définition s'est donc référé à l'opinion courante selon laquelle ce qui rend intéressant un talk-show, ce n'est pas qu'il soit présenté par un animateur et journaliste populaire comme Bruno Vespa, que soient invités l'ex-députée transgenre Vladimir Luxuria ou un exorciste, que le sujet soit la pédophilie ou le drame d'Ustica. Tous ces éléments sont des accessoires certes importants, car il serait bien ennuyeux ce talk-show animé par un philologue byzantin dont l'invitée serait une sœur de clôture atteinte d'un mutisme secondaire ou qui s'occuperait du parchemin d'Artémidore. En réalité, ce que le téléspectateur attend, c'est le clash.

Il m'est arrivé d'assister à un talk-show à côté d'une vieille dame qui,

chaque fois que les participants s'interrompaient, réagissait en disant « mais pourquoi ils se coupent la parole ? On ne comprend pas ce qu'ils disent ! Ils ne pourraient pas parler chacun leur tour ? » – comme si un talk-show italien était une de ces mémorables émissions de Bernard Pivot au cours desquelles le journaliste d'un imperceptible signe du petit doigt avertissait le locuteur qu'il était temps de laisser la parole à son voisin.

La vérité, c'est que les téléspectateurs du talk-show ne le savourent que lorsque les gens s'engueulent, et ce qui importe c'est moins ce qu'ils disent (on sait en général que c'est insignifiant) que la façon dont ils le disent, en prenant un air furibard pour hurler « laissez-moi finir, je ne vous ai pas interrompu » (et cette réaction fait bien sûr partie du jeu de l'interruption) ou s'insultent avec des épithètes désuets tel le napolitain « *vaiassa* » [servante], qui font aussitôt leur entrée dans la dernière édition du dictionnaire en tant que dialectalismes brevetés. On assiste à un talk-show comme à un combat de coqs ou à un match de catch, il importe peu que les lutteurs fassent semblant, de même qu'il importe peu, dans les films comiques muets, que la tarte à la crème atterrisse bien sur le visage, ce qui compte c'est de feindre de se la prendre pour de vrai.

Tout cela irait très bien si les talk-shows étaient vendus comme de purs programmes de divertissement type *Grande Fratello*. Mais quelqu'un a défini le talk-show *Porta a Porta* comme la Troisième Chambre – ou l'antichambre du tribunal. Les débats au parlement, ou le verdict sur le meurtre d'une jeune fille, sont désormais anticipés par cette émission au point de rendre insignifiante, et en tout cas prédéterminée, la séance parlementaire ou le jugement de la cour d'assises.

Par conséquent, si l'important n'est pas le contenu mais la forme du clash, c'est comme si une leçon universitaire sur la *consecutio temporum* était anticipée et donc rendue inutile par un discours en *grammelot* de Dario Fo ou par une élucubration de Troisi.

Et après, nous nous plaignons que les gens se désintéressent de plus en plus de ce qui se passe à la Chambre des députés ou au Sénat, ou de la sentence de la Cour de cassation sur le scandale du Rubygate, et ne vont plus voter.

Agité ou mélangé ?

Dans *Sette*, le supplément du *Corriere della Sera*, je lis qu'un courrier envoyé à Antonio D'Orrico dit que dans une récente traduction de *Vivre et laisser mourir* James Bond commande un cocktail Martini avec du Martini « rouge » – comme d'ailleurs D'Orrico l'avait déjà relevé. Hérésie de parler d'un Martini avec du vermouth doux, et une précédente traduction italienne parlait de gin et Martini & Rossi, mais ça c'est une autre histoire. Il est vrai que, selon d'anciennes chroniques, les premiers cocktails Martini inventés en Amérique au ^{xix}^e siècle auraient contenu deux onces de « Martini and Rosso » italien, une once de gin Old Tom, plus du marasquin et quelque autre ingrédient qui suscite l'horreur de toute personne bien éduquée. Mais, même si le Martini Rosso apparaît en 1863, selon d'autres experts le cocktail Martini se répand initialement sous sa forme actuelle en utilisant non pas le vermouth Martini mais le Noilly Prat, et le nom Martini serait associé au cocktail originel soit à cause d'une localité californienne (Martinez) soit à cause du nom du barman, Martinez. En somme, sur toute cette affaire très compliquée, il faut se référer au fondamental *Martini straight up* de Lowell Edmunds.

Alors, que boit James Bond ? En réalité, il boit de tout et l'incipit de *Goldfinger* est resté célèbre. Il disait ceci, mal rendu dans la traduction italienne de 1964⁶ : « James Bond était assis dans la salle d'attente de l'aéroport de Miami. Il avait déjà bu deux bourbons doubles et maintenant il réfléchissait à la vie et à la mort » – allons donc, Bond ne peut attendre son avion comme un simple touriste. En fait, Fleming (maître de style) écrivait : « *James Bond, with two double bourbon inside him, sat in the final departure lounge of Miami Airport and thought about life and death.* » C'est dans *Casino Royale* que 007 boit son premier Martini, qui passerait à la postérité sous l'appellation Vesper Martini : « Trois mesures de Gordon, une de vodka, une demi-mesure de Kina Lillet. Passez au shaker jusqu'à ce que ce soit bien frappé, et ajoutez un grand zeste de citron. » Le Kina Lillet est un autre type de vermouth dry, plus rare, et Bond boira aussi un Vesper Martini dans le film *Quantum of Solace*.

En réalité, Bond boit son Martini comme nous le connaissons, mais quand il le commande, il précise « *shaken, not stirred* », ce qui signifie mettre les ingrédients dans un shaker (comme pour d'autres cocktails) et non les mélanger dans un mixer. Le problème c'est que, depuis Hemingway, pour

faire un bon Martini, on verse dans un mixer déjà rempli de glaçons une dose de Martini Dry, on verse le gin, on mélange ou « mixe », et on filtre la liqueur dans le classique verre triangulaire où l'on plongera ensuite l'olive. Les amateurs veulent qu'après avoir versé le Martini et bien mélangé, on place une grille sur le mixer, on jette le vermouth afin qu'il n'en reste qu'une patine pour donner le goût aux glaçons, seulement après on verse le gin et enfin on filtre le gin bien froid et ayant pris le goût du dry. Le rapport entre gin et vermouth varie de connaisseur à connaisseur, selon certains on devrait seulement faire passer un rayon de lumière à travers la bouteille de vermouth, jusqu'à toucher la glace, et c'est tout. Dans la version que les Américains nomment *Gin Martini on the rocks*, on verse aussi les glaçons dans le verre, mais les puristes raffinés en sont horrifiés.

Comment se fait-il qu'un connaisseur comme Bond veuille son Martini secoué et non mixé ? D'aucuns affirment que si le Martini est passé au shaker, on introduit plus d'air dans le mélange (on dit *bruising the drink*), ce qui en améliore la saveur. Personnellement, je ne pense pas qu'un gentleman comme Bond veuille un Martini passé au shaker. En effet, certains sites Internet certifient que la phrase, si elle est dans le film, n'apparaît jamais dans les romans (tout comme chez Conan Doyle n'apparaît jamais la phrase « Élémentaire mon cher Watson »), si ce n'est peut-être à propos du contesté Vodka Martini. Mais j'avoue que si j'avais dû vérifier dans l'*opera omnia* de Fleming, qui sait quand j'aurais pu écrire cette chronique.

2013

Trop de dates pour Nero Wolfe

Pour des raisons tenant à mon humeur, j'ai consacré les deux mois précédant Noël à relire (ou à lire *ex novo*) les quatre-vingts histoires de Nero Wolfe, et, en me plongeant dans cet aimable univers, me sont apparus quelques problèmes qui ont déjà obsédé les aficionados de Rex Stout. En premier lieu, à quel numéro se trouvait (ou se trouve) la fameuse demeure en pierre de la 35th Street West ? En 1966, the Wolfe Pack (une association de passionnés de Nero Wolfe) a poussé la ville de New York à poser une plaque commémorative au numéro 454, mais dans ses romans, Stout a donné plusieurs numéros de rue différents – 506 dans *Meurtre au vestiaire*, 618 dans *Trop de clients*, 902 dans *Un roman a tué*, 914 dans *Trois femmes et un*

homme, 918 dans *La cassette rouge*, 922 dans *La voix du mort*, 939 dans *Death of a Doxy*, etc.

Mais ce n'est pas la seule incertitude de la saga : il est dit par exemple que Wolfe, d'origine monténégrine, serait pourtant né à Trenton (New Jersey), et n'est allé au Monténégro que petit garçon ; or, Wolfe évoque à plusieurs reprises le fait qu'il a été naturalisé assez tard comme citoyen américain, si bien qu'il ne pourrait être né dans le New Jersey. Il est probablement né en 1892 ou 1893. Mais s'il en était ainsi, dans son dernier roman, datant de 1975, il devrait avoir quatre-vingt-trois ans, alors qu'il est aussi juvénile que dans le premier, qui remonte à 1934. Quant à Archie Goodwin, plusieurs indices situent sa naissance en 1910 ou 1912, de sorte que dans les histoires se déroulant à l'époque de la guerre du Vietnam et après, il devrait avoir presque soixante ans ; or il apparaît toujours comme un playboy sur la trentaine capable de séduire de fascinantes jeunes filles de vingt ans, et d'envoyer un direct magistral à des individus bien plus costauds que lui.

Bref, un auteur qui savait décrire de livre en livre sans se tromper le plan de la maison de Wolfe, les plats qu'il mangeait, les dix mille orchidées qu'il cultivait, espèce par espèce, n'avait jamais songé à tenir un échéancier général (biographiquement digne de foi) de ses personnages ? L'explication devait être ailleurs.

Dans maintes sagas populaires, les personnages n'ont pas d'âge et ne vieillissent jamais. Superman n'a pas d'âge, pas plus qu'Annie la Petite Orpheline (dont l'éternelle enfance a suscité d'innombrables parodies), ni Le Fantôme, fiancé à Diana Palmer durant environ cinquante ans. Cela permettait à leurs auteurs de les faire agir toujours dans un éternel présent. Il en est ainsi pour Wolfe et Goodwin, jeunes à jamais. Parallèlement à cela, les histoires de Stout reposent sur la précision des détails : l'arrière-plan historique (Archie et lui participent en tant qu'agents du gouvernement à la Seconde Guerre mondiale, ou ont affaire au maccarthysme), les détails quasi obsessionnels des rues, des carrefours, des magasins, des parcours des taxis et ainsi de suite. Comment maintenir dans une éternité immobile des histoires qui avaient sans cesse besoin de références à des moments historiques, à des milieux précis ? En embrouillant les idées du lecteur.

Stout, en faisant tourbillonner dans la mémoire des dates discordantes et des anachronismes insupportables pour celui qui le lit une calculette à la main, voulait, alors qu'il affectait un réalisme exacerbé, que nous, lecteurs,

vivions une situation presque onirique. Cela revient à dire qu'il avait une idée peu banale de la fiction littéraire, et ce n'est pas un hasard s'il a commencé sa carrière d'écrivain, fût-ce sans grand succès, en tant que narrateur quasi expérimental, avec *How like a God*. Il connaissait bien les mécanismes de la réception : ne prévoyant pas que son public ferait comme moi et avalerait d'un trait l'ensemble de son œuvre, il savait que ses lecteurs le liraient à intervalle annuel, et donc après que leur mémoire se serait raisonnablement embrouillée quant aux chronologies. Il jouait sur le souvenir fidèle (et l'attente) des situations récurrentes (tics de Wolfe, mécanismes des soirées finales, haltes en cuisine) mais sur l'oubli des grands événements. Et en effet, nous pouvons relire plusieurs fois ces histoires avec le plaisir de retrouver les éléments invariables, mais en ayant oublié la chose la plus importante, c'est-à-dire qui était l'assassin.

2014

Malheureux le pays

Presse et télévision ont célébré avec satisfaction l'issue du sauvetage du *Norman Atlantic*. Il y a eu des morts et des disparus, mais dans l'ensemble les sauveteurs ont été efficaces. En particulier, les médias se sont arrêtés sur le cas du commandant Argilio Giacomazzi qui, après avoir dirigé les opérations de secours à bord, a quitté le ferry en dernier. Le cas ne pouvait que frapper, étant donné le précédent épisode du *Costa Concordia* et de l'« abominable homme des mers », et certains articles ont commencé à employer l'appellation de *héros*.

Difficile de freiner l'emphase des médias qui, lorsque quelqu'un exprime son désaccord, rapportent qu'il *tonne*, comme s'il était un Jupiter sur l'Olympe. Désormais, les gens ne « *disent* » plus, ils n'ont plus de problèmes, non, ils tonnent ou se trouvent dans l'œil du cyclone (grave erreur d'ailleurs, car c'est le calme qui règne dans l'œil du cyclone, mais il faut bien pousser le public à l'émotion).

Revenons à notre commandant Giacomazzi. Je sais pertinemment que le sujet a déjà été traité par Luciano Canfora dans le quotidien en ligne *Lettera 43* du 2 janvier, où il émet des idées que j'approuve. Cela étant, ce n'est pas plus mal de revenir sur cette histoire. À n'en pas douter, le commandant

Giacomazzi est une personne très digne (quand bien même il serait prouvé par la suite qu'il était coresponsable dans les origines de l'accident), et l'on souhaite que tout chef à l'avenir se comporte comme lui. Mais ce n'est pas un héros : c'est un homme qui a accompli honnêtement et sans lâcheté son devoir. Les règles d'engagement d'un commandant stipulent qu'il doit quitter son navire en dernier, et ce devoir comporte un danger, de même que les règles d'engagement d'un parachutiste impliquent qu'il puisse mourir dans un conflit armé.

Qu'est-ce qu'un héros ? Selon la théorie des héros de Carlyle, est héros tout grand homme charismatique ayant laissé son empreinte dans l'histoire ; en ce sens, tant Shakespeare que Napoléon sont des héros, indépendamment du fait qu'ils sont éventuellement (*absit iniuria*) de grands poltrons. Mais cette idée de Carlyle, Tolstoï et plus tard les historiens de la vie matérielle s'en sont libérés, en accordant moins d'importance aux grands événements et en étudiant plutôt les structures économiques et sociales, ou les tendances collectives. En revanche, si l'on consulte dictionnaires et encyclopédies, il en ressort toujours qu'un héros accomplit un acte exceptionnel, qui ne lui était pas demandé, au risque de sa vie, pour le bien des autres. Le vice-brigadier des carabiniers Salvo D'Acquisto, fusillé par les nazis en représailles, était un héros : personne ne l'implorait d'assumer une responsabilité qui n'était pas la sienne et d'aller devant le peloton d'exécution pour sauver les habitants de son village ; mais, au-delà de son devoir, il l'a fait, et il est mort. Pour être un héros, il n'est pas nécessaire d'être soldat ou condottiere : est héroïque celui qui, au péril de sa vie, sauve un enfant qui se noie, un camarade dans une mine, renonce à son petit train-train à l'hôpital pour aller risquer sa vie en Afrique au milieu des malades d'Ebola. D'ailleurs, Giacomazzi lui-même, interviewé à son retour, aurait déclaré : « Les héros ne servent plus à rien, mes pensées vont seulement aux gens qui ne sont plus là. » Un moyen sensé d'échapper aux sanctifications médiatiques.

Pourquoi parle-t-on de héros pour une personne, sûrement pleine de courage et de sang-froid, qui ne fait qu'accomplir son devoir ? Brecht affirmait (dans son *Galilée*) « malheureux le pays qui n'a pas de héros ». Pourquoi est-il malheureux, ce pays ? Parce qu'il manque de gens normaux qui accomplissent ce à quoi ils s'étaient engagés, honnêtement, sans voler ni fuir leurs responsabilités, et qui le font (on dit aujourd'hui banalement) « avec professionnalisme ». Quand ces citoyens ordinaires lui font défaut, un pays cherche éperdument un personnage héroïque, et il distribue des

médailles d'or à gauche et à droite.

Un pays malheureux est donc celui qui, personne ne sachant plus quel est son devoir, se cherche désespérément un meneur populiste auquel conférer du charisme, qui lui ordonnera ce qu'il doit faire. Ce qui, si mes souvenirs sont exacts, était une idée exprimée par Hitler dans *Mein Kampf*.

2015

Le temps et l'histoire

Si vous n'aimez pas la télé *trash*, il n'est pas indispensable de passer votre soirée à jouer au rami. Il vous suffit de vous brancher sur RAI Storia, la meilleure chaîne de la RAI, à conseiller surtout aux jeunes, pour ne pas perdre la mémoire de ce que nous avons été. L'émission que je regarde presque chaque soir est *Il tempo e la Storia* [Le Temps et l'Histoire], présentée par Massimo Bernardini. S'ils écourtaient le générique, ce serait encore mieux (entre le début du générique et le début réel, on a le temps d'aller faire pipi), mais même ainsi, il ne faut pas la manquer.

Il y a quelques jours, l'épisode était consacré à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse menée par le régime fasciste (GIL, enfants de la louve, petites italiennes, *littoriali*², manuels scolaires, etc.). À un moment donné, une question a émergé : cette éducation totalitaire de toute une génération a-t-elle modelé en profondeur le caractère des Italiens ? Impossible ne pas rappeler l'observation de Pasolini, pour qui le caractère national avait été modifié plus par le néo-capitalisme de l'après-guerre que par la dictature. Mais lors du débat qui a suivi entre Bernardini et l'historienne Alessandra Tarquini, il a été davantage question de l'influence du fascisme que de celle du néo-capitalisme.

De toute évidence (sauf pour les extrémistes néo-fascistes), quelque chose de l'héritage fasciste est resté dans le caractère national, et cela émerge à tout moment : le racisme, l'homophobie, le machisme rampant, l'anticommunisme et la préférence pour les droites – mais en définitive ces attitudes étaient aussi propres à *l'Italietta* préfasciste. Cela dit, je pense que Pasolini avait raison : le caractère national a été profondément influencé par l'idéologie de la consommation, les rêves de libéralisme, la télévision – et il n'est pas nécessaire de convoquer ici Berlusconi, qui était plutôt l'enfant et

non le père de cette idéologie, née sans doute avec les chewing-gums des libérateurs, le plan Marshall et le boom économique des années cinquante.

Que demandait (et imposait) le fascisme aux Italiens ? De croire, d'obéir et de combattre, de pratiquer le culte de la guerre, mieux, l'idéal de la belle mort, de sauter dans des cercles de feu, de faire le plus d'enfants possible, de considérer la politique comme le but primordial de l'existence, de tenir les Italiens pour le peuple élu ? Jamais de la vie. Au contraire, et curieusement on retrouve cela dans le fondamentalisme musulman – ainsi que l'observait la semaine dernière dans *L'Espresso* Hamed Abdel-Samad. C'est là que se rejoignent le culte fanatique de la tradition, l'exaltation du héros et le « *viva la muerte* », la soumission de la femme, le sens de la guerre permanente et l'idéal fasciste du Livre et du Mousqueton. Toutes ces idées, les Italiens les ont très peu assimilées (sauf les terroristes de droite et de gauche, mais eux aussi plus enclins à faire mourir les autres qu'à se sacrifier en kamikazes), et la preuve en est la façon dont a fini la Seconde Guerre mondiale. Paradoxalement, l'affrontement volontaire de la mort n'a eu lieu qu'à un seul moment, final et tragique, entre les ultimes rafales de Salò et les partisans. Une minorité.

En revanche, qu'a proposé le néo-capitalisme, et ses déclinaisons jusqu'au berlusconisme ? D'acheter de droit, plutôt à crédit, une voiture, un frigo, une machine à laver et une télévision, de considérer l'évasion fiscale comme une exigence très humaine, de passer ses soirées à se divertir, jusqu'à la contemplation de danseuses à demi nues (et, à l'extrême limite, aujourd'hui, la pornographie *hard* à portée de clic), de ne pas trop s'intéresser à la politique en allant de moins en moins voter (c'est au fond le modèle américain), de limiter le nombre d'enfants pour prévenir des problèmes économiques, en somme d'essayer de vivre agréablement en évitant trop de sacrifices. La majorité de la société italienne s'est adaptée avec enthousiasme à ce modèle. Et ceux qui se sacrifient pour aller porter secours aux désespérés du tiers-monde restent une faible minorité. Des gens qui – de l'avis de tous – l'ont bien cherché, au lieu de rester tranquillement chez eux devant la télévision.

1. Allusion à l'enlèvement en 1973 de John Paul Getty Junior, 17 ans, par des bergers sardes. Comme son grand-père John Paul Getty Premier refuse de payer la rançon astronomique, les ravisseurs envoient à sa famille ce message : « Voici l'oreille de Paul. Si vous ne payez pas dans les dix jours qui viennent, l'autre oreille vous parviendra. En d'autres termes, vous le recevrez en petits morceaux. » Il finira par être libéré mais ne se remettra jamais de sa captivité.

2. Leonarda Cianciulli est une diseuse de bonne aventure, tueuse en série et cannibale italienne, connue sous le pseudonyme de la *Saponificatrice de Correggio*. Elle a assassiné trois femmes entre 1939 et 1940, et a transformé leurs corps en savon et gâteaux.

3. Place de Milan où, le 28 avril 1945, les corps suppliciés de Mussolini et Clara Petacci furent exposés, pendus par les pieds. Quant au tribun Cola di Rienzo, il fut tué le 8 octobre 1354 par une foule en colère et son corps resta exposé deux jours et une nuit, avant d'être brûlé.

4. L'abbaye de Clairvaux.

5. On raconte que Dante, entendant un jour un forgeron qui estropiait ses sonnets, entra dans sa boutique et balança dans la rue tous ses outils, et en réponse à l'ouvrier qui récriminait haut et fort en déplorant la perte de ses instruments de travail il lui aurait dit : « Toi tu chantes mes sonnets de travers, moi je n'ai pas d'autre métier et tu me le gâtes. »

6. Retranscrite ici littéralement en français.

7. Qui se réfère ou appartient aux faisceaux du lecteur, symbole du fascisme. Il y avait les *littoriali della cultura e dell'arte* ou *dello sport*, des compétitions auxquelles pouvaient participer les étudiants inscrits aux Groupes des fascistes universitaires (GUF).

Diverses formes de racisme

Philosopher au féminin

La vieille affirmation philosophique, selon laquelle l'homme est capable de penser l'infini alors que la femme donne du sens au fini, peut être lue de mille façons : par exemple, comme l'homme ne peut pas faire les enfants, il se console avec les paradoxes de Zénon. C'est à partir de telles assertions que s'est répandue l'idée que l'histoire (au moins jusqu'au ^{xx}^e siècle) nous a fait connaître de grandes poétesses et de très grandes écrivaines, et des scientifiques dans diverses disciplines, mais pas de femmes philosophes ni de femmes mathématiciennes.

C'est à partir de telles distorsions que s'est longtemps fondée la conviction que les femmes n'étaient pas portées sur la peinture, sauf les habituelles Rosalba Carriera ou Artemisia Gentileschi. Certes, tant qu'il s'agissait de réaliser des fresques à l'église, monter en jupe sur un échafaudage n'était pas chose décente, et diriger un atelier avec trente apprentis n'était pas un métier de femme, mais dès qu'il a été possible de peindre sur chevalet, les femmes peintres ont commencé à poindre. Cela reviendrait un peu à dire que les juifs ont été forts dans de nombreux arts, mais pas en peinture, jusqu'à ce que vienne Chagall. Il est vrai que leur culture était éminemment auditive et pas visuelle, que la divinité ne devait pas être représentée en images, mais il y a une production visuelle d'un indubitable intérêt dans de nombreux manuscrits hébraïques. Le problème est qu'il était difficile, dans les siècles où les arts figuratifs étaient aux mains de l'Église, qu'un juif soit encouragé à peindre des madones et des crucifixions, et ce serait comme s'étonner de ce qu'aucun juif ne soit devenu pape.

Les chroniques de l'université de Bologne mentionnent des professeures

comme Bettisia Gozzadini et Novella d'Andrea, si belles qu'elles devaient faire cours derrière un voile afin de ne pas troubler leurs étudiants, mais elles n'enseignaient pas la philosophie. Les manuels de philosophie ne citent aucune femme professant la dialectique ou la théologie. Héloïse, très brillante et malheureuse étudiante d'Abélard, avait dû se contenter de devenir abbesse.

Cela dit, le problème des abbesses n'est pas à négliger, et une femme-philosophe de notre temps, Mariateresa Fumagalli, leur a consacré de nombreuses pages. L'abbesse était une autorité spirituelle, organisationnelle, politique, et remplissait d'importantes fonctions intellectuelles dans la société médiévale. Un bon manuel de philosophie doit compter, parmi les protagonistes de l'histoire de la pensée, de grandes mystiques comme Catherine de Sienne, sans oublier Hildegarde de Bingen dont les visions métaphysiques et prospectives sur l'infini nous donnent encore aujourd'hui du fil à retordre.

Objecter que la mystique n'est pas de la philosophie n'a aucun sens, car toutes les histoires de la philosophie font une place à de grands mystiques comme Suso, Tauler ou Maître Eckhart. Et dire que souvent la mystique féminine accorde une importance plus grande au corps qu'aux idées abstraites, cela équivaldrait à dire que les manuels de philosophie doivent éliminer, que sais-je, Merleau-Ponty.

Depuis longtemps, les féministes ont élu comme leur héroïne Hypatie qui, à Alexandrie au ^v^e siècle, professait la philosophie platonicienne et la haute mathématique. Hypatie est devenue un symbole, mais hélas il n'est resté de ses œuvres que la légende, car elles ont toutes été perdues, et elle aussi a été perdue, mise littéralement en pièces par une horde de chrétiens enragés, rameutés selon certains historiens par ce Cyrille d'Alexandrie qui, même si ce n'est pas grâce à cela, a ensuite été fait saint. Mais n'y a-t-il qu'Hypatie ?

Il y a moins d'un mois, est sorti en France (chez Arléa) un petit livre, intitulé *Histoire des femmes philosophes*. Si l'on s'interroge sur l'auteur, Gilles Ménage, on découvre qu'il vivait au ^{xvii}^e siècle, qu'il était le précepteur latiniste de Madame de Sévigné et de Madame de Lafayette, et que son livre, publié en 1690, s'intitulait *Historia Mulierum Philosopharum*. Et l'on n'y trouve pas que la seule Hypatie : bien que consacré principalement à l'âge classique, l'ouvrage de Ménage nous présente une série de figures passionnantes, Diotime la socratique, Arété de Cyrène, Nicaréte de Mégare, Hipparchia la cynique, Théodora la péripatéticienne (au sens philosophique

du terme), Léonce l'épicurienne, Thémistoclée la pythagoricienne, et Ménage, en consultant les textes antiques et les œuvres des pères de l'Église, en avait répertorié au moins soixante-cinq, même s'il avait conçu l'idée de philosophie en un sens très large. Si l'on songe que, dans la société grecque, la femme restait confinée à la maison, que les philosophes préféraient lutiner les jeunes garçons plutôt que les jeunes filles, et que pour jouir d'une notoriété publique la femme devait être une courtisane, on comprend l'effort qu'ont dû faire ces penseuses pour pouvoir s'affirmer. D'ailleurs, c'est en tant que courtisane, fût-elle de qualité, qu'est évoquée Aspasia, en oubliant qu'elle était versée en rhétorique et philosophie, et que (d'après Plutarque) Socrate la fréquentait avec intérêt.

Je suis allé feuilleter au moins trois encyclopédies philosophiques actuelles et, de ces noms, je n'en ai trouvé aucun (sauf Hypatie). Ce n'est pas qu'il n'ait pas existé de femmes qui philosophent. C'est que les philosophes ont préféré les oublier, sans doute après s'être approprié leurs idées.

2003

Où est l'antisémitisme ?

Une série d'événements récents (pas seulement des attentats, mais aussi des sondages préoccupants) a fait réémerger au premier plan la question de l'antisémitisme. Il est difficile de distinguer l'opposition à la politique de Sharon (sur laquelle s'accordent tant de juifs) de l'anti-israélisme, et ce dernier de l'antisémitisme, mais c'est une tendance de l'opinion publique et des mass media de tout mettre dans le même sac. En outre, il semble que l'opinion publique occidentale repose sur deux pensées consolatrices : l'antisémitisme est une question arabe, et pour l'Europe il ne concerne qu'une mince frange de skinheads.

L'Europe n'a jamais su distinguer entre antisémitisme religieux, populaire et « scientifique ». L'antisémitisme religieux est certainement responsable de l'antisémitisme populaire : dire que les juifs étaient un peuple déicide a justifié de nombreux pogroms, car il était difficile aussi, de la part des peuples européens, d'assimiler des membres de la diaspora bien décidés à conserver leurs traditions. Les adeptes d'un culte du Livre, et donc de la lecture, dans un univers d'analphabètes, apparaissaient comme de dangereux

intellectuels qui parlaient une langue inconnue. Par antisémitisme « scientifique », j'entends celui qui soutient, avec des arguments historico-anthropologiques, la supériorité de la race aryenne sur la race juive, et la doctrine politique du complot juif pour la conquête du monde chrétien, dont *Les Protocoles des Sages de Sion* sont l'une des expressions majeures. Et cela est aussi un produit de l'intelligentsia laïque européenne.

Dans le monde arabe, il n'existe pas d'antisémitisme théologique, car le Coran reconnaît la tradition des grands patriarches de la Bible, d'Abraham à Jésus. Dans la période de leur expansion, les musulmans ont été assez tolérants à l'égard des hébreux et des chrétiens : citoyens de seconde zone, ils pouvaient, dans la mesure où ils payaient leurs impôts, pratiquer leur religion et développer leur commerce. N'étant pas religieux, l'antisémitisme islamique est aujourd'hui de nature exclusivement ethnico-politique (les motivations religieuses viennent en renfort, pas en fondement). Si les sionistes du ^{xix}^e siècle avaient établi le nouvel État d'Israël dans l'Utah, les Arabes ne seraient pas antisémites. Je ne voudrais pas être mal compris : pour des raisons historiques et religieuses, les juifs avaient tous les droits d'aspirer à la Palestine, leur introduction a été pacifique un siècle durant, ils sont légitimés à y rester, c'est un droit qu'ils ont conquis par leur travail. Mais l'antisémitisme arabe est territorial, pas théologique.

En revanche, la responsabilité européenne est beaucoup plus grave. L'antisémitisme populaire soutenu par l'antisémitisme religieux a engendré des massacres, locaux et pas programmés. Le véritable antisémitisme « scientifique » naît à la fin du ^{xviii}^e siècle et au ^{xix}^e siècle, non pas en Allemagne mais à certains égards en Italie, et dans la France légitimiste. C'est en France que se font jour les théories du racisme, c'est-à-dire des racines ethniques des civilisations, et c'est entre France et Italie que s'élabore la théorie du complot juif, responsable d'abord des horreurs de la Révolution française puis d'une conspiration visant à soumettre la civilisation chrétienne. L'histoire a prouvé que les *Protocoles* sont un produit de jésuites légitimistes et de services secrets franco-russes, et c'est plus tard qu'ils ont été adoptés comme une œuvre indiscutable tant par les réactionnaires tsaristes que par les nazis. Même sur Internet, la majeure partie des sites antisémites arabes se fonde sur cet antisémitisme « scientifique » européen.

Le député Gianfranco Fini s'efforce de dissocier l'antisémitisme de l'histoire de son parti politique (Alleanza Nazionale), et on doit lui donner

acte de cela. Mais si vous allez dans n'importe quelle librairie spécialisée vous trouverez, à côté des livres d'occultisme sur le Graal, les discours de Mussolini et les *Protocoles*. Curieux mélange dont se servait un idéologue de la droite italienne, toujours présent dans ces librairies, Julius Evola.

Naturellement, il existe des organisations terroristes qui, indépendamment de Fassino ou D'Alema, se proclament « communistes ». Mais la gauche italienne a gagné sur le terrain, avec ses morts, le droit de se différencier de ces franges extrémistes, en soutenant l'État contre la dérive terroriste. Celui qui met tout dans le même sac, c'est Berlusconi qui – tout en étant politiquement efficace – ne représente pas pour autant une autorité culturelle. La droite du député Fini en a-t-elle fait autant ? Est-elle disposée à dire que Julius Evola, quand il n'était pas un fou plutôt sympathique, scientifiquement répréhensible mais narrativement plaisant, était un antisémite forcené et n'a pas renoncé à l'être, même après la guerre ? Qui doit s'occuper, à l'école et au cours de la formation continue pour adultes, de réfuter les folies de l'antisémitisme « scientifique » dont était complice, dans les numéros délirants de la *Défense de la race*, le député Almirante ?

C'est un devoir et une nécessité de nous défendre du terrorisme arabe. Mais en combattant, au moins, sur le plan d'une éducation continue, les ennemis que nous avons chez nous, et qui sont les inspireurs de l'antisémitisme arabe.

2003

Qui a dit de se voiler ?

Sur le voile, on a dit tout et son contraire. La position exprimée par Prodi me paraît plutôt sensée : si par voile on entend cette sorte de foulard qui laisse le visage découvert, alors le porte qui veut (d'ailleurs, si un jugement esthétique dépassionné ne semble pas irrévérencieux, il anoblit le visage et fait ressembler toutes les femmes à des madones d'Antonello de Messine). En revanche, c'est différent pour toute forme de voile qui empêcherait l'identification du visage, car la loi ne le permet pas. Bien entendu, une telle interdiction pourrait donner lieu à d'autres débats, parce qu'on devrait prohiber aussi les masques du carnaval (et si vous vous rappelez *Orange Mécanique*, avec un masque amusant on peut commettre des crimes atroces).

Mais disons que ce sont là des problèmes marginaux.

S'il y a signe dans tous les cas où, pour reprendre la définition de Peirce, « quelque chose tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre¹ », le voile musulman est un phénomène sémiotique, comme le sont les uniformes, dont la fonction première n'est pas de protéger les corps des intempéries, ou encore les coiffes (elles aussi souvent très gracieuses) des bonnes sœurs. C'est pourquoi le voile suscite autant de discussions, alors que nous n'avons jamais débattu du fichu dont se coiffaient nos paysannes de jadis, qui n'avait aucune valeur symbolique.

Le voile est critiqué car il serait porté pour affirmer une identité. Mais il n'est pas interdit d'afficher une identité ou une appartenance ; on le fait en portant l'insigne d'un parti, la robe de bure d'un capucin ou une tunique orange et le crâne rasé. La question intéressante à poser est de savoir si les musulmanes doivent le porter parce que le Coran l'impose. Or, vient de paraître le livre *Islam* (Electa, 2006) de Gabriele Mandel Khân, vicaire général pour l'Italie de la confrérie soufie Jerrahi Halveti, qui me semble une excellente introduction à l'histoire, la théologie, les us et coutumes du monde musulman. Il y est spécifié que le voile couvrant le visage et les cheveux est un usage préislamique, parfois dû à des raisons climatiques, mais n'est pas prescrit par la Sourate 24 du Coran toujours citée dans ces cas, qui invite en revanche seulement à se couvrir le sein.

Craignant que la traduction de Mandel soit un peu, comment dire, moderniste-modérée, je suis allé chercher sur Internet le Coran dans la traduction italienne de Hamza Piccardo, sous le contrôle doctrinal de l'Union des Communautés et Organisations Islamiques en Italie, et j'ai trouvé le passage entier : « Et dis aux croyantes de baisser leurs regards, et d'être chastes, et de ne montrer de leurs atours que ce qui en paraît ; et de laisser descendre leur voile jusque sur leurs poitrines et de ne pas montrer leurs atours à d'autres qu'à leurs maris, à leurs pères, aux pères de leurs maris, à leurs fils, aux fils de leurs maris, à leurs frères, aux fils de leurs frères, aux fils de leurs sœurs, à leurs dames, ou aux esclaves qu'elles possèdent, ou aux domestiques mâles qui n'ont pas de désir, aux garçons impubères qui n'ont pas d'intérêt pour les parties cachées des femmes². » Par scrupule, je suis allé consulter le Coran dans la traduction classique d'Alessandro Bausani, grand spécialiste de l'Iran, et là aussi je trouve, avec peu de variations lexicographiques, la prescription « et qu'elles se couvrent le sein d'un

voile ».

Pour moi qui ne parle pas arabe, trois témoignages de provenance aussi différente me suffisent. Le Coran invite simplement à la pudeur, et s'il avait été écrit aujourd'hui en Occident, il inviterait aussi à se couvrir le nombril, car c'est désormais en Occident que se pratique la danse du ventre dans la rue.

Qui était alors celui qui invitait les femmes à se voiler ? Mandel éprouve une certaine satisfaction à révéler qu'il s'agit de saint Paul (première lettre aux Corinthiens), mais Paul limitait ce devoir aux femmes qui prêchent et prophétisent. Or, toujours bien avant le Coran, Tertullien (qui était certes montaniste hétérodoxe mais malgré tout chrétien) dans *De l'ornement des femmes* écrit : « Soyez persuadées que vous ne devez tâcher de plaire qu'à vos maris. Or vous leur plairez autant que vous aurez soin de déplaire aux autres. Ne craignez rien, une femme ne paraît point laide à son époux [...]. Un mari, quel qu'il soit, exige de sa femme une chasteté inviolable plus que tout autre chose. Un chrétien ne doit pas faire attention à la beauté [...]. Ce que je viens de dire n'est pas pour vous inspirer des manières rustiques et dégoûtantes [...]. Mon dessein est seulement de vous remontrer jusqu'à quel point et suivant quelles lois vous pouvez prendre soin de votre corps, en sorte que la pudeur n'y soit pas intéressée. Il ne faut point aller au-delà de ce qu'exigent une modeste bienséance et une honnête propreté. Il faut commencer par plaire au Seigneur. Ce qui l'offense grièvement, c'est l'extravagante attention qu'ont plusieurs femmes à user de cent sortes d'ingrédients pour rendre leur peau blanche et unie, pour farder leur visage, pour colorer leurs joues avec du vermillon, pour noircir leurs yeux avec de la suie. [...] En vain vous cherchez à paraître magnifiquement ornées ; en vain vous employez les gens les plus habiles dans l'art d'accommoder les cheveux : Dieu veut que vous soyez voilées, pourquoi ? sans doute afin qu'on ne voie pas la tête de certaines femmes³. » Et voilà pourquoi dans toute l'histoire de la peinture tant la Madone que les femmes pieuses paraissent voilées, comme tant de gracieuses musulmanes.

2006

Les contradictions de l'antisémitisme

Daniel Barenboïm a contacté un grand nombre d'intellectuels du monde entier pour qu'ils signent un appel sur la tragédie qui se déroule en Palestine. Cet appel est à première vue une évidence, et demande au fond que l'on sollicite avec tous les moyens possible une médiation énergique. Mais il est significatif qu'il soit lancé par un grand artiste israélien : signe que même les esprits les plus lucides et réfléchis d'Israël réclament que l'on renonce à se demander de quel côté sont la raison ou le tort, et que l'on donne vie à la cohabitation des deux peuples. S'il en est ainsi, on pourrait comprendre les manifestations de protestation politique contre le gouvernement israélien, sauf qu'elles se font en général sous le signe de l'antisémitisme. Si ce ne sont pas les participants eux-mêmes qui font profession explicite d'antisémitisme, ce sont les journaux, dans lesquels je lis, comme si c'était la chose la plus évidente du monde, « manifestation antisémite à Amsterdam » et le tout à l'avenant. C'est apparemment si normal qu'il paraît anormal de trouver cela anormal. En ce cas, définirions-nous anti-aryenne une manifestation politique contre le gouvernement Merkel, ou anti-latine une manifestation contre Berlusconi ?

Une *Bustina* n'est sans doute pas le lieu où l'on pourra traiter le problème millénaire de l'antisémitisme, de ses résurgences pour ainsi dire saisonnières, de ses diverses racines. Une attitude qui survit pendant deux mille ans à quelque chose de la foi religieuse, du credo fondamentaliste, on pourrait la définir comme l'une des nombreuses formes de fanatisme qui ont contaminé notre planète au cours des siècles. Si beaucoup croient à l'existence du diable qui complot pour nous conduire à la damnation, pourquoi ne devrait-on pas croire au complot juif pour la conquête du monde ?

Mais j'aimerais mettre en relief le fait que l'antisémitisme, comme toutes les attitudes irrationnelles et aveuglément fidéistes, vit de contradictions, ne les perçoit pas, au contraire il s'en nourrit sans gêne. Par exemple, dans les classiques de l'antisémitisme du ^{xix}^e siècle circulaient deux lieux communs, tous deux utilisés selon les cas : le premier est que le juif, par le fait de vivre dans des endroits exigus et obscurs, était plus sensible que les chrétiens aux infections et aux maladies (donc redoutable), le second était que pour de mystérieuses raisons il se montrait plus résistant aux pestilences et autres épidémies, en plus il était très sensuel et épouvantablement fécond, donc dangereux comme envahisseur du monde chrétien.

Un autre lieu commun a été amplement traité tant par la droite que par la

gauche, et je prends comme exemple un classique de l'antisémitisme socialiste (Toussenel, *Les Juifs rois de l'époque*, 1847) et un classique de l'antisémitisme catholique légitimiste (Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, 1869). Dans les deux textes, on remarque que les juifs ne se sont jamais adonnés à l'agriculture, restant ainsi en dehors de la vie productive de l'État où ils demeuraient ; en revanche, ils s'étaient totalement voués à la finance, à la possession de l'or parce qu'étant nomades par nature, et prompts à abandonner l'État qui les hébergeait, emportés par leurs espérances messianiques, ils pouvaient facilement transporter avec eux toute leur richesse. Mais d'autres textes antisémites de l'époque, jusqu'aux tristement célèbres *Protocoles*, les accusaient d'attenter à la propriété foncière pour s'emparer des champs.

L'antisémitisme, nous l'avons dit, ne craint pas les contradictions. Or, il est avéré que l'une des caractéristiques essentielles des juifs israéliens est d'avoir cultivé leurs terres de Palestine avec des méthodes très modernes en construisant des fermes modèles, et s'ils se battent, c'est pour défendre un territoire sur lequel ils vivent stablement. C'est précisément cela, entre autres, que l'antisémitisme arabe leur reproche, tant il est vrai qu'il se fixe comme projet principal de détruire l'État d'Israël.

En somme, pour l'antisémite, si le juif est de passage chez lui cela lui pose problème, s'il reste chez lui cela lui pose problème aussi. Je sais très bien quelle sera l'objection : l'endroit où est Israël était territoire palestinien. Mais il n'a pas été conquis par la violence et la décimation des autochtones, comme l'Amérique du Nord, voire par la destruction d'États dirigés par leur monarque légitime, comme l'Amérique du Sud, mais au cours de lentes migrations et installations auxquelles personne ne s'était opposé.

En tout cas, si vous avez un problème avec un juif qui, chaque fois que vous critiquez la politique d'Israël, vous accuse d'antisémitisme, tous ceux qui traduisent aussitôt toute critique envers la politique israélienne en termes d'antisémitisme font naître une sensation bien plus inquiétante.

2009

Quelle honte, nous n'avons pas d'ennemi !

J'ai déjà eu l'occasion de raconter dans cette rubrique mes aventures avec

les chauffeurs de taxi. Elles sont plus intéressantes à New York qu'ailleurs, et ce pour trois raisons. Tout d'abord, les chauffeurs de taxi sont de toutes origines, langues et couleurs ; une plaque indique leur nom, et c'est chaque fois amusant de deviner si le chauffeur est turc, malais, grec, juif russe, etc. Nombre d'entre eux sont branchés en continu sur la radio, un émetteur qui parle dans leur langue et diffuse leurs chansons, si bien que parfois, aller du Village à Central Park, c'est comme voyager à Katmandou.

Ensuite, à New York, on n'est pas chauffeur de taxi à vie, on l'est provisoirement ; on peut donc trouver au volant un étudiant, un banquier chômeur, un immigré de fraîche date. Enfin, les chauffeurs de taxi se succèdent par groupes : à une période, ils sont en majorité tous grecs, puis tous pakistanais, puis tous portoricains, etc. Cela permet de faire des observations sur les vagues migratoires, et le succès de leurs ethnies : quand un certain groupe disparaît des taxis, cela signifie qu'il a fait fortune, ils se sont passé le mot et ont tous investi le domaine des bureaux de tabac ou des marchands de légumes, ils se transfèrent dans une autre zone de la ville, ils gravissent un échelon social.

Ainsi, à part les différences psychologiques individuelles (l'hystérique, le brave type sympa, l'engagé politique, l'anti-quelque-chose, etc.), le taxi est un excellent observatoire sociologique.

La semaine dernière, je suis tombé sur un gars de couleur, avec un nom difficile à déchiffrer, et il m'a expliqué qu'il était pakistanais. Alors, il m'a demandé d'où je venais (à New York, on vient toujours d'ailleurs), je lui ai dit que j'étais italien, et il a commencé à m'interroger. Il semblait très intéressé par l'Italie, mais j'ai ensuite compris que ça l'intéressait parce qu'il en ignorait tout, il ne savait pas où elle était exactement, ni quelle langue on y parlait (en général, quand on dit au chauffeur de taxi qu'en Italie on parle italien, il se montre toujours surpris, car il pense que désormais on parle partout anglais).

Je lui ai tracé une rapide description de la péninsule, avec les montagnes au milieu et plein de côtes tout autour, avec beaucoup de très belles villes. Il m'a demandé combien nous étions, il a été frappé de voir que nous étions si peu nombreux. Puis il a voulu savoir si nous étions tous blancs ou de race mixte, et j'ai essayé de lui donner une idée d'un pays initialement tout blanc, mais qui a désormais des Noirs, mais moins qu'en Amérique. Naturellement, il m'a interrogé sur le nombre de Pakistanais en Italie et a été peiné d'apprendre

qu'il y en avait quelques-uns, mais bien moins que des Philippins ou des Africains, et il a dû se demander pourquoi ses compatriotes évitaient ce pays.

J'ai fait la gaffe d'ajouter qu'il y avait aussi des Indiens et il m'a regardé avec hostilité : j'avais eu tort d'associer deux peuples si différents, et de lui parler de gens aussi désagréablement inférieurs.

Enfin, il m'a demandé quels étaient nos ennemis. À mon « Pardon ? », il m'a expliqué patiemment qu'il voulait savoir avec quels peuples nous étions actuellement en guerre pour des revendications territoriales, des haines ethniques, d'incessantes violations de frontières, etc. Je lui ai dit que nous n'étions en guerre avec personne. Toujours patiemment, il m'a expliqué qu'il voulait savoir quels étaient nos adversaires historiques, ceux qui nous massacrent et ceux que nous massacrons. Je lui ai répété que nous n'en avions pas, que la dernière guerre, nous l'avions faite il y a plus d'un demi-siècle, et d'ailleurs sans savoir qui étaient les ennemis et qui étaient les alliés. Il n'était pas satisfait : il exprimait clairement sa conviction que je lui mentais. Comment pouvait-il exister un peuple sans ennemis ?

La chose s'est arrêtée là, je suis descendu en lui laissant deux dollars de pourboire pour le dédommager de notre pacifisme indolent, puis il m'est arrivé ce phénomène que les Français appellent l'esprit d'escalier, car c'est lorsque vous descendez les escaliers après avoir parlé avec quelqu'un que vous vient soudain à l'esprit la réponse que vous auriez dû lui faire, la bonne réplique qui ne vous était pas venue à l'esprit sur le moment.

J'aurais dû lui dire qu'il est inexact de prétendre que les Italiens n'ont pas d'ennemis. Ils n'ont pas d'ennemis extérieurs, et en tout cas, ils ne sont pas d'accord pour dire qui seraient ces ennemis, parce qu'ils sont sans cesse en guerre, mais à l'intérieur. Les Italiens se font la guerre entre eux, autrefois ville contre ville, hérétiques contre orthodoxes, puis classe contre classe, parti contre parti, courant de parti contre courant du même parti, puis région contre région, et enfin gouvernement contre magistrature, magistrature contre pouvoir économique, télévision publique contre télévision privée, alliés de coalition contre alliés de la même coalition, département contre département, journal contre journal.

Je ne sais pas s'il aurait compris, mais au moins je n'aurais pas donné la mauvaise image d'appartenir à un pays sans ennemis.

Boycottons les latinistes israéliens ?

En janvier 2003 je regrettais dans une chronique que la revue anglaise *The Translator*, dirigée par Mona Baker, éditrice estimée d'une *Encyclopedia of Translation Studies*, ait décidé (pour protester contre la politique de Sharon) de boycotter les institutions universitaires israéliennes, raison pour laquelle elle avait demandé à deux spécialistes israéliens, membres du comité de direction, de donner leur démission. Soit dit en passant, de notoriété publique ils étaient tous deux opposés à la politique de leur gouvernement, mais cela importait peu à Mona Baker.

J'observais qu'il faut distinguer la politique d'un gouvernement (voire la Constitution d'un État) et les ferments culturels qui agitent un pays. Implicitement, je notais que tenir tous les citoyens d'un pays pour responsables de la politique de leur gouvernement était une forme de racisme. Entre ceux qui se comportent ainsi et ceux qui affirment que, puisque des Palestiniens commettent des attentats terroristes, il faut bombarder l'ensemble des Palestiniens, il n'y a aucune différence.

Or, un manifeste de l'Italian Campaign for the Academic & Cultural Boycott of Israel a été présenté à Turin qui, toujours pour censurer la politique du gouvernement israélien, affirme que « les universités, les universitaires et les intellectuels israéliens, dans leur quasi-totalité, ont joué et jouent un rôle de soutien envers leurs gouvernements et sont complices de leurs politiques. Les universités israéliennes sont aussi les lieux où se réalisent certains des plus importants projets de recherche, à des fins militaires, sur de nouvelles armes basées sur les nanotechnologies et sur des systèmes technologiques et psychologiques de contrôle et d'oppression de la population civile ».

Il appelle donc à ne pas participer à toute forme de coopération académique et culturelle, de collaboration ou de projets conjoints avec les institutions israéliennes ; à soutenir un boycott global des institutions israéliennes au niveau national et international, y compris la suspension de tout type de financements et subsides versés à ces institutions.

Je n'approuve absolument pas la politique du gouvernement israélien et j'ai vu avec grand intérêt la déclaration de nombreux juifs européens opposés à l'expansion des colonies israéliennes (déclaration qui, avec les protestations qu'elle a suscitées, montre qu'il y a une dialectique enflammée sur ces

problèmes dans le monde hébreu, à l'intérieur et à l'extérieur d'Israël). Mais je trouve mensonger de dire que « les universitaires et les intellectuels israéliens, dans leur quasi-totalité, ont joué et jouent un rôle de soutien envers leurs gouvernements », car nous savons tous combien d'intellectuels israéliens ont polémique et polémiquent sur ces thèmes.

Devons-nous nous abstenir d'inviter à un congrès de philosophie tout philosophe chinois, au seul prétexte que le gouvernement de Pékin censure Google ?

Pour sortir de cette brûlante question israélienne, si jamais on apprenait que les départements de physique de l'université de Téhéran ou de Pyongyang collaborent activement à la construction de la bombe atomique de ces pays, je peux comprendre que les départements de physique de Rome ou d'Oxford préfèrent interrompre tout rapport institutionnel avec ces lieux de recherche. Mais je ne comprends pas pourquoi on devrait interrompre aussi tout rapport avec les départements d'histoire de l'art coréen ou de littérature perse antique.

Je vois que mon ami Gianni Vattimo a participé au lancement de ce nouvel appel au boycott. Eh bien, faisons (par l'absurde !) l'hypothèse que, dans certains pays étrangers, le bruit coure que le gouvernement Berlusconi attende au sacro-saint principe démocratique de la séparation des pouvoirs en délégitimant la magistrature, et qu'il se prévaut du soutien d'un parti résolument raciste et xénophobe. Gianni Vattimo aimerait-il qu'en signe d'opposition à ce gouvernement, les universités américaines ne l'invitent plus en tant que *visiting professor*, et que des comités spéciaux pour la défense du droit se chargent d'éliminer toutes ses publications des bibliothèques américaines ? Moi je crois qu'il crierait à l'injustice et affirmerait qu'agir ainsi équivaut à juger tous les juifs responsables de déicide, juste parce que le Sanhédrin ce vendredi saint était de mauvaise humeur.

Il n'est pas vrai que tous les Roms sont voleurs, tous les prêtres pédophiles et tous les spécialistes de Heidegger nazis. Et donc n'importe quelle position politique, n'importe quelle polémique à l'égard d'un gouvernement, ne doit pas impliquer un peuple entier ou une culture entière. Et cela vaut en particulier pour la république du savoir, où la solidarité entre chercheurs, artistes et écrivains du monde entier a toujours été un moyen de défendre, au-delà de toute frontière, les droits de l'homme.

Subjonctifs et tabassage

Il y a quinze jours, j'ai protesté contre un appel à boycotter les institutions universitaires et les intellectuels israéliens, signé par mon ami Gianni Vattimo. Je ne mettais pas en question le désaccord que l'on peut manifester à l'égard de la politique du gouvernement israélien, je disais que l'on ne peut soutenir, comme le faisait cet appel, que « les universitaires et les intellectuels israéliens, dans leur quasi-totalité, ont joué et jouent un rôle de soutien envers leurs gouvernements ». Nous savons tous combien d'intellectuels israéliens polémiquent sur ces thèmes.

Or je reçois une lettre très courtoise de Vattimo et, en même temps, des messages de lecteurs qui partagent ses idées. Vattimo écrit : « Je me sens comme quelqu'un à qui l'on reprocherait l'utilisation impropre d'un subjonctif – je comprends combien les mots et la syntaxe sont importants pour toi, sémioticien – dans un débat sur le tabassage de l'école Diaz⁴... La question essentielle était : combien d'intellectuels de ton envergure ou, pardon, un peu moins grands, ont-ils pris publiquement position sur le massacre de Gaza ? Et maintenant, combien protestent pour Chomsky bloqué à la frontière⁵ ? »

Or, à propos du tabassage de l'école Diaz, moi je ne reprochais pas à Vattimo de mal utiliser les subjonctifs, mais de vouloir tabasser par rétorsion l'ensemble des policiers italiens. Idée qui, j'imagine, serait désavouée par toute personne de bon sens. Si, pour les erreurs de quelqu'un, on condamne une catégorie entière, voire un peuple, on ne fait peut-être pas de l'antisémitisme mais on fait certainement du racisme. La question essentielle qu'il évoque n'était pas pourquoi on ne parle pas de Gaza (abominable histoire) ou de l'exécrable interdiction de transit de Chomsky (lequel s'était d'ailleurs prononcé contre le boycott). La question essentielle concernait le boycott.

Toutes les lettres que j'ai reçues s'efforcent de m'énumérer tous les arguments contre la politique du gouvernement israélien, oubliant que moi-même j'ai dit que je ne la soutenais pas. Mais mon article demandait si, sur la base d'un refus de la politique d'un gouvernement, on pouvait mettre au ban de la communauté intellectuelle internationale tous les chercheurs, les

scientifiques, les écrivains du pays où opère ce gouvernement.

Il semble que mes objecteurs ne voient aucune différence entre les deux problèmes. Par exemple, Vattimo, pour souligner que dans l'idée du boycott il y a de l'antisionisme mais pas d'antisémitisme, m'écrit : « Ils seraient donc antisémites tous ces nombreux juifs antisionistes qui sentent leur religiosité juive menacée justement par cette politique de puissance ? » Mais c'est justement là où je veux en venir. Si l'on admet, et il serait difficile de ne pas le faire, qu'il y a de très nombreux juifs (en Israël aussi, attention) qui refusent la politique de puissance de leur gouvernement, pourquoi alors lancer un boycott global qui les implique eux aussi ?

Il y a ces jours-ci deux mauvaises nouvelles. La première est que les écoles des extrémistes religieux israéliens ont banni de leur programme les tragédies de Sophocle, *Anna Karénine*, les œuvres de Bashevis Singer et le dernier roman d'Amos Oz. Et là, le gouvernement n'a rien à y voir, les responsables sont les talibans locaux, et nous savons qu'il y a des talibans partout (il y avait même des talibans catholiques qui mettaient Machiavel à l'index). Mais alors (seconde mauvaise nouvelle), pourquoi les boycotteurs turinois se sont-ils comportés en talibans en protestant parce que l'on voulait attribuer le prix du Salon du Livre (et cela fut fait ensuite) à Amos Oz ? En somme, on ne veut pas d'Amos Oz à Mea Shearim (le quartier des fondamentalistes de Jérusalem) ni à Turin (ville consacrée au Saint Suaire). Où doit aller ce juif errant ?

Vattimo persiste à dire qu'être antisioniste n'est pas être antisémite. Je le crois. Je sais très bien que lorsque, il y a deux ans, il a affirmé que j'étais à deux doigts de croire aux *Protocoles des Sages de Sion*, il avait juste voulu faire un de ces bons mots provocateurs dans lesquels il excelle – car aucune personne sensée et ayant fait de bonnes études ne peut lire les *Protocoles* et estimer que cet ensemble d'aveux spontanés se contredisant entre eux est une œuvre authentique (et que les Sages de Sion sont crétins à ce point). Mais Vattimo a dû s'apercevoir que sur Internet, à côté des sites où l'on condamne sa sortie, il y en a de très nombreux qui s'en délectent. Tout bon mot extrémiste risque toujours de stimuler le consensus des insensés.

Mais Vattimo (et comme je le comprends) ne peut renoncer aux bons mots et il conclut : « Ahmadinejad comme menace de destruction d'Israël ? Mais quelqu'un y croit-il vraiment ? » Eh bien, je suis peut-être un sentimental, mais moi, un type qui veut faire disparaître une nation de la surface du monde

me fait un tout petit peu peur. Pour les mêmes raisons qui font que je m'inquiète pour l'avenir des Palestiniens.

2010

Ferme-la, sale intellectuel

La Bustina di Minerva ne paraît que tous les quinze jours, si bien que, si quelque chose me tient à cœur, je dois attendre deux semaines pour en parler. Mais il n'est jamais trop tard. Donc, début mars, dans le *Corriere della Sera*, Ernesto Galli della Loggia (qui n'est pas un dangereux communiste) avait écrit certaines choses qui résonnaient comme des critiques à l'encontre du Parti de la Liberté, et voici que Sandro Bondi, Ignazio La Russa et Denis Verdini, les coordinateurs de ce parti, adressaient une lettre au même quotidien pour exprimer leur désaccord. Je n'entre pas dans le vif du sujet, un opinioniste est libre de critiquer un parti politique et des membres de ce parti sont libres de répondre à ces critiques. Ce qui m'intéresse, c'est le choix lexicographique fait par les représentants du PDL.

Ces derniers écrivaient : « Il y a des critiques [...] qui finissent hélas par être stériles car elles ne naissent pas d'une honnête réflexion sur la réalité, mais d'une pensée autoréférentielle, comme diraient les intellectuels. » Et qu'elles soient typiques d'un « intellectuel », cela ressortait d'autres passages successifs, où l'on pouvait lire que celui qui émet de telles critiques se comporte « comme si les faits n'existaient pas, dans un milieu pratiquement stérile en la seule compagnie de ses livres préférés et de ses très personnelles élucubrations. »

Ce qui est curieux, c'est que, si par intellectuel on entend quelqu'un qui agit par la pensée plutôt que par l'action manuelle, alors les philosophes et les journalistes, mais aussi les banquiers et les assureurs font un travail intellectuel ainsi que, bien sûr, les hommes politiques tels que Bondi (qui entre autres écrivait des poésies), La Russa et Verdini, lesquels, d'après ce que je sais, ne gagnent pas leur vie en piochant la terre. Si l'intellectuel est celui qui travaille avec l'esprit, mais exerce aussi, par sa pensée, une activité critique (quelle que soit la chose qu'il critique et de quelque manière qu'il le fasse), une fois encore les signataires de la lettre devraient considérer leur acte comme un exemple de travail intellectuel.

En fait, le problème est que le mot « intellectuel » a des connotations historiques particulières. Même si l'on a découvert qu'il apparaît pour la première fois en 1864 dans *Le Chevalier des Touches* de Barbey d'Aurevilly, puis en 1879 chez Maupassant et en 1886 chez Léon Bloy, le terme est utilisé systématiquement lors de la tristement célèbre affaire Dreyfus, au moins à partir de 1898, quand un groupe d'écrivains, artistes et scientifiques comme Proust, Anatole France, Sorel, Monet, Renard, Durkheim, sans parler de Zola qui écrira son puissant *J'accuse*, se déclarent convaincus que Dreyfus est victime d'un complot, en grande partie antisémite, et demandent la révision de son procès. Ceux-ci sont définis par Clemenceau comme des intellectuels mais cette définition est aussitôt reprise au sens dénigrant par les représentants de la pensée réactionnaire tels que Barrès et Brunetière, pour parler de gens qui, au lieu de s'occuper de poésie, de sciences ou d'autres mystérieuses spécialités (en somme, de leurs oignons), fourrent leur nez dans des questions sur lesquelles ils ne sont pas compétents, comme les problèmes d'espionnage international et de justice militaire (qui doit justement être laissée aux militaires).

L'intellectuel était donc pour les antidreyfusards quelqu'un qui vivait au milieu de ses livres et de ses abstractions fumeuses et n'avait aucun contact avec la réalité concrète (et il valait donc mieux qu'il la ferme). Cette évaluation péjorative se déduit des polémiques de l'époque mais elle semble singulièrement analogue aux expressions employées dans la lettre de Bondi, La Russa et Verdini.

Or, je n'ose penser que les trois signataires de la lettre, bien que sûrement intellectuels eux aussi (puisqu'ils affichent leur connaissance du terme « autoréférentiel »), le soient au point de maîtriser les polémiques d'il y a cent vingt ans. Simplement, ils ont dans leurs gènes des souvenirs d'antiques habitudes polémiques, comme celle de considérer comme un (sale) intellectuel quiconque penserait (et donc pense) différemment d'eux.

2010

Maris de femmes inconnues

L'Encyclopédie des femmes (www.enciclopediadelledonne.it) enregistre un grand nombre de femmes, de Catherine de Sienne à Tina Pica, parmi

lesquelles beaucoup sont injustement oubliées ; d'autre part, depuis 1690, Gilles Ménage, dans son histoire des femmes philosophes, nous parlait de Diotime la socratique, Arété de Cyrène, Nicarète de Mégare, Hipparchia la cynique, Théodora la péripatéticienne (au sens philosophique du terme), Léonce l'épicurienne, Thémistoclée la pythagoricienne, dont nous savons très peu de choses. Il est juste que beaucoup d'entre elles aient été soustraites à l'oubli.

Ce qui manque, c'est une encyclopédie des épouses. On dit que derrière chaque grand homme il y a une grande femme, à partir de Justinien et Théodora pour arriver, si vous voulez, à Obama et Michelle (il est curieux que l'inverse ne soit pas vrai, voir les deux Elisabeth d'Angleterre) ; mais en général, les épouses, on n'en parle pas. Depuis l'Antiquité classique, celles qui comptaient davantage que les légitimes, c'étaient les maîtresses. Clara Schumann ou Alma Mahler ont fait parler d'elles pour leurs aventures extra ou postmatrimoniales. Au fond, la seule épouse que l'on cite toujours en tant que telle, c'est Xanthippe, et pour en dire du mal.

J'ai eu entre les mains un texte de Pitigrilli qui truffait ses histoires de citations érudites, souvent en se trompant sur les noms (régulièrement Yung au lieu de Jung) et plus souvent encore sur les anecdotes qu'il exhumaient d'on ne sait quel almanach. Dans cette page, il rappelle l'exhortation de saint Paul « *melius nubere quam uri* », mariez-vous si vraiment vous n'en pouvez plus (un bon conseil pour les prêtres pédophiles) mais il observe que la plupart des grands, Platon, Lucrèce, Virgile, Horace et consorts, étaient célibataires. Or ce n'est pas vrai, ou du moins pas tout à fait.

Pour Platon d'accord, nous savons par Diogène Laërce qu'il n'écrivait des épigrammes que pour des jeunes gens très mignons, même si, parmi ses disciples, il avait choisi deux femmes, Lasthénie et Axiothée, et qu'il disait que l'homme vertueux doit convoler en justes noces. On sait que le mariage raté de Socrate lui pesait. Quant à Aristote, d'abord marié à Pythias, puis après la mort de celle-ci uni à Herpyllis, on ne sait si c'était en tant qu'épouse ou concubine, mais en vivant avec elle *more uxorio*, au point de la mentionner affectueusement dans son testament – outre qu'il avait eu d'elle Nicomaque, celui qui a donné le nom à l'une de ses Éthiques.

Horace n'a jamais eu ni femme ni enfant, mais je soupçonne, d'après ses écrits, qu'il s'accordait quelques petites incartades ; Virgile, lui, était si timide qu'il n'osait se déclarer, mais on murmure qu'il avait eu une relation

avec la femme de Varius Rufus. Ovide se maria trois fois. De Lucrèce, les sources antiques ne disent presque rien ; une allusion de saint Jérôme laisse penser qu'il s'est suicidé parce qu'un philtre d'amour l'avait mené à la folie (mais le saint avait tout intérêt à déclarer fou un dangereux athée), et de là, les traditions médiévale et humaniste ont brodé sur une mystérieuse Lucile, épouse ou amante, magicienne ou femme amoureuse qui aurait obtenu le philtre auprès d'une magicienne ; autre version, Lucrèce se serait procuré le philtre tout seul, mais quoi qu'il en soit, Lucile n'a jamais le beau rôle. À moins que Pomponius Letus ait eu tort lorsqu'il affirmait que Lucrèce se serait tué parce qu'il aimait d'un amour malheureux un certain Astérisque (*sic*).

En avançant dans les siècles, Dante a sans cesse fantasmé sur Béatrice, mais avait épousé Gemma Donati, dont il ne parle jamais. Tout le monde pense que Descartes, disparu trop tôt après une vie tumultueuse, était célibataire alors qu'il avait eu une fille, Francine (morte à cinq ans), d'une domestique rencontrée en Hollande, Helena Jans van der Strom, qu'il prit pour compagne pendant quelques années, tout en ne la présentant que comme employée de maison. Toutefois, contrairement à certaines calomnies, il avait reconnu sa fille – et, selon certaines sources, il avait eu d'autres aventures.

En somme, même si l'on donne pour célibataires des ecclésiastiques et d'autres personnages plus ou moins ouvertement homosexuels comme Cyrano de Bergerac (je suis navré de donner une nouvelle si atroce aux fidèles de Rostand) ou Wittgenstein, Kant est le seul grand dont le célibat soit attesté. On ne le dirait pas, mais Hegel était marié, et paraît-il coureur de jupons, avec un enfant naturel, et aussi gros mangeur. Sans parler de Marx, très attaché à sa femme Jenny von Westphalen.

Reste une question : quelle a été l'influence de Gemma sur Dante, d'Helena sur Descartes, et de toutes les nombreuses femmes que l'Histoire passe sous silence ? Et si toutes les œuvres d'Aristote avaient été écrites en réalité par Herpyllis ? Nous ne le saurons jamais. L'Histoire, transcrite par les maris, a condamné les épouses à l'anonymat.

2010

Le retour de l'oncle Tom

Le lecteur qui, par une matinée grise de ce mois de mai pluvieux, trouverait, abandonné dans le train et dépourvu de sa couverture et des premières pages, ce livre (roman ?) de Furio Colombo, se demanderait pourquoi l'auteur s'est remis à faire du Dickens, avec ces enfants faméliques exposés à de féroces punitions corporelles, pourquoi il voudrait réévoquer les vicissitudes du pauvre Rémi de *Sans famille* dans l'ancre de Maître Garofoli, pourquoi il aurait plagié les aventures de « pov' neg' » de la désormais insupportable *Case de l'oncle Tom* ou, pis encore, pourquoi il se serait abaissé à présenter comme actuelles les histoires du Sud américain profond, où les « pov' neg', oui pat'on » étaient expulsés des transports publics. Allons, cher Colombo, nous vivons désormais à une autre époque – heureusement !

Notre lecteur éprouverait toutefois un sentiment de surprise s'il retrouvait ensuite le livre complet avec couverture et préface et voyait qu'il est intitulé *Contro la Lega* [Contre la Ligue] (Laterza, pour seulement neuf euros des horreurs à faire pâlir Stephen King) et ne contient aucune histoire inventée mais un pointilleux compte rendu d'épisodes de racisme et de persécution perpétrés dans diverses communes administrées par la Ligue du Nord. Des épisodes que Furio Colombo, en tant qu'élu, a souvent voulu dénoncer au parlement, recevant un jour, de la part du député léguiste Brigandì, en guise de contre-argumentation motivée, la réponse « Trou du cul » (*sic*).

Dans ce (malheureusement) non-roman, on raconte « une histoire italienne, où carabinieri et gardiens de la paix détruisent à coups de bulldozer les campements nomades, entre deux et trois heures du matin, en terrorisant les enfants » et où, à l'école, les enfants sintis, bien que citoyens italiens, sont assignés à des classes séparées et – à l'instar des enfants étrangers – restent à jeun au moment de la cantine. Le livre commence par l'histoire de la famille Karis : le père, citoyen italien depuis des générations, vivait à Chiari en exerçant le métier de ferrailleur, et une administration imprudente de centre gauche lui avait attribué un préfabriqué de trois pièces ; mais en 2004, l'administration successive de la région padane (avec pour maire le sénateur Ligue du Nord Mazzatorta) a repris le terrain car « le plan d'aménagement avait changé », la maison de Karis a été abattue, la mairie a annulé l'autorisation de résidence, les enfants ne pouvaient plus aller à l'école, et toute la famille s'est retrouvée à vivre entassée dans une caravane ; alors, face à ce cas de nomadisme inacceptable, les gardiens de la paix tapaient la nuit à coups de barres de fer sur le véhicule quand le père se garait pour se reposer

ou faire une pause pipi.

Le livre parle de toute sorte d'immigrés. À Termoli, les pompiers attrapent un vendeur ambulant du Bangladesh, ils le frappent et l'enferment dans le coffre de la voiture de service. À Parme, des gardiens de la paix en civil prennent Emanuel Bonsu, jeune Noir qui se rendait à l'école du soir, ils le bourrent de coups et c'est bien plus tard qu'ils s'aperçoivent qu'il ne dealait pas, comme ils le croyaient. Dans un autobus de Varese, un garçon de quatorze ans ordonne à une gamine voilée de son âge de lui céder sa place, la fille résiste, ses camarades et lui la rouent de coups. À Bergame, dans un bus, une passagère crie qu'on lui a volé son portable, le contrôleur décide que le voleur ne peut être qu'un garçon de couleur, l'autobus est stoppé, le garçon déshabillé, on ne retrouve pas le portable sur lui (bien sûr, le voleur était quelqu'un d'autre), mais soixante-dix euros, le contrôleur confisque la somme et la dame, reconnaissante, l'encaisse en guise de dédommagement.

Nous sommes à peine à la page 11 de ce non-roman et les chapitres suivants font une large place aux sévices subis en Lybie par des désespérés que les militaires italiens ont arrêtés en mer et rendus aux autorités de Kadhafi, puis évoquent les accusations de « gros nez » envers Gad Lerner⁶, en un crescendo d'agréables et romanesques atrocités.

Il est curieux que les Italiens se scandalisent pour quatre diamants et deux ou trois diplômes obtenus contre paiement (décrocher sa licence en Albanie, ne serait-ce pas un indice d'absence de racisme ?) alors que depuis des années ils acceptent qu'arrivent toutes ces choses, que le livre raconte sans fioritures.

2012

Proust et les Boches

Sale temps pour les partisans de l'Union Européenne : de Cameron qui appelle ses compatriotes à décider s'ils en veulent encore (ou s'ils en ont jamais voulu), à Berlusconi qui, un jour se déclare européiste et le lendemain, s'il ne lance pas un appel viscéral aux vieux fascistes, rameute ceux qui estiment qu'avec le retour à la lire tout irait mieux, en passant par la Ligue et son provincialisme hypo-européen, on peut penser que les pères fondateurs de l'Europe unie se retournent dans leur tombe.

Pourtant, tout le monde devrait savoir que la Seconde Guerre mondiale a fait quarante et un millions de morts européens (je précise seulement européens, sans compter les Américains et les Asiatiques) qui se sont massacrés les uns les autres et que depuis, à part le tragique épisode des Balkans, l'Europe a connu soixante-huit (je dis 68) ans de paix ; si l'on racontait à des jeunes que les Français pourraient aujourd'hui se retrancher sur la ligne Maginot pour résister aux Allemands, que les Italiens voudraient briser les reins de la Grèce, que la Belgique pourrait être envahie, que des avions anglais pourraient bombarder Milan, ces jeunes (qui s'apprêtent peut-être à passer une année dans un autre pays du continent grâce au programme Erasmus, et à la fin de cette expérience rencontreront peut-être leur âme sœur qui parle une langue différente de la leur – et dont les enfants grandiront en étant bilingues), ces jeunes penseraient que nous inventons un roman de science-fiction. Et les adultes ne se rendent pas compte qu'ils traversent désormais sans passeport des frontières que leurs pères ou leurs grands-pères avaient franchies un fusil à la main.

Mais l'idée d'Europe ne réussit-elle vraiment pas à attirer les Européens ? Bernard-Henri Lévy a récemment lancé un manifeste passionné pour que l'on retrouve une identité européenne, *Europe ou chaos*, qui commence par une menace inquiétante : « L'Europe n'est pas en crise, elle est en train de mourir. Pas l'Europe comme territoire, naturellement. Mais l'Europe comme Idée. L'Europe comme rêve et comme projet. » Le manifeste a été signé par António Lobo Antunes, Vassilis Alexakis, Juan Luis Cebrián, Fernando Savater, Peter Schneider, Hans Christoph Buch, Julia Kristeva, Claudio Magris, György Konrád et Salman Rushdie (qui n'est pas européen mais avait trouvé en Europe son premier refuge au début de sa persécution). Comme j'avais signé moi aussi, je me suis retrouvé avec quelques-uns des cosignataires, il y a une dizaine de jours, au Théâtre du Rond-Point à Paris, pour un débat sur ces sujets. L'un des thèmes qui a émergé, et sur lequel je suis pleinement d'accord, est qu'il existe une conscience de l'identité européenne, et j'ai cité quelques pages du *Temps retrouvé* de Proust. Nous sommes à Paris durant la Première Guerre mondiale, la ville craint les incursions nocturnes des zeppelins, et l'opinion publique attribue aux Boches haïs toutes sortes de cruautés. Eh bien, dans les pages proustiennes, on respire un air de germanophilie, qui transparaît dans les conversations des personnages. Charlus est germanophile, même si son admiration pour les Allemands semble dépendre non tant d'une identité culturelle que de ses

préférences sexuelles : « [...] notre admiration pour les Français – disait-il – ne doit pas nous faire déprécier nos ennemis [...]. Et vous ne savez pas quel soldat est le soldat allemand, vous ne l’avez pas vu comme moi défiler au pas de parade, au pas de l’oie [...]. En revenant à l’idéal de virilité qu’il m’avait esquissé à Balbec [...] “Voyez-vous, me dit-il, le superbe gaillard qu’est le soldat boche est un être fort, sain, ne pensant qu’à la grandeur de son pays, *Deutschland über alles*”. »

Passons pour Charlus, même si déjà dans ses discours pro-allemands s’agitent certaines réminiscences littéraires. Mais parlons plutôt de Saint-Loup, brave soldat qui mourra au combat. « Pour me faire comprendre certaines oppositions d’ombre et de lumière qui avaient été “l’enchantement de sa matinée” [...] [Saint-Loup] ne craignait pas de faire allusion à une page de Romain Rolland, voire de Nietzsche, avec cette indépendance des gens du front qui n’avaient pas la même peur de prononcer un nom allemand que ceux de l’arrière [...]. Saint-Loup me parlait-il d’une mélodie de Schumann, il n’en donnait le titre qu’en allemand et ne prenait aucune circonlocution pour me dire que quand, à l’aube, il avait entendu un premier gazouillement à la lisière d’une forêt, il avait été enivré comme si lui avait parlé l’oiseau de ce “sublime Siegfried” qu’il espérait bien entendre après la guerre. »

Ou encore : « J’appris, en effet, la mort de Robert de Saint-Loup, tué le surlendemain de son retour au front, en protégeant la retraite de ses hommes. Jamais homme n’avait eu moins que lui la haine d’un peuple [...]. Les derniers mots que j’avais entendus sortir de sa bouche, il y avait six jours, c’étaient ceux qui commencent un lied de Schumann et que sur mon escalier il me fredonnait, en allemand, si bien qu’à cause des voisins je l’avais fait taire. »

Et Proust s’empresse d’ajouter que toute la culture française ne s’interdisait pas d’étudier, même en ces jours, la culture allemande, fût-ce avec quelques précautions : « Un professeur écrivait un livre remarquable sur Schiller et on en rendait compte dans les journaux. Mais avant de parler de l’auteur du livre on inscrivait comme un permis d’imprimer qu’il avait été à la Marne, à Verdun, qu’il avait eu cinq citations, deux fils tués. Alors on louait la clarté, la profondeur de son ouvrage sur Schiller, qu’on pouvait qualifier de grand pourvu qu’on dît, au lieu de “ce grand Allemand”, “ce grand Boche”. »

Voilà ce qui est à la base de l’identité culturelle européenne, un long dialogue entre littératures, philosophies, œuvres musicales et théâtrales. Rien

qui puisse être effacé malgré une guerre, et c'est sur cette identité que se fonde une communauté qui résiste à la plus grande des barrières, la barrière linguistique.

Mais ce sens de l'identité européenne, s'il est fort chez les élites intellectuelles, l'est-il aussi chez le reste de la population ? Il m'est arrivé de réfléchir sur le fait qu'aujourd'hui encore chaque pays célèbre (à l'école et dans les manifestations publiques) ses propres héros, qui sont tous des individus ayant valeureusement tué d'autres Européens, à commencer par cet Arminius qui a exterminé les légions de Varus, en passant par Jeanne d'Arc, le Cid Campeador (car les musulmans contre lesquels il se battait étaient européens depuis des siècles), les héros italiens ou hongrois du Risorgimento, jusqu'à nos morts tombés contre l'ennemi autrichien. A-t-on jamais entendu parler d'un héros européen ? N'y en a-t-il jamais eu ? Et qui étaient Byron ou Santorre di Santarosa, qui allaient lutter pour la liberté grecque, ou les nombreux Schindler qui ont sauvé la vie de milliers de juifs sans se soucier de savoir de quelle nation ils étaient, pour finir avec les héros non guerriers qu'ont été De Gasperi, Monnet, Schuman, Adenauer, Spinelli ? En fouillant dans les recoins de l'histoire, on en trouverait d'autres dont on pourrait parler aux jeunes (et aux adultes). Est-il possible que l'on ne puisse trouver un Astérix européen à raconter aux Européens de demain ?

2013

De Maus à Charlie

Je considère que mon ami Art Spiegelman est un génie. Son *Maus* reste l'un des textes littéraires (même si c'est une BD) les plus importants sur l'Holocauste. Mais cette fois, je ne suis pas d'accord avec lui. On lui a demandé une couverture pour un numéro du *New Statesman* sur la liberté d'expression, et la couverture publiée par d'autres journaux est très belle (une femme férocement entravée et bâillonnée). Toutefois Spiegelman avait demandé de publier aussi une de ses caricatures de Mahomet, et la revue n'a pas accédé à sa requête. Alors Spiegelman a retiré sa couverture.

Sur *Charlie Hebdo*, il y a eu beaucoup de confusions (je n'y ai pas consacré de chronique car aussitôt après le drame j'avais donné deux interviews tandis que la rubrique ne serait parue que quinze jours plus tard,

mais cela m'a douloureusement frappé, aussi parce que je garde une sympathique caricature que Wolinski, mort dans le massacre, m'avait dédiée, à l'époque où nous nous rencontrions au bar avec la rédaction de *Linus*).

Je reviens aujourd'hui sur l'affaire. Je crois qu'étaient en jeu deux droits et deux devoirs. En pensant au pape François qui avait dit que si quelqu'un avait offensé sa mère, il lui aurait donné un coup de poing (troublant en cela beaucoup de gens), je voudrais rappeler qu'il n'a pas dit qu'il l'aurait assassiné. En effet, il savait que l'un des commandements interdisait de tuer et il ne pouvait donc que condamner l'entreprise des terroristes qui, avec leurs alliés égorgeurs de l'État Islamique, représentent la nouvelle forme de nazisme (racisme, élimination de quiconque est d'une autre ethnie, projet de conquête du monde). Il fallait condamner le massacre et marcher, comme cela a été fait, pour défendre la liberté d'expression.

On doit défendre la liberté d'expression, y compris celle de ceux qui ne pensent pas comme nous (enseignement de Voltaire). Toutefois, si les journalistes de *Charlie* n'avaient pas subi cette atroce vengeance et si le massacre n'avait pas eu lieu, tout un chacun aurait eu le droit de critiquer leurs caricatures, celles de Mahomet mais aussi de Jésus ou de la Vierge, très semblables à celles que, au ^{XIX}^e siècle, Léo Taxil diffusait en représentant la Madone enceinte d'une colombe et Joseph cocu.

Il est un principe éthique édictant que l'on ne devrait pas offenser la sensibilité religieuse d'autrui, raison pour laquelle celui qui blasphème chez lui ne va pas blasphémer à l'Église. On ne doit pas s'abstenir de caricaturer Mahomet par crainte des représailles mais parce que (et je m'excuse si l'expression est trop douce) cela est « discourtois ». Et l'on ne devrait pas caricaturer la Sainte Vierge même si les catholiques étaient (comme ils le sont, du moins aujourd'hui) étrangers au fait de massacrer ceux qui le font. Par ailleurs, j'ai exploré Internet et ai constaté que tous les sites qui protestent contre la censure du *New Statesman* n'ont pas reproduit le dessin de Spiegelman. Pourquoi ? Par respect pour autrui ou par peur ?

Avec *Charlie*, deux principes fondamentaux étaient en jeu, mais il a été difficile de les garder séparés face à l'horreur perpétrée par ceux qui avaient tort. Ainsi, il était légitime de défendre le droit à s'exprimer, fût-ce d'une manière discourtoise, en affirmant « Je suis Charlie », mais si j'étais *Charlie* je ne brocarderais ni la sensibilité musulmane, ni la catholique (ni même la

sensibilité bouddhiste, si c'était nécessaire).

Si les catholiques s'émeuvent lorsque vous offensez leur Sainte Vierge, respectez leur sentiment – et éventuellement écrivez un essai historique prudent pour remettre en cause l'Incarnation. Si les catholiques tiraient contre ceux qui offensent la Sainte Vierge, combattez-les par tous les moyens.

Nazis et antisémites de tous poils ont diffusé d'horribles caricatures des « infâmes juifs », mais au fond, la culture occidentale a accepté ces injures en respectant la liberté de ceux qui les diffusaient. Mais quand, de la caricature, on est passé au massacre, on s'est rebellé. C'est-à-dire qu'on a respecté la liberté de Drumont (au ^{xix}^e siècle) d'être féroce antisémite mais on a pendu les bourreaux nazis à Nuremberg.

2015

-
1. Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, 2.228.
 2. Traduction littérale du texte italien cité.
 3. Source Internet, Tertullien, *De l'ornement des femmes*, livre II, traduit par E.-A. Genoude.
 4. Lors du G8 de Gênes en 2001, plusieurs dizaines de militants altermondialistes ont été violemment réprimés par la police à l'école Diaz, siège du centre d'information alternatif du contre-sommet. Même si la justice italienne a officiellement condamné la police, ces événements constituent un traumatisme pour la démocratie italienne.
 5. En mai 2010, l'intellectuel américain Noam Chomsky s'est vu refuser l'entrée en Cisjordanie par Israël.
 6. Gad Lerner est journaliste, écrivain et présentateur de télévision. Né au Liban en 1954 dans une famille juive, cet apatride a grandi à Milan et obtenu la citoyenneté italienne en 1967. Dans son blog, il aborde les questions politiques et sociales, en accordant une attention toute particulière aux groupes marginaux et aux minorités.

Sur la haine et la mort

Sur la haine et l'amour

Ces derniers temps, j'ai écrit sur le racisme, la construction de l'ennemi et la fonction politique de la haine pour l'Autre ou le Différent. Je croyais avoir tout dit, mais lors d'une récente discussion avec mon ami Thomas Stauder, des éléments nouveaux (nouveaux pour moi, du moins) sont apparus, et dans ces cas-là on ne se rappelle plus qui a dit quoi, mais les conclusions coïncidaient.

Nous tendons, avec une légèreté un brin présocratique, à entendre haine et amour comme deux opposés s'affrontant symétriquement, ce que nous n'aimons pas nous le haïssons, et vice versa. Or, il y a évidemment entre ces deux pôles d'infinies nuances. Même si nous employons les deux termes de manière métaphorique, le fait que j'aime la pizza mais ne raffole pas des sushis ne signifie pas que je hais les sushis. Je les aime moins que la pizza. En prenant les deux termes au sens propre, que j'aime une personne ne veut pas dire que je hais toutes les autres, il peut très bien y avoir l'indifférence à l'opposé de l'amour (j'aime mes enfants et j'étais indifférent au chauffeur de taxi qui m'a pris en charge il y a deux heures).

Mais le vrai problème, c'est que l'amour isole. Si j'aime follement une femme, j'attends d'elle qu'elle m'aime moi et pas les autres (du moins pas dans le même sens), une mère aime passionnément ses enfants et désire qu'ils l'aiment elle de manière privilégiée (une maman, on n'en a qu'une), et n'aurait jamais envie d'aimer avec la même intensité les enfants d'autrui. Donc l'amour est, à sa façon, égoïste, possessif, sélectif.

Certes, le commandement de l'amour impose d'aimer notre prochain

comme nous-même (tout le monde, six milliards de prochains), mais en pratique, il nous recommande de ne haïr personne, et ne prétend pas que nous aimions un Inuit inconnu comme notre père ou notre petit-fils. L'amour privilégiera toujours mon petit-fils par rapport à un chasseur de phoques. Et même si je ne pense pas (selon la célèbre légende) que je me ficherais de la mort d'un mandarin en Chine (surtout si cela me procurait un avantage), même si je sais que l'heure sonnera aussi pour moi, je serai toujours davantage touché par la mort de ma grand-mère que par celle du mandarin.

En revanche, la haine peut être collective, et elle doit l'être pour les régimes totalitaires, c'est pourquoi, lorsque j'étais petit, l'école fasciste me demandait de haïr « tous » les fils d'Albion et Mario Appelius répétait tous les soirs dans son émission de radio « Que Dieu maudisse les Anglais ». C'est ce que veulent les dictatures et les populismes, et aussi les religions dans leur version fondamentaliste, car la haine de l'ennemi unit les peuples et les fait tous brûler d'un identique feu. L'amour me réchauffe le cœur à l'égard de quelques personnes, la haine me réchauffe le cœur et celui de mes semblables à l'égard de millions de personnes, d'une nation, d'une ethnie, de gens à la couleur et à la langue différentes. Le raciste italien hait tous les Albanais ou les Roumains ou les Gitans, Bossi hait tous les Méridionaux (et s'il perçoit un salaire versé également grâce aux impôts des Méridionaux, c'est le chef-d'œuvre de la malveillance, où à la haine s'unit le plaisir du préjudice et de la mystification), Berlusconi hait les juges, il nous demande d'en faire autant, et aussi de haïr tous les communistes, jusqu'à en voir là où il n'y en a plus.

La haine n'est donc pas individualiste mais généreuse, philanthrope, elle embrasse en un seul souffle d'immenses multitudes. Ce sont les romans qui nous disent combien il est beau de mourir par amour, tandis que les journaux, du moins quand j'étais jeune, nous présentaient comme très belle la mort du héros fauché au moment où il lançait une bombe contre l'ennemi honni.

Voilà pourquoi l'histoire de notre espèce a toujours été majoritairement marquée par la haine, les guerres, les massacres, et non par les actes d'amour (moins confortables et souvent très laborieux lorsqu'il s'agissait de les élargir au-delà du cercle de notre égoïsme). Notre propension aux délices de la haine est si naturelle qu'il est facile aux dirigeants des peuples de la cultiver, tandis que ne nous invitent à l'amour que des êtres déplaisants ayant la répugnante habitude d'embrasser les lépreux.

Où est passée la mort ?

Le Magazine Littéraire consacre son numéro de novembre à « Ce que la littérature sait de la mort ». Je l'ai lu avec intérêt mais ai été déçu par le fait qu'au milieu de tant de choses que j'ignorais, en fin de compte on me répète un concept très connu : avec l'amour bien sûr, la littérature s'est toujours occupée de la mort. Les articles évoquent avec finesse la présence de la mort aussi bien dans la fiction du siècle dernier que dans la littérature gothique préromantique. Mais on aurait pu dissenter sur la mort d'Hector et le deuil d'Andromaque ou les souffrances des martyrs dans de nombreux textes médiévaux. Sans compter que l'histoire de la philosophie commence par l'exemple le plus habituel de prémisses majeure d'un syllogisme : « tous les hommes sont mortels ».

Le problème me semble plutôt ailleurs, et il ne dépend sans doute pas du fait qu'aujourd'hui on lit moins de livres : nous, contemporains, sommes devenus incapables de composer avec la mort. Les religions, les mythes, les rites antiques nous rendaient la mort familière même si elle restait redoutable. Les grandes célébrations funéraires, les hurlements des prêches, les grandes messes de requiem, tout cela nous habitait à l'accepter. Les sermons sur l'enfer nous préparaient à la mort, et pendant mon enfance encore, j'étais invité à lire les pages sur la mort tirées de *Il Giovane provveduto* [le Jeune avisé] de don Bosco, qui n'était pas seulement le prêtre joyeux faisant danser les enfants, mais qui avait aussi une imagination visionnaire et flamboyante. Il nous rappelait que nous ne savons pas où nous surprendra la mort – dans notre lit, au travail ou dans la rue, à cause d'une rupture d'anévrisme, de catarrhe, d'un afflux de sang, d'une fièvre, d'une plaie, d'un tremblement de terre, de la foudre, « peut-être juste après avoir fini la lecture de ces considérations ». À ce moment, nous aurons la tête assombrie, les yeux douloureux, la langue brûlée, les mâchoires fermées, la poitrine oppressée, le sang glacé, la chair consumée, le cœur transpercé. D'où la nécessité de pratiquer l'Exercice de la Bonne Mort : « Quand mes pieds immobiles m'avertiront que ma course dans ce monde est près de finir [...] Quand mes mains engourdis et tremblantes ne pourront plus tenir contre mon cœur le Crucifix, et que, malgré moi, elles le laisseront tomber sur le lit de douleur [...] Quand mes yeux, obscurcis et troublés des approches de la mort, porteront leurs regards tristes et mourants vers Vous [...] Quand mes lèvres froides et tremblantes [...] Quand mes joues pâles et livides inspireront aux

assistants la compassion et la terreur, et que mes cheveux baignés des sueurs de la mort, s'élevant sur ma tête, annonceront ma fin prochaine [...] Quand mon imagination, agitée de fantômes sombres et effrayants, sera plongée dans des tristesses mortelles [...] Quand j'aurai perdu l'usage de tous mes sens [...] *Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.* »

Pur sadisme, dira-t-on. Mais qu'enseignons-nous aujourd'hui à nos contemporains ? Que la mort se consume loin de nous à l'hôpital, qu'en général on ne suit plus le corbillard au cimetière, que les morts, nous ne les voyons plus. Nous ne les voyons plus ? Nous en voyons à tout bout de champ, des morts dont la cervelle jaillit en morceaux sur les fenêtres des taxis, qui sautent en l'air, se fracassent sur le trottoir, tombent au fond de la mer, les pieds dans un socle en béton, dont le crâne dévale la route – mais ce n'est pas nous et ce ne sont pas nos êtres chers – ce sont des Acteurs. La mort est un spectacle, même quand on nous relate l'histoire d'une fille qui a réellement été violée ou a été victime d'un serial killer. Nous ne voyons pas le cadavre supplicié, car ce serait une façon de nous rappeler la mort, les médias ne montrent que les amis éplorés déposant des fleurs sur le lieu du crime, et, avec un sadisme bien pire, ils viennent sonner à la porte de la mère pour lui demander « Qu'avez-vous ressenti quand on a tué votre fille ? » On ne met pas en scène la mort, mais l'amitié et la douleur maternelle, lesquelles nous touchent d'une manière moins violente.

Ainsi, la disparition de la mort de notre horizon d'expérience immédiate nous rendra beaucoup plus terrifiés quand le moment s'approchera, face à cet événement qui pourtant nous appartient depuis notre naissance – et avec lequel l'homme sage compose durant toute sa vie.

2012

Le droit au bonheur

Il me vient parfois le soupçon que bien des problèmes qui nous affligent – la crise des valeurs, la capitulation face aux séductions publicitaires, le besoin de passer à la télé, la perte de la mémoire historique et individuelle, en somme tout ce que l'on déplore souvent dans des rubriques comme celle-ci – sont dus à la malheureuse formulation de la Déclaration d'indépendance américaine du 4 juillet 1776, où, avec une confiance toute franc-maçonne

dans « les destinées progressives et magnifiques¹ » de l'humanité, les constituants avaient établi que : « tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

On a souvent dit qu'il s'agissait, dans l'histoire des lois fondatrices d'un État, de la première affirmation du droit au bonheur au lieu du devoir d'obéissance ou autres sévères engagements de ce genre, et à première vue, il s'agissait effectivement d'une déclaration révolutionnaire. Mais elle a produit des équivoques pour des raisons, oserais-je dire, sémiotiques.

La littérature sur le bonheur est vaste, à commencer par Épicure et peut-être avant, mais à la lumière du bon sens, je crois que personne ne sait dire ce qu'est le bonheur. Si l'on entend un état permanent, l'idée d'un individu heureux toute sa vie, sans crises ni doutes, cette vie semble correspondre à celle d'un idiot – ou tout au plus à celle d'un être isolé du monde vivant sans aspirations sinon celles d'une existence sans secousses, et l'on pense à Philémon et Baucis. Mais même eux, poésie mise à part, ont dû avoir des moments de troubles, au moins une grippe ou une rage de dents.

Le problème est que le bonheur comme plénitude absolue, j'entends l'ivresse, le septième ciel, c'est une situation transitoire, épisodique et brève : c'est la joie de la naissance d'un enfant, l'être aimé qui vous aime en retour, l'exaltation d'avoir gagné au Loto, un rêve enfin réalisé (un oscar, la coupe du championnat), et même une promenade à la campagne, mais ces moments-là sont tous transitoires, ils sont suivis d'instantanés de crainte et de tremblement, de douleur, d'angoisse ou au moins de préoccupation.

En outre, l'idée de bonheur nous fait toujours penser à notre bonheur personnel, rarement à celui du genre humain, et nous nous soucions très peu du bonheur des autres pour poursuivre le nôtre. Même le bonheur amoureux coïncide souvent avec le malheur de l'autre, éconduit, dont nous ne nous préoccuons pas, nous satisfaisant de notre conquête.

Cette idée de bonheur inonde le monde de la pub et de la consommation, où chaque offre est un appel à une vie heureuse, la crème pour raffermir le visage, la lessive qui enlève enfin toutes les taches, le canapé à moitié prix, l'apéritif après la tempête, la viande en boîte autour de laquelle se réunit la petite famille heureuse, la belle voiture économique et la serviette hygiénique qui vous permettra d'entrer dans un ascenseur sans vous soucier de l'odorat des autres.

Nous pensons rarement au bonheur lorsque nous votons ou que nous envoyons un enfant à l'école, mais uniquement quand nous achetons des choses inutiles, croyant ainsi avoir satisfait notre droit à la poursuite du bonheur.

Donc, puisque nous sommes des bêtes sans cœur, quand nous préoccuons-nous du bonheur des autres ? Quand les médias nous présentent le malheur des autres, des enfants noirs qui meurent de faim dévorés par les mouches, des malades incurables, des populations détruites par les tsunamis. Alors, nous sommes disposés à verser une obole et, dans les meilleurs des cas, à faire marcher le don fiscalement déductible.

En fait, la déclaration d'indépendance aurait dû dire qu'est reconnu à tous les hommes le droit-devoir de réduire le taux de malheur dans le monde, y compris naturellement le nôtre, et ainsi, nombre d'Américains auraient saisi qu'ils ne doivent pas s'opposer aux soins médicaux gratuits – au lieu de cela, ils s'y opposent car cette idée bizarre semble léser leur droit personnel au bonheur fiscal.

2014

Notre Paris

La nuit du massacre à Paris, je suis resté scotché à la télévision, comme tant d'autres. Connaissant bien le plan de la ville, j'essayais de comprendre où se déroulaient les événements et je me demandais si des amis habitaient dans les parages, à quelle distance étaient ma maison d'édition et ce restaurant où j'ai mes habitudes. Je me rassurais en pensant que c'était loin, rive droite, alors que mon univers personnel est sur la rive gauche.

Cela n'enlevait rien à l'horreur et à l'effroi, mais c'était comme savoir que vous n'êtes pas monté dans l'avion qui vient de se crasher dieu sait où. Et cette nuit-là, on ne s'était pas mis à imaginer que cela aurait pu arriver aussi chez nous, dans nos villes. C'était certes une tragédie, et ne vous demandez pas pour qui sonne le glas : c'était quand même la tragédie d'autrui.

Pourtant j'ai commencé à éprouver un vague mal-être quand j'ai réalisé que ce nom, le Bataclan, je le connaissais. J'ai fini par me souvenir : c'était là qu'il y a environ dix ans avait été présenté un de mes romans, avec un très beau concert de Gianni Coscia et Renato Sellani. Donc c'était un endroit où

j'avais été et où j'aurais pu être encore. Ensuite – non, pas ensuite, presque aussitôt après – j'ai reconnu l'adresse du boulevard Richard-Lenoir : c'était celle du commissaire Maigret !

Vous me direz qu'il n'est pas légitime, face à des événements aussi épouvantablement « réels », de faire entrer en scène l'imaginaire. Et pourtant non, cela explique pourquoi le massacre parisien a frappé le cœur de tous, même si de terribles massacres avaient eu lieu dans d'autres villes du monde. C'est que Paris est la patrie de beaucoup d'entre nous justement parce que dans notre mémoire se confondent cité réelle et cité imaginaire, comme si toutes deux nous appartenaient, ou comme si nous avions vécu dans les deux.

Il y a un Paris aussi réel que le Café de Flore, celui, que sais-je, d'Henri IV et de Ravillac, de la décapitation de Louis XVI, de l'attentat d'Orsini contre Napoléon III, ou de l'entrée des troupes du général Leclerc en 1944. Mais, de ces faits, disons la vérité, nous rappelons-nous davantage l'événement (auquel nous n'avons pas participé) ou sa représentation romanesque ou cinématographique ?

Paris libéré, nous l'avons vécu sur les écrans avec *Paris brûle-t-il ?*, nous avons vécu un Paris plus ancien en regardant *Les Enfants du paradis* ; pénétrer de nuit (réellement) sur la place des Vosges nous fait ressentir des frissons que nous n'avions éprouvés que par écran interposé, nous revivons l'univers de Piaf même si nous ne l'avons jamais connue, et nous savons tout de la rue Lepic car elle nous a été racontée par Yves Montand.

Nous nous baladons réellement sur les quais de Seine en nous arrêtant devant les boîtes des bouquinistes, mais là aussi nous revivons des promenades romantiques que nous avons lues, et en regardant au loin Notre-Dame nous ne pouvons que penser à Quasimodo et Esmeralda. Et nous avons tous dans notre mémoire le Paris du duel des mousquetaires au monastère des Carmes Déchaux, le Paris des courtisanes de Balzac, le Paris de Lucien de Rubempré et de Rastignac, de Bel Ami, de Frédéric Moreau et madame Arnoux, de Gavroche sur les barricades, de Swann et Odette de Crécy.

Notre Paris « vrai » est celui (désormais seulement imaginé) de Montmartre au temps de Picasso et Modigliani, ou de Maurice Chevalier, ajoutons-y celui d'*Un Américain à Paris* de Gershwin et sa douçâtre mais inoubliable revisitation avec Gene Kelly et Leslie Caron, et le Paris de Fantômas fuyant le long des égouts, et bien entendu celui du commissaire Maigret – dont nous avons vécu toutes les brumes, tous les bistrots, toutes les

nuits au Quai des Orfèvres.

Nous devons reconnaître que bien des choses que nous avons comprises sur la vie et la société, l'amour et la mort, nous ont été enseignées par ce Paris imaginaire, fictif et pourtant très réel. Et donc c'est notre maison qui a été frappée, une maison où nous avons habité bien plus longtemps qu'à nos adresses légales. Mais tous ces souvenirs nous font toutefois avoir bon espoir, car encore « La seine roule, roule, roule... »

2015

[1.](#) Extrait de Leopardi, *Le Genêt ou la fleur du désert*.

Entre religion et philosophie

Tout voyant voit ce qu'il sait

En lisant ces jours-ci le document de sœur Lucia sur le troisième secret de Fatima, j'ai éprouvé un sentiment de déjà-vu. Puis j'ai compris : ce texte, écrit en 1944 non par la petite fille analphabète, mais par la religieuse adulte qu'elle est devenue, est tissé de citations très reconnaissables de l'Apocalypse de saint Jean.

Donc Lucia voit un ange avec une épée de feu qui semble vouloir incendier le monde. Des anges qui répandent le feu dans le monde, l'Apocalypse en parle par exemple en 9.8, à propos de la deuxième trompette. Il est vrai que cet ange n'a pas d'épée flamboyante, mais nous verrons d'où vient l'épée (hormis le fait que l'iconographie traditionnelle est assez riche d'archanges à l'épée de feu).

Puis Lucia voit la lumière divine comme dans un miroir : là, la suggestion ne vient pas de l'Apocalypse mais de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens (les choses célestes, nous les voyons maintenant *per speculum* et seulement plus tard nous les verrons face à face).

Après quoi, voici un évêque vêtu de blanc : il n'y en a qu'un seul, alors que dans l'Apocalypse apparaissent plusieurs serviteurs du seigneur vêtus de blanc, voués au martyre (6.11, 7.9 et 7.14), mais passons.

Ensuite, on voit des évêques et des prêtres gravir une montagne abrupte, et nous sommes à l'Apocalypse 6.12, où ce sont les puissants de la Terre qui se cachent dans les cavernes et les rochers d'une montagne. Puis le Saint-Père arrive dans une ville « à moitié en ruines », et il rencontre sur son chemin les âmes des cadavres : la ville est mentionnée dans l'Apocalypse 11.8, y

compris les cadavres, tandis qu'elle s'écroule et tombe en ruines en 11.13 et encore, sous forme de Babylone, en 18.19.

Allons plus loin : l'évêque et beaucoup d'autres fidèles sont tués par des soldats avec des flèches et des armes à feu, et, si pour les armes à feu sœur Lucia innove, les massacres avec des armes pointues sont accomplis par des sauterelles à cuirasse de guerrier en 9.7, au son de la cinquième trompette.

On arrive enfin aux deux anges qui versent du sang avec un arrosoir (en portugais un *regador*) de cristal. Or, l'Apocalypse fourmille d'anges qui répandent du sang, mais en 8.5 ils le font avec un encensoir, en 14.20 le sang déborde d'une cuve, et en 16.3 il est versé d'une coupe.

Pourquoi un arrosoir ? J'ai réfléchi que Fatima n'est pas très loin de ces Asturies où sont nées au Moyen Âge les splendides miniatures mozarabes de l'Apocalypse, maintes fois reproduites. Et là, on trouve des anges qui font tomber des giclées de sang à partir de coupes à la forme imprécise, comme s'ils arrosaient le monde. La tradition iconographique a aussi joué sur la mémoire de Lucia, cela nous est suggéré par cet ange à l'épée de feu du début, car dans ces miniatures les trompettes que les anges empoignent ressemblent parfois à des lames écarlates.

La chose intéressante est que (si l'on ne se limite pas aux résumés des journaux et qu'on lit le commentaire théologique du cardinal Ratzinger), on constate que cet honnête homme, tout en s'employant à rappeler qu'une vision privée n'est pas matière de foi et qu'une allégorie n'est pas une prophétie à prendre à la lettre, rappelle explicitement les analogies avec l'Apocalypse.

Et il précise que, dans une vision, le sujet voit les choses « avec les modalités représentatives et cognitives qui lui sont accessibles » si bien que « l'image peut advenir seulement selon ses mesures et ses possibilités ». Ce qui, dit d'une manière un peu plus laïque (Ratzinger donne au paragraphe le nom de « structure anthropologique » de la révélation), cela signifie que, s'il n'existe pas d'archétypes jungiens, tout voyant voit ce que sa culture lui a enseigné.

2000

Les chroniques estivales sont toutes animées par le débat sur l'opportunité d'inscrire, dans une Constitution européenne, les origines chrétiennes du continent. Ceux qui exigent cette mention s'appuient sur le fait, certes évident, que l'Europe est née sur une culture chrétienne, avant même la chute de l'Empire Romain, au moins depuis l'édit de Constantin. Tout comme on ne peut concevoir le monde oriental sans le bouddhisme, on ne peut concevoir l'Europe sans tenir compte du rôle de l'Église, des différents rois très chrétiens, de la théologie scolastique ou de l'action et de l'exemple de ses grands saints.

Ceux qui s'opposent à la mention prennent en considération les principes laïcs sur lesquels reposent les démocraties modernes. Ceux qui la désirent rappellent que le laïcisme est une conquête européenne très récente, héritage de la Révolution Française : rien à voir avec les racines qui s'enfoncent dans le monachisme ou le franciscanisme. Ceux qui s'y opposent pensent surtout à l'Europe de demain, qui s'apprête fatalement à devenir un continent multiethnique, et où une citation explicite des racines chrétiennes pourrait bloquer soit le processus d'assimilation des nouveaux venus, soit réduire d'autres traditions et d'autres croyances (qui pourraient aussi prendre une grande importance) à des cultures et des cultes minoritaires tout juste tolérés.

Donc, on le voit, ce n'est pas seulement une guerre de religion, mais cela implique un projet politique, une vision anthropologique, et la décision de savoir s'il faut dessiner la physionomie des peuples européens à partir de leur passé ou de leur futur.

Occupons-nous du passé. L'Europe s'est-elle développée sur la seule base de la culture chrétienne ? Je ne pense pas aux enrichissements dont la culture européenne a tiré profit au cours des siècles, à commencer par les mathématiques indiennes, la médecine arabe, voire les contacts avec l'Orient le plus lointain, à partir non pas de Marco Polo mais d'Alexandre le Grand. Chaque culture assimile des éléments de cultures proches ou lointaines, mais elle se caractérise par la façon dont elle se les approprie. Il ne suffit pas de dire que nous devons le zéro aux Indiens ou aux Arabes, si c'est en Europe que s'est ensuite affirmée pour la première fois l'idée que la nature est écrite en caractères mathématiques. Mais nous oublions la culture gréco-romaine.

L'Europe a assimilé la culture gréco-romaine sur le plan du droit, de la pensée philosophique, et même sur le plan des croyances populaires. Le christianisme a englobé, souvent avec beaucoup de désinvolture, des rites

ainsi que des mythes païens, et des formes de polythéisme survivent dans la religiosité populaire. Ce n'est pas seulement le monde de la Renaissance qui s'est peuplé de Vénus et d'Apollons, s'en est allé redécouvrir le monde classique, ses ruines et ses manuscrits. Le Moyen Âge chrétien a construit sa théologie sur la pensée d'Aristote, retrouvée à travers les Arabes, et s'il ignorait en grande partie Platon, il n'ignorait rien du néoplatonisme qui a grandement influencé les pères de l'Église. Et l'on ne pourrait concevoir Augustin, le plus grand parmi les penseurs chrétiens, sans intégrer le filon platonicien. La notion même d'empire, sur laquelle s'est déroulé le choc millénaire entre les États européens, et entre les États et l'Église, est d'origine romaine. L'Europe chrétienne a élu le latin comme langue des rites sacrés, de la pensée religieuse, du droit, des disputes universitaires.

D'autre part, une tradition chrétienne n'est pas concevable sans le monothéisme judaïque. Le texte sur lequel s'est fondée la culture européenne, le premier texte que le premier imprimeur a voulu imprimer, le texte qui, traduit par Luther, a pratiquement fondé la langue allemande, le texte le plus important du monde protestant, c'est la Bible. L'Europe chrétienne est née et a grandi en chantant les psaumes, en récitant les prophètes, en méditant sur Job ou Abraham. Le monothéisme hébraïque a été au contraire le seul ciment qui a permis un dialogue entre monothéisme chrétien et monothéisme musulman.

Mais cela ne s'arrête pas là. En effet, la culture grecque, au moins depuis Pythagore, ne serait pas pensable sans prendre en compte la culture égyptienne, et c'est du magistère des Égyptiens ou des Chaldéens que s'est inspiré le plus typique des phénomènes culturels européens, à savoir la Renaissance, tandis que l'imaginaire européen, à partir des premiers déchiffrages des obélisques jusqu'à Champollion, du style Empire jusqu'aux rêveries New Age, très modernes et très occidentales, s'est nourri de Néfertiti, du mystère des pyramides, des malédictions du pharaon et de scarabées d'or.

Personnellement, je ne jugerais pas inopportune, dans une Constitution, une référence aux traditions gréco-romaines et judéo-chrétiennes de notre continent, associée à l'affirmation qu'en vertu de ces racines, à l'instar de Rome qui a ouvert son Panthéon à des dieux de toute race et a installé sur son trône impérial des hommes à la peau noire (n'oublions pas que saint Augustin était né en Afrique), le continent doit intégrer tout apport culturel et ethnique,

en considérant cette disposition à l'ouverture comme l'une de ses caractéristiques culturelles les plus profondes.

2003

Le lotus et la croix

J'ai suivi avec intérêt la discussion lancée par le cardinal Ratzinger sur l'opportunité (ou pas) de permettre aux religieux catholiques d'étayer leur méditation et l'ascèse avec des méthodes corporelles d'inspiration orientale. Certes, sans convoquer les techniques respiratoires des hésychastes des premiers siècles, la prière même du dernier dévot tient compte de la fonction que les rythmes et les postures du corps peuvent remplir pour disposer l'esprit à la méditation. Toutefois, les techniques de méditation orientale tendent à utiliser le corps pour provoquer une sorte d'annihilation de la sensibilité et de la volonté, où le corps, et avec lui la douleur et les misères de notre nature matérielle, est oublié. En ce sens, elles s'approchent beaucoup de cette recherche de la suppression du trouble et de la douleur qui caractérisait l'ataraxie classique et païenne.

Mais à ce propos, on ne peut qu'être d'accord avec le cardinal Ratzinger. Le christianisme se fonde sur l'idée d'un Fils de Dieu qui, fils de l'homme, montre que la voie de la rédemption du mal passe par la croix. Pour le christianisme, la douleur ne peut être oubliée, mieux, elle est un instrument fondamental de perfectionnement intérieur.

Je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu. Tout cela n'a rien à voir avec la polémique récente qui a éclaté au plus haut niveau, consistant à se demander si le chrétien doit ou pas se soucier de diminuer la douleur du monde. Il suffit de lire des pages de l'Évangile pour se rendre compte que le chrétien a le devoir de soulager la douleur d'autrui. Mais il doit s'accommoder de la sienne. Le chrétien doit se sacrifier pour que les autres ne souffrent pas, et tout faire pour que le degré de douleur affligeant le monde soit réduit au maximum. Si bien qu'il doit aussi réduire la sienne, dès qu'il peut agir sans léser personne, il convient donc d'accepter le remède lui-même, s'il soulage nos souffrances (le suicide et le masochisme sont des péchés). Mais puisque (à cause du péché originel et des imperfections de ce monde sublunaire) un degré de douleur est fatalement inéliminable, le

chrétien doit tirer le meilleur parti moral et ascétique de la douleur qui l'attend.

Idéalement, aucun autre ne devrait souffrir, pour ce qui dépend de vous ; mais comme votre bonne volonté ne peut éradiquer la présence du mal dans le monde, vous devez savoir accepter et faire fructifier cette part de douleur que la vie vous offrira. Je pense au récent très beau texte de Luigi Pareyson, *Filosofia della libertà* [Philosophie de la liberté] (réédité par Il Melangolo, 2000), où, après quelques pages de haute tension métaphysique sur la terrible question de savoir si le Mal ne se niche pas, paradoxalement, dans la sphère même du Divin, on célèbre la douleur, librement assumée et non esquivée, comme le moyen que nous avons à notre disposition pour dominer le Mal.

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien de confession pour accepter cette perspective : elle s'est propagée dans toute la pensée occidentale, et les pages les plus insignes de poètes et de philosophes non croyants (par exemple Leopardi) naissent de cet *ethos*. Et le recours aux doctrines orientales est totalement étranger à cet *ethos*. Je ne serais pas d'accord avec le cardinal Ratzinger si, sur ces bases, il voulait interdire aux laïcs ou aux non-chrétiens de pratiquer les formes d'ascèse qu'ils préfèrent. Tout comme je ne veux pas me prononcer sur les affirmations de ces religieux catholiques qui rappellent au cardinal que prendre la position du lotus ne signifie pas oublier le mystère de la croix. Ce sont des affaires internes à l'Église. Mais en raison de ce quelque chose qui fait que, selon Croce, nous ne pouvons pas ne pas nous dire chrétiens, le débat nous concerne tous.

Récemment, à la télévision (au *Maurizio Costanzo Show*), un philosophe affirmait que, pour sortir de la crise du monde occidental, nous devons retrouver la spiritualité musulmane (il souhaitait, avec une malencontreuse métaphore mussolinienne, « l'épée de l'Islam »). Je n'exclus pas que beaucoup puissent trouver la solution à leurs problèmes jusque dans le totémisme des tribus indiennes. Mais, tels que nous sommes aujourd'hui, philosophie comprise, nous nous sommes formés dans le cadre de la culture judéo-chrétienne. Changer de peau est sans doute utile à un terroriste repent, mais les philosophes décident de leurs propres conversions en pensant à l'intérieur de la peau dans laquelle ils sont nés.

Relativisme ?

La grossièreté des médias n'est pas la seule fautive, car les gens s'expriment désormais en pensant à la façon dont ceux-ci rendront compte de leurs propos, mais les débats (fût-ce entre personnes présumées nourries de philosophie) semblent se dérouler dorénavant à coups de gourdin, sans finesse, en utilisant des termes délicats comme si c'étaient des pierres. L'exemple type est la polémique qui oppose, en Italie, d'un côté les fameux *teocons*, qui accusent la pensée laïque de « relativisme », et de l'autre certains représentants de la pensée laïque qui parlent, à propos de leurs adversaires, de « fondamentalisme ».

Que signifie « relativisme » en philosophie ? Que nos représentations du monde n'en épuisent pas la complexité, mais en sont toujours des visions prospectives, chacune d'entre elles contenant un germe de vérité ? Il y a eu et il y a des philosophes chrétiens qui ont soutenu cette thèse.

Que ces représentations ne doivent pas être jugées en terme de vérité mais en terme de conformité aux exigences historico-culturelles ? C'est ce que soutient, dans sa version du « pragmatisme », un philosophe comme Rorty.

Que ce que nous connaissons est relatif à la façon dont le sujet le connaît ? Nous revenons au cher vieux kantisme. Que toute proposition n'est vraie qu'à l'intérieur d'un paradigme donné ? Cela s'appelle le « holisme ». Que les valeurs éthiques sont relatives aux cultures ? On avait commencé à le découvrir au ^{xvii}^e siècle. Qu'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations ? Nietzsche affirmait cela. On pense à l'idée selon laquelle si Dieu n'existe pas tout est permis ? C'est le nihilisme de Dostoïevski. On pense à la théorie de la relativité ? Soyons sérieux.

Mais il devrait être clair que si quelqu'un est relativiste au sens kantien du terme, il ne l'est pas au sens dostoïevskien (Dieu et le devoir, le bon Kant y croyait) ; le relativisme nietzschéen a peu à voir avec le relativisme de l'anthropologie culturelle, car le premier ne croit pas aux faits et le second ne les met pas en doute ; le holisme à la Quine est fermement ancré dans un empirisme sain qui accorde une grande confiance aux stimuli que nous recevons de ce qui nous entoure, et ainsi de suite.

En somme, le terme « relativisme » peut semble-t-il être référé à des formes de pensée moderne souvent en contradiction réciproque, parfois des penseurs ancrés dans un profond réalisme se disent relativistes, et l'on

emploie « relativisme » avec cette fougue polémique qu’avaient les jésuites du ^{xix}^e siècle en parlant du « venin kantien ».

Mais si tout cela est relativisme, alors seules deux philosophies échappent à cette accusation, et ce sont un néothomisme radical et la théorie de la connaissance chez le Lénine de *Matérialisme et empiriocriticisme*. Étrange alliance.

2005

Le hasard et le Dessein Intelligent

La semaine dernière, Eugenio Scalfari a pris acte du retour d’une histoire qui semblait morte et enterrée (ou limitée à la *Bible belt* américaine, la zone des États les plus rétrogrades et isolés du monde, accrochés à leur fondamentalisme sauvage, que seul Bush réussit à prendre au sérieux, probablement par calcul électoral). Donc, revoilà les polémiques sur le darwinisme – et elles ont même effleuré les projets de réforme de notre école, je veux dire l’école italienne et catholique.

J’insiste sur « catholique » parce que l’intégrisme chrétien naît dans les milieux protestants et il est caractérisé par la décision d’interpréter littéralement les Écritures. Mais pour qu’il y ait interprétation littérale des Écritures, elles doivent pouvoir être librement interprétées par le croyant, ce qui est typique du protestantisme. Il ne devrait pas y avoir d’intégrisme catholique car, pour les catholiques, l’interprétation des Écritures est médiate par l’Église.

Or, déjà chez les pères de l’Église, et avant encore avec Philon d’Alexandrie, s’était développée une herméneutique plus *soft*, comme celle de saint Augustin, lequel était prêt à admettre que la Bible parlait souvent par métaphores et allégories, et qu’il était donc fort possible que les sept jours de la création aient aussi été sept millénaires. Et l’Église a fondamentalement accepté cette position herméneutique.

Notons que, une fois admis que les sept jours de la création sont un récit poétique pouvant être interprété au-delà de la lettre, la Genèse semble donner raison à Darwin : d’abord il y a une sorte de Big Bang avec l’explosion de la Lumière, ensuite les planètes prennent forme, sur la Terre se produisent de grands bouleversements géologiques (les continents se séparent des mers),

puis apparaissent les végétaux, les fruits et les semences, enfin les eaux se mettent à grouiller d'êtres vivants (la vie commence à surgir de l'eau), les oiseaux s'envolent, à la suite de quoi viennent les mammifères (la position généalogique des reptiles est imprécise, mais on ne peut pas trop en demander à la Genèse). C'est seulement à la fin et au comble de ce processus (même après les grands singes anthropomorphes, j'imagine) qu'apparaît l'homme. L'homme qui – ne l'oublions pas – n'est pas créé de rien mais de la boue, c'est-à-dire de la matière précédente. Plus évolutionniste que cela (sans exclure la présence d'un Créateur), ce ne serait pas possible.

Or, qu'a toujours prétendu la théologie catholique afin de ne pas s'identifier à un évolutionnisme matérialiste ? Que tout cela est l'œuvre de Dieu, et en plus qu'un saut qualitatif s'est produit sur l'échelle évolutive, lorsque Dieu a introduit dans un organisme vivant une âme rationnelle immortelle. Et c'est sur ce seul point que se fonde la bataille entre matérialisme et spiritualisme.

L'un des aspects intéressants du débat qui se déroule aux États-Unis pour s'introduire à l'école, parallèlement à l'« hypothèse » darwinienne (n'oublions pas qu'à son procès, Galilée s'en serait sorti s'il avait admis qu'il s'agissait d'une hypothèse et non d'une découverte), c'est que – afin de ne pas avoir l'air d'opposer une croyance religieuse à une théorie scientifique – on ne parle pas de création divine mais de Dessein Intelligent. En d'autres mots, cela sous-entend : nous ne voulons pas vous imposer la présence embarrassante d'un Yahvé barbu et anthropomorphe, nous voulons juste que vous acceptiez que, si développement évolutif il y a eu, il n'est pas advenu au hasard mais selon un plan, un projet, projet qui ne peut que dépendre d'une forme d'Esprit (donc l'idée du Dessein Intelligent pourrait même admettre un Dieu panthéiste au lieu d'un Dieu transcendant).

Ce qui me paraît curieux, c'est que le Dessein Intelligent n'exclut pas pour autant un processus casuel comme le processus darwinien, lequel procède par tentatives et erreurs si bien que survivent les seuls individus s'adaptant le mieux à leur milieu dans la lutte pour la vie. Passons à l'idée plus noble que nous avons de « Dessein Intelligent », à savoir la création artistique. Dans l'un de ses célèbres sonnets, Michel-Ange affirme que, face à son bloc de marbre, l'artiste au départ n'a pas en tête la statue qui en sortira, il procède par tentatives, interrogeant les résistances de la matière, essayant de jeter le « superflu » pour faire émerger peu à peu la statue de la gangue matérielle qui

l'emprisonnait. Mais que la statue y soit, et que ce soit Moïse ou un esclave, l'artiste ne le découvre qu'à la fin de ce processus constitué de tentatives incessantes.

Un Dessen Intelligent peut donc aussi se manifester par une série d'acceptations et de refus de ce qu'offre le hasard. Évidemment, il faut décider s'il y a d'abord le Dessinateur, capable de choisir et de refuser, ou si c'est le Hasard qui, acceptant ou refusant, se manifeste comme l'unique forme d'Intelligence – ce qui reviendrait à dire que c'est le Hasard qui se fait Dieu. Et ce n'est pas une question négligeable. Elle est en tout cas philosophiquement plus complexe que la façon dont la posent les intégristes.

2005

Le renne et le chameau

En ces jours précédant Noël, la polémique à propos des crèches fait rage. D'un côté, certaines grandes chaînes de magasins ont supprimé la vente du matériel adéquat, car (disent-ils) il n'y a plus de demande, d'où l'indignation de beaucoup d'âmes pieuses qui, au lieu d'en vouloir à leurs semblables de se désintéresser de cette tradition, s'en sont pris aux commerçants (et carrément à une enseigne qui, cela a été démontré plus tard, n'avait jamais vendu de santons auparavant). D'un autre côté, on en a conclu que cette désaffection est due à l'excès de *politically correct*, citant l'exemple des nombreuses écoles où l'on n'installe plus de crèche pour ne pas offenser la sensibilité d'enfants d'autres religions.

En ce qui concerne les établissements scolaires, même si le phénomène était limité, ce serait un mauvais signal, car l'école ne doit pas effacer les traditions mais plutôt les respecter toutes. Si l'on veut faire cohabiter pacifiquement des enfants d'ethnies différentes, il faut permettre à chacun de comprendre les traditions des autres. Donc, à Noël, il devrait y avoir une crèche, et aux moments des fêtes importantes pour d'autres religions ou groupes ethniques, il faudrait montrer leurs symboles et leurs appareils rituels. Ainsi, les enfants seraient instruits de la pluralité des diverses traditions et croyances, chacun participerait en quelque sorte à la fête des autres, un petit chrétien apprendrait ce qu'est le ramadan, et un petit musulman apprendrait quelque chose sur la naissance de Jésus.

Quant au fait qu'on ne vend plus de santons, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une exagération journalistique. À San Gregorio Armeno, à Naples, la vente des figurines les plus incroyables continue ; il y a deux ans, je suis passé au grand magasin La Rinascente de Milan à l'étage consacré aux articles de crèche, et il était bondé ; un hebdomadaire a fait une enquête auprès des hommes politiques, et il en est ressorti que plus on est de gauche ou anticlérical, plus on est attaché à la crèche. Au point qu'on en arrive à penser qu'elle est un symbole cher aux laïcs, tandis que les pratiquants se sont convertis au sapin, mettant le Père Noël à la place de l'Enfant Jésus ou des Rois Mages qui, à mon époque, se chargeaient des cadeaux, raison pour laquelle les enfants d'alors célébraient si joyeusement le roi du ciel qui descendait des étoiles pour s'occuper de leurs jouets.

Mais l'histoire est encore plus complexe que cela. On imagine que le sapin et le Père Noël représentent une tradition protestante en oubliant que Santa Claus était un saint catholique, saint Nicolas de Bari (son nom naît d'une distorsion de Nicholas ou Nikolaus). En même temps, le sapin est un héritage païen car il rappelle Yule, la fête préchrétienne du solstice d'hiver, et l'Église avait fixé Noël à cette même date justement pour absorber et apprivoiser les traditions et célébrations précédentes. Ultime ambiguïté, le néopaganisme consumériste a désacralisé le sapin, devenu pur objet de décoration saisonnière, à l'instar des illuminations des villes. Enfants et parents s'amuse à accrocher des boules colorées, mais moi je m'amusais certainement davantage à aider mon père qui commençait à construire la crèche début décembre, et c'était une fête d'y voir jaillir fontaines et cascades, par la vertu cachée d'un clystère.

En fait, la pratique de la crèche se perd car sa préparation demande travail et inventivité (tous les sapins de Noël se ressemblent tandis que les crèches sont différentes les unes des autres) et si l'on passe des soirées à faire la crèche, on risque de rater ces émissions de télévision capitales pour la préservation de la famille, puisqu'elles nous avertissent toujours que, pour montrer aux enfants des femmes nues et des murs éclaboussés de cervelle, la présence des parents est nécessaire.

Non sans avoir rappelé que mon père, si attaché à la crèche, était un socialiste saragattien, mollement déiste et modérément anticlérical, j'estime qu'oublier la crèche est aussi un mal pour les non-croyants et peut-être surtout pour eux. En effet, pour inventer la crèche, il fallait un personnage tel

que saint François d'Assise, dont la religiosité s'exprimait surtout en parlant aux loups et aux oiseaux : la crèche est la chose la plus humaine et la moins transcendante que l'on puisse imaginer pour rappeler la naissance de Jésus. Dans ce diorama sacré, rien, à part l'étoile filante et deux angelots voletant au-dessus de l'étable, rien ne renvoie aux subtilités théologiques, et plus la crèche se peuple, plus elle célèbre la vie de tous les jours, aidant les enfants à comprendre comment était la vie quotidienne des temps anciens, et peut-être à éprouver de la nostalgie d'une nature pas encore contaminée.

Tandis que la tradition laïque et consumériste du sapin de Noël évoque des superstitions même un peu nazies, qui se perdent dans la nuit des temps, la tradition religieuse de la crèche célèbre un milieu laïc et naturel, avec des maisonnettes sur les collines, les brebis, les poules, les forgerons et les charpentiers, les porteuses d'eau, le bœuf, l'âne et le chameau – qui passera plus facilement par le trou d'une aiguille, alors que celui qui met sous le sapin des cadeaux trop chers n'entrera pas au royaume des cieux.

2006

Tenir sa langue...

Il y a dix ans de cela, j'écrivais que, d'ici quelques décennies, l'Europe deviendrait un continent coloré, mais que le processus coûterait des larmes et du sang. Je n'étais pas un prophète, juste un homme de bon sens se tournant souvent vers l'histoire, persuadé qu'apprendre le passé permettait de comprendre le futur. Sans penser aux attentats terroristes, il me suffit de voir ce qui inquiète les esprits en cette période. En France, un professeur de lycée écrit des choses très critiques à l'égard de la religion musulmane et il est menacé de mort. À Berlin, on déprogramme un *Idoménée* de Mozart où paraissent les têtes coupées non seulement de Jésus et Bouddha (et d'autres) mais aussi de Mahomet. Je ne parle pas du pape qui, à son âge, devrait savoir au fond qu'il existe une différence certaine entre le cours d'un quelconque professeur et le discours d'un pontife retransmis par toutes les télévisions, et qui aurait donc peut-être dû se montrer plus prudent (mais ceux qui ont pris prétexte d'une citation historique pour tenter de déclencher une nouvelle guerre de religion ne sont pas de ceux avec lesquels je voudrais dîner).

Sur l'affaire Redeker, Bernard-Henri Lévy a écrit un bel article (publié

aussi dans le *Corriere* du 4 octobre) : on peut être en plein désaccord avec ce qu'il pense, mais on doit défendre son droit à exprimer une libre opinion en matière religieuse et on ne peut accepter le chantage. Sur le cas de l'*Idoménée*, dans le même numéro du *Corriere*, Sergio Romano écrit ce que je reprends avec mes propres mots, dont il n'est pas responsable : si un metteur en scène malade de nouveauté monte un opéra de Mozart en y insérant les têtes coupées de fondateurs de religion, alors que Mozart n'en a jamais eu l'intention, le moins que l'on puisse faire c'est lui flanquer des coups de pieds où je pense, mais pour des raisons esthétiques et philologiques, tout comme le méritent les metteurs en scène qui créent *Œdipe roi* avec des personnages en costard croisé à rayures tennis. Mais voilà que le même jour, dans *La Repubblica*, un éminent musicien tel que Daniel Barenboïm, tout en se demandant avec sagacité si se hasarder dans cette mise en scène relevait vraiment de l'esprit mozartien, en appelle aux droits de l'art.

Je crois que mon ami Daniel serait d'accord pour déplorer que, il y a des années, on ait critiqué (ou interdit) la mise en scène du *Marchand de Venise* de Shakespeare car nourrie certes par un antisémitisme courant à l'époque (et avant encore, depuis Chaucer), mais qui nous montre en Shylock un cas humain et pathétique. En réalité, voici ce que nous devons affronter : la peur de parler. Rappelons que ces tabous ne sont pas tous imputables aux fondamentalistes musulmans (qui, en matière de susceptibilité, ne plaisantent pas), mais qu'ils sont nés avec l'idéologie du *politically correct*, en soi inspirée de l'idée de respect envers tous, qui empêche désormais, du moins en Amérique, de raconter des blagues je ne dis pas sur les juifs, les musulmans ou les handicapés, mais sur les Écossais, les Génois, les Belges, les carabiniers, les pompiers, les éboueurs et les Esquimaux (on ne devrait pas les appeler ainsi, mais si je les appelais comme ils le voudraient personne ne comprendrait de qui je parle).

Il y a une vingtaine d'années, j'enseignais à New York et, pour montrer comment analyser un texte, j'avais choisi, presque au hasard, un récit où (en une seule ligne) un marin au langage grossier définissait la vulve d'une prostituée « large comme la miséricorde de... » – et je mets des points de suspension à la place du nom d'une divinité. À la fin, j'ai été approché par un étudiant de toute évidence musulman qui m'a poliment reproché d'avoir manqué de respect à sa religion. Je lui ai bien entendu répondu que je n'avais fait que citer la grossièreté de quelqu'un d'autre, mais que, en tout état de cause, je m'excusais. Toutefois, le lendemain, j'ai inséré dans mon discours

une allusion peu respectueuse (mais malicieuse) à un personnage éminent du panthéon chrétien. Tout le monde s'est mis à rire, et lui s'est joint à l'hilarité générale. Alors, à la fin, je l'ai pris par le bras et lui ai demandé pourquoi il avait manqué de respect à *ma* religion. Ensuite, j'ai essayé de lui expliquer la différence entre faire une plaisanterie allusive, nommer inutilement le nom de Dieu et proférer des blasphèmes, en l'invitant à une plus grande tolérance. Il s'est donc excusé, et j'espère qu'il a compris. Ce qu'il n'a peut-être pas saisi, c'est l'extrême tolérance du monde catholique, car, dans une « culture » du blasphème, où un fidèle craignant Dieu peut définir l'être suprême avec des adjectifs inconvenants, qui pourrait se scandaliser de quoi que ce soit ?

Mais tous les rapports éducatifs ne peuvent être pacifiques et civils comme celui que j'ai eu avec mon étudiant. Pour le reste, mieux vaut tenir sa langue. Or que se passera-t-il dans une culture où, par peur de commettre une gaffe, même les chercheurs n'oseront plus se référer (par exemple) à un philosophe arabe ? Il en dériverait une *damnatio memoriae*, l'effacement par le silence d'une culture différente et respectable. Et cela ne servirait ni à la connaissance ni à la compréhension réciproque.

2006

Idolâtrie et iconoclastie légère

Vivons-nous dans une civilisation des images où l'on a perdu la culture alphabétique ou bien dans laquelle l'alphabet revient triomphalement avec Internet ? Où classons-nous la télévision, les DVD, les jeux vidéo ? En fait, le rapport de l'homme à l'image a toujours été un peu tourmenté, et c'est Maria Bettetini qui nous le rappelle dans son livre *Contro le immagini. Le radici dell'iconoclastia* ([Contre les images. Les racines de l'iconoclastie] Laterza, 2006). Je devrais parler d'un « astucieux » petit livre de cent soixante pages, mais je ne voudrais pas vous induire en erreur : il s'agit d'un ouvrage dense qui s'adresse à des personnes ayant des connaissances sur les questions philosophiques et théologiques. De sorte que, sa densité ne me permettant pas de le résumer, je me limite à quelques libres divagations sur cette habileté humaine (inconnue des animaux) à façonner des « simulacres ».

Pour Platon, si les choses sont des reproductions imparfaites de modèles idéaux, les images sont des imitations imparfaites des choses, et donc de

pâles imitations de seconde main ; mais avec le néoplatonisme, les images deviennent une imitation directe des modèles idéaux, et le terme *agalma* signifie à la fois statue et, justement, image, mais aussi splendeur, décorum et donc beauté.

L'ambiguïté était présente dans le monde hébraïque, où, indiscutablement, on ne peut créer d'image de Dieu (en réalité, on ne peut même pas prononcer son nom) mais où Dieu a créé l'homme à son image, et lorsqu'on relit dans la Bible les descriptions du temple de Salomon, on voit qu'y sont représentés des végétaux et des animaux de toutes espèces, mais aussi des chérubins. Si cette interdiction de représenter les choses célestes est également en vigueur dans le monde musulman, le recours à des formes calligraphiques et abstraites vaut pour les lieux de culte, alors que la culture musulmane nous a fourni de splendides miniatures imaginifiques.

Avec le christianisme, non seulement Dieu a pris un corps « visible », mais ce corps divin a laissé des images de son visage sur des voiles ou des mouchoirs ensanglantés. En outre, le christianisme (et Hegel allait très bien l'expliquer) avait besoin des images pour représenter non seulement la gloire des cieux mais aussi le visage défiguré du Christ souffrant et la sordide férocité de ses persécuteurs.

À ce stade, la situation se complique un peu plus car, d'un côté des néoplatoniciens tel Denys l'Aréopagite nous disent que l'on ne peut parler des choses divines que par négation (rien à voir avec une représentation adéquate !) et que donc, si l'on doit vraiment évoquer Dieu, mieux vaut user d'images outrageusement dissemblables, comme un ours ou une panthère ; d'un autre côté, des gens qui avaient lu le Pseudo-Denys ont ensuite élaboré l'idée que toute chose terrestre n'est rien d'autre qu'une image des choses célestes et que toute créature mondaine est presque une « peinture » des choses qui, sinon, échapperaient à nos sens, de sorte qu'il était licite et opportun de proposer des peintures de ces peintures.

Toutefois, pour les simples d'esprit, il était facile de passer de l'attrait de la figure à son identification à la chose représentée, et de glisser du culte des images à l'idolâtrie (retour au veau d'or). D'où l'histoire de l'iconoclastie et de la célèbre campagne byzantine contre les images.

À l'inverse, l'Église de Rome ne renonce pas à l'usage de représentations visuelles car, on le répètera souvent, *pictura est laicorum literatura*, on ne peut enseigner que les images à ceux qui ne savent pas lire. Cela dit, on débat

pour évaluer le pouvoir de cette sylve de figures peuplant les abbayes et les cathédrales et, à l'époque de Charlemagne, on élabore une prudente théorie selon laquelle les images sont certes bonnes, mais purement comme stimuli pour la mémoire, et enfin, qu'il serait difficile de savoir si une image féminine représenterait une Vierge à vénérer ou une Vénus à abhorrer s'il n'y avait le « *titulus* », c'est-à-dire la légende. Comme si les Carolingiens avaient lu Barthes qui théorise l'ancrage verbal des images (non pour la célébration de Dieu mais pour la vente des nouvelles idoles commerciales), et avaient anticipé la théorie d'une culture verbo-visuelle, ce qu'est la culture actuelle, où simplement la télévision (image + paroles) a remplacé la cathédrale – selon moi, c'est sur les écrans que le pape est vénéré, parfois idolâtré, et non plus en allant à l'église.

D'autres réflexions concluent ce petit livre (astucieux mais préoccupant) de Maria Bettetini : non seulement la crainte est toujours vivace que la beauté des images, fussent-elles sacrées, fasse oublier la beauté de Dieu (saint Bernard se préoccupait déjà de cela), ou alors on déplore laïquement que dans les images nouvelles se consume « la perte de l'aura », mais l'art contemporain d'abord détruit ou défigure les images de la tradition (Picasso ou l'informel), puis en joue en les multipliant (Warhol) et enfin les substitue, les jette, les recycle, les recrée, dans une sorte de permanente « iconoclastie légère ».

C'est pourquoi la situation dans laquelle nous vivons est encore plus compliquée que celle qui préoccupait Platon, et il faudrait reprendre la discussion depuis le début.

2007

Scalfari et les faits (les siens et les miens)

La semaine dernière, Eugenio Scalfari s'est attardé, avec une attention dont je lui sais gré, sur un récent recueil d'études historiques que j'ai publié et, après force déclarations d'incompétence, il a déniché un thème philosophique à me glacer le sang dans les veines. Qui sait ce qu'il m'aurait réservé s'il avait été compétent.

En substance, Scalfari trouve dans le dernier essai de mon recueil une polémique contre la vulgate nietzschéenne selon laquelle il n'y aurait pas de

faits, mais seulement des interprétations. Scalfari a beau jeu d'observer que les faits sont muets justement parce qu'ils sont des stimuli à l'interprétation et que, en termes simples, tout ce que nous connaissons dépend de la façon dont nous le regardons, c'est-à-dire de notre perspective interprétative. Et il objecte que je n'explique pas « de quelle manière les faits peuvent intervenir sur les interprétations ».

Il me suffirait de lui répondre que j'ai essayé de le faire dans des ouvrages précédents comme *Les Limites de l'interprétation* et *Kant et l'ornithorynque*, et qu'on ne répond pas à une telle question dans le cadre d'une pauvre chronique. Mais au moins, on peut clarifier une possible ambiguïté, source de malentendus. Je pense que Scalfari lui-même n'exclut pas, en voyant les étoiles dans le ciel, qu'il y a quelque chose là-haut : simplement, il dit que ce que nous en savons dépend de la façon dont nous interprétons le phénomène (c'est si vrai que les anciens y voyaient des figures célestes, les astronomes du Mont Palomar y voient bien autre chose, mais eux aussi seront prêts à revoir leur interprétation lorsque des instruments plus raffinés leur montreront ce qui pour l'heure échappe à leur attention).

Toutefois, nous pouvons faire trois affirmations très différentes entre elles : 1° il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations ; 2° tous les faits, nous les connaissons à travers notre interprétation ; 3° la présence des faits est démontrée parce que certaines interprétations ne fonctionnent pas du tout, et donc il doit y avoir quelque chose qui nous oblige à les rejeter. C'est la confusion entre ces trois types d'informations qui pousse par exemple Benoît XVI et d'autres à voir dans la pensée moderne la manifestation d'un relativisme radical. Mais le relativisme radical ne se manifeste que si l'on accepte l'affirmation 1 – vers laquelle, quoi qu'il en soit, Nietzsche inclinait dangereusement. En revanche, celui qui accepte l'affirmation 2 dit une chose évidente. Il est naturel que si je vois de la lumière au bout du pré la nuit, je dois faire un effort interprétatif pour savoir s'il s'agit d'une luciole, d'une lumière à une fenêtre lointaine, d'un type qui est en train d'allumer une cigarette, ou carrément d'un feu follet, etc. Au hasard, je décide qu'il s'agit d'une luciole à dix mètres de moi, je fais un bond en avant pour l'attraper et, arrivé au bout du pré, je m'aperçois que, bien que j'aie avancé, la lumière reste lointaine, alors je suis obligé d'éliminer l'interprétation « luciole » parce qu'elle est erronée (peut-être m'orienterai-je sur la lumière au loin à une fenêtre, mais cela dépend). En tout cas, je suis face à quelque chose qui, indépendamment de mon interprétation, la rend insoutenable. Ce quelque

chose qui défie mon interprétation, moi je l'appelle « fait ». Les faits sont ces choses qui résistent à mes interprétations.

Mes idées sur les faits ne concernent pas seulement la nature, mais aussi les textes. Un jour, j'ai raconté un amusant débat entre joyciens passionnés de *Finnegans Wake* (livre qui semble encourager n'importe quelle interprétation possible), où un lecteur avait trouvé, après une allusion aux Soviétiques, le jeu de mots « berial » au lieu de « burial » (sépulture) et en avait conclu qu'il s'agissait d'une allusion à Lavrenti Beria, le ministre de Staline, fusillé par la suite. D'aucuns avaient aussitôt objecté que Beria était devenu célèbre après la date à laquelle Joyce avait écrit son texte et que la référence ne pouvait donc le concerner. Mais d'autres (à la limite du délire) avaient rétorqué qu'on ne pouvait exclure que Joyce ait eu des facultés prophétiques. Jusqu'à ce qu'arrive un autre lecteur qui avait fait remarquer à quel point les pages précédentes développaient une allégorie religieuse avec des références au Joseph biblique, enterré deux fois, et comment dans l'histoire sacrée apparaissent deux Beria, un fils d'un fils de Joseph et un fils de son frère Ephraïm. La présence d'un contexte si fort est pour moi un fait, et ce fait rend l'hypothèse biblique (qui aurait un sens) plus acceptable que l'hypothèse soviétique (qui n'expliquerait rien). Il y a des interprétations démenties par les faits (contextuels).

Les faits sont cette chose qui, dès que nous les interprétons de manière erronée, nous disent que l'on ne peut continuer ainsi. Je comprends que, comme définition des faits, celle-ci puisse en mécontenter beaucoup, et pourtant les philosophes et les scientifiques procèdent de cette manière. S'il s'agit d'aller sur la Lune, l'interprétation de Galilée fonctionne mieux que celle de Ptolémée.

2007

La cocaïne des peuples

Lors d'un récent débat consacré à la sémiotique du sacré, on en était arrivé à cette notion, qui va de Machiavel à Rousseau et au-delà, d'une « religion civile » des Romains, entendue comme ensemble de croyances et obligations capable de préserver l'union de la société. On a noté que de cette conception, en soi vertueuse, on passe aisément à l'idée de la religion comme

instrumentum regni, expédient qu'un pouvoir politique (représenté peut-être par des mécréants) utilise pour contrôler ses sujets.

L'idée était déjà présente chez des auteurs qui avaient l'expérience de la religion civile des Romains, et par exemple Polybe (*Histoires* VI¹) écrivait à propos des rites romains que « s'il était possible qu'un État ne fût composé que de gens sages, peut-être cette institution n'eût-elle pas été nécessaire ; mais, comme le peuple n'a nulle constance, qu'il est plein de passions déréglées, qu'il s'emporte sans raisons et jusqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choses qu'il ne voyait pas et par tout cet attirail de fictions effrayantes. C'est donc avec grande raison que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avait des dieux, qu'il y avait des supplices à craindre dans les enfers, et l'on a grand tort dans notre siècle de rejeter ces sentiments [...]. Au contraire, les Romains, qui dans la magistrature et les légations disposent de grandes sommes d'argent, n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples, un homme qui n'ose toucher aux deniers publics est un homme rare, au lieu que chez les Romains il est rare de trouver un homme coupable de ce crime ».

Si les Romains se comportaient si vertueusement à l'époque républicaine, il ne fait aucun doute qu'ils ont cessé à un moment donné. Et l'on comprend pourquoi, des siècles plus tard, Spinoza a donné une autre lecture de l'*instrumentum regni* et de ses cérémonies splendides et captivantes : « Mais si le grand secret du régime monarchique, et son intérêt principal, c'est de tromper les hommes et de colorer du beau nom de religion la crainte où il faut les tenir asservis, de telle façon qu'ils croient combattre pour leur salut en combattant pour leur esclavage, [...] comment concevoir rien de semblable dans un État libre, et quelle plus déplorable entreprise que d'y répandre de telles idées, puisque rien n'est plus contraire à la liberté générale que d'entraver par des préjugés ou de quelque façon que ce soit le libre exercice de la raison de chacun ! » (*Traité théologico-politique*²)

De là, il n'était pas difficile d'en arriver à la célèbre définition de Marx, « la religion est l'opium des peuples ».

Mais est-il vrai que les religions ont toutes et toujours cette *virtus dormitiva* ? José Saramago est d'une opinion très différente, lui qui, à plusieurs reprises, a dénoncé les religions comme source de conflit : « Les religions, toutes sans exception, n'ont jamais servi à rapprocher et réconcilier

les hommes, bien au contraire. Elles ont été et continuent d'être la cause de souffrances indicibles, de carnages, de violences physiques et spirituelles monstrueuses constituant l'un des plus ténébreux chapitres de la misérable histoire humaine. » (*Le Monde*, septembre 2001)

Saramago concluait ailleurs que « si nous étions tous athées, nous vivrions dans une société plus pacifique ». Je ne suis pas sûr qu'il ait raison, mais il semble que le pape Benoît XVI lui ait indirectement répondu dans sa récente encyclique *Spe salvi* où il affirme qu'au contraire, l'athéisme des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, même s'il s'est présenté comme protestation contre les injustices du monde et de l'histoire universelle, a fait que « d'une telle prémisse s'en sont ensuivi les plus grandes cruautés et violations de la justice ».

J'imagine que Benoît XVI pensait à ces sans-dieu de Lénine et Staline, mais il oubliait que sur les drapeaux nazis était écrit *Gott mit uns* (« Dieu avec nous »), que des phalanges d'aumôniers militaires bénissaient les fanions fascistes, que le sanguinaire Francisco Franco, soutenu par les Guérilleros du Christ-Roi, s'inspirait de principes très religieux (et au-delà des crimes de ses adversaires, c'est bien lui qui a commencé), que les Vendéens, profondément croyants, combattaient les républicains et leur invention d'une Déesse Raison (*instrumentum regni*), que catholiques et protestants se sont allègrement massacrés pendant des années, que les croisés et leurs ennemis étaient animés de motivations religieuses, que pour défendre la religion romaine on jetait les chrétiens aux lions, que c'est pour des raisons religieuses qu'ont été allumés d'innombrables bûchers, qu'ils sont très pieux, tous ces fondamentalistes musulmans, ces terroristes des Twin Towers, Ben Laden et les talibans bombardant les Bouddhas, que l'Inde et le Pakistan s'opposent pour des raisons religieuses, et enfin que c'est au cri de *God Bless America*, Dieu bénisse l'Amérique, que Bush a envahi l'Irak.

C'est pourquoi j'en venais à me dire que peut-être, si la religion est ou a été parfois l'opium des peuples, elle en a plus souvent été la cocaïne.

2007

Dieux d'Amérique

L'un des plus grands divertissements du visiteur européen aux États-Unis a toujours été de se brancher le dimanche matin sur les chaînes de télévision

diffusant des émissions religieuses. Qui n'a jamais vu ces assemblées de fidèles en extase, ces pasteurs lançant des anathèmes et ces groupes de femmes ressemblant à Whoopy Golberg qui dansent rythmiquement en criant « Oh Jesus », en a peut-être eu une petite idée avec le récent *Borat*, mais en pensant qu'il s'agissait d'une invention satirique, tout comme l'était sa représentation du Kazakhstan. Non, Sacha Baron Cohen est un cas de *candid camera*, il a filmé ce qui se passait vraiment autour de lui. En somme, comparé à une cérémonie de ces intégristes américains, le rite de la liquéfaction du sang de saint Janvier ressemble à une réunion de chercheurs sur l'illuminisme.

À la fin des années 60, j'ai visité en Oklahoma la Oral Roberts University (Oral Roberts étant l'un de ces téléprédicateurs charismatiques) dominée par une tour avec une plateforme tournante. Les fidèles envoyaient des dons, et en fonction de la somme, la tour émettait leurs prières dans le ciel. Pour être engagé comme enseignant à l'université on devait répondre avant tout à un questionnaire, qui comportait entre autres cette question : « *Do you speak in tongues ?* » c'est-à-dire « avez-vous le don des langues, comme les apôtres ? ». On raconte qu'un jeune professeur, qui avait un grand besoin de trouver du travail, avait répondu « *not yet*, [pas encore] », et qu'il avait été embauché à l'essai.

Les églises fondamentalistes étaient antidarwiniennes, antiavortement, elles soutenaient la prière obligatoire à l'école, le cas échéant elles étaient antisémites et anticatholiques, il y a encore quelques décennies, dans beaucoup d'États ségrégationnistes, elles représentaient au fond un phénomène assez marginal, limité à l'Amérique profonde de la *Bible belt*. Le visage officiel du pays était représenté par les gouverneurs attentifs à séparer politique et religion, des universités, des artistes et écrivains, d'Hollywood.

En 1980, Furio Colombo avait consacré aux mouvements fondamentalistes *Il Dio d'America* [Le Dieu d'Amérique] mais le livre avait été perçu davantage comme une prophétie pessimiste que comme le rapport sur une réalité progressant de manière inquiétante. Colombo vient de rééditer ce livre (en annexe à l'*Unità* d'il y a quelques semaines), avec une nouvelle introduction que personne cette fois ne pourra prendre pour une prophétie. Selon Colombo, la religion a fait son entrée dans la politique américaine en 1979 au cours de la campagne qui opposait Carter à Reagan.

Carter était un bon libéral mais un chrétien fervent, de ceux dits *born*

again, qui renaissent à la foi. Reagan était un conservateur, mais ex-homme de spectacle, jovial, mondain, et religieux uniquement parce qu'il allait à l'église le dimanche. Or, l'ensemble des sectes fondamentalistes avaient pris le parti de Reagan, et Reagan les avait récompensées en renforçant ses positions religieuses, par exemple en nommant à la Cour suprême des juges opposés à l'avortement.

De la même façon, les fondamentalistes s'étaient mis à soutenir toutes les positions de la droite, appuyant le lobby des armes, refusant l'assistance médicale et, par leurs prédicateurs les plus fanatiques, ils avaient défendu une politique belliciste, allant jusqu'à présenter la perspective d'un holocauste atomique comme nécessaire pour vaincre le règne du mal. Aujourd'hui, la décision prise par McCain de choisir une femme connue pour ses tendances dogmatiques comme vice-présidente, et le fait que, au moins au début, les sondages aient approuvé sa décision, vont dans cette direction.

Furio Colombo fait toutefois observer que, tandis que par le passé les fondamentalistes s'opposaient aux catholiques, aujourd'hui les catholiques, et pas qu'en Amérique, se rapprochent de plus en plus des fondamentalistes (voir par exemple le curieux retour à l'antidarwinisme alors que l'Église avait pour ainsi dire signé un vaste armistice avec les théories évolutionnistes). Et en effet, que l'Église italienne se soit rangée aux côtés non pas du catholique pratiquant Prodi mais du laïc divorcé et jouisseur, laisse penser que prédomine même en Italie la tendance à offrir les voix des croyants à des politiciens qui, indifférents aux valeurs religieuses, sont disposés à accorder le maximum aux requêtes dogmatiquement les plus rigides de l'Église qui les soutient.

Cela donne à méditer sur un discours du charismatique Pat Robertson en 1986 : « Je veux que vous pensiez à un système scolaire où l'enseignement humaniste sera résolument banni, une société où l'Église fondamentaliste aura pris le contrôle des forces qui déterminent la vie sociale. »

2008

Reliques pour l'année nouvelle

Armando Torno, dans le *Corriere della Sera* du 3 janvier dernier, traitait des reliques saintes mais aussi des reliques laïques, du crâne de Descartes au

cerveau de Gorki. Conserver des reliques n'est pas, comme on le croit communément, une habitude chrétienne, cela est typique de toute religion et de toute culture. Ce qui joue dans le culte des reliques, c'est une sorte de pulsion que je définirais comme mythico-matérialiste, selon laquelle on peut retrouver quelque chose du pouvoir d'un grand ou d'un saint en touchant des fragments de son corps ; il y a par ailleurs le goût normal pour les antiquités (faisant qu'un collectionneur est prêt à dépenser des sommes folles pour avoir non seulement le premier exemplaire publié d'un livre célèbre, mais aussi celui qui a appartenu à un personnage important). Et de plus en plus souvent, dans les ventes aux enchères américaines, il arrive que les *memorabilia* les plus onéreux soient aussi bien les gants (vrais) de Jacqueline Kennedy que les gants (faux) portés par Rita Hayworth dans *Gilda*. Enfin, il y a le facteur économique : posséder une relique célèbre était au Moyen Âge une précieuse ressource touristique car elle attirait des flux des pèlerins, tout comme aujourd'hui une discothèque de l'intérieur des terres de Rimini attire des touristes allemandes et russes. J'ai vu à Nashville, Tennessee, les nombreux touristes venus admirer la Cadillac d'Elvis Presley. Et dire qu'elle n'était pas unique, puisqu'il en changeait tous les six mois...

Pris peut-être par cet esprit de Noël que j'évoquais dans une précédente *Bustina*, à l'Épiphanie, au lieu d'aller (comme tout le monde) sur Internet télécharger des films porno, me sentant d'humeur lunatique et bizarre, j'ai décidé de naviguer à la recherche de reliques célèbres.

Par exemple, nous savons aujourd'hui que le crâne de saint Jean-Baptiste se trouve dans l'église San Silvestro in Capite à Rome, mais une tradition précédente le voulait dans la cathédrale d'Amiens. En tout cas, le crâne conservé à Rome serait sans la mandibule, qui est à la cathédrale San Lorenzo de Viterbe. Le plat qui a recueilli la tête de Jean le Baptiste est à Gênes, dans le trésor de la cathédrale San Lorenzo, avec les cendres du saint, mais une partie de ces cendres est aussi conservée dans l'ancienne église du monastère des Bénédictines de Loano, tandis qu'un doigt se trouverait au Musée de l'Opéra du Duomo de Florence, un bras dans la cathédrale de Sienne, la mâchoire de saint Laurent à Viterbe. Quant aux dents, il y en a une dans la cathédrale de Raguse et une autre, avec une mèche de cheveux, à Monza. Aucune information sur les trente autres. Une antique légende racontait que la tête de Jean le Baptiste à l'âge de douze ans était conservée dans une quelconque cathédrale, mais, à ma connaissance, il n'existe aucun document officiel confirmant cet on-dit.

La Vraie Croix a été trouvée à Jérusalem par sainte Hélène, mère de Constantin. Dérobée par les Perses au ^{vii}^e siècle, récupérée par l'empereur byzantin Héraclius, elle a ensuite été apportée par les croisés sur le champ de bataille contre Saladin. Hélas, c'est Saladin qui a vaincu, et l'on a perdu à jamais toute trace de la croix. Cependant, divers fragments avaient été prélevés. Des clous, l'un serait dans la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome. La couronne d'épines, longtemps conservée à Constantinople, a été fractionnée dans l'intention de donner au moins une épine à des églises et sanctuaires divers. La Sainte Lance, ayant jadis appartenu à Charlemagne puis à ses successeurs, se trouve aujourd'hui à Vienne. Le Prépuce de Jésus était exposé à Calcata (Viterbe) jusqu'à ce que, en 1970, le prêtre annonce son vol. Mais la possession de la même relique a été revendiquée par Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle, Chartres, Besançon, Metz, Hildesheim, Charroux, Conques, Langres, Anvers, Fécamp, Le Puy-en-Velay. Le sang jailli de la plaie au flanc, recueilli par Longin, aurait été amené à Mantoue, mais un autre sang est conservé dans la Basilique du Saint-Sang à Bruges. Le Saint Berceau est à Sainte-Marie-Majeure (Rome), tandis que, on le sait, le Saint Suaire est à Turin. Les langes de l'enfant Jésus sont à Aix-la-Chapelle. Le linge utilisé par le Christ pour le Lavement des pieds est soit dans l'église romaine de Saint-Jean-de-Latran soit en Allemagne, mais il n'est pas exclu que Jésus ait utilisé deux linges et ait lavé les pieds deux fois. Dans maintes églises sont conservés les cheveux ou le lait de Marie, l'anneau des noces avec Joseph serait à Pérouse, mais celui des fiançailles est à Notre-Dame de Paris.

À Milan, il y avait les dépouilles des Rois Mages, mais au ^{xii}^e siècle, Frédéric Barberousse les a prises comme butin de guerre et les a emportées à Cologne. Modestement, j'ai raconté cette histoire dans mon roman *Baudolino*, mais je ne prétends pas faire croire qui ne croit pas.

2009

Le crucifix, symbole presque laïc

Je ne me rappelle ni comment ni pourquoi la polémique sur le crucifix dans les salles de classe avait déjà fait rage il y a environ six ans. Avec le recul, à part le fait que se profile un désaccord entre gouvernement italien et Église d'un côté et Union Européenne de l'autre, les termes du problème n'ont pas

changé.

La République française interdit l'exhibition de symboles religieux dans les établissements scolaires d'État, mais certains des grands courants du catholicisme ont fleuri justement dans la France républicaine, à droite comme à gauche, de Charles Péguy et Léon Bloy à Maritain et Mounier, pour en arriver aux prêtres ouvriers, et si Fatima est au Portugal, Lourdes est bien en France. On voit donc que, même en éliminant les symboles religieux dans les classes, cela n'a pas d'incidence sur la vitalité des sentiments religieux. Dans nos universités, il n'y a pas de crucifix dans les salles de cours, mais des hordes d'étudiants adhèrent à *Comunione e Liberazione*³. En revanche, au moins deux générations d'Italiens ont passé leur enfance dans des écoles où il y avait le crucifix entre le portrait du roi et celui du duce, et sur les trente élèves de chaque classe, une partie est devenue athée, d'autres antifascistes, d'autres encore, je crois la majorité, ont voté pour la république.

Cela dit, alors que c'était une erreur de ne citer dans la Constitution européenne que la tradition chrétienne, car l'Europe a été influencée aussi par la culture païenne grecque et la tradition judaïque (et qu'est-ce donc que la Bible ?), il est néanmoins vrai que l'histoire de ses diverses nations a été marquée par des croyances et des symboles chrétiens, si bien que les croix se retrouvent sur les bannières de nombreuses villes italiennes parfois administrées pendant des décennies par les communistes, sur les armoiries des nobles, sur maints drapeaux nationaux (anglais, suédois, norvégien, danois, suisse, islandais, maltais, etc.), d'une manière telle que le crucifix est devenu un signe dépouillé de toute référence religieuse. Et un chrétien chatouilleux devrait s'indigner de ce qu'une croix en or orne aussi bien la poitrine velue des gros machos de Romagne spécialisés dans la tourisme allemande, que le décolleté de femmes aux mœurs légères (rappelons que le cardinal Lambertini, voyant une croix sur le sein opulent d'une belle dame, fit des observations salaces sur la douceur de ce calvaire). Elles portent des chaînes avec des croix, toutes ces gamines qui se baladent le nombril à l'air et la jupe à l'aîne. Si j'étais le pape, je demanderais qu'un symbole si outragé disparaisse, par respect, des salles de classe.

Vu que le crucifix, sauf quand il apparaît à l'église, est devenu un symbole laïc, et en tout cas neutre, la plus bigote est-ce l'Église qui veut le conserver ou l'Union Européenne qui veut l'enlever ?

De la même manière, le croissant musulman apparaît sur les drapeaux de

l'Algérie, la Libye, la Malaisie, la Mauritanie, la Turquie, la Tunisie, de Singapour, des Maldives et du Pakistan, pourtant on parle de l'entrée en Europe d'une Turquie qui porte ce symbole religieux sur son drapeau, et si un *monsignor* catholique est invité à tenir une conférence dans un milieu musulman, il accepte de parler dans une salle décorée avec les versets du Coran.

Que dire aux très nombreux non-chrétiens que compte désormais l'Europe ? Qu'il existe dans ce monde des us et coutumes, plus enracinés que toute foi ou que les révoltes contre toute foi, et que ces us et coutumes doivent être respectés. C'est pourquoi, si je visite une mosquée, j'enlève mes chaussures, sinon je n'y vais pas. C'est pourquoi une touriste athée est tenue, si elle visite une église chrétienne, de ne pas arborer des habits provocants, sinon elle doit se borner à visiter les musées. La croix est un fait d'anthropologie culturelle, son profil est enraciné dans la sensibilité commune. Qui émigre chez nous doit aussi se familiariser avec ces aspects de la sensibilité commune du pays hôte. Pour ma part, je sais que dans les pays musulmans il ne faut pas consommer d'alcool (sauf dans des lieux réservés comme les hôtels pour Européens) et je ne vais pas provoquer les autochtones en allant siffler du whisky devant une mosquée.

L'intégration d'une Europe de plus en plus peuplée par des extracommunautaires doit advenir sur la base d'une tolérance réciproque. Je pense qu'un élève musulman ne devrait pas être dérangé par un crucifix dans la salle de classe, si pour le reste ses croyances sont respectées, surtout si le cours de religion se transformait en une heure d'histoire des religions où l'on parlerait aussi de ce en quoi il croit.

Naturellement, si l'on veut vraiment escamoter le problème, on pourrait mettre dans les écoles une croix nue, dépouillée, comme il arrive d'en trouver même dans le bureau d'un archevêque, pour éviter le rappel trop évident à une religion spécifique. Mais je parie qu'une trouvaille aussi raisonnable serait prise pour une reddition. Donc, continuons à nous quereller.

2009

Les Rois Mages, ces inconnus

Presque par hasard, il m'est arrivé d'assister ces derniers jours à deux

épisodes, une jeune fille de quinze ans qui feuilletait avec beaucoup d'intérêt un livre de reproductions d'art, et deux autres jeunes du même âge qui visitaient, fascinés, le Louvre. Tous trois étaient nés et avaient été éduqués dans des pays rigoureusement laïcs et dans des familles de non-croyants. Si bien que, devant *Le Radeau de la Méduse*, ils comprenaient que des malheureux venaient d'échapper à un naufrage, ou encore que les deux personnages de Francesco Hayez, à la Pinacothèque de Brera, étaient des amoureux, mais ils ignoraient pourquoi Fra Angelico avait représenté une fille s'entretenant avec un androgyne ailé ou pourquoi un homme déguenillé descendait en bondissant d'une montagne chargé de deux très lourdes plaques de pierre tout en émettant des rayons lumineux par ses cornes.

Bien sûr, les jeunes reconnaissaient deux ou trois choses dans une nativité ou une crucifixion, car ils en avaient déjà vu, mais si, dans la crèche, on introduisait trois hommes avec manteau et couronne, ils ne savaient pas qui ils étaient ni d'où ils venaient.

Il est impossible de comprendre au moins les trois quarts de l'art occidental si l'on ne connaît pas l'Ancien et le Nouveau Testaments et les histoires des saints. Qui est cette fille avec ses yeux sur un plateau, elle sort de *La Nuit des morts-vivants* ? Et ce cavalier qui coupe en deux un vêtement, il fait une campagne anti-Armani ?

Donc, il arrive que, dans maintes situations culturelles, filles et garçons apprennent tout à l'école sur la mort d'Hector mais rien sur celle de saint Sébastien, tout sur les noces de Cadmos et Harmonie mais rien sur celles de Cana. Dans certains endroits, il y a une forte tradition de lecture de la Bible, et les enfants savent tout du veau d'or, mais rien du loup de saint François. Ailleurs, on leur bourre le crâne de *vie crucis* mais on ne leur apprend rien de la *mulier amicta solis* de l'Apocalypse.

Le pire survient quand un Occidental (et pas que les jeunes de quinze ans) a affaire à des représentations d'autres cultures – d'autant plus présentes aujourd'hui que les gens voyagent dans des pays exotiques tandis que les habitants de ces pays viennent s'installer chez nous. Je ne parle pas des réactions perplexes d'un Occidental face à un masque africain, ou de ses ricanements devant des Bouddhas cellulitiques (d'ailleurs, interrogés, ils sont prêts à répondre que Bouddha est le dieu des Orientaux tout comme Mahomet est le dieu des musulmans) ; le fait est que beaucoup de nos voisins de palier seraient prompts à penser que la façade d'un temple indien a été

dessinée par les communistes pour représenter les fêtes données à la Villa Certosa, la luxueuse demeure de Berlusconi, et ils secouent la tête quand ils voient que ces mêmes Indiens prennent au sérieux un homme à tête d'éléphant assis sur des coussins, sans se rendre compte qu'eux-mêmes ne trouvent rien à redire sur une personne divine représentée sous les traits d'une colombe.

Par conséquent, au-delà de toute considération religieuse, et même du point de vue le plus laïc du monde, il faut que les jeunes reçoivent à l'école une information de base sur les idées et les traditions des différentes religions. Penser que cela n'est pas nécessaire équivaldrait à dire qu'il ne faut pas leur enseigner qui étaient Jupiter ou Minerve car ce n'étaient que des sornettes pour les petites vieilles du Pirée.

Cela dit, vouloir résoudre la question de l'éducation aux religions par l'éducation à une seule religion (le catholicisme en Italie par exemple) est culturellement dangereux car, d'une part, on ne peut empêcher les élèves non croyants ou les enfants de non-croyants de sécher ce cours de religion, ratant ainsi le minimum d'éléments culturels fondamentaux ; et d'autre part, cela exclut de l'éducation scolaire toute mention d'autres traditions religieuses. Par ailleurs, même cette leçon de religion catholique risque de se réduire à un espace de discussion éthique, très respectable, sur les devoirs envers nos semblables ou sur la foi, mais qui néglige ces informations nous permettant de faire la différence entre une Fornarina et une Madeleine repentie.

Il est aussi vrai que les gens de ma génération ont tout étudié sur Homère et rien sur le Pentateuque, et que nous avons eu de très mauvais cours d'histoire de l'art au lycée, de même qu'on nous enseignait tout sur Burchiello et rien sur Shakespeare – malgré cela, nous nous en sommes sortis, parce qu'évidemment il y avait quelque chose dans cet environnement qui nous envoyait des sollicitations et des informations. Mais ces trois jeunes de quinze ans dont je parlais, qui ne savent pas reconnaître les Rois Mages, me suggèrent que même l'environnement scolaire transmet de moins en moins d'informations utiles et beaucoup de parfaitement inutiles.

Que les Rois Mages nous protègent de leurs six saintes mains au-dessus de nos têtes.

Hypatie !

Avec le battage publicitaire et les débats autour du film *Agora* d'Alejandro Amenábar, il est impensable que l'on n'ait jamais entendu parler d'Hypatie. Quoi qu'il en soit, pour ceux encore non informés, je dirais qu'à l'aube du ^v^e siècle ap. J.-C., dans un empire où même l'empereur est désormais chrétien, dans une Alexandrie où s'opposent la dernière aristocratie païenne, le nouveau pouvoir religieux représenté par l'évêque Cyrille et une vaste communauté juive, vit et enseigne Hypatie, philosophe néoplatonicienne, mathématicienne, astronome, très belle (disait-on) et idolâtrée par ses élèves. Une bande de Parabalanis, talibans chrétiens de l'époque, milice personnelle de l'évêque Cyrille, se jette sur Hypatie et la met littéralement en pièces.

D'Hypatie, il ne reste aucune œuvre (Cyrille les a sans doute fait détruire) et très peu de témoignages, tant chrétiens que païens. Tous admettent peu ou prou que Cyrille a eu des responsabilités dans l'affaire. Hypatie tombe longtemps aux oubliettes, puis à partir du ^{xvii}^e siècle elle est revalorisée, en particulier par le siècle des Lumières, en tant que martyre de la libre pensée, célébrée par Gibbon, Voltaire, Diderot, Nerval, Leopardi, jusqu'à Proust et Luzi, pour devenir une icône du féminisme.

Le film n'est tendre ni avec les chrétiens ni avec Cyrille (sans toutefois dissimuler les violences des païens et des juifs) et ainsi le bruit a aussitôt couru que les forces obscures de la réaction aux aguets voulaient interdire sa diffusion en Italie, si bien qu'une souscription de milliers de signatures fut lancée. D'après ce que j'ai compris, la distribution italienne hésitait à diffuser le film qui risquait de susciter une forte opposition des catholiques et de compromettre sa programmation, mais cette pétition l'a décidée à tenter l'aventure. Cela dit, ce n'est pas le film (plutôt bien fait, malgré quelques criants anachronismes) qui m'intéresse ici, mais le syndrome du complot qu'il a déclenché.

Sur Internet, j'ai trouvé des attaques catholiques contre cette volonté de montrer le côté violent des religions (le réalisateur répète, lui, que son objectif polémique était le fondamentalisme de toute sorte), mais personne n'a cherché à nier que Cyrille, homme d'Église et personnage politique, ait été un dur, aussi bien contre les juifs que contre les païens. Ce n'est pas un hasard s'il a été fait saint et docteur de l'Église presque mille cinq cents ans plus tard par Léon XIII, un pape obsédé par le néopaganisme représenté par

la maçonnerie et les libéraux bouffeurs de curés qui dominaient la Rome de son époque. Et elle est embarrassante, cette célébration de Cyrille faite le 3 octobre 2007 par Benoît XVI qui loue « la grande énergie » de son gouvernement sans prendre deux lignes pour l'absoudre de cette ombre que l'histoire a fait peser sur lui.

Cyrille dérange tout le monde : sur Internet, je trouve Rino Camilleri (jadis défenseur du *Syllabus*) qui, pour garantir l'innocence de Cyrille, convoque Eusèbe de Césarée. Excellent témoin, sauf qu'Eusèbe était mort soixante-cinq ans avant le supplice d'Hypatie et ne pouvait donc témoigner de rien du tout. À mon humble avis, si l'on doit déclencher une guerre de religion, il faut au moins consulter Wikipédia.

Mais venons-en au complot : Internet véhicule différentes informations sur la censure effectuée (par qui ?) pour cacher le scandale Hypatie. Par exemple, on dénonce le fait que le volume 8 de la *Storia della filosofia greca e romana* de Giovanni Reale ([Histoire de la philosophie grecque et romaine] Bompiani, 2004) consacré au néoplatonisme, avec des indications sur Hypatie, ait mystérieusement disparu des librairies. Un coup de fil à Bompiani m'a confirmé que, des dix volumes, les deux seuls à être épuisés (et qui seront donc réimprimés) sont le 7 et le 8, sans doute parce qu'ils abordent des sujets comme le *Corpus Hermeticum* et certains aspects du néoplatonisme qui n'intéressent pas seulement les philosophes mais passionnent tous les insensés qui se mêlent de sciences occultes réelles ou présumées. Puis j'ai pris dans ma bibliothèque ce fameux volume 8 et j'ai vu que Reale, historien de la philosophie s'occupant uniquement de textes consultables, alors qu'il ne nous est rien resté d'Hypatie, lui consacre sept lignes (je dis bien sept) où il se borne à dire ce peu que l'on sait sérieusement. Alors, pourquoi aurait-on dû le censurer ?

Mais la théorie du complot va plus loin, et toujours sur Internet on dit que tous les ouvrages sur le néoplatonisme ont disparu des librairies, ânerie à faire ricaner n'importe quel étudiant de première année de philosophie. Bref, si vous voulez apprendre quelque chose de sérieux sur Hypatie, cherchez en ligne www.enciclopediadelledonne.it avec une belle entrée de Sylvie Coyaud sur le thème et, pour des données plus érudites, demandez à Google « Silvia Ronchey Ipazia [Hypathie] » et vous trouverez quelque chose (de non censuré) à vous mettre sous la dent.

Halloween, le relativisme et les Celtes

À l'occasion de la Toussaint, des voix catholiques se sont élevées contre cet Halloween où l'on éclaire les citrouilles de l'intérieur et où les enfants se promènent déguisés en sorcières ou en vampires en demandant des bonbons aux adultes. Comme la fête, qui vise à exorciser l'idée de la mort, se présenterait en alternative à la célébration de Saints et de Défunts, elle a été accusée d'américanisme de bas étage, et aussi taxée d'une forme de « relativisme ».

Je ne sais pas très bien en quoi Halloween serait relativiste, mais il arrive au relativisme ce qui arrivait à l'épithète « fasciste » en 68, où était fasciste quiconque ne pensait pas comme vous. Je précise en outre que je ne nourris pas une passion particulière pour Halloween (si ce n'est que Charlie Brown l'adore) et je sais pertinemment qu'en Amérique la fête est une occasion pour les satanistes et les pédophiles d'abuser d'enfants que les parents ont la naïveté de laisser sortir le soir. Je refuse juste de dire que c'est une mauvaise importation de l'Amérique. En d'autres mots, c'en est une, mais elle est de retour, car Halloween est née en tant que fête païenne en Europe celtique et dans certains pays de l'Europe du Nord, où elle a été en quelque sorte christianisée.

En somme, il est arrivé à Halloween la même chose qu'à Santa Claus, qui était à l'origine saint Nicolas de Bari, lequel d'ailleurs était turc, et c'est semble-t-il de la fête hollandaise *Sinterklaas* (l'anniversaire du saint) qu'est né Santa Claus. Puis le Père Noël a fusionné avec Odin qui, dans la mythologie allemande, apportait des cadeaux aux enfants, voici donc le lien de parenté étroit entre un rite païen et une fête chrétienne.

Personnellement, je suis aussi en désaccord avec le Père Noël, car, moi, les cadeaux, c'étaient l'Enfant Jésus et les Rois Mages qui me les apportaient – c'est pourquoi je suis récemment allé vérifier dans la cathédrale de Cologne si les restes des trois rois étaient encore là, après que Rainald von Dassel et Barberousse les avaient volés à la Basilique Sant'Eustorgio de Milan. Mais déjà, de mon temps, j'étais irrité par le fait que certains enfants, au lieu des Rois Mages, croyaient à la Befana – qui est d'ailleurs elle aussi une figure d'origine païenne, très proche des sorcières d'Halloween, et si les hiérarchies ecclésiastiques ne l'ont pas trop combattue c'est qu'elle s'était christianisée en tirant son nom de l'Épiphanie. Raison pour laquelle, après les accords du

Latran, elle fut acceptée comme la Befana Fasciste.

Dans la polémique sur Halloween, une voix s'est élevée du chœur, celle de Roberto Beretta (*Avvenire* du 23 octobre) qui a suggéré la prudence avant de lancer des anathèmes et d'organiser des croisades pastorales car, avec Halloween, « on a rendu à l'Église la monnaie de sa pièce. Eh oui. En effet, depuis le ^{IV}^e siècle au moins, la sagesse des Pères de l'Église [...] a préféré négocier plutôt qu'effacer, se superposer et transfigurer plutôt qu'annuler, réduire en cendres, ensevelir, censurer. Autrement dit : les fêtes païennes, nos ancêtres ont su les "christianiser". »

Il suffit de rappeler que Noël lui-même a été fixé le 25 décembre (date à laquelle aucun Évangile ne suggère que Jésus serait né, au contraire, selon des calculs d'astronomie, l'étoile aurait dû apparaître en automne) pour recouvrir les usages païens et les traditions germaniques et celtiques de Yule, la fête du solstice d'hiver, d'où vient le sapin de Noël (mais je suis de ceux qui préfèrent la crèche franciscaine, car elle demande plus d'inventivité, tandis qu'un sapin de Noël, même un singe dûment dressé saurait le décorer).

Donc – au lieu de se déchirer – il suffirait de christianiser aussi Halloween, comme le suggère toujours Beretta : « Si donc la fête d'Halloween (qui, rappelons-le, signifie littéralement "veille de Toussaint") devait reprendre ses apparences celtiques – fussent-elles vraies ou présumées – ou se parer plutôt des paillettes consuméristes ou se cacher sous des rituels plus ou moins "sataniques", elle ne ferait que se réapproprier un territoire déjà sien ; et nous, il nous resterait éventuellement à méditer sur comment et pourquoi nous n'avons pas eu la force culturelle (et peut-être aussi spirituelle) de répéter l'entreprise de nos prédécesseurs. »

2011

Maudite philosophie

Dans *La Repubblica* du 6 avril dernier a été publiée une anticipation du livre de Stephen Hawking et Leonard Mlodinow, *Y a-t-il un grand architecte dans l'univers ?* traduit de l'anglais par Marcel Filoche, (Odile Jacob, 2011), introduite par un sous-titre qui reprenait un passage du texte, « La philosophie est morte, seuls les physiciens expliquent le cosmos ». La mort de la philosophie a été annoncée à maintes reprises, il n'y a donc pas là de

quoi être impressionné, mais il me semblait qu'un génie comme Hawking avait dit une sottise. Pour être sûr que *La Repubblica* n'ait pas mal résumé, je suis allé acheter le livre, et sa lecture a confirmé mes soupçons.

Le livre paraît comme étant écrit à quatre mains, sauf que dans le cas de Hawking l'expression est douloureusement métaphorique car nous savons tous que ses membres ne répondent pas aux commandes de son exceptionnel cerveau. Donc, le livre est en substance l'œuvre du second auteur, que la quatrième de couverture qualifie d'excellent divulgateur et de scénariste de certains épisodes de *Star Trek* (et cela se voit grâce aux très belles illustrations qui semblent conçues pour une encyclopédie destinée à des enfants d'une autre époque, car elles sont colorées et fascinantes mais n'expliquent rien des théorèmes physico-mathématico-cosmologiques très complexes qu'elles devraient éclairer). Peut-être n'était-il pas prudent de confier le destin de la philosophie à des personnages aux oreilles de levraut.

L'ouvrage s'ouvre sur l'affirmation péremptoire que la philosophie n'a désormais plus rien à dire et que seule la physique peut nous expliquer 1° comment nous pouvons comprendre le monde dans lequel nous nous trouvons, 2° quelle est la nature de la réalité, 3° si l'univers a besoin d'un créateur, 4° pourquoi il y a quelque chose au lieu de rien, 5° pourquoi nous existons et 6° pourquoi il existe cet ensemble de lois particulier et pas un autre. On le voit, ce sont là de typiques interrogations philosophiques, mais il faut dire que le livre montre que la physique peut répondre d'une manière ou d'une autre aux quatre dernières, qui semblent les plus philosophiques de toutes.

Cela dit, pour s'essayer aux quatre dernières réponses, il faut avoir répondu aux deux premières questions, à savoir, en gros, que signifie dire que quelque chose est réel, et connaissons-nous le monde tel qu'il est vraiment. Vous vous rappelez sans doute votre philo apprise au lycée : connaissons-nous par adéquation de l'esprit à la chose ? Y a-t-il quelque chose hors de nous (Woody Allen ajoutait : « Et si oui, pourquoi font-ils tout ce bruit ? ») ou bien sommes-nous des êtres berkeleyens ou, comme disait Putnam, des cerveaux dans une cuve ?

Eh bien, les réponses fondamentales que ce livre propose sont spécifiquement philosophiques et, s'il n'y avait pas ces réponses philosophiques, même le physicien ne pourrait dire pourquoi il connaît et ce qu'il connaît. En effet les auteurs parlent d'un « réalisme dépendant des

modèles », c'est-à-dire qu'ils assument qu'il « n'existe aucun concept de réalité indépendant des descriptions et des théories ». Par conséquent, différentes théories peuvent décrire de manière satisfaisante le même phénomène au moyen de structures conceptuelles disparates et tout ce que nous pouvons percevoir, connaître et dire de la réalité dépend de l'interaction entre nos modèles et ce quelque chose qui est au-dehors mais que nous connaissons seulement grâce à la forme de nos organes perceptifs et de notre cerveau.

Les plus soupçonneux des lecteurs auront même reconnu un fantasme kantien, mais les deux auteurs proposent ce qui, en philosophie, s'appelle *holisme*, pour certains *réalisme intérieur* et pour d'autres *constructivisme*.

On le voit, il ne s'agit pas de découvertes physiques mais bien d'assomptions philosophiques, qui sont là pour soutenir et légitimer la recherche du physicien – lequel, quand il est un bon physicien, ne peut que se poser le problème des fondements philosophiques de ses propres méthodes. Ce que nous savions déjà, tout comme nous connaissions déjà quelque chose des extraordinaires révélations (évidemment dues à Mlodinow et à l'équipage de *Star Trek*) selon lesquelles « dans l'Antiquité, il était instinctif d'attribuer les actions violentes de la nature à un Olympe de divinités méprisantes ou malveillantes ». Sapristi et puis parbleu.

2011

Évasion et compensation occulte

Il y a des fraudeurs du fisc dans tous les pays car le déplaisir de payer des impôts est profondément humain. Mais on dit que les Italiens sont plus enclins que d'autres peuples à ce petit vice. Pourquoi ?

Il me faut revenir à d'antiques souvenirs, et évoquer la figure d'un vieux père capucin d'une grande humanité, doctrine et bonté, auquel j'étais très attaché. Or, cet aimable vieillard, en nous présentant, à d'autres jeunes et moi, les principes de l'éthique, nous avait expliqué que la contrebande et l'évasion fiscale, si elles sont des péchés, le sont de manière vénielle car elles ne contreviennent pas à la loi divine, mais seulement à la loi de l'État.

Il aurait dû se souvenir de la recommandation de Jésus de rendre à César ce qui est à César, et de celle de saint Paul aux Romains (« Rendez à chacun

ce qui lui est dû : à celui-ci l'impôt, à un autre la taxe »). Mais peut-être savait-il que, dans les siècles passés, certains théologiens avaient soutenu que les lois fiscales n'obligent pas en conscience, seulement en vertu de la sanction. Toutefois, en rapportant aujourd'hui cette opinion, Luigi Lorenzetti, directeur de la *Rivista di Teologia Morale*, commente : « On est injuste cependant avec ces théologiens, si l'on ignore le contexte social et économique qui les a amenés à inventer une telle théorie. L'organisation de la société n'était en rien démocratique ; le système fiscal injuste, les impôts exorbitants opprimaient les pauvres. »

En fait, mon capucin citait un autre cas, celui de la compensation occulte. Pour le dire de la manière la plus simple, si un travailleur considère qu'il est injustement sous-payé, il ne commet aucun péché s'il soustrait tacitement le montant supplémentaire auquel il aurait droit. Mais seulement si son salaire est de toute évidence inique et si on lui refuse la possibilité d'en appeler aux lois syndicales. Pourtant, sur un argument de ce genre, saint Thomas lui-même avait des doutes. D'un côté « lorsqu'un péril menace une personne [...] alors quelqu'un peut licitement subvenir à sa propre nécessité avec le bien d'autrui, repris ouvertement ou en secret. Il n'y a là ni vol ni rapine à proprement parler » (*Somme théologique*⁴, II-II, 66, 7). D'un autre côté, « celui qui reprend furtivement son propre bien chez quelqu'un qui le détenait injustement, pèche aussi, non pas qu'il lèse le détenteur [...], mais il pèche contre la justice légale en s'arrogeant le droit de se faire justice lui-même, en négligeant la règle du droit » (*Somme théologique*⁵, II-II, 66, 5). Sur les règles du droit, saint Thomas avait les idées claires et sévères, il aurait désapprouvé Berlusconi qui affirmait qu'il fallait comprendre les citoyens lorsqu'ils fraudaient un fisc trop excessif. Même pour saint Thomas, la loi était la loi.

Toutefois, la conception thomiste du droit de propriété était catholiquement plus « sociale », car la propriété devait être considérée comme juste « quant à la possession » mais pas « quant à l'usage » : si j'ai un kilo de pain acheté honnêtement, j'ai le droit d'en être le propriétaire, mais si à côté de moi il y a un clochard qui meurt de faim, je devrais lui en donner la moitié. Jusqu'à quel point l'évasion fiscale est-elle une compensation occulte ?

Dans un *Trattato di Teologia Morale* que vous trouvez sur le site Internet *Totus Tuus*, alors qu'on recommande de respecter les lois en vigueur et que l'on observe que « la partie la plus saine de la population » paye ses impôts et

ne fait pas de contrebande, on admet toutefois que « l'évasion fiscale n'est cependant pas considérée comme un fait qui lèse l'honneur (la loi elle-même la considère comme une infraction administrative et non un délit), bien qu'elle crée un sentiment de malaise moral ». Donc, Monti aurait tort de dire que les fraudeurs du fisc sont des voleurs : ce sont juste des personnes qui devraient éprouver un malaise moral.

Mais mon ecclésiastique évoqué plus haut n'allait pas jusqu'à ces subtilités casuistiques, il se bornait à dire qu'évasion fiscale et contrebande ne sont pas des péchés mortels parce qu'elles vont « seulement » contre les lois de l'État. Et sa position reflétait, me semble-t-il, l'éducation qu'il avait reçue dans sa jeunesse, avant les Accords du Latran, selon laquelle l'État était une chose si mauvaise qu'il ne fallait pas l'écouter. On voit bien qu'il est resté des traces de ces idées anciennes dans l'ADN de notre peuple.

2012

L'expérience sacrée

Le pape François prend (lui, un jésuite) un nom franciscain, il va habiter à l'hôtel, il ne lui manque plus que les sandales et la robe de bure, il chasse du temple les cardinaux en Mercedes, enfin il va tout seul à Lampedusa s'allier avec les laissés-pour-compte de la Méditerranée comme si la loi anti-immigration Bossi-Fini n'était pas une loi de l'État italien. Est-il vraiment le seul à dire et à faire encore « quelque chose de gauche » ? Au début, des bruits ont couru sur son excessive prudence envers les généraux argentins, on a rappelé son opposition aux théologiens de la libération, on souligne qu'il ne s'est pas encore prononcé sur l'avortement, les cellules souches, les homosexuels, comme si un pape devait se balader pour aller offrir des préservatifs aux pauvres. Qui est le pape François ?

Je crois que l'on se trompe si on le considère comme un jésuite argentin : c'est un jésuite paraguayen. Il est impossible que sa formation n'ait pas été influencée par « l'expérience sacrée » des jésuites du Paraguay. Le peu que les gens savent d'eux, ils le doivent au film *Mission*, mais le film condensait en deux heures de spectacle, avec beaucoup de libertés, cent cinquante ans d'histoire.

Petit résumé des faits. Les conquistadores espagnols, entre Mexique et

Pérou, avaient perpétré des massacres indicibles, appuyés par des théologiens qui soutenaient la nature animalesque des Indios (tous des orangs-outans), et seul un dominicain courageux comme Las Casas s'était élevé contre la cruauté des Cortés et des Pizarro, présentant les indigènes sous une autre perspective. Au début du ^{xvii}^e siècle, les missionnaires jésuites décidèrent de reconnaître les droits des autochtones (en particulier les Guaranis, qui vivaient dans un état préhistorique) et ils les organisèrent en « réductions », c'est-à-dire en communautés autonomes auto-entretenues : ils ne les réunissaient pas pour les faire travailler pour les colonisateurs, mais ils leur enseignaient à s'administrer eux-mêmes, libres de toute servitude, dans une totale communauté des biens qu'ils produisaient. La structure des villages et les modalités de ce « communisme » nous font penser à *L'Utopie* de Thomas More ou à *La Cité du Soleil* de Campanella, Croce parlera d'ailleurs de « prétendu communisme campanellien », mais les jésuites s'inspiraient plutôt des communautés chrétiennes primitives. Tandis qu'ils constituaient des conseils électifs composés uniquement de natifs (mais les pères gardaient l'administration de la justice), ils enseignaient à leurs sujets l'architecture, l'agriculture et l'élevage, la musique et les arts, l'alphabet (peut-être pas à tous, mais en produisant parfois des artistes et écrivains de talent). Les jésuites avaient certes instauré un régime paternaliste sévère, car civiliser les Guaranis signifiait les soustraire à la promiscuité, la paresse, l'ivrognerie rituelle et parfois au cannibalisme. Donc, comme pour toute ville idéale, nous sommes prompts à en admirer la perfection organisationnelle, mais nous ne voudrions pas y vivre.

Cependant, le refus de l'esclavagisme et les attaques des *bandeirantes*, chasseurs d'esclaves, avaient amené à la création d'une milice populaire, qui avait valeureusement lutté contre les esclavagistes et les colonialistes. Petit à petit, considérés comme des fauteurs de trouble et de dangereux ennemis de l'État, les jésuites furent bannis au ^{xviii}^e siècle d'abord de l'Espagne et du Portugal, puis ils furent supprimés, et avec eux finissait « l'expérience sacrée ».

Ce gouvernement théocratique fut condamné par plusieurs philosophes des Lumières qui le tenaient pour le régime le plus monstrueux et tyrannique jamais vu au monde ; mais d'autres parlaient de « communisme volontaire à haute inspiration religieuse » (Muratori), disaient que la Compagnie avait commencé à guérir la plaie de l'esclavagisme (Montesquieu), Mably

comparait les réductions au gouvernement de Lycurgue, et plus tard Paul Lafargue parlerait du « premier État socialiste de tous les siècles ».

Or, quand on propose de lire les actions du pape François sous cette perspective, il faut tenir compte du fait que quatre siècle se sont écoulés depuis, que la notion de liberté démocratique est commune désormais jusque chez les intégristes catholiques, que le propos du pape François n'est certes pas d'aller accomplir des expériences ni sacrées ni laïques à Lampedusa, et tant mieux s'il réussissait à liquider l'Institut pour les Œuvres de Religion (IOR). Mais ce n'est pas mal de voir, de temps en temps, passer sur tout ce qui arrive aujourd'hui la lueur de l'Histoire.

2013

Monothéismes et polythéismes

Il souffle un vent de guerre, et il ne s'agit pas d'une petite guerre locale, mais d'un conflit qui peut impliquer plusieurs continents. La menace vient d'un projet fondamentaliste qui se propose d'islamiser le monde connu, arrivant jusqu'à Rome (cela a été dit) même si personne n'a menacé de faire boire les chameaux dans les bénitiers de Saint-Pierre.

Tout cela conduit à penser que les grandes menaces transcontinentales viennent toujours de religions monothéistes. Les Grecs et les Romains ne voulaient pas conquérir la Perse ou Carthage pour imposer leurs propres dieux. Ils avaient des préoccupations territoriales et économiques mais, du point de vue religieux, dès qu'ils rencontraient les nouveaux dieux de peuples exotiques, ils les accueillaient dans leur panthéon. Tu es Hermès ? Parfait, moi je t'appelle Mercure et tu deviens l'un des nôtres. Les Phéniciens vénéraient Astarté ? Bien, les Égyptiens la traduisaient comme Isis, pour les Grecs elle devenait Aphrodite, et Vénus pour les Romains. Personne n'a envahi un territoire pour éradiquer le culte d'Astarté.

Les premiers chrétiens ont été martyrisés non parce qu'ils reconnaissaient le dieu d'Israël (c'étaient leurs affaires), mais parce qu'ils n'iaient toute légitimité aux autres dieux.

Aucun polythéisme n'a jamais fomenté une guerre de grande envergure pour imposer ses propres dieux. Non que les peuples polythéistes n'aient jamais fait la guerre, toutefois il s'agissait de conflits tribaux où la religion

n'avait rien à voir. Les Barbares du Nord ont envahi l'Europe, les Mongols les terres islamiques, mais pas pour imposer leurs dieux, et c'est si vrai qu'ils se sont assez vite convertis aux religions locales. Cela dit, il est curieux de voir que les Barbares du Nord, devenus chrétiens et ayant constitué un empire chrétien, se sont ensuite engagés dans les croisades pour imposer leur dieu sur celui des musulmans, alors qu'en fin de compte, monothéisme pour monothéisme, il s'agissait du même dieu.

Les deux monothéismes ayant déclenché des invasions pour imposer un unique dieu ont été l'islam et la chrétienté (et je compterais parmi les guerres de conquête le colonialisme qui, intérêts économiques mis à part, a toujours justifié ses actions par le projet vertueux de christianiser les populations conquises, à commencer par les Aztèques et les Incas, jusqu'à notre « civilisation » de l'Éthiopie, oubliant qu'ils étaient eux aussi chrétiens).

Il est un cas curieux, c'est celui du monothéisme juif qui, de par sa nature, n'a jamais pratiqué aucun prosélytisme, les guerres qu'évoque la Bible étaient conçues pour assurer un territoire au peuple élu, non pour convertir d'autres populations au judaïsme. Mais aussi, le peuple hébreu n'a jamais incorporé d'autres cultes ni croyances.

Je n'entends pas dire ici qu'il est plus civil de croire au Grand Esprit de la Prairie ou dans les divinités Yoruba qu'en la Très Sainte Trinité ou en l'unique dieu dont Mahomet serait le prophète. Je dis seulement que personne n'a jamais tenté de conquérir le monde au nom du Grand Esprit ou d'une des entités qui se sont ensuite transférées dans le candomblé brésilien – et le baron Samedi du Vaudou n'a jamais cherché à pousser ses fidèles au-delà de leurs étroites frontières caribéennes.

On pourrait dire que seul un credo monothéiste permet la formation de grandes entités territoriales qui tendent ensuite à l'expansion. Or, le sous-continent indien n'a jamais cherché à exporter ses divinités, et l'empire chinois a été un immense territoire, sans la croyance en une seule entité créatrice du monde et (jusqu'à aujourd'hui) n'a jamais tenté de s'étendre en Europe ou en Amérique. La Chine le fait désormais, avec des moyens économiques et sans engagement religieux, disposée à acheter industries et actions en Occident, mais que les gens continuent à croire en Jésus, Allah ou Yahvé, cela ne lui fait ni chaud ni froid.

L'équivalent des monothéismes classiques, on le trouve sans doute dans les grandes idéologies, comme le nazisme (d'inspiration païenne) et le marxisme

athée soviétique. Mais sans un Dieu des Armées prêt à magnétiser leurs adeptes, leur guerre de conquête s'est arrêtée.

2014

-
- [1.](#) Source Internet, traduction de Dom Thuillier.
 - [2.](#) Traduit par E. Saisset, 1842.
 - [3.](#) « Communion et Libération » est un mouvement ecclésial, fondé en 1954, dont le but est l'éducation chrétienne de ses adhérents pour collaborer à la mission de l'Église dans tous les domaines de la société.
 - [4.](#) © Édition numérique : bibliothèque de l'édition du Cerf, 1999.
 - [5.](#) *Ibid.*

La bonne éducation

Qui est cité le plus ?

Lors des divers débats sur le contrôle de qualité dans les universités italiennes, on se réfère souvent à des critères en usage dans d'autres pays. L'un d'eux est le nombre de citations que les travaux d'un certain professeur ou candidat à un concours ont obtenu dans la presse spécialisée. Des institutions sont là pour fournir des statistiques très minutieuses, et à première vue ce genre de contrôle semblerait efficace. Mais, comme tout contrôle quantitatif, il a ses limites. Un peu comme le critère, suggéré aussi chez nous et parfois appliqué, de vérifier l'efficacité d'une université sur la base du nombre d'étudiants ayant obtenu leur licence. Une faculté produisant beaucoup de licenciés laisse à penser qu'elle est très efficace, mais il est aisé d'identifier la limite de ces statistiques. On pourrait avoir une très mauvaise université qui, pour recruter beaucoup d'étudiants, brade ses notes et ne se montre pas très exigeante sur la qualité des thèses, alors ce critère prendrait une valeur négative. Que dire d'une faculté très rigoureuse qui préfère avoir peu de lauréats mais des bons ? Un autre critère, plus digne de confiance (mais lui aussi sujet à critiques), serait d'évaluer le nombre de licenciés par rapport aux inscrits. Une université qui a seulement cent inscrits mais en amène cinquante au master aurait l'air d'être plus efficace et rigoureuse qu'une autre qui a dix mille inscrits et en diplômé deux mille.

Bref, les critères purement quantitatifs sont ce qu'ils sont. Revenons au contrôle sur le nombre de citations. Je dis tout de suite que le critère pourrait valoir pour des publications de sciences « dures » (mathématiques, physique, disciplines médicales, etc.) mais beaucoup moins pour des sciences « molles » ainsi qu'il est convenu d'appeler les sciences humaines. Prenons

un exemple : je publie un livre où je démontre que Jésus a été le véritable fondateur de la maçonnerie (notons que, pour une somme consistante qu'il conviendra de reverser à une œuvre de bienfaisance, je pourrais aussi fournir la bibliographie existante sur le sujet ; mais il s'agit d'œuvres qui n'ont jamais été prises au sérieux). Si toutefois je fournissais à l'appui quelque pièce à l'apparence très solide, je déclencherais un bazar inouï dans le domaine des études historiques et religieuses et des centaines d'essais citant mon ouvrage paraîtraient aussitôt. Admettons que la plupart de ces essais le citent pour le contester : existe-t-il un contrôle quantitatif faisant le tri entre citations positives et négatives ?

Et que dire d'un livre solide et argumenté ayant suscité polémiques et oppositions, comme celui de Hobsbawm sur le court ^{xx}^e siècle ? Avec quel critère éliminerait-on les citations de ceux qui en débattent de manière critique ? Refuserions-nous une chaire à Darwin en démontrant que plus de cinquante pour cent de ceux qui l'ont cité, et le citent encore, l'ont fait et le font pour dire qu'il avait tort ?

Si le critère reste purement quantitatif, nous devrions reconnaître que parmi les auteurs les plus cités ces dernières décennies, il y a Baigent et Lincoln qui ont écrit un livre sur le Graal, devenu best-seller. Ils ont raconté des inepties, mais ils ont été et seront encore largement cités. Si le critère était seulement quantitatif, l'université qui leur offrirait une chaire d'histoire des religions devrait bondir aux premiers rangs du classement.

Tous ces doutes concernant les sciences molles devraient valoir aussi pour les sciences dures. Il y a des années de cela, Pons et des collègues ont bouleversé les milieux scientifiques avec une théorie (très contestée et sans doute fausse) sur la fusion froide. Ils ont été cités une infinité de fois, presque toujours pour être contredits. Si le critère n'est que quantitatif, nous devons les prendre très sérieusement en considération. Certains peuvent objecter qu'en ce cas le critère quantitatif s'applique à des revues dont le sérieux scientifique est démontré, mais – à part que le critère deviendrait de nouveau qualitatif – que fait-on si dans ces revues sérieuses ces chercheurs sont exclusivement contestés ? De nouveau, il faut introduire des critères qualitatifs. J'aimerais voir combien de controverses a essuyées Einstein quand il a énoncé la relativité générale, et prenons un thème parmi les plus contestés, le phénomène du Big Bang et sa réelle existence. Nous savons que des chercheurs très respectables ont des opinions opposées. Si une nouvelle

théorie paraît qui réfute le Big Bang, devons-nous supprimer les citations négatives de ceux qui soutiennent encore cette hypothèse ?

Je dis tout cela non parce que j'ai une solution raisonnable en poche, mais pour rappeler combien il est difficile d'établir des critères d'excellence sur des bases quantitatives et dangereux d'introduire des éléments qualitatifs (qu'utilisait la culture officielle du stalinisme pour expulser de la communauté scientifique tous ceux qui ne s'en tenaient pas aux principes du matérialisme dialectique ou ne prenaient pas au sérieux les théories de Lyssenko). Avec cela, je ne veux pas non plus affirmer que des critères, il n'y en a pas. Je suggère juste combien il est difficile de les élaborer et combien cette matière est délicate.

2003

Fesse-mathieu

Le *politically correct* est un véritable mouvement d'idées né dans les universités américaines, d'inspiration *liberal* et *radical*, donc de gauche, destiné à reconnaître le multiculturalisme afin d'affaiblir les vices linguistiques enracinés qui traçaient des lignes de discrimination à l'encontre des minorités. On a donc commencé à dire *blacks* puis *Afro-Americans* au lieu de nègres, *gays* au lieu des mille autres appellations, méprisantes et répandues, réservées aux homosexuels. Bien entendu, cette campagne pour la purification du langage a produit son propre fondamentalisme, jusqu'aux cas les plus voyants où certaines féministes avaient proposé de ne plus dire *history* (qui, en raison du pronom *his*, faisait penser que l'histoire était « à lui », mais au contraire *herstory*, histoire à elle – en ignorant évidemment l'étymologie gréco-latine du terme, qui n'implique aucune référence de genre).

Toutefois, la tendance a pris aussi des aspects néoconservateurs ou franchement réactionnaires. Si l'on décide d'appeler les personnes en fauteuils roulants non plus handicapés ou inaptes mais « diversement aptes », ensuite on ne construit plus de rampes d'accès aux lieux publics, et l'on a hypocritement refoulé le mot, mais pas le problème. On dira la même chose de la substitution de « chômeur » par « non-travailleur à temps indéfini » ou de « licencié » par « en transition programmée entre changements de

carrière ». Qui sait pourquoi un banquier n'a pas honte de sa définition et n'insiste pas pour qu'on l'appelle « opérateur dans le domaine de l'épargne ». Si l'on change votre nom, c'est pour oublier que quelque chose ne fonctionne pas dans la chose même.

C'est sur cela et sur d'autres infinis problèmes que s'attarde Edoardo Crisafulli dans son livre *Il politicamente corretto e la libertà linguistica* (Vallecchi, 2004), qui relie toutes les contradictions, les pour et les contre de cette tendance – en plus il est très amusant. En le lisant, je me suis mis à réfléchir sur le curieux cas de notre pays. Tandis qu'ailleurs explosait et se répandait le *politically correct*, chez nous s'est développé le « politiquement incorrect ». Si jadis nos hommes politiques, lisant leurs notes, disaient : « Il émerge que l'on s'accorde à dire que, à une politique des convergences, quoique parallèle, on préférerait un choix asymptotique qui éliminerait aussi chaque point d'intersection », aujourd'hui on préfère éructer : « Dialogue ? Qu'ils aillent se faire foutre ces salauds de fils de pute ! » D'accord, autrefois aussi on avait l'habitude, dans les cercles paléo-communistes, de taxer l'adversaire de « mouche du coche », et au parlement, de s'invectiver en choisissant des termes plus immodérés que ceux d'un docker, mais il s'agissait de territoires délimités, où l'on acceptait la coutume – qui d'ailleurs avait cours également dans les bordels d'honorable mémoire, où ces dames n'étaient pas plus mesurées qu'un parlementaire. Aujourd'hui, en revanche, la technique de l'insulte est retransmise à la télévision, signe de foi inébranlable dans les valeurs de la démocratie.

Cela a peut-être commencé avec Bossi, dont le *celodurismo*¹ faisait allusion à l'impuissance (*celofloscismo*) des autres, et le surnom de *Berluskaz*² est sans équivoque, puis la chose s'est répandue. Stefano Bartezzaghi, dans sa rubrique du *Venerdì di Repubblica*, cite des jeux d'insultes qui sont répandus aujourd'hui, mais à un niveau tout compte fait débonnaire. C'est pourquoi, afin de contribuer moi aussi à l'adoucissement du politiquement correct italien, après avoir consulté les dictionnaires de dialectes, je me permets de suggérer des expressions somme toute inoffensives et gentilles pour insulter l'adversaire, comme par exemple : paillarde, ribaude, gueuse, maroufle, baronnet, coquebert, boursemolle, sac à vin, houlrier, fol dingo, couard, merdaille, menuaille, corne de bouc, ventre dieu, mordible, pissoire, devergoigneuse, maraud, croquefedouille, basse extrace, marcantier, manenda, malmesert, malcréant, margari, malpensif,

malséné, maltaillié, malveuilleur, malivole, malivolent, malfé, malgaigne, malgripe, malgréur, malhardi, malechevance, mortecouille, pendard, coureuse de rempart, puterelle, pute borgne, gourgandine, orchidoclaste, nodocéphale, coprolithe, albuostre, fot-en-cul, pisse-froid, fesse-mathieu, foutrecouille³.

2004

Quand dire c'est faire

Dans le dernier numéro de *L'Espresso*, Eugenio Scalfari terminait sa rubrique en écrivant : « La résistance irakienne, il est interdit d'en parler sans passer pour des factieux ou des imbéciles. » On se dit : comme d'habitude il exagère. Eh bien non, le même jour, dans le *Corriere della Sera*, Angelo Panebianco écrivait : « ... les "résistants", comme les appellent certains Occidentaux sans cervelle... » Un observateur martien dirait qu'en Italie, alors que tout autour on coupe des têtes et fait sauter des trains et des hôtels, nous, nous jouons avec les mots.

Le Martien dirait que les mots comptent peu, car il a lu Shakespeare et sait qu'une rose serait toujours la même sous n'importe quel autre nom. Pourtant, utiliser un mot à la place d'un autre fait souvent une grande différence. De toute évidence, ceux qui parlent de résistance irakienne entendent soutenir ce qu'ils considèrent comme une guerre de peuple ; à l'inverse, d'autres sous-entendent que donner le nom de résistants à des égorgeurs signifie couvrir de boue notre Résistance. Bizarrement, la plupart de ceux qui jugent scandaleux d'utiliser le terme résistance sont précisément ceux qui tentent depuis longtemps de délégitimer notre Résistance, dépeignant ses partisans comme une bande d'égorgeurs. Passons. En fait, on oublie que « résistance » est un terme technique n'impliquant pas de jugements moraux.

Tout d'abord, on parle de guerre civile, lorsque des citoyens pratiquant la même langue se tirent dessus. La révolte vendéenne était une guerre civile, la guerre d'Espagne aussi, tout comme notre Résistance, car il y avait des Italiens des deux côtés. Sauf que, chez nous, cela fut aussi un mouvement de résistance, puisqu'il est convenu d'indiquer par ce terme l'insurrection d'une partie des citoyens d'un pays contre une puissance occupante. Si, d'aventure, après les débarquements alliés en Sicile ou à Anzio, s'étaient formées des

bandes d'Italiens s'attaquant aux Anglo-Américains, on aurait parlé de résistance, même pour ceux qui considéraient que les alliés étaient les « gentils ». Le banditisme méridional a aussi été une forme de résistance philo-bourbonienne, sauf que les Piémontais (les « gentils ») ont tué tous les « méchants », que désormais nous n'évoquons plus que comme des brigands. Enfin, les Allemands qualifiaient les résistants de « bandits ».

Rarement une guerre civile atteint la dimension d'une campagne (c'est arrivé en Espagne), en général il s'agit d'une guerre par bandes. La guerre par bandes est aussi un mouvement de résistance, fait d'opérations de type frappe et repli. Parfois, dans une guerre par bandes, interviennent des « seigneurs de la guerre » avec leur bandes privées, voire des bandes sans idéologie, qui profitent du désordre. Or la guerre en Irak semble avoir des aspects de guerre civile (des Irakiens tuent d'autres Irakiens) et de mouvement de résistance, auxquels s'ajoutent tous types de bandes. Celles-ci agissent contre des étrangers, et peu importe si ces étrangers nous semblent avoir raison ou tort, ou s'ils ont été appelés et bien accueillis par une partie des citoyens. Si les locaux combattent contre des troupes occupantes étrangères, on a résistance, et il n'y rien à redire à cela.

Enfin, il y a le terrorisme, qui est de nature différente, a d'autres buts et une autre stratégie. Il y a eu, et il y a encore en partie, du terrorisme en Italie sans qu'il y ait ni résistance ni guerre civile, et il y a un terrorisme en Irak, qui passe transversalement entre bandes de résistants et troupes de guerre civile. Dans les guerres civiles et les mouvements de résistances, on sait (peu ou prou) qui est et où est l'ennemi, avec le terrorisme, non, le terroriste peut être l'individu assis à côté de nous dans le train. C'est pourquoi les guerres civiles et les résistances se mènent avec des conflits directs ou des rafles, tandis que le terrorisme se combat avec les services secrets. Guerre civiles et résistances se combattent sur place, le terrorisme doit éventuellement être combattu ailleurs, là où les terroristes ont leurs sanctuaires et leurs refuges.

La tragédie de l'Irak, c'est que là-bas, il y a de tout, et il peut arriver qu'un groupe de résistants utilise des techniques terroristes – ou que les terroristes, pour lesquels il ne suffit évidemment pas de chasser les étrangers, se présentent comme des résistants. Cela complique les choses, mais se refuser à employer les termes techniques les complique encore plus. Supposons, en admettant que *L'Ultime razzia* de Stanley Kubrick soit un excellent film où même les méchants sont sympathiques, que quelqu'un refuse d'appeler hold-

up à main armée l'attaque d'une banque et préfère parler de menu larcin. Le menu larcin se combat avec des agents en civil qui patrouillent dans les gares et les lieux touristiques et connaissent en général les petits professionnels du coin, tandis que pour se défendre des hold-up, les banques ont besoin d'appareils électroniques très coûteux et de patrouilles d'intervention immédiate contre des ennemis encore inconnus. Donc, choisir le mauvais mot peut sembler rassurant, mais cela induit à choisir les mauvais remèdes. Croire que l'on peut battre un ennemi terroriste grâce aux ratissages avec lesquels on combat les mouvements de résistance est une pieuse illusion, mais croire que l'on peut battre ceux qui pratiquent les techniques de frappe et repli avec les méthodes que l'on devrait utiliser contre les terroristes est aussi une erreur. C'est pourquoi il faudrait utiliser les termes techniques adéquats, sans se soumettre aux passions ou aux chantages.

2004

Pensées rédigées au propre

Il y a une dizaine de jours, Maria Novella De Luca et Stefano Bartezzaghi ont rempli trois pages de *La Repubblica* (hélas, en caractères d'imprimerie) pour parler du déclin de la calligraphie. Désormais, on le sait, entre ordinateur (quand ils l'utilisent) et SMS, nos jeunes ne savent plus écrire à la main, si ce n'est avec une écriture laborieuse en lettres capitales. Dans un entretien, un enseignant dit aussi qu'ils font beaucoup de fautes d'orthographe, mais cela me semble être un autre problème : les médecins connaissent l'orthographe et écrivent mal, et on peut être un calligraphe diplômé et ne pas savoir si l'on écrit cahié, cayer ou cahier.

En vérité, je connais des enfants qui fréquentent de bonnes écoles et écrivent (à la main et en écriture cursive) assez bien, mais les articles que je citais parlent de cinquante pour cent de nos élèves et de toute évidence, par une indulgence du destin, moi je connais les autres cinquante pour cent (du reste, il m'arrive la même chose en politique).

Le problème est plutôt que la tragédie a commencé bien avant l'ordinateur et le téléphone portable. Mes parents écrivaient avec une graphie légèrement penchée (en tenant la feuille de travers) et une lettre était, du moins pour les standards d'aujourd'hui, un petit chef-d'œuvre. Certes, la croyance régnait,

sans doute propagée par ceux qui avaient une écriture épouvantable, que la belle calligraphie était l'art des imbéciles, et si avoir une belle écriture ne signifie pas forcément être très intelligent, il était en tout cas très agréable de lire un billet ou un document écrit dans les règles de l'art.

Ma génération aussi a été éduquée à bien écrire, et les premiers mois du C.P. on faisait des bâtons, exercice qui ensuite a été considéré comme stupide et répressif, pourtant il apprenait à tenir fermement son poignet pour tracer plus tard, avec les délicieuses plumes Perry, des lettres ventruées et grassouillettes d'un côté et toutes fines de l'autre. Enfin, pas toujours, car souvent du récipient à encre, dont on barbouillait nos tables, nos cahiers, nos doigts et nos habits, émergeait accrochée à la plume une sorte de boue immonde – et il nous fallait dix minutes pour l'éliminer, avec de nombreuses et salissantes contorsions.

La crise a commencé à l'après-guerre avec l'avènement du stylo à bille. Mais les Bic du début salissaient énormément eux aussi, et si, après avoir écrit, vous passiez votre doigt sur les derniers mots, il en résultait un gros pâté. Donc, la volonté de bien écrire s'enfuyait. En tout cas, même s'il avait écrit sans baver, le stylo à bille donnait une écriture sans âme, ni style, ni personnalité.

Mais pourquoi faudrait-il encore regretter la belle calligraphie ? Savoir écrire bien et vite sur un clavier éduque à la rapidité de la pensée, souvent (mais pas toujours) le correcteur automatique souligne en rouge un « dotore », et si l'usage du mobile amène les jeunes générations à écrire « JPP » au lieu de « j'en peux plus », n'oublions pas que nos ancêtres auraient été horrifiés de voir que nous écrivons « gioia » au lieu de « gioia », « io avevo » au lieu de « io aveva », et les théologiens médiévaux écrivaient « respondeo dicendum quod », ce qui aurait fait pâlir Cicéron.

En fait, on l'a dit, l'art de la calligraphie éduque au contrôle de la main et à la coordination entre poignet et cerveau. Bartezzaghi rappelle que l'écriture à la main exige que l'on compose la phrase mentalement avant de l'écrire, et qu'en tout cas elle impose, avec la résistance de la plume et du papier, un ralentissement réflexif. Beaucoup d'écrivains, fussent-ils habitués à écrire à l'ordinateur, savent que parfois ils voudraient pouvoir graver comme les Sumériens sur une tablette d'argile, afin de penser calmement.

Les jeunes écriront de plus en plus à l'ordinateur et sur leur portable. Toutefois, l'humanité a appris à retrouver comme exercice sportif et plaisir

esthétique ce que la civilisation avait éliminé comme nécessité. On ne doit plus se déplacer à cheval mais on va au manège ; les avions existent mais de très nombreuses personnes se consacrent à la voile comme un Phénicien d'il y a trois mille ans ; les tunnels et les trains existent, mais les gens éprouvent du plaisir à crapahuter dans les cols alpins ; même à l'ère du mail, d'aucuns font la collection de timbres ; on part à la guerre avec une kalachnikov mais on pratique des tournois d'escrime pacifiques.

Il serait souhaitable que les mamans envoient leurs enfants dans des écoles de belle calligraphie, les inscrivent à des championnats et des concours, pas seulement pour leur éducation au beau mais aussi pour leur bien-être psychomoteur. Ces écoles, il en existe déjà, il suffit de chercher « école de calligraphie » sur Internet. Et peut-être que pour quelque vacataire, cela pourrait devenir une affaire.

2009

Qu'en pensait le Gattamelata ?

Tous les ans, fin juin, les journalistes réussissent à moindre effort à remplir une ou deux pages en commentant les sujets sortis au baccalauréat. Les esprits les plus brillants de la nation sont convoqués et bien sûr, l'épreuve la plus analysée est celle d'italien, car il serait difficile d'expliquer au grand public en quoi consiste celle de mathématiques, tandis que regretter que l'on ait imposé aux jeunes une énième réflexion sur le *Risorgimento* est à la portée de n'importe quel licencié ès quelque chose. Ces Critiques du Sujet du baccalauréat sont parfois agréables à lire en raison de l'élégance d'écriture et de la finesse d'esprit, mais (cela dit avec tout le respect possible) complètement inutiles.

En effet, peu importe de savoir quel est le sujet sorti, à moins que (cela est arrivé, me semble-t-il, plusieurs fois) sa formulation ne contienne des erreurs monumentales ou que, de façon absurde, on propose des sujets délirants du genre « la culture des roses à Dubaï ».

En général, les sujets portent sur des choses dont les candidats devraient avoir entendu parler et – pour nous en tenir aux sujets de cette année – si un élève n'a aucune idée sur les assassinats politiques, il devrait en avoir sur la société de masse ou les recherches sur le cerveau. Je veux dire par là que le

candidat peut très bien tout ignorer des neurosciences, mais comprendre ce que signifie faire des recherches sur le fonctionnement du cerveau humain ; et s'il estimait que l'âme est insondable et qu'aller scruter le cerveau est du temps perdu, cela serait quand même une opinion qui pourrait être développée avec un esprit polémique et un culot très spirituel.

En réalité, le sujet du baccalauréat doit prouver seulement deux choses. La première est que le ou la candidat(e) sait écrire dans un italien acceptable, et on ne demande à personne d'être Gadda (et d'ailleurs, quelqu'un qui se présenterait au bac en écrivant comme Gadda serait regardé avec suspicion, car il n'aurait pas saisi qu'on ne lui demande pas de prouver qu'il est un génie incompris mais au contraire de donner à voir qu'il maîtrise un usage moyen de la langue de son pays). La seconde chose est que les candidats doivent savoir articuler une pensée, développer une argumentation sans confondre les causes et les effets et vice versa, en sachant distinguer une introduction d'une conclusion. Pour démontrer cette habileté, tout sujet est bon. Et, en exagérant, même l'invitation à soutenir une thèse manifestement fausse.

Au lycée, mon camarade de classe m'avait donné un jour le sujet suivant : *Analyser le vers de Dante « il souleva la bouche du cruel repas » en entendant le mot « repas » non comme l'aurait entendu le Condottiere Gattamelata mais comme l'entendrait Christian Dior.* Je me souviens que, d'après mes camarades, j'avais développé le sujet de manière excellente, comme s'il avait un début et une fin, en l'occurrence en imitant ironiquement la rhétorique d'une certaine critique littéraire de manuels, mais dans l'ensemble en montrant que je savais tirer de prémisses désordonnées une série de pensées coordonnées.

À côté des jérémiades sur les sujets des dissertations, les journaux publient des débats sur le fait que le baccalauréat actuel est trop exigeant ou trop laxiste, et on ressort les écrits des nostalgiques de ma génération qui se souviennent de l'époque où l'on avait au bac toutes les matières⁴ pour les trois ans. C'est vrai, il s'agissait de passer les derniers mois enfermés à la maison, alors que la chaleur estivale pesait déjà, pour certains en se bourrant de Sympamine ou en s'intoxiquant à la caféine, et ceux qui sortaient de cette terrible expérience feraient des années durant (toute leur vie peut-être) le cauchemar qu'ils devaient passer leur bac. Cela dit, je me souviens de deux de mes copains d'école qui sont morts à l'âge de dix ans, l'un sous les

bombardements et l'autre noyé dans le fleuve, mais je ne me rappelle aucun camarade de lycée qui serait mort à cause du baccalauréat. C'était une épreuve, plus humaine et fructueuse que la *Mensur* allemande, ou que les courses vers le précipice des rebelles sans cause à la James Dean. Une épreuve dont on sortait fortifié, je ne dis pas dans le savoir mais dans le caractère.

Pourquoi devons-nous punir les jeunes avec un baccalauréat trop facile ?

2013

Se regarder les yeux dans les yeux au festival

En cette fin d'automne les festivals philosophico-littéraires prolifèrent. Chaque ville semble vouloir le sien, en imitant les fortunes originaires du festival de Mantoue ; chacune essaie d'avoir les meilleurs esprits existant sur le marché, certains naviguent parfois de festival en festival, mais le niveau des hôtes est toujours plutôt élevé. Or, ce qui excite en ce moment journaux et revues, ce n'est pas tant que ces festivals soient organisés, car il pourrait s'agir du vœu pieux d'un assesseur à la culture, mais qu'ils attirent des foules presque aussi importantes qu'au stade, surtout des jeunes qui arrivent de partout et passent un ou deux jours à écouter écrivains et penseurs. Et pour gérer ces événements, accourent des équipes de volontaires (jeunes eux aussi) qui y consacrent du temps comme autrefois en 1966 leurs pères allaient sortir de la boue les livres après l'inondation de Florence.

Donc, je trouve superficielle et stupide la réflexion de certains moralistes qui ne prennent au sérieux l'intérêt pour la culture que lorsqu'il concerne un nombre restreint de leurs semblables, et voient dans ces festivals un exemple de McDonald's de la pensée. Le phénomène est au contraire digne d'intérêt et il faut se demander pourquoi les jeunes les fréquentent au lieu d'aller en discothèque ; et qu'on ne vienne pas me dire que c'est pareil, je n'ai encore jamais entendu parler de voitures remplies de jeunes sous *ecstasy* ayant un accident à deux heures du matin au retour d'un Festival de l'Esprit.

Je voudrais juste rappeler que le phénomène, même s'il a massivement explosé ces dernières années, n'est pas nouveau : dès le début des années quatre-vingt la bibliothèque municipale de Cattolica a organisé des soirées (payantes !) sur le thème *Que font aujourd'hui les philosophes ?* et le public

arrivait, même en bus, d'un rayon d'au moins cent kilomètres. Et à l'époque déjà quelqu'un s'était demandé ce qui se passait.

Par ailleurs, je ne pense pas qu'on puisse assimiler cela aux bistrots philosophiques qui ont fleuri place de la Bastille à Paris, où le dimanche matin, tout en sirotant un Pernod, on fait de la philosophie rudimentaire et thérapeutique, sorte de psychanalyse à bas coût. Non, dans les réunions dont nous parlons, le public écoute pendant des heures des discours dignes d'un amphithéâtre universitaire. On y va, on y reste, on y revient.

Alors, il ne subsiste que deux ordres de réponses. On avait déjà parlé de l'un d'eux dès les premières réunions à Cattolica : un bon pourcentage de jeunes en a assez des offres de divertissement léger, des critiques de journalistes réduites (sauf rares cas excellents) à des encadrés ou des entrefilets, de la télévision qui, lorsqu'elle parle d'un livre, ne le fait qu'après minuit. Les jeunes accueillent donc positivement des manifestations plus exigeantes. Pour le public de ces festivals, on parle de centaines voire de milliers de participants ; certes, c'est un pourcentage minime par rapport à la majorité générationnelle, ces jeunes sont ceux qui fréquentent les librairies à plusieurs étages, il s'agit sans doute d'une élite, mais une élite de masse, c'est-à-dire ce que peut être une élite dans un monde de sept milliards d'habitants. C'est le minimum qu'une société puisse demander au rapport entre autodirigés et hétérodirigés, on ne peut en avoir statistiquement davantage, mais gare s'ils n'existaient pas.

La seconde raison est que ces rassemblements culturels dénoncent l'insuffisance des nouveaux modes de socialisation virtuelle. Vous pouvez avoir des milliers d'amis sur Facebook mais, si vous n'êtes pas totalement drogué, vous finissez par vous apercevoir que vous n'êtes pas vraiment en contact avec des êtres de chair et d'os, et vous cherchez alors des occasions pour être ensemble et partager des expériences avec des gens qui pensent comme vous. Et comme le recommandait Woody Allen je ne sais plus où : si vous voulez trouver des filles, vous devez aller aux concerts de musique classique. Pas aux concerts de rock où vous hurlez vers la scène sans savoir qui est à côté de vous, mais aux concerts symphoniques ou de musique de chambre, où pendant l'entracte vous tissez quelques contacts. Je ne dis pas que l'on va aux festivals pour se trouver un partenaire, mais on le fait certainement aussi pour se regarder les yeux dans les yeux.

Le plaisir de la temporisation

Il y a une vingtaine d'années, quand j'avais tenu mes *Norton Lectures* à la Harvard University, j'avais rappelé que huit ans avant moi Italo Calvino aurait dû les présenter mais qu'il avait disparu avant de pouvoir écrire sa sixième leçon (ces textes ont été publiés sous le titre *Leçons américaines*). En guise d'hommage à Calvino, j'étais parti de la leçon où il faisait l'éloge de la rapidité, non sans rappeler que cette apologie ne prétendait pas nier les plaisirs de la lenteur. C'est pourquoi j'avais consacré une de mes conférences au plaisir de la lenteur.

La lenteur ne plaisait pas à monsieur Humblot, lequel, en refusant pour l'éditeur Ollendorf le manuscrit de la *Recherche* de Proust, avait écrit : « Cher ami, je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil. » Nier les plaisirs de la lenteur nous empêcherait donc de lire Proust. Mais à part Proust, je rappelaï un cas typique de lenteur dans *Les Fiancés*.

Don Abbondio rentre chez lui en récitant son bréviaire, et il voit quelque chose que, pour rien au monde, il n'aurait souhaité voir, c'est-à-dire deux *bravi*, des sbires à la solde des occupants espagnols de la Lombardie, qui l'attendent. Un autre auteur aurait à cœur de satisfaire aussitôt notre impatience de lecteur et nous dirait tout de suite ce qui se passe. Au contraire, Manzoni à ce moment-là prend plusieurs pages pour nous expliquer qui étaient à cette époque les *bravi* – et après nous l'avoir dit, il s'attarde encore, avec don Abbondio qui passe le doigt dans son collet et regarde derrière lui, au cas où quelqu'un viendrait à son aide. À la fin, don Abbondio se demande « que faire ? » (devançant en cela Lénine).

Était-il nécessaire que Manzoni insère ces informations historiques ? Il savait très bien que le lecteur serait tenté de les sauter, et tout lecteur des *Fiancés* l'a fait, au moins la première fois. Eh bien, même le temps nécessaire pour feuilleter les pages que l'on ne lit pas fait partie de la stratégie narrative. La temporisation accroît les affres de don Abbondio mais aussi celles du lecteur, et rend son drame plus mémorable. Et dites-moi si la *Divine Comédie* n'est pas une histoire de temporisation, où le voyage de Dante pourrait se dérouler oniriquement même en une seule nuit, mais où, pour atteindre l'apothéose finale, nous devons nous engager dans la lecture de cent chants.

La technique de la temporisation présume une lecture non hâtive mais lente. Woody Allen, évoquant les techniques de *quick reading* grâce auxquelles on parcourt très vite en diagonale un texte, avait conclu à peu près ceci : « J’ai lu de cette manière *Guerre et paix*. Ça parle de la Russie. »

C’est à la lecture lente qu’Anna Lisa Buzzola consacre son livre *Lettura lenta nel tempo della fretta* ([Lecture lente au temps de la hâte] Scripta, 2014), mais elle ne se limite pas à souhaiter le retour à un rythme détendu de lecture. Elle relie le problème à la thématique de la rapidité à notre époque, et aux analyses anthropologiques qui en ont été faites, mettant son thème au centre d’une série de pratiques salutaires dont fait aussi partie le *slow food*.

Pour ce qui concerne la littérature, Anna Lisa Buzzola examine les thèses de Genette, Chklovski et autres, et analyse en profondeur les œuvres de Marías, McEwan, Bufalino, De Luca, Saramago, Kundera, Delerm, Rumiz, Baricco – et l’honnêteté du critique m’oblige à dire qu’elle s’occupe aussi aimablement de moi et de la temporisation en jouissant du *Vertige de la liste*.

Il en résulte une phénoménologie des techniques de temporisation, à l’issue de laquelle naît chez le lecteur le désir d’apprendre à lire plus lentement – même s’il doit s’attarder sur trente pages pour comprendre comment quelqu’un se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil. En excluant les notes et la bibliographie, le livre ne compte que cent trente pages, et on peut le lire avec la lenteur due.

1. Néologisme forgé par les journalistes italiens au début des années 1990 sur la base d'un slogan de la Ligue du Nord de Bossi : « *La Lega c'è l'ha duro !* » [« La Ligue bande »]. Tandis que les adversaires « *ce l'hanno floscio* » [ils ne bandent pas].

2. Jeu de mots sur le diminutif de Berlusconi, « Berlusca », avec l'adjonction d'un suffixe à la consonance germanisante *-kaz* mais qui renvoie surtout à *cazzo*, « bite ».

3. Au lieu de chercher à rendre ces insultes dialectales (souvent intraduisibles), nous avons préféré adopter la même démarche qu'Umberto Eco et aller consulter différents dictionnaires d'insultes oubliées.

4. Les études secondaires générales, technologiques et professionnelles s'achèvent par l'obtention d'un diplôme d'État, l'*Esame di Stato*, anciennement appelé *maturità*. Depuis 1999, l'examen se fonde sur trois épreuves écrites et une épreuve orale et prend en considération le contrôle continu.

Sur les livres et autres sujets

Harry Potter fait-il du mal aux adultes ?

Sur Harry Potter, j'avais écrit une chronique il y a presque deux ans, après la parution des trois premiers tomes, quand le monde anglo-saxon était agité par la question de savoir si cela nuisait à l'éducation des jeunes de leur raconter des histoires de magie qui risquaient de les amener à prendre au sérieux ces divagations occultistes. Grâce au film, le phénomène Harry Potter est en passe de devenir vraiment global, et il y a quinze jours j'ai vu que le talk-show *Porta a porta* invitait d'une part le Divino Otelma, ravi de cette propagande en faveur de types de son espèce (il était vêtu tellement « à la mage » qu'Ed Wood lui-même n'aurait pas osé l'engager dans un de ses films d'horreur) et d'autre part un éminent exorciste du nom de *padre Amorth (nomen omen)* pour qui les histoires d'Harry Potter véhiculaient des idées diaboliques. Entendons-nous bien, alors que les personnes sensées de l'émission jugeaient que les magies blanche et noire sont des âneries (même s'il faut prendre au sérieux ceux qui y croient), le père exorciste, lui, considérait toute forme de magie (blanche, noire ou rose à petits pois) comme l'œuvre du Malin.

Si tel est le climat, il me faut donc recommencer à lancer un plaidoyer en faveur d'Harry Potter. Ces romans sont certes des histoires de magiciens et de sorciers, et ils ont du succès car les enfants ont toujours adoré les fées, les nains, les dragons et les nécromanciens, pour autant personne n'a jamais pensé que Blanche-Neige était l'effet d'un complot de Satan ; et ils ont ce succès qui ne se dément pas parce que leur auteure (j'ignore si c'est par savant calcul ou par instinct prodigieux) a su remettre en scène certaines situations narratives véritablement archétypales.

Harry Potter est le fils de deux magiciens très gentils tués par les forces du mal, mais au début il ne le sait pas, et vit en orphelin mal accepté chez son oncle et sa tante tyranniques et mesquins. Puis, sa nature et sa vocation lui sont révélées et il va étudier dans un établissement pour jeunes sorciers des deux sexes où il lui arrive des aventures mirobolantes. Voici donc le premier schéma classique : prenez une jeune et tendre créature, faites-lui-en voir de toutes les couleurs, révélez-lui à la fin qu'il est un rejeton de race, promis à des destins lumineux, vous avez non seulement le Vilain Petit Canard et Cendrillon, mais aussi Oliver Twist et le Rémi de *Sans famille*. En outre, le collège Poudlard, où Harry Potter va apprendre à concocter des potions magiques, ressemble à des tas de collèges anglais, où l'on pratique l'un de ces sports anglo-saxons qui fascinent les lecteurs d'outre-Manche parce qu'ils en devinent les règles, et les continentaux parce qu'ils ne les comprendront jamais. Autre situation archétypale, celle des *Garçons de la rue Paul*. Et il y a quelque chose du *Journal de Jean la Bourrasque*, avec les petits élèves qui se réunissent en bande contre des professeurs excentriques (certains pervers). Ajoutons que les gosses jouent en chevauchant des balais volants, et voilà que nous avons aussi Mary Poppins et Peter Pan. Enfin, Poudlard ressemble à ces châteaux mystérieux que l'on trouve dans la collection *Biblioteca dei Miei Ragazzi* de Salani (l'éditeur italien d'*Harry Potter*), où un groupe très uni de gamins en culotte courtes et de fillettes aux longs cheveux blonds, démasquant les manœuvres d'un intendant malhonnête, d'un oncle corrompu, d'une bande de gangsters, découvrait au final un trésor, un document perdu, une crypte des secrets.

Si *Harry Potter* abonde en sortilèges effrayants et animaux terrifiants (cela s'adresse à des enfants qui ont grandi avec les monstres de Rambaldi et les mangas japonais), ces jeunes luttent toutefois pour de bonnes causes, à l'instar des scouts, et ils écoutent leurs éducateurs vertueux, au point de frôler (après les nécessaires ajustements historiques) l'angélisme du *Livre-Cœur* de De Amicis.

Pensons-nous vraiment qu'en lisant des histoires de magie, les enfants devenus grands croiront aux sorcières (ce que font, comme un seul homme, fût-ce avec des sentiments opposés, le mage Otelma et le père Amorth) ? Tous, nous avons éprouvé un salutaire effroi face à ces ogres ou ces loups-garous, cela dit, à l'âge adulte, nous avons appris à ne pas craindre les pommes empoisonnées mais le trou dans la couche d'ozone ; petits, nous avons tous cru que c'était la cigogne qui amenait les bébés, cela ne nous a pas

empêchés d'adopter par la suite un système plus adéquat (et plus agréable) pour les faire.

Le véritable problème, ce ne sont pas les enfants qui naissent en croyant au Chat et au Renard de *Pinocchio* mais apprennent ensuite à se soucier d'autres voyous moins fantastiques ; ce sont plutôt les grands, sans doute ceux qui, petits, ne lisaient pas d'histoires de magie, mais qui, jusque dans les émissions de télévisions, incitent à consulter ceux qui lisent dans le marc de café, les tricheurs de tarots, les célébrants de messes noires, les devins, les guérisseurs, les manipulateurs de guéridons, les prestidigitateurs de l'ectoplasme, les révélateurs du mystère de Toutânkhamon. Puis, à la fin, à force de croire aux mages, ils recommencent à donner leur confiance aux Chats et aux Renards.

2001

Comment se défendre des Templiers

Je viens de recevoir *The templars : The Dramatic History of the Knights Templar, the Most Powerful Military Order of the Crusades*, de Piers Paul Read, et le petit fascicule en annexe de la revue *Storia e Dossier* (août 2001), *Strategia di un delitto. Filippo il Bello e il cerimoniale segreto dei Templari* [Stratégie d'un crime. Philippe le Bel et le cérémonial secret des Templiers] de Barbara Frale. Le premier est un pavé de trois cents pages, l'autre un petit texte de soixante pages, mais aucun des deux ne raconte de sottises. Un tel préambule semblerait étrange pour présenter une biographie de Jules César ou une histoire des Pères Pèlerins, mais avec les Templiers, il faut dès le début prendre ses précautions.

Si vous êtes un éditeur recherchant le profit, commandez à un tâcheron un texte sur les Templiers. Plus vous y mettez de faits historiquement indéfendables, plus vous trouverez de lecteurs assoiffés de mystère prêts à l'acheter. En revanche, pour savoir si un livre sur les Templiers est digne de foi, regardez l'index. S'il commence par la première croisade et finit avec le bûcher des Templiers de 1314 (tout au plus augmenté d'un appendice relatant avec scepticisme les légendes successives), l'ouvrage est probablement sérieux. S'il arrive tranquillement jusqu'aux Templiers de nos jours, alors il ne vaut pas un clou.

À moins que l'on veuille vraiment raconter (en historien) comment le mythe est né et comment il s'est développé. L'ouvrage le plus documenté à ce sujet reste l'imposant *La Franc-Maçonnerie Templière et Occultiste aux XVIII^e et XIX^e siècles* de René Le Forestier (Aubier, 1970). Pour qui voudrait suivre le destin du mythe dans la forêt inextricable de l'occultisme contemporain, entre sectes gnostiques, confréries sataniques, spiritistes, ordres pythagoriciens, rosicruciens, *Illuminati* maçonniques et chasseurs de soucoupes volantes, voici Massimo Introvigne, *Il cappello del mago* ([Le chapeau du mage] Sugarco, 1990). Mais si vous voulez une bonne synthèse historique, équilibrée et digne de foi, du procès à nos jours, procurez-vous le petit texte de Franco Cardini en annexe de *Storia e Dossier* (avril 2000), *I segreti del tempio. Esoterismo e Templari* [Les secrets du temple. Esotérisme et Templiers]. Et, sur la véritable histoire des « vrais » Templiers, vous pouvez utilement lire aussi Jean Favier, *Philippe le Bel* (Fayard, 1978), Alain Demurger, *Vie et mort de l'ordre du Temple* (Seuil, 1985), Peter Partner, *Templiers, Francs-Maçons et sociétés secrètes* (Pygmalion, 1992).

Pourquoi les Templiers ont-ils suscité tant de légendes ? Parce que leur histoire est digne d'un roman-feuilleton. Faites naître un ordre monastico-chevaleresque, faites-lui accomplir d'extraordinaires entreprises guerrières, conférez-lui une immense richesse, dénichiez un roi qui veuille se débarrasser de ce qui est désormais devenu un État dans l'État et trouve des inquisiteurs prêts à recueillir des rumeurs, certaines vraies d'autres fausses, puis à les composer en une terrible mosaïque (un complot, des crimes immondes, d'innommables hérésies, de la sorcellerie et une bonne dose d'homosexualité), arrêtez les suspects, torturez-les, faites savoir que celui qui avouera aura la vie sauve, tandis que celui qui se déclarera innocent sera condamné à mort... Les premiers à légitimer votre construction inquisitoriale (et la légende qui s'ensuivra), ce seront les victimes elles-mêmes.

L'histoire de l'ordre finit tragiquement là, et prélude d'autres procès politico-idéologiques qui suivront jusqu'à nos jours. Mais face à une répression si féroce, s'est posée une question inévitable : que sont devenus les Templiers ayant échappé au bûcher ? Ont-ils terminé leur vie dans un couvent en essayant d'oublier cette atroce histoire, ou, méfiants comme tous les repentis, se sont-ils reconstruits en ordre secret, de plus en plus occulte et ramifié à travers les siècles ? La seconde hypothèse n'est étayée par aucune preuve historique, mais elle peut déclencher des jeux d'histoire-fiction à n'en plus finir.

Si vous cherchez sur Internet, vous trouverez beaucoup d'ordres templiers encore en service. Il n'est légalement interdit à personne de s'emparer d'un mythe. N'importe qui peut se déclarer grand prêtre d'Isis et Osiris, de toute façon les pharaons ne sont plus là pour démentir. Donc, si vous voulez de l'histoire-fiction, adressez-vous à la pseudo-historiographie sensationnaliste de Louis Charpentier (*Les Mystères des Templiers*, Robert Laffont, 1967) ou à *Dante templare* de Robert L. John (1946) – où vous trouverez des exemples de style argumentatif du genre : « Les “ membres en terre épars ” de Béatrice... sont (nous le répétons) les nombreux membres, dispersés dans toute l'Italie, des associations spirituelles templières que la Dame très noble désigne par ce nom strictement gnostique » (p. 351).

À ce stade, toutefois, si c'est cela que vous aimez, choisissez tout de suite le modèle d'histoire-fiction le plus insolent, *Le saint Graal* de Baigent, Leigh et Lincoln. Leur mauvaise foi très imaginative est si évidente que le lecteur vacciné peut s'amuser comme s'il faisait un jeu de rôle.

2001

L'insoutenable légèreté du vieillard de Lambrugo

Il convient tout d'abord de situer le personnage, et ce n'est pas facile. Donc : Paolo De Benedetti, comme l'indique son nom, est d'origine juive mais il est né dans une famille désormais chrétienne depuis je ne sais combien de temps, et en tant que chrétien, c'est un esprit très religieux (il a écrit des livres et dirigé des collections à caractère religieux). C'est le chrétien le plus judaïsant que j'aie jamais connu et naturellement, il devait finir en tant que bibliste et professeur de choses judaïques dans une faculté de théologie. Comme si cela ne suffisait pas, c'est l'esprit le plus talmudique qui existe, et je le prouve avec cette histoire dont j'ai été témoin quand nous travaillions ensemble chez Bompiani. Lui s'occupait du *Dizionario delle Opere et dei Personaggi* [Dictionnaire des œuvres et des personnages] et il avait demandé une ou plusieurs entrées mises à jour sur Teilhard de Chardin à un spécialiste français je crois, lequel avait écrit entre autres qu'une fondation dédiée à Chardin était présidée par « Sa Majesté Marie José de Savoie ».

Non tant par esprit jacobin, à mon avis, mais par sobriété naturelle de

rédacteur d'encyclopédie, De Benedetti avait supprimé le « Sa Majesté » et n'avait parlé que de Marie José de Savoie. L'auteur de l'entrée, évidemment homme de sensibilité monarchique, avait écrit une lettre enflammée qui stigmatisait la censure et disait : « La royauté, Monsieur, est quelque chose qui ne s'efface jamais. » De Benedetti avait répondu : « Mais la princesse n'a jamais été couronnée. » En effet, dans le passage entre Emmanuel III, Humbert II et la proclamation de la République, il n'y a pas eu de « sacre », pas de cérémonie de couronnement. Les formes sont les formes, la liturgie est la liturgie, et le correspondant n'eut rien à redire à cela. Alors, dites-moi si un personnage de cet acabit n'est pas talmudique dans chacune de ses fibres.

Un tel personnage, sa vie fût-elle dédiée aux textes sacrés, ne peut éviter quelque hobby mondain, et son hobby est presque cabalistique. Il se régale (au sens où il en étudie et en écrit) de limericks et de nonsense. Et il en explore aussi les marges et la postérité, si bien que Bompiani avait fait traduire *Old Possum's Book of Practical Cats* de T.S. Eliot. En outre, il a une adoration pour ce génie irresponsable qu'était Ferdinando Incarriga – possédant l'édition 1860 de ses œuvres, je soutiens qu'il signait Ingarrica ; De Benedetti le dit mais persévère dans son erreur d'état civil, et pourtant, il devrait savoir que si l'on change une seule lettre de la Torah, le monde pourrait s'éteindre dans un immense feu.

Ingarrica était un juge de Salerne qui écrivait avec un sérieux absolu, sans être effleuré par le soupçon du ridicule, des odes anacréontiques gnomiques du type : « Astronomie est science amène – que l'homme porte à mesurer – Étoiles, Soleil, et globe Lunaire – et à voir ce qu'il y a là-haut. – Arrivé là, tu sondes – bien les Flambeaux du Monde : – l'harmonie de ce rond – n'est que réservée à Dieu. » Une invitation à la noce, qui pousse De Benedetti à des imitations de genre : « La bouteille est cette chose – que l'on met autour du lait ; – mais si quelqu'un la bat – Hélas las ! Il n'y a plus rien. » Ou alors « C'est la momie, cet outil – qui était embaumé – pour rester conservé – dans de grandes pyramides. » Pour finir, « Monument est cette chose – qui se plante dans les jardins – pour instruire les citoyens – et il y a au sommet Garibàld. »

Les différents exercices d'essai et de création sur la poésie du nonsense sont aujourd'hui publiés par Scheiwiller (*Nonsense e altro*, 2007, douze euros) et je ne sais pas si ce qui est le plus appréciable, ce sont les explorations sur l'histoire et la métrique des nonsense ou les livres

recréations dans lesquelles l'auteur se lance. Comme on précise plus loin dans ce très savant petit livre, Vâlmîki était l'auteur du *Râmâyana*, qui compte vingt-quatre mille strophes, si bien qu'il semble fatigant de prononcer quatre-vingt-seize mille hémistiches, « comparé à un limerick ou une poésie d'Ungaretti ». Pour mettre à l'aise son lecteur, De Benedetti rapporte huit hémistiches de Vâlmîki en sanscrit, et chacun peut donc juger par lui-même.

Fondamental dans l'activité créative de De Benedetti, le chat, à qui il dédie de nombreuses petites poésies délicieuses auxquelles il ne manque rien pour être de grandes poésies. Et je dirais de même pour les poésies sur les anges, qui ne sont pas des chats, mais certainement des animaux curieux.

Que dire ? S'il vous reste un peu de temps entre deux talk-shows, lisez De Benedetti. Les confins entre folie et sagesse sont si ténus que c'est un bon exercice de les franchir souvent. Ne vous plaignez pas si je n'ai pas cité plus d'exemples, comme j'aurais aimé le faire, mais je voulais que ces douze euros vous les dépensiez pour savoir le reste.

2002

Toucher les livres

Au cours des dernières semaines, il m'est arrivé de parler en diverses occasions de bibliophilie, et dans les deux cas, il y avait beaucoup de jeunes dans le public. Parler de sa passion bibliophilique est difficile. Interviewé dans cette belle émission radiophonique de RAI 3 qu'est *Fahrenheit* (et qui fait tant pour promouvoir la passion de la lecture), je disais que c'est un peu comme un pervers qui fait l'amour avec des chèvres. Si vous racontez que vous avez passé une nuit avec Naomi Campbell ou juste avec votre très belle jeune voisine, on vous écoute avec intérêt, envie ou malicieuse excitation. Mais si vous racontez le plaisir que vous éprouvez à vous unir à une chèvre, les gens, embarrassés, cherchent à changer de conversation. Si vous collectionnez des tableaux de la Renaissance ou des porcelaines chinoises, celui qui entre chez vous est enthousiasmé par ces merveilles. En revanche, si vous montrez un pauvre ouvrage du ^{xvii}^e siècle en format in-douze, aux feuilles rougies, et que vous dites que ceux qui le possèdent se comptent sur les doigts d'une main, votre visiteur, plein d'ennui, anticipe le moment de prendre congé.

La bibliophilie est l'amour pour les livres, mais pas nécessairement pour leur contenu. L'intérêt pour le contenu se satisfait en allant à la bibliothèque, alors que le bibliophile, même s'il est attentif au contenu, veut l'objet, et si possible que ce soit le premier exemplaire sorti de la presse de l'imprimeur. À tel point qu'il y a des bibliophiles, que je désapprouve mais comprends, qui – ayant eu un livre aux feuilles non découpées – se refusent à les séparer pour ne pas le violer. Pour eux, couper les pages du livre serait comme, pour un collectionneur de montres, casser le boîtier pour voir le mécanisme.

Le bibliophile n'est pas quelqu'un qui aime la *Divine Comédie*, c'est quelqu'un qui aime cette édition donnée et cet exemplaire donné de la *Divine Comédie*. Il veut pouvoir le toucher, le feuilleter, passer ses mains sur la reliure. En ce sens, il « parle » avec le livre en tant qu'objet, pour le récit que le livre fait de ses origines, de son histoire, des innombrables mains par lesquelles il est passé. Parfois, le livre raconte une histoire faite de traces de doigts, d'annotations en marge, de soulignages, de signatures sur le frontispice, même de piqûres de ver, et il raconte une histoire plus belle encore quand, malgré ses cinq cents ans, ses pages fraîches et blanches crissent toujours sous les doigts.

Cela dit, un livre en tant qu'objet peut raconter une belle histoire même s'il n'a que cinquante ans. Moi je possède une *Philosophie au Moyen Âge* de Gilson qui m'a accompagné depuis la période de ma maîtrise jusqu'à aujourd'hui. Le papier de cette époque était infâme, désormais le livre part en lambeaux dès que j'essaie de le feuilleter. S'il était pour moi juste un instrument de travail, je n'aurais qu'à en chercher une nouvelle édition, qui se trouve à bon marché. Mais c'est cet exemplaire que je veux, car avec sa fragile vétusté, ses soulignages et ses notes, en des couleurs différentes selon l'époque de relecture, il me rappelle mes années de formation, et les suivantes, il fait partie de mes souvenirs.

On doit raconter cela aux jeunes, parce qu'en général on pense qu'il s'agit d'une passion accessible aux seuls gens riches. Certes, il y a des livres anciens qui valent des centaines de millions (une première édition incunable de la *Divine Comédie* s'est vendue aux enchères pour un milliard et demi de lires), toutefois la bibliophilie ne concerne pas que les livres anciens mais aussi les livres vieux, par exemple la première édition d'un livre de poésie moderne, – et d'aucuns se mettent en quête de tous les volumes de la « Biblioteca dei Miei Ragazzi » de Salani. Moi, il y a trois ans, sur un

étalage, j'ai trouvé la première édition de *Gog* de Giovanni Papini, reliée mais avec la couverture en papier originale, pour vingt mille liras. Certes, la première édition des *Chants orphiques* de Dino Campana, je l'ai vue il y a dix ans dans un catalogue à treize millions de liras (le pauvre n'avait pu en faire tirer que peu d'exemplaires), mais on peut réunir de belles collections de livres du ^{xx}^e siècle en renonçant de temps en temps à un dîner à la pizzeria. Un de mes étudiants, chinant chez les bouquinistes, ne collectionnait que des guides touristiques d'époques différentes, et au début je pensais que c'était une idée saugrenue, mais en partant de ces fascicules aux photographies jaunies, il a ensuite fait une très belle thèse qui montrait comment le regard sur une ville donnée changeait au fil des années. D'autre part, même un jeune avec de maigres moyens peut encore trouver, aux puces de Porta Portese ou de Sant'Ambrogio, des in-seize des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles qui valent le prix d'une belle paire de baskets et qui, sans être rares, racontent une époque.

En somme, il en va de la collection de livres comme il en va des collections de timbres. Un grand amateur a sans doute des pièces valant une fortune ; mais moi, enfant, j'achetais à la papeterie des sachets surprise contenant dix ou vingt timbres, et j'ai passé des soirées entières à rêver de Madagascar ou des îles Fidji, penché sur de petits rectangles multicolores, bien sûr pas rares, mais fabuleux. Quelle nostalgie.

2004

Voici l'angle droit

Une croyance ancienne veut que l'on connaisse les choses à travers leur définition. C'est parfois exact, pour les formules chimiques par exemple, car savoir qu'une chose est NaCl aide celui qui s'y connaît en chimie à comprendre qu'il s'agit d'un composé de chlore et de sodium, et – même si la définition ne le dit pas de manière explicite – à penser qu'il s'agit sans doute de sel. Toutefois, tout ce que nous devrions savoir sur le sel (qu'il sert à conserver et à assaisonner les plats, qu'il fait monter la tension, qu'il se trouve dans la mer ou les marais salants, qu'il était jadis plus cher et plus précieux qu'aujourd'hui) la définition chimique ne nous le dit pas. Pour savoir tout ce que l'on connaît du sel, c'est-à-dire tout ce qui au fond nous est utile (en laissant tomber d'autres détails), nous avons eu besoin d'entendre non tant des définitions, mais des « histoires ». Des histoires qui, pour qui

voudrait ensuite savoir vraiment tout du sel, deviennent de merveilleux romans d'aventures, avec les caravanes qui avancent sur la route du sel dans le désert, entre l'empire du Mali et la mer, ou les aventures de médecins primitifs qui, avec de l'eau et du sel, lavent les blessures... En d'autres termes, notre savoir (y compris le scientifique, pas seulement le mythique) est tissé d'histoires.

Pour apprendre à connaître le monde, l'enfant a deux voies : la première est celle qu'on appelle l'apprentissage par ostension, au sens où le petit demande ce qu'est un chien et la maman lui en montre un (ensuite, c'est un fait miraculeux que, ayant montré à l'enfant un basset, le lendemain il sache définir en tant que chien un lévrier – éventuellement en exagérant par addition, en comptant parmi les chiens le premier mouton qu'il voit, mais rarement par soustraction, en ne reconnaissant pas un chien comme un chien).

La deuxième voie n'est pas la définition, du type « le chien est un mammifère des placentaires, carnivore, fissipède et canidé » (imaginons ce qu'un enfant peut faire de cette définition par ailleurs taxonomiquement correcte), mais cela devrait être en quelque sorte une histoire : « Tu te rappelles le jour où nous sommes allés dans le jardin de grand-mère où il y avait une bête comme ci et comme ça... »

En effet, l'enfant ne demande pas ce qu'est un chien ou un arbre... En général, d'abord il les voit, puis quelqu'un lui explique que ça s'appelle ceci ou cela. C'est après que surgissent les pourquoi. Comprendre qu'un hêtre et un chêne sont des arbres, ce n'est pas très compliqué, la curiosité naît quand on veut savoir pourquoi ils sont là, d'où ils viennent, comment ils poussent, à quoi ils servent, pourquoi ils perdent leurs feuilles. Et c'est là qu'interviennent les histoires. Le savoir se propage à travers les histoires : on plante une graine, puis la graine germe, etc.

La vraie « chose » que les enfants veulent savoir, c'est-à-dire d'où viennent les bébés, ne peut, elle aussi, qu'être dite sous forme d'histoire, que ce soit celle du chou ou de la cigogne, ou bien celle du papa qui donne la graine à la maman.

Je suis de ceux qui pensent que même le savoir scientifique doit prendre la forme d'histoires et je cite toujours à mes étudiants une belle page de Peirce où, pour définir le lithium, il décrit sur une vingtaine de lignes ce qu'il faut faire au laboratoire pour obtenir du lithium. Je la trouve très poétique, je n'avais jamais vu naître le lithium, et puis j'ai assisté à cette heureuse

histoire, comme si j'étais dans l'antre d'un alchimiste – pourtant c'était de la véritable chimie.

Or, l'autre jour, mon ami Franco Lo Piparo, dans une conférence sur Aristote, a attiré mon attention sur le fait qu'Euclide, père de la géométrie, ne définit pas un angle droit comme un angle à quatre-vingt-dix degrés. À bien y penser, cette définition est certes correcte mais inutile pour qui ne saurait pas ce qu'est un angle ou ce que sont les degrés – et j'espère bien qu'aucune maman n'a abîmé son enfant en lui disant que les angles sont droits s'ils ont quatre-vingt-dix degrés.

En revanche, voici comment s'exprime Euclide : « Lorsqu'une droite tombant sur une droite forme deux angles adjacents égaux entre eux, chacun des angles égaux est droit, et la droite placée au-dessus est dite perpendiculaire à celle sur laquelle elle est placée. »

Vous avez compris ? Vous voulez savoir ce qu'est un angle droit ? Eh bien, moi je vous indique comment le fabriquer, je vous raconte l'histoire des étapes que vous devez faire pour le produire. Ensuite, vous aurez compris. Et puis, l'histoire des degrés, vous pouvez l'apprendre plus tard, et de toute façon uniquement après avoir construit cette admirable rencontre entre deux droites.

Cette affaire me paraît très instructive et très poétique et elle rapproche l'univers de l'imagination, où pour créer des histoires on imagine des mondes, et l'univers de la réalité, où pour nous permettre de comprendre le monde, on crée des histoires.

(Pourquoi vous ai-je raconté tout cela ? Parce que dans ma toute première *Bustina* de 1985 je vous avais dit que je parlerais de tout ce qui me passe par la tête, et aujourd'hui, voilà ce qui me passe par la tête.)

2005

Voyage au centre de Jules Verne

Quand nous étions enfants, nous étions divisés en deux camps : ceux qui en tenaient pour Salgari et ceux qui préféraient Jules Verne. J'avoue tout de suite qu'à l'époque j'étais partisan de Salgari, et aujourd'hui l'Histoire m'oblige à revoir mes opinions d'antan. Salgari, lu et relu, cité par cœur, aimé de tous ceux qui l'ont vécu dans leur enfance, aujourd'hui ne séduit plus

(semble-t-il) les nouvelles générations et, en vérité, même les anciens qui le relisent y mettent un brin de nostalgie et d'ironie, sinon la lecture devient pénible, ces trop nombreux palétuviers et babiroussas finissant par ennuyer.

En revanche, on célèbre cette année le centenaire de la mort de Jules Verne, en France et ailleurs quotidiens, hebdomadaires, colloques le revisitent, essayant de montrer combien de fois son imagination a anticipé la réalité. Un coup d'œil aux catalogues éditoriaux italiens m'indique que Verne est republié plus souvent que Salgari, et je ne parle pas de la France où l'on trouve carrément des magasins d'antiquités verniennes, sans doute parce que les vieilles couvertures cartonnées de Hetzel sont d'une grande beauté (à Paris, rien que sur la rive gauche, il y a au moins deux boutiques tout entières consacrées à ces magnifiques volumes reliés en rouge et or, à des prix prohibitifs).

Quels que soient les mérites de notre cher Salgari, le père de Sandokan n'avait pas un grand sens de l'humour (à l'image de ses personnages, hormis Yanez), alors que les romans de Verne en sont pleins, il suffit de rappeler ces splendides pages de *Michel Strogoff* où, après la bataille de Kolyvan, Harry Blount, le correspondant du *Daily Telegraph*, pour empêcher son rival Alcide Jolivet de transmettre sa dépêche à Paris, occupe la station télégraphique en dictant des versets de la Bible pour une pile de roubles ; jusqu'à ce que Jolivet réussisse à lui voler la position au guichet et le bloque en transmettant « un joyeux refrain de Béranger ». Le texte dit : « Aoh ! fit Harry Blount. – C'est comme cela, répondit Alcide Jolivet. » Dites-moi si, ça, ce n'est pas du style.

Autre motif de fascination, souvent les récits d'anticipation, lus des années plus tard, quand ce qu'ils annonçaient est advenu, nous déçoivent car les choses accomplies, les inventions réalisées sont mille fois plus étonnantes que ce que le romancier imaginait à l'époque. Avec Verne, ce n'est pas le cas, aucun sous-marin atomique ne sera jamais technologiquement plus prodigieux que le Nautilus, et aucun dirigeable ou jumbo jet n'aura jamais le charme du majestueux aéronef à hélices de Robur le Conquérant.

Troisième élément d'attraction (et le mérite en revient à égalité à l'auteur et à l'éditeur), les gravures qui accompagnent les romans. Nous, adeptes de Salgari, nous nous souviendrons toujours avec émotion des merveilleuses planches de Della Valle, Gamba ou Amato, mais il s'agissait toujours de peinture, ce qui reviendrait à dire Hayez ou (je cherche le bâton pour me faire

battre) Raphaël en noir et blanc. Les gravures de Verne sont bien plus mystérieuses et intrigantes – et on a envie de les examiner à la loupe.

Le capitaine Nemo qui, par le grand hublot du Nautilus, voit le poulpe géant, le navire aérien de Robur hérissé de mâts technologiques, le ballon qui s'écrase sur l'Île mystérieuse (« Remontons-nous ? – Non ! Au contraire ! Nous descendons ! – Pis que cela, monsieur Cyrus ! Nous tombons ! »), l'énorme projectile qui pointe vers la Lune, les grottes au centre de la Terre, sont autant d'images qui émergent toujours d'un fond sombre, tracées à coups de fins traits noirs alternés de lacérations blanchâtres, un univers dépourvu de zones chromatiques peintes sur un fond de manière homogène, une vision faite de griffures, de striures, de reflets éblouissants par absence de trace, un monde vu par un animal avec une rétine toute à lui, peut-être comme voient les bœufs, les chiens ou les lézards, un monde épié de nuit à travers un store vénitien aux lames très fines, un territoire toujours un peu nocturne et presque sous-marin, même en plein ciel, fait de burinages et d'abrasions qui engendrent de la lumière uniquement là où l'instrument du graveur a creusé ou laissé en relief la surface.

Et si vous n'avez pas d'argent pour acheter chez un antiquaire les éditions Hetzel, et que les rééditions contemporaines ne vous satisfont pas, allez sur Internet, à l'adresse <http://jv.gilead.org.il/>. Là, un dénommé Zvi Har'El collecte toutes les informations sur Verne, la liste des célébrations mondiales en cours, une bibliographie complète, une anthologie d'essais, trois cent quatre incroyables images de timbres dédiés à notre auteur dans différents pays, les traductions en hébreu (monsieur Zvi est certainement un Israélien, et il dédicace de manière émouvante son site à son fils disparu à dix-neuf ans) mais surtout une « Virtual Library » où se trouvent les textes intégraux de Jules Verne en différentes langues, et, du moins pour les éditions françaises originales, toutes les gravures, que vous pouvez enregistrer et agrandir à loisir car parfois, un peu floues, elles sont plus fascinantes encore.

2005

Sur un livre non lu

Je me rappelle (mais, nous le verrons, il n'est pas bon que je me le rappelle si bien) un très bel article de Giorgio Manganelli, où il expliquait comment

un fin lecteur peut savoir qu'un livre ne doit pas être lu avant même de l'avoir ouvert. Il n'évoquait pas cette vertu que l'on demande souvent au lecteur professionnel (ou à l'amateur acharné) de pouvoir décider à partir d'un incipit, de deux pages ouvertes au hasard, de l'index, souvent de la bibliographie, si un livre vaut la peine d'être lu. Cela, dirais-je, c'est une question de métier. Non, Manganelli parlait d'une sorte d'illumination, dont évidemment et paradoxalement il s'arrogeait le don.

Comment parler des livres que l'on n'a pas lus (Éditions de Minuit, 2007) de Pierre Bayard (psychanalyste et professeur de littérature à l'université) ne traite pas de comment on doit savoir s'il ne faut pas lire un livre, mais de comment on peut assurément parler d'un livre non lu, même de professeur à étudiant, même s'il s'agit d'un livre d'une extraordinaire importance. Son calcul est scientifique, les bonnes bibliothèques réunissent des millions de volumes, même en lisant un par jour nous n'en lirions que 365 par an, 3650 en dix ans, et entre nos dix et quatre-vingts ans nous en aurions lu à peine 25 550. Une broutille. D'autre part, quiconque a reçu une bonne éducation au lycée sait très bien qu'il peut écouter une causerie sur Baudelaire, Guichardin ou Boiardo, de nombreuses tragédies d'Alfieri et même *Les Confessions d'un Italien* de Nievo en ayant juste appris à l'école le titre de l'œuvre et sa situation par rapport à la critique, mais sans en avoir jamais lu une ligne.

C'est la situation par rapport à la critique qui est le point crucial pour Bayard. Il affirme sans vergogne qu'il n'a jamais lu *Ulysses* de Joyce, mais qu'il peut en parler en évoquant le fait qu'il s'agit d'une reprise de l'*Odyssée* (qu'il admet ne pas avoir lue entièrement), que c'est fondé sur le monologue intérieur, que ça se passe à Dublin en un seul jour, etc. Si bien qu'il écrit : « Et de ce fait il m'arrive fréquemment pendant mes cours de faire, sans sourciller, référence à Joyce. » Connaître d'un livre la relation avec d'autres livres signifie souvent en savoir davantage que si on l'avait lu.

Bayard montre comment, lorsqu'on se met à lire certains ouvrages négligés depuis longtemps, on s'aperçoit qu'on en connaît très bien le contenu car, entre-temps, on en a lu d'autres qui en parlaient, les citaient, ou évoluaient dans la même sphère d'idées. Et (tout comme il fait de très amusantes analyses de textes littéraires traitant de livres jamais lus, de Musil à Graham Greene, de Valéry à Anatole France et David Lodge), il me fait l'honneur de consacrer un chapitre au *Nom de la rose*, où Guillaume de Baskerville montre

qu'il connaît très bien le deuxième livre de la *Poétique* d'Aristote, qu'il a pourtant en main pour la première fois, simplement parce qu'il le déduit d'autres pages d'Aristote. Nous verrons à la fin de cette chronique que je ne cite pas ce passage par pure vanité.

La partie la plus intrigante de ce pamphlet, moins paradoxal qu'il n'y paraît, c'est que nous oublions un pourcentage très élevé de livres que nous avons lus et, mieux, que nous nous composons, à partir d'eux, une sorte d'image virtuelle faite non tant de ce qu'ils disaient, mais de ce qu'ils nous ont fait passer par la tête. Voilà pourquoi, si quelqu'un qui n'a pas lu un livre en cite des passages ou des situations inexistantes, nous sommes prêts à croire que le livre en parlait.

En réalité (et là, c'est davantage le psychanalyste que le professeur de littérature qui parle), Bayard est moins intéressé par le fait que les gens lisent les livres des autres, que par le fait que toute lecture (ou non-lecture, ou lecture imparfaite) doit avoir un aspect créatif, et que dans un livre (pour le dire avec des mots simples) le lecteur doit avant tout y mettre du sien. Au point de souhaiter une école où, puisque parler de livres non lus est une façon de se connaître soi-même, les étudiants « inventent » les livres qu'ils devront lire.

Sauf que, afin de montrer que lorsqu'on parle d'un livre non lu, même celui qui l'a lu ne s'aperçoit pas qu'il y a des citations erronées, vers la fin de sa démonstration Bayard avoue avoir glissé trois fausses informations dans le résumé du *Nom de la rose*, du *Troisième Homme* de Greene et de *Changement de décor* de Lodge. Le plus drôle, c'est que j'ai aussitôt vu l'erreur sur Greene, j'ai eu un doute concernant Lodge, mais n'ai pas vu l'inexactitude à propos de mon roman. Ce qui signifie que j'ai peut-être mal lu le livre de Bayard ou bien (et mes lecteurs, tout comme lui, seraient autorisés à le soupçonner) que je l'ai à peine feuilleté. Mais le plus intéressant, c'est que Bayard ne s'est pas aperçu qu'en dévoilant ses trois erreurs (volontaires), il assume implicitement qu'il y a une lecture plus juste que les autres – si bien qu'il propose une lecture très minutieuse des livres qu'il analyse pour soutenir sa thèse de la non-lecture. La contradiction est si évidente qu'elle ouvre la voie au doute que Bayard ait jamais lu le livre qu'il a écrit.

Sur la labilité des supports

Dimanche dernier, lors de la journée de clôture de l'École pour Libraires dédiée à Umberto et Elisabetta Mauri, à Venise, on a parlé (entre autres) de la labilité des supports de l'information. Il y a eu des supports d'information écrite sur la stèle égyptienne, la tablette d'argile, le papyrus, le parchemin et évidemment le livre imprimé. Lequel a montré jusqu'à présent qu'il a très bien survécu pendant cinq cents ans, mais uniquement s'il s'agit de livres faits de papier-chiffon. Depuis la moitié du ^{xix}^e siècle, on est passé au papier en fibre de bois, et il paraît que ce dernier a une durée maximale de vie de soixante-dix ans (en effet, il suffit de prendre en main des journaux ou des livres de l'après-guerre pour voir que beaucoup d'entre eux s'effritent dès qu'on les feuillette). Voilà pourquoi, depuis longtemps, on réunit des colloques et l'on étudie les différents moyens de sauver les livres de nos bibliothèques, et l'un des plus populaires (mais presque impossible à réaliser pour chaque ouvrage existant) est de scanner toutes les pages et de les transférer sur support électronique.

Mais se pose un autre problème : tous les supports pour transporter et conserver l'information, de la photo à la pellicule cinématographique, du disque à la clé USB, sont plus périssables que le livre. Pour certains, nous le savons déjà : avec les vieilles cassettes audio, le ruban finissait par s'entortiller, on essayait de le réenrouler en insérant un crayon dans le trou de la cassette, souvent pour un résultat nul ; les cassettes vidéo perdent vite leurs couleurs et leur définition, et si on les utilise trop souvent pour des raisons d'étude, à force de les rembobiner, elles s'abîment encore plus tôt. Nous avons eu le temps de constater la durée d'un disque vinyle avant qu'il soit tout rayé, mais nous n'avons pu vérifier la résistance du CD-ROM puisque, salué comme une invention qui remplacerait le livre, il a aussitôt disparu du marché car on avait accès aux mêmes contenus en ligne, à des coûts plus avantageux. Nous ne savons pas combien de temps durera un DVD, nous savons juste qu'il commence parfois à faire des siennes quand on le passe trop souvent. De la même façon, nous n'avons pu éprouver la résistance des disques souples pour ordinateurs : avant que nous le sachions, ils ont été remplacés par les disquettes, et celles-ci par les disques retranscriptibles, et ceux-ci par les clés USB. En raison de la disparition de ces supports, les ordinateurs capables de les lire ont disparu eux aussi (je crois que plus personne n'a chez lui une bécane munie de fente pour disquette) et, si l'on

n'a pas transféré à temps sur le support successif tout ce que l'on avait sur le précédent (et ainsi de suite, sans doute pour toujours, tous les deux ou trois ans), on l'a irrémédiablement perdu (à moins que l'on ne conserve à la cave une dizaine d'ordinateurs obsolètes, un pour chaque support disparu).

Donc, tous ces supports mécaniques, électriques et électroniques, soit nous savons qu'ils sont vite périssables, soit nous ignorons combien de temps encore ils vont durer et nous ne le saurons sans doute jamais.

Enfin, il suffit d'une coupure de courant, de la foudre dans le jardin ou de quelque autre incident beaucoup plus banal pour démagnétiser une mémoire. S'il y avait un black-out durable, je ne pourrais plus utiliser aucune mémoire électronique. Si j'avais enregistré sur ma mémoire électronique *Don Quichotte*, je ne pourrais pas le lire à la lumière d'une bougie, dans un hamac, sur un bateau, dans la baignoire, sur une balançoire, tandis qu'un livre me permet de le faire même dans les conditions les plus inconfortables. Et si mon ordinateur ou mon e-book tombe du cinquième étage, je suis mathématiquement sûr d'avoir tout perdu, tandis que si un livre tombe, tout au plus il se disloque.

Les supports modernes semblent viser davantage à la diffusion de l'information qu'à sa conservation. Le livre en revanche a été l'instrument principal de la diffusion (que l'on pense au rôle qu'a eu la Bible imprimée sur la réforme protestante) mais en même temps de la conservation. Il est possible que, dans quelques siècles, le seul moyen d'avoir des nouvelles du passé, tous les supports électroniques s'étant démagnétisés, soit un bel incunable. Et, parmi les livres modernes, survivront ceux qui ont été fabriqués avec du papier précieux, ou ceux proposés aujourd'hui par beaucoup d'éditeurs en papier non acide.

Je ne suis pas un passéiste. Sur un disque dur portable de deux cent cinquante gigas, j'ai enregistré les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle et de l'histoire de la philosophie : c'est bien plus commode d'y récupérer en quelques secondes une citation de Dante ou de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin plutôt que de se lever et d'aller chercher un volume lourd sur des étagères trop hautes. Mais je suis heureux que ces livres restent sur mes étagères, garantie de mémoire pour le jour où les instruments électroniques auront trépassé.

Le futurisme n'a pas été une catastrophe

Pour le centenaire du Manifeste du futurisme, de nombreuses expositions ont été montées afin de rappeler et revaloriser le mouvement, et l'on connaît les polémiques sur la façon dont l'exposition de Paris aurait considéré les futuristes comme des épigones du cubisme alors que les expositions italiennes cherchent à souligner leur originalité et leur diversité. Parmi toutes ces expositions, celle qui se détache, pour diverses raisons, est me semble-t-il celle du Palazzo Reale à Milan. Je ne me rappelle plus quel journal, dans sa recension, a déploré qu'il y manque les grands incunables du mouvement, à savoir le *Dynamisme d'un joueur de foot* d'Umberto Boccioni ou *Les Funérailles de l'anarchiste Galli* de Carlo Carrà, mais cela ne devrait pas être gênant, non parce que ce sont des œuvres qui ont été vues très souvent, mais parce que l'exposition donne à voir mieux et davantage. Au lieu d'œuvres majeures, elle montre ce qu'il y avait avant le futurisme et à côté de lui, surtout à Milan où il s'est développé avant de débarquer en France. Elle s'attarde aussi sur l'après-futurisme, jusqu'à certains contemporains importants, mais, s'il est clair qu'une tradition artistique crée toujours des influences, ce qui se produisait avant la fatidique année 1909 est moins évident.

Au fond, nous avons tous été habitués à penser qu'avant il y avait les réalistes à la Francesco Paolo Michetti, qu'aimait D'Annunzio, les portraitistes de dames à la Giovanni Boldini, les symbolistes ou les divisionnistes à la Gaetano Previati, qui tous enchantaient les bons bourgeois habitués des musées et galeries ; puis, il y aurait eu un bouleversement inattendu, un de ces renversements rapides qui changent l'histoire, comme les révolutions, ou la nature, comme les cataclysmes, et seraient apparues les avant-gardes historiques, parmi lesquelles en Italie le futurisme.

Beaucoup connaissent la théorie mathématique des catastrophes élaborée par Thom : une catastrophe, en ce sens, est comme un brusque « pli » avant lequel il n'y avait rien et après lequel il y a tout, ou vice versa. En ce sens, le sommeil ou la mort sont des catastrophes (monsieur de la Palisse un quart d'heure avant sa mort était encore en vie) mais aussi, selon certaines interprétations, des événements historiques comme par exemple les émeutes, ou les mutineries dans les prisons (même une guérison miraculeuse serait une catastrophe). Or, l'exposition de Milan nous fait toucher du doigt que le futurisme n'a pas été une catastrophe. Il suffit de regarder les œuvres

exposées pour s'apercevoir que (sans parler des formes en liquéfaction d'un sculpteur de la fin du ^{xix}^e comme Medardo Rosso), les grands chefs-d'œuvre du futurisme apparaissent durant les premières années du ^{xx}^e et avant, pendant que Carrà, Balla ou Boccioni peignent encore leurs tableaux figuratifs (dans lesquels la critique a reconnu depuis longtemps les germes du futurisme à venir), l'annonce du dynamisme futuriste se niche là où d'habitude on ne l'attend pas ou bien là où on n'allait pas le chercher. En 1904, Pellizza da Volpedo fait une *Automobile al passo del Penice*, où l'automobile ne se voit presque pas mais où l'on voit une route qui file par de rapides striures du pinceau, en 1907 Previati peint un *Char du soleil* qui unit à son symbolisme exténué une représentation tangible du mouvement rapide et convulsif de l'astre. Et ce ne sont que quelques exemples, mais c'est comme si les ultimes symbolistes tels qu'Alberto Martini annonçaient les futuristes et si les futurs futuristes avaient encore à l'œil les divisionnistes et les symbolistes. Sans parler d'un Angelo Romani qui, entre 1904 et 1907, élabore des portraits et des formes indéfinissables appelés *Urlo e Libidine* [Hurlement et Luxure] que je n'arrive pas à définir autrement que symbo-futuro-expressio-abstraites, beaucoup plus hasardeuses que les tableaux futuristes à venir – et l'on comprend alors pourquoi Romani adhérera au Mouvement Futuriste pour ensuite s'en dissocier, comme s'il cherchait obscurément autre chose.

L'exposition milanaise suggère beaucoup de réflexions au-delà de l'affaire des mouvements artistiques. C'est que nous avons été habitués, par l'histoire dite événementielle, à voir les grands événements historiques justement comme des catastrophes : quatre sans-culottes font l'assaut de la Bastille et c'est la Révolution française qui éclate, quelques milliers de va-nu-pieds (mais il semble que la photo ait été truquée) prennent d'assaut le Palais d'Hiver et c'est la Révolution russe qui éclate, on tire sur un archiduc et les alliés s'aperçoivent qu'ils ne peuvent plus cohabiter avec les empires centraux, on assassine Matteotti et le fascisme décide de se transformer en dictature... Or, nous savons que les faits ont servi de prétexte ou, pour ainsi dire, de marque-page pour pouvoir fixer le début de quelque chose, et que les grands événements dont ils sont devenus le symbole étaient en train de mûrir par un lent jeu d'influences, croissances et décompositions.

L'histoire est fangeuse et visqueuse. Chose à toujours garder à l'esprit car les catastrophes de demain sont déjà en train de mûrir aujourd'hui, sournoisement.

Arrête-moi si tu la connais déjà

Les ouvrages qui ont tenté une définition philosophique et psychologique du comique sont une mine de mots d'esprits. Les meilleures histoires juives se trouvent dans le livre de Freud sur le *Witz*, et le livre de Bergson sur le rire abonde de perles comme cette citation de Labiche : « Seul Dieu a le droit de tuer son semblable ! » Toutefois, la citation de l'histoire drôle sert ici d'exemple pour expliquer une théorie.

À l'inverse, voici un livre où les théories sont prétexte à raconter des blagues. Jim Holt n'est pas philosophe, et il a écrit initialement ces pages (*Petite Philosophie des blagues*) pour le *New Yorker* (le titre original était *Stop Me If You've Heard This : A History and Philosophy of Jokes*). Holt cite des théories parfois contrastées (que de toute évidence il connaît très bien) pour nous offrir une rafale de blagues. Son livre ne pourrait pas être adopté comme manuel à l'école élémentaire car il s'attarde de préférence sur des blagues plutôt scabreuses. En outre, il cite des blagues américaines, celles que racontent des *comedians* comme Lenny Bruce, et qui sont souvent difficiles à comprendre si l'on ne connaît pas la langue et le milieu. Par exemple : « Pourquoi le New Jersey est-il appelé l'État des jardins ? Parce qu'il y a un Rosenblum dans chaque quartier » ; pour rire, il faut savoir que Rosenblum est un nom juif, qu'en anglais il suggère une floraison de roses, et que beaucoup de juifs habitent le New Jersey. Si vous ne vivez pas à New York, vous ne riez pas.

Imaginez un peu les difficultés du traducteur¹, qui doit recourir à la note explicative, quand on sait à quel point il est triste d'avoir à expliquer une blague. Cela dit, je ne peux m'empêcher de remarquer une note ratée pour la blague qui ironise sur le fait que les évêques ordonnent des prêtres gays : « Pourquoi les évêques sont-ils nuls aux échecs ? Parce qu'ils ne savent pas distinguer un fou d'une reine. » Raconté ainsi, le jeu de mots serait peu savoureux, car en plus il est faux que les gays ne font pas la différence entre homme et femme. La note spécifie qu'en anglais le fou se dit *bishop*, c'est-à-dire évêque, ce qui rendrait plus logique la blague, étant donné qu'on parle de choses ecclésiastiques. Mais elle omet de dire qu'en argot *queen*, reine, signifie homosexuel, au sens le plus péjoratif du terme. Donc la blague

suggère qu'ils « ne savent pas distinguer un évêque d'un pédé », ce qui n'est pas politiquement correct, mais plus caustique.

Bref, si traduire des blagues est une entreprise parfois ingrate, beaucoup de ces histoires sont vraiment drôles et certaines valent la peine d'être citées. Il y a celles de la littérature grecque antique (« Comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux ? demande le coiffeur ; et le client : en silence ! ») et Holt en cite une qui nous est parvenue incomplète. Un citoyen d'Abdère, ville où les habitants étaient renommés pour leur stupidité, demande à un eunuque combien d'enfants il a eus et l'autre lui répond qu'il n'en a aucun car il est dépourvu d'organes reproducteurs. Mais il manque la réplique de l'habitant d'Abdère et Holt le regrette. Moi je proposerais : « Et alors ? Moi aussi mes organes ne fonctionnent pas, pourtant ma femme m'a donné trois beaux enfants. »

Le chapitre sur les *Facéties* de Poggio Bracciolini est très bon, tout comme les annotations sur la façon dont les perversions sexuelles ont inspiré quelques blagues sadiques, par exemple celles sur les enfants morts qui circulaient aux États-Unis il y a quelques décennies (« Qu'est-ce qui est rose et se balance ? Un bébé pendu à un crochet de boucher »). Intéressant, ce rappel ému de l'anthropologue de la blague qu'est Alan Dundes (entre autres : « Quel est le premier prix soviétique pour les auteurs de vannes sur le régime ? Quinze ans »), et de ses études sans doute trop pointues sur les blagues stupides à propos des éléphants. Plus loin, je trouve très raffinée la boutade suivante : « Que dit un escargot à cheval sur le dos d'une tortue ? Hiii-Haaaa ! » et celle-là vous pouvez la raconter aux enfants. En revanche, celle sur le régime de Bill Clinton n'est pas pour eux : « Il a tellement maigri qu'il peut désormais voir la tête de sa stagiaire. » Très mignonne, celle du type qui entre dans un bar et dit que tous les flics sont des cons. Un type assis au comptoir manifeste son désaccord. Pourquoi, t'es flic ? lui demande le premier. Non, répond l'autre, je suis con. Une autre, que les enfants peuvent entendre, celle du squelette qui entre dans un bar (peut-être le même) et commande une bière et une serpillère.

Étant donné qu'Holt ne se refuse rien, je citerai la blague sur le déicide attribuée à Leon Wieseltier : « Pourquoi en faire tout un plat ? On ne l'a tué que pour quelques jours ! » Je laisse tomber les blagues logico-philosophiques, compréhensibles pour les seuls initiés. Je suis juste désolé qu'il manque une réplique vraiment prononcée à un congrès de logique. La

formule logique du *modus ponens* dit « si P alors Q », et en anglais cela se prononce *if pi then kiou*. Pendant le congrès, un chercheur va aux toilettes et voit qu'il y a la queue. Alors il dit « if pee then queue », qui se prononce toujours *if pi then kiou*, mais qui en ce cas signifie si vous voulez faire pipi vous devez faire la queue.

2009

Festschrift

En argot universitaire, un *Festschrift* est un recueil de contributions savantes qu'amis et étudiants préparent pour fêter l'anniversaire d'un enseignant-chercheur. Ce volume peut rassembler des études spécifiques sur le personnage en question, et en ce cas, il demande aux contributeurs un grand travail, et il y a le risque que seuls les étudiants fidèles participent mais pas les collègues célèbres qui n'ont ni le temps ni l'envie de se consacrer à une réflexion si chronophage. Ou alors, afin d'attirer des noms connus, le volume est à thème libre, les essais sont présentés non pas comme « Sur Tartempion » mais « En l'honneur de Tartempion ».

On s'en doute, surtout dans le second cas, un essai livré pour un *Festschrift* est pratiquement perdu car personne ne pourra jamais savoir que vous avez écrit sur ce sujet spécifique dans ce recueil. Autrefois, on faisait bien volontiers ce sacrifice, et après, on pouvait récupérer son texte pour un autre usage. Sauf que jadis on faisait ce *Festschrift* quand le professeur Tartempion fêtait ses soixante ans – ce qui est déjà une belle vie, et si tout allait bien, il mourait avant ses soixante-dix ans. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la médecine, le professeur Tartempion risque de vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans, et ses étudiants sont tenus de lui faire un *Festschrift* pour ses soixante ans, ses soixante-dix ans, ses quatre-vingts ans et ses quatre-vingt-dix ans.

En outre, comme les rapports internationaux se sont développés durant la dernière moitié du siècle passé, chaque chercheur entretient des relations d'amitié avec beaucoup plus de gens qu'avant, il reçoit chaque année au moins vingt à trente demandes pour des volumes de célébration de collègues ayant atteint, avec bonheur, dans le monde entier, des âges quasi bibliques. En calculant qu'un texte pour un *Festschrift* doit comporter, au minimum pour ne pas paraître pingre, une vingtaine de pages, chaque professeur devrait

écrire en moyenne six cents pages par an, si possible toutes originales, pour célébrer de très chers amis à la longévité remarquable. On le comprend, la chose est intenable, et pourtant un refus risque d'être vécu comme un manque de respect.

Il y a deux seules façons de remédier à cette tragédie. Soit prétendre que l'on ne fait un volume de célébration qu'à partir des quatre-vingts ans, ou faire comme moi qui envoie désormais le même essai pour n'importe quel *Festschrift* (en modifiant juste les dix premières lignes et la conclusion), et personne ne s'en est encore aperçu.

2010

Le vieil Holden

À la mort de Salinger, j'ai lu les commémorations de *L'Attrape-cœurs* et ai constaté qu'elles se partageaient en deux catégories : la première, c'étaient les souvenirs émus de ceux pour qui le roman avait été une merveilleuse expérience d'adolescence, la seconde étaient les réflexions critiques de ceux qui (ou trop jeunes ou trop vieux) l'avaient lu comme on lit un roman quelconque. Les lectures du second type étaient toutes perplexes et se demandaient si *L'Attrape-cœurs* resterait dans l'histoire de la littérature ou constituait un phénomène lié à une époque et à une génération. Pourtant, personne ne s'était posé de problèmes en relisant *Herzog* à la mort de Saul Bellow ou *Les nus et les morts* à celle de Norman Mailer. Alors, pourquoi avec *L'Attrape-cœurs* ?

Je crois être un bon cobaye. Le roman paraît en 1951, il est traduit l'année suivante en italien pour la maison d'édition Gherardo Casini sous le titre peu encourageant de *Vita da uomo* [Vie d'homme], il passe inaperçu et n'obtient un succès qu'en 1961 quand il sort chez Einaudi sous le titre *Il giovane Holden*. Il est donc la madeleine de Proust de celui qui était adolescent au début des années soixante. Moi, à l'époque, j'étais déjà trentenaire, je m'occupais de Joyce et Salinger m'a échappé. Je ne l'ai lu, presque par devoir documentaire, qu'il y a une dizaine d'années, et il m'a laissé indifférent. Comment cela se fait-il ?

Tout d'abord, il ne me rappelait aucune passion d'adolescence ; ensuite, ce langage jeune qu'il avait utilisé de manière si originale était désormais

dépassé (on le sait, les jeunes changent d'argot à chaque saison), et cela sonnait donc faux ; enfin, à partir des années soixante, le « style Salinger » avait eu une telle fortune et avait été utilisé dans tant d'autres romans qu'il ne pouvait que m'apparaître comme maniériste, et en tout cas, il n'était en rien inédit ni provocateur. Le roman est devenu peu intéressant à cause du succès qu'il a eu.

Cela amène à penser combien, dans l'histoire de la « fortune » d'une œuvre, comptent les circonstances, le contexte historique dans lequel il apparaît, et la référence à la vie même du lecteur. Un exemple d'un autre genre : je n'appartiens pas à la *Tex generation* et je suis toujours très étonné quand j'entends quelqu'un déclarer qu'il a grandi avec le mythe de Tex. L'explication est simple, Tex paraît en 1948 et à l'époque, lycéen, j'avais cessé de lire des BD et je n'allais reprendre que vers trente ans, à l'époque de Charlie Brown, de la redécouverte des classiques comme Dick Tracy ou Krazy Kat, et avec le début de la grande tradition italienne des Crepax ou des Pratt. De la même façon, mon Jacovitti a été celui de *Pippo, Pertica e Palla* (années quarante) et pas celui de *Cocco Bill*.

Mais faisons attention à ne pas tout ramener à des problèmes personnels. Il est évident que quelqu'un peut haïr la *Divine Comédie* parce qu'à l'époque où il devait l'étudier à l'école il souffrait d'un terrible chagrin d'amour, mais cela pouvait lui arriver aussi avec les films de Totò. Toutefois, il ne faut pas s'adonner au vice pseudo-déconstructiviste selon lequel il n'existe aucun sens d'un texte et tout dépend de la manière dont le lecteur l'interprète. On peut devenir triste en se souvenant de *Totò, Peppino e la malafemmina* parce que notre petite amie nous a quitté le jour où nous étions allé le voir, mais cela n'exclut pas que, sous une analyse dépassionnée, l'épisode de la lettre à la *malafemmina* est un chef-d'œuvre de rythme et de dosage d'effets comiques.

Alors, si la valeur artistique d'une œuvre peut être évaluée indépendamment des circonstances de notre réception personnelle, reste la question des raisons de son succès ou insuccès à une époque déterminée. À quel point le succès d'un livre peut-il être lié à la période (et au contexte culturel) où il paraît ? Pourquoi *L'attrape-cœurs* fascinait-il les jeunes Américains au début des années cinquante mais pourquoi, à la même période, laisse-t-il indifférent les jeunes Italiens, lesquels ne le découvrent que dix ans plus tard ? Il ne suffit pas d'évoquer le plus grand prestige éditorial et la capacité publicitaire d'Einaudi par rapport à Casini.

Je pourrais citer de nombreuses œuvres qui ont obtenu une vaste popularité et une bonne critique dont elles n'auraient pas joui si elles avaient été publiées dix ans plus tôt ou dix ans plus tard. Certains livres doivent arriver au bon moment. Et, depuis la philosophie grecque, on sait que le « bon moment » ou *kairòs* constitue un sérieux problème. Affirmer qu'une œuvre paraît ou pas au bon moment ne signifie pas pouvoir expliquer pourquoi c'est précisément le bon moment. Il s'agit de ces problèmes insolubles comme prédire où sera mercredi une balle de ping-pong confiée aux vagues de la mer le lundi.

2010

Diabole d'Aristote

La traduction du curieux livre de Peter Leeson *The Invisible Hook : The Hidden Economics of Pirates* (Princeton University Press, 2009) vient de sortir en Italie. L'auteur, historien américain du capitalisme, y explique les principes fondamentaux de l'économie et de la démocratie modernes en prenant comme modèles les équipages des navires pirates du ^{xvii}^e siècle (oui, ceux du Corsaire Noir ou de François l'Olonnais, avec le drapeau à tête de mort qui, au début, n'était pas noir mais rouge, d'où le nom de *Jolie Rouge* qui, en anglais, avait ensuite été estropié en *Jolly Roger*).

Leeson démontre qu'avec ses lois drastiques auxquelles tout pirate comme il faut devait se soumettre, la flibuste était une organisation « éclairée », démocratique, égalitaire et ouverte à la diversité : bref, elle était un modèle parfait de société capitaliste.

C'est sur ces thèmes que s'attarde Giulio Giorello, auteur de la préface à l'édition italienne, c'est pourquoi je ne m'occuperai pas tant de ce que dit le livre de Leeson, mais je parlerai plutôt d'une association d'idées qu'il a fait naître en mon esprit. Bon sang, celui qui, même sans pouvoir rien savoir du capitalisme, avait tracé un parallèle entre pirates et marchands (c'est-à-dire libres entrepreneurs, modèles du capitalisme futur), c'était Aristote.

Aristote a le mérite d'avoir, le premier, défini la métaphore dans la *Poétique* et la *Rhétorique*, et dans ces deux définitions inaugurales, il soutenait que la métaphore n'est pas un pur ornement mais une forme de connaissance. Et ce n'est pas rien, car, au cours des siècles suivants, la

métaphore a souvent été vue comme une façon d'embellir le discours sans en changer la substance. Et aujourd'hui encore, certains pensent ainsi.

Dans la *Poétique*, il disait que comprendre les bonnes métaphores signifie savoir percevoir le semblable ou le concept similaire. Le verbe qu'il employait était *theoreîn*, qui équivaut à percevoir, investiguer, comparer, juger. Cette fonction cognitive de la métaphore, Aristote y revenait plus largement dans la *Rhétorique* où il disait que ce qui suscite l'admiration est agréable car cela permet de découvrir une analogie insoupçonnée, c'est-à-dire qu'elle nous « met le fait devant les yeux » (il s'exprimait réellement ainsi) un fait que nous n'avions jamais remarqué, si bien que nous avons tendance à dire « regarde, c'est vraiment ainsi, et pourtant je ne le savais pas ».

On le voit, Aristote assignait aux bonnes métaphores une fonction quasi scientifique, même s'il s'agissait d'une science qui ne consistait pas à découvrir quelque chose qui était déjà là, mais à faire apparaître ce quelque chose pour la première fois, en créant une façon nouvelle de regarder les choses.

Et quel était l'un des exemples les plus convaincants de métaphore qui nous met les faits devant les yeux pour la première fois ? Une métaphore (je ne sais où Aristote l'avait trouvée) selon laquelle les « pirates » étaient dits « pourvoyeurs » ou « fournisseurs ». Comme pour d'autres métaphores, Aristote suggérait que l'on identifie, pour deux choses apparemment différentes et inconciliables, au moins une propriété commune, puis que l'on voie les deux choses différentes comme espèces de ce genre.

Même si, en général, les marchands étaient considérés comme de braves gens sillonnant les mers pour transporter et vendre légalement leurs marchandises, tandis que les pirates étaient des brigands qui assaillaient et dévalisaient les navires desdits marchands, la métaphore suggérait que pirates et marchands avaient en commun le fait d'assurer le passage de marchandises de leur source jusqu'au consommateur. Indubitablement, une fois qu'ils avaient dépouillé leurs victimes, les pirates allaient vendre ces biens volés, et ils devenaient donc des transporteurs, des pourvoyeurs et des fournisseurs de marchandises – même si leurs clients pouvaient être accusés d'achats inconsidérés. En tout cas, cette ressemblance fulgurante entre marchands et prédateurs créait une série de soupçons – si bien que le lecteur était amené à dire « il en était ainsi, et avant je me trompais ».

D'une part, la métaphore obligeait à reconsidérer le rôle du pirate dans

l'économie méditerranéenne, mais d'autre part elle conduisait à une réflexion suspicieuse sur le rôle et les méthodes des marchands. En somme, cette métaphore, aux yeux d'Aristote, anticipait ce que dirait plus tard Brecht, le vrai crime ce n'est pas de voler une banque mais de la posséder – et naturellement le bon Stagirite ne pouvait se douter que l'apparente boutade de Brecht semblerait terriblement inquiétante à la lumière de ce qui est arrivé ces dernières années sur le marché financier international.

En somme, il ne faut pas prétendre qu'Aristote (qui était conseiller d'un monarque) pensait comme Marx, mais vous pouvez comprendre combien cette petite histoire de pirates m'a amusé. Sacré Aristote !

2010

Montale et les sureaux

Dans l'agréable petit livre *Montale e la Volpe* où Maria Luisa Spaziani rappelle des épisodes de sa longue relation avec Montale, il y a un épisode qu'il faudrait faire étudier en classe. Donc ils passent le long d'une rangée de sureaux, fleurs que Maria Luisa Spaziani avait toujours aimées car « en les regardant avec attention, on peut y apercevoir un ciel nocturne étoilé, avec des petits boutons en éventail, un enchantement ». Et c'est peut-être pour cela, dit-elle, que, parmi toutes les poésies de Montale qu'elle connaissait par cœur depuis toujours, elle préférait un endécasyllabe d'une sonorité extraordinaire, « *Alte tremano guglie di sambuchi*² ».

Montale, voyant Spaziani en extase devant les sureaux, dit « quelle belle fleur » puis il demande ce que c'est, arrachant à son amie « un hurlement de bête blessée ». Mais enfin, le poète avait donné du sureau une splendide image poétique, pourtant il n'était pas capable d'en reconnaître un dans la nature ? Montale s'était justifié en disant « Tu sais, la poésie se fait avec les mots ». Je trouve l'épisode fondamental pour comprendre la différence entre poésie et prose.

La prose parle de choses, et si un narrateur introduit un sureau dans son histoire, il doit savoir ce que c'est et le décrire comme il se doit, sinon il pouvait se dispenser de l'évoquer. Dans la prose, *rem tene, verba sequuntur*, possédez bien ce dont vous voulez parler, puis vous trouverez les mots adaptés. Manzoni n'aurait pu ouvrir son roman *Les Fiancés* avec ce splendide

incipit (*Quel ramo del lago di Como*, qui est, soit dit en passant, un vers de neuf syllabes) suivi d'une mélodieuse description de paysage, si, auparavant, il n'avait longuement regardé les deux chaînes ininterrompues de monts, le promontoire à droite, la vaste côte de l'autre côté et le pont qui unit les deux rives, sans parler du Monte Resegone. En poésie, c'est tout le contraire, d'abord vous tombez amoureux des mots, et le reste viendra tout seul, *verba tene, res sequuntur*.

Donc Montale n'avait jamais vu les meules minuscules, les algues astéries, les agaves, la haie taillée de pitosphores, la plume qui s'engluie, les nouettes détruites, la piéride folle, le chœur de bartavelles, forlane et rigodon, le sentier encaissé ? Qui sait, mais telle est la valeur des mots en poésie, où le ruisseau étranglé gargouille (*gorgoglia*) juste parce qu'il doit rimer avec le dessèchement de la feuille (*foglia*), sinon, il aurait pu – que sais-je – glouglouter, murmurer, râler, haleter ou anhéler, tandis qu'une pure nécessité auditive a voulu que le ruisseau gargouille admirablement et « pour toujours, uni aux choses qui enferment dans un cercle – sûr comme le jour, et la mémoire les nourrit en elle ».

2011

Mentir et faire semblant

Les lecteurs ont dû voir que dans certaines de mes dernières chroniques je me suis occupé du mensonge. Et que je préparais une communication que j'ai tenue lundi dernier au festival *La Milanese*, consacré cette année à « mensonges et vérités », où j'ai également parlé de la fiction narrative. Un roman est-il un cas de mensonge ? À première vue, dire que don Abbondio a rencontré deux *bravi* aux environs de Lecco serait un mensonge car Manzoni savait très bien raconter une histoire inventée de toute pièce. Mais Manzoni n'entendait pas mentir : il *feignait* que ce qu'il racontait était vraiment arrivé et nous demandait de participer à sa fiction, exactement comme nous acceptons qu'un enfant empoigne un bâton et fasse semblant de tenir une épée.

Bien entendu, la fonction narrative requiert que soient émis des signaux de fictionnalité allant du mot « roman » sur la couverture aux incipit tels que « Il était une fois... » mais elle commence souvent par un faux signal de

véridicité. Voici un exemple : « Il y a trois ans environ, M. Gulliver, fatigué du concours de curieux qui venaient le voir à sa résidence de Redriff, acheta une petite terre avec une maison convenable près de Newark [...]. Avant de quitter Redriff, il me laissa en garde les pages suivantes [...]. Je les ai lues trois fois avec soin [...]. Tout le récit porte un air de vérité manifeste ; et, en effet, l'auteur était si remarquable pour sa véracité, qu'il était comme passé en proverbe par ses voisins de Redriff de dire, quand on affirmait quelque chose : "C'est aussi vrai que si M. Gulliver l'avait dit"³. »

Sur le frontispice de la première édition des *Voyages de Gulliver*, ce n'est pas le nom de Swift qui apparaît comme auteur de fiction, mais celui de Gulliver comme autobiographe véridique. Peut-être que les lecteurs ne se laissent pas leurrer car, depuis *Les Histoires vraies* de Lucien de Samosate, les affirmations outrancières de véridicité sonnent comme un signal de fiction, mais souvent, dans un roman on mélange de manière si étroite faits imaginaires et références au monde réel que beaucoup de lecteurs en perdent le nord.

Ainsi, il arrive que l'on prenne au sérieux les romans comme s'ils parlaient de choses réellement advenues et que l'on attribue à l'auteur les opinions des personnages. Et en tant qu'auteur de romans, je vous assure qu'au-delà disons des dix mille exemplaires, on passe du public coutumier de la fiction narrative au public sauvage pour qui le roman est une séquence d'affirmations vraies, tout comme au théâtre de marionnettes, les spectateurs insultaient le traître Ganelon.

Je me rappelle que dans mon roman *Le Pendule de Foucault* le personnage Diotallevi, pour se moquer de son ami Belbo qui utilise de manière obsessionnelle son ordinateur, lui dit, page 45 : « La Machine existe, certes, mais elle n'a pas été produite dans ta vallée de la silicone. » Un collègue qui enseigne les matières scientifiques m'avait sarcastiquement fait remarquer que la Silicon Valley se traduit par Vallée du Silicium. Je lui avait dit que je savais pertinemment que les ordinateurs se font avec du silicium (en anglais *silicon*), tant il est vrai que s'il était allé voir page 275 il aurait lu que, lorsque Garamond dit à Belbo de mettre dans *L'Histoire des métaux* aussi l'ordinateur parce qu'il est fait de silicium, Balbo lui répond : « Mais le silicium n'est pas un métal, c'est un métalloïde. » Et je lui ai dit que, page 45, avant tout ce n'était pas moi qui parlais mais bien Diotallevi, qui avait quand même le droit de ne connaître ni les sciences ni l'anglais, mais qu'en second

lieu, il était clair que Diotallevi se moquait des mauvaises traductions de l'anglais, comme quelqu'un qui parlerait d'un *hot dog* comme d'un chien chaud.

Mon collègue (qui se méfiait des humanistes) a souri avec scepticisme, considérant que mon explication n'était qu'un piètre expédient.

Voici le cas d'un lecteur qui, bien qu'instruit, tout d'abord ne savait pas lire un roman comme un tout, en reliant ses différentes parties, ensuite était imperméable à l'ironie, enfin ne distinguait pas entre opinion de l'auteur et opinion des personnages. Un non-humaniste de ce genre ignorait tout du concept de *faire semblant*.

2011

Crédulité et identification

Je rappelais la semaine dernière que de très nombreux lecteurs éprouvent des difficultés à distinguer, dans un roman, la réalité de la fiction, et tendent à attribuer à l'auteur les passions ou les pensées de ses personnages. Pour confirmer cela, je viens de découvrir sur Internet un site qui enregistre les pensées de différents auteurs, et parmi les « phrases d'Umberto Eco » je trouve celle-ci : « L'Italien est perfide, menteur, vil, traître, il se trouve plus à son aise avec un poignard qu'avec une épée, mieux avec le poison qu'avec le médicament, infect dans les négociations, cohérent uniquement pour retourner sa veste à tout vent. » Ce n'est pas qu'il n'y ait pas quelque chose de vrai, mais il s'agit d'un lieu commun séculaire propagé par des auteurs étrangers, et dans mon roman *Le Cimetière de Prague*, celui qui écrit cette phrase est un homme qui, quelques pages auparavant, a manifesté des pulsions racistes à trois cent soixante degrés en utilisant les clichés les plus éculés. J'essaierai de ne jamais mettre en scène des personnages banals, sinon un jour, on m'attribuera des philosophèmes comme « une maman, on n'en a qu'une ».

Je lis maintenant la dernière chronique d'Eugenio Scalfari, *Vetro soffiato*, où il reprend ma *Bustina* précédente et soulève un nouveau problème. Scalfari admet qu'il puisse y avoir des gens qui prennent la fiction narrative pour la réalité, mais il pense (et pense à juste titre que je pense) que la fiction narrative peut être plus vraie que le vrai, inspirer des identifications, une

perception de phénomènes historiques, créer de nouvelles façon de sentir, etc. Bien entendu, on ne peut que partager une telle opinion.

En outre, la fiction narrative offre des résultats esthétiques : un lecteur peut très bien savoir que Madame Bovary n'a jamais existé et apprécier pourtant la façon dont Flaubert construit son personnage. Et justement, la dimension esthétique nous ramène, par opposition, à la dimension « aléthique » (c'est-à-dire cette notion de vérité partagée par les logiciens, les scientifiques ou les juges, lesquels doivent décider au tribunal si un témoin a dit, oui ou non, la façon dont les choses se sont passées). Ce sont deux dimensions différentes, gare si un juge s'émouvait parce qu'un coupable raconte esthétiquement bien ses mensonges ; de mon côté, je m'occupais de la dimension aléthique, la preuve en est que ma réflexion partait de l'intérieur d'un discours sur le faux et le mensonge. Est-il faux de dire qu'une lotion vendue par la célèbre bonimenteuse de télé-achat Wanna Marchi fait repousser les cheveux ? C'est faux. Est-il faux de dire que don Abbondio rencontre les deux *bravi* ? Du point de vue aléthique oui, mais le narrateur ne veut pas affirmer la véracité de son récit, il le feint et nous demande d'en faire autant. Il attend de nous, comme le recommandait Coleridge, de « suspendre l'incrédulité ».

Scalfari cite *Werther* et nous, nous savons combien de jeunes hommes et de jeunes filles romantiques se sont tués en s'identifiant au protagoniste. Croyaient-ils que l'histoire était vraie ? Ce n'est pas nécessaire, tout comme nous savons qu'Emma Bovary n'a jamais existé, ce qui ne nous empêche pas de pleurer sur son sort. On reconnaît qu'une fiction est une fiction et pourtant nous nous identifions au personnage.

En fait, nous pressentons que si Madame Bovary n'a jamais existé, il existe de nombreuses femmes comme elle, peut-être lui ressemblons-nous, et l'on en retire une leçon sur la vie en général et sur nous-même. Les Grecs anciens croyaient que ce qui était arrivé à Œdipe était vrai et ils en saisissaient l'occasion pour réfléchir sur le destin. Freud savait qu'Œdipe n'a jamais existé, mais il lisait son histoire comme une leçon profonde sur la façon dont fonctionnent les choses de l'inconscient.

Qu'en est-il des lecteurs dont je parlais, qui ne savent pas du tout distinguer la fiction de la réalité ? Leur position n'a aucune dimension esthétique car ils s'emploient tellement à prendre au sérieux l'histoire qu'ils ne se demandent pas si elle est bien ou mal racontée ; ils n'essaient pas d'en tirer des enseignements ; ils ne s'identifient pas aux personnages.

Simplement, ils manifestent ce que je nommerais un déficit fictionnel, ils sont incapables de « suspendre la crédulité ». Comme ces lecteurs sont plus nombreux qu'on ne pense, il est important de s'en occuper précisément parce que nous savons que toutes les autres questions esthétiques et morales leur échappent.

2011

Trois petites pensées vertueuses

Investissements. Nous avons tous été scandalisés par l'homme qui a versé deux cent mille euros à la 'ndrangheta⁴ pour s'assurer, je crois me rappeler, quatre mille voix. Et en effet ce sont des choses qui ne se font pas. Mais on n'a pas assez réfléchi à trois autres problèmes. Primo, où ce monsieur a-t-il pris deux cent mille euros (qui correspondent tout de même à quatre cent millions de lires d'autrefois) ? Bon, ce sont peut-être des économies gagnées à la sueur de son front. Secundo, pourquoi, afin d'obtenir un poste de conseiller régional, dépensait-il l'équivalent de quinze ans de salaire d'un petit employé ? Et, en admettant qu'il ait eu des économies, comment aurait-il vécu la première année s'il avait déjà dépensé ces économies ? Peut-être parce que sa nouvelle position pouvait lui rapporter beaucoup plus que deux cent mille euros.

Le troisième problème est que se baladent dans Milan quatre mille personnes qui, pour cinquante euros, ont vendu leur voix. Elles étaient soit trop désespérées soit trop fourbes. Dans les deux cas, c'est triste.

Désinvestissements. Tous les amoureux des livres se sont indignés contre les agissements d'un dénommé De Caro, à la fois directeur et cambrioleur de la bibliothèque Girolamini de Naples, parce que non seulement il faisait commerce de livres volés, mais il présentait aussi de très habiles falsifications. Si je dois prêter foi à un article bien documenté de Conchita Sannino dans *La Repubblica* du 2 novembre, beaucoup de ces livres avaient été vendus sur eBay, et on mentionne une *Cronaca di Norimberga*, célèbre incunable, au prix de trente mille euros. Mais alors, dans cette histoire, De Caro n'est pas le seul coupable. N'importe quel lecteur de catalogues (une exploration de quinze minutes sur Internet suffit) sait que l'on ne trouve la

Cronaca de Schedel qu'à partir d'un minimum de soixante-quinze mille euros jusqu'à un maximum de cent trente mille euros, selon le degré de perfection de l'exemplaire. Donc, un exemplaire à trente mille euros est soit incomplet soit dans un état tel qu'il est pieusement qualifié par les libraires honnêtes « d'exemplaire d'étude » (mais en ce cas il devrait coûter moins de trente mille euros). Par conséquent, celui qui a acheté sur eBay une *Cronaca* à ce tarif ne pouvait ignorer qu'il commettait un achat imprudent (si l'on est indulgent, et un recel de biens volés, si l'on est sévère). Nous sommes vraiment entourés de malfaiteurs, certains prêts à se vendre pour cinquante euros, d'autres avec une ristourne de soixante pour cent sur les prix du marché.

On commence tout petit. Je lis avec stupeur sur *Yahoo Answers* l'appel suivant : « Au secouuuuurs ! J'aurais besoin du résumé de *Cosa* d'Umberto Eco. Vous pouvez m'aider ? Merci mille fois. » En l'état actuel, il n'y a pas de réponses. En revanche, il y a une réponse à une autre demande d'aide pour un autre devoir : « L'effet de la technologie sur les jeunes. Aidez-moi s'il vous plaît. » (Tous ces appels sont toujours suivis de l'émoticon sourire). Une certaine Luigia répond : « Ah ah ah, moi je dirais que la technologie fait que les jeunes cherchent des réponses faciles sur les réseaux sociaux parce que, désormais, ils ne sont plus capables de formuler une pensée par eux-mêmes et ils sont à la recherche de quelqu'un qui leur donne la becquée. L'omniscience du web est devenue leur grande maman capable de les gâter et progressivement de leur débrancher le cerveau... ah ah ah. »

Bravo Luigia, jeune fille pleine de bon sens. Mais revenons à l'épisode, qui me flatte, selon lequel un instituteur ou un professeur a demandé à ses élèves de faire le résumé de mon récit. Je ne pense pas qu'il se soit contenté de l'évoquer en invitant les jeunes à aller le chercher par eux-mêmes ; vu la brièveté du texte, il a dû faire une photocopie. Quoi qu'il en soit, voici l'atroce vérité : ce petit récit (publié je ne vous dis pas où, si vous voulez le savoir, faites une petite recherche) compte cinq, je dis bien cinq pages. Donc, celui ou celle qui a lancé l'appel aurait plus vite fait de le lire plutôt que d'allumer son ordi, se connecter, écrire le message et attendre une réponse. Ou alors il/elle l'a lu mais n'a pas été en mesure de dire ce que ça raconte (et je vous assure que c'est un apologue très simple à la portée d'un enfant).

Je crois qu'il s'agit tout bonnement de paresse. On commence par voler

une pomme, puis un portefeuille, puis on étrangle sa mère, me disait-on quand j'étais petit. On commence par demander aux autres un résumé, puis on vend sa voix pour cinquante euros, puis on vole un incunable, parce que travailler fatigue⁵, comme disait l'autre.

2012

Qui a peur des tigres de papier ?

Au début des années 60, Marshall McLuhan avait annoncé des changements profonds dans notre façon de penser et de communiquer. L'une de ses intuitions était que nous étions en train d'entrer dans un village global et beaucoup de ses prévisions se sont avérées dans l'univers d'Internet. Mais après avoir analysé l'influence de la presse sur l'évolution de la culture et de notre sensibilité individuelle dans *La Galaxie Gutenberg*, McLuhan avait annoncé, avec *Pour comprendre les médias* et d'autres œuvres, le déclin de la linéarité alphabétique et la prédominance de l'image – ce que, en simplifiant à l'outrance, les mass media avaient traduit comme « on ne lira plus, on regardera la télé (ou bien les images stroboscopiques dans les discothèques) ».

McLuhan meurt en 1980, au moment où sont produits les ordinateurs personnels (des modèles plus expérimentaux apparaissent à la fin des années soixante-dix, mais le marché de masse commence en 1981 avec le PC IBM), et s'il avait vécu quelques années de plus, il aurait dû admettre que, dans un monde apparemment dominé par l'image, s'affirmait une nouvelle civilisation alphabétique : avec un PC, soit vous savez lire et écrire, soit vous n'en faites pas grand-chose. Il est vrai que les enfants d'aujourd'hui savent utiliser un iPad en âge préscolaire, mais toute l'information que nous recevons via Internet, e-mails et SMS est fondée sur des connaissances alphabétiques. Avec l'ordinateur, on a perfectionné la situation préconisée dans *Notre-Dame de Paris* par le prêtre Frollo qui, en indiquant d'abord le livre puis la cathédrale qu'il voyait de sa fenêtre, riche en images et autres symboles visuels, disait « ceci tuera cela ». L'ordinateur a démontré être un instrument de village global avec ses liens multimédias, capable de faire revivre aussi le « cela » de la cathédrale gothique, mais qui repose fondamentalement sur des principes néo-gutenbergiens.

L'alphabet ayant fait son retour, l'invention des e-books marque la possibilité de lire des textes alphabétiques non sur papier mais sur écran ; d'où une nouvelle série de prophéties sur la disparition du livre et du journal (en partie suggérée par une baisse des ventes). Ainsi, l'un des sports préférés de tout journaliste sans imagination est, depuis des années, de demander à des hommes de plume comment ils voient la disparition du support papier. Et il ne suffit pas de soutenir que le livre revêt encore une importance fondamentale pour le transport et la conservation de l'information, que nous avons la preuve scientifique que les livres imprimés il y a cinq cents ans ont merveilleusement survécu, tandis que l'on n'en a aucune pour affirmer que les supports magnétiques en usage pourront survivre plus de dix ans (et on ne peut le vérifier, puisque les ordinateurs d'aujourd'hui ne lisent plus les disquettes des années 80).

Cela dit, voici quelques événements déconcertants dont les journaux ont parlé mais dont on n'a pas encore saisi la signification ni les conséquences. En août Jeff Bezos, celui d'Amazon, s'est acheté le *Washington Post* et, au moment où l'on proclame le déclin de la presse papier, Warren Buffett vient de s'offrir pas moins de soixante-trois quotidiens locaux. Ainsi que l'a observé récemment Federico Rampini dans *La Repubblica*, Buffett est un géant de la *Old Economy*, ce n'est pas un novateur mais il est doté d'une rare perspicacité pour les opportunités d'investissement. Et il semble que d'autres requins de la Silicon Valley s'orientent eux aussi vers les quotidiens.

Rampini se demandait si le coup final, ce n'est pas Bill Gates ou Mark Zuckerberg qui le réaliseront en s'achetant le *New York Times*. Même si cela ne devait pas avoir lieu, il est clair que le monde du numérique est en train de redécouvrir le papier. Calcul commercial, spéculation publique, désir de préserver la presse comme défense de la démocratie ? Je ne me sens pas encore le courage de tenter la moindre interprétation de ce fait. Il me semble toutefois intéressant de voir que l'on assiste à un autre renversement des prophéties. Peut-être Mao avait-il tort : prenez au sérieux les tigres de papier.

-
1. François Laurent pour la traduction française, Alfonso Vinassa de Regny pour la traduction italienne à laquelle Umberto Eco fait référence.
 2. « Bien haut tremblent les flèches des sureaux », *Os de seiche*, Gallimard, 1975, traduit de l'italien par Patrice Dyerval Angelini.
 3. Traduction de Bernard-Henri Gausseron, Quantin, Paris, 1884.
 4. La mafia calabraise.
 5. *Travailler fatigue* est un recueil de poésies de Cesare Pavese publié en 1936.

La Quatrième Rome

La chute de la Quatrième Rome

Ce fut vers la moitié du troisième millénaire que *edwardgibbon@history.uk* écrivit sa célèbre *Histoire de la décadence et de la chute des empires d'Occident*, dans laquelle il racontait la fin de la Quatrième Rome du ^{xx}e siècle, un imposant network constitué d'un grand empire central et d'un archipel de royaumes fédérés. La qualité de cet ouvrage était sa vigueur narrative ; le défaut venait de ce que l'auteur cherchait, un peu trop mécaniquement, à interpréter la chute de la Quatrième Rome dans les termes avec lesquels ses prédécesseurs avaient interprété et décrit la chute du premier Empire Romain.

Par exemple, la Quatrième Rome se glorifiait d'avoir vaincu la Troisième Rome des Sarmates, mais – en réinterprétant de manière originale la devise « *parcere subiectis et debellare superbos* » [Épargner les faibles, abattre les puissants] – elle n'y avait pas installé ses légions, mais avait permis le développement d'une mafia libre dans un marché libre. La Première Rome était tombée parce qu'elle avait fait confiance à des armées mercenaires peu disposées à mourir en se battant contre les Barbares ; la Quatrième Rome avait en revanche élaboré un modèle de guerre où aucun de ses mercenaires ne mourait et où, du moins en apparence, aucun Barbare n'était tué. Ainsi le drame de la Quatrième Rome a commencé quand on s'est aperçu que l'empire, s'il ne perdait plus de guerres, n'en gagnait plus non plus. Comme les guerres (qui par définition s'achèvent lorsqu'il y a un vainqueur) ne finissaient jamais, la Quatrième Rome ne pouvait plus instaurer sa propre *pax*.

Dans la Première Rome, on investissait le trône impérial par des révoltes

de palais, où un dictateur s'imposait en éliminant violemment ses rivaux. Dans la Quatrième Rome, en revanche, la crise dynastique survenait quand, sur le trône impérial, s'installaient démocratiquement deux empereurs en même temps, et personne n'était plus en mesure de dire lequel était légitime. Les luttes dynastiques s'étaient plutôt transférées vers les plus périphériques des royaumes vassaux, mais elles concernaient moins la façon de conquérir le pouvoir que celle de le perdre. Étant donné deux factions en lutte pour le pouvoir, chacune devrait tendre à la cohésion interne maximale, tout en s'employant à produire des crises et des fractures chez les troupes ennemies. Dans les royaumes vassaux de la Quatrième Rome, en revanche, il y avait des situations de blocage dramatiques entre deux armées, chacune d'elles n'attaquant pas l'autre car trop occupée par sa propre bataille interne. Par conséquent, la faction qui l'emportait était celle dont les adversaires (plus habiles) s'étaient autodétruits les premiers.

edwardgibbon@history.uk avait plutôt raison quand il identifiait la période historique qu'il étudiait comme une nouvelle époque de décadence. Si ce n'est que la première décadence craignait, aux frontières de l'empire, des hordes de « grands Barbares blancs » (comme chantait le Poète), tandis que la seconde était obsédée par l'invasion pacifique de petits Barbares colorés. Dans les deux cas, l'empire réagissait (toujours comme disait le Poète¹) « en composant des acrostiches indolents ». Un érotisme diffus avait désormais troublé les coutumes ancestrales : des défilés de jeunes filles succinctement vêtues égayaient les grands événements sociaux, et les hommes de pouvoir se présentaient en public au bras de courtisanes provocantes, entonnant des hymnes à la joie et au plaisir. Le peuple était attiré par les seuls jeux du cirque, où il suivait le massacre réciproque d'une dizaine de jeunes enfermés pendant des mois dans la même cellule. Même la religion des ancêtres était en crise : les fidèles, plutôt que de s'occuper des grandes questions théologiques sur lesquelles leur foi était fondée, s'abandonnaient à des cultes mystériques, adorant des statues qui parlaient et pleuraient, écoutant des oracles, mêlant rites traditionnels et comportements orgiastiques.

2000

Mais est-il vraiment un Grand Communiquant ?

Quand cette chronique sortira, la polémique autour de la déclaration faite

par le président du Conseil Berlusconi sur la scène nationale et internationale, à propos de ses présumés problèmes familiaux, se sera probablement calmée, et je dois dire que la presse, de toute tendance, s'est comportée à ce sujet avec une exemplaire discrétion, enregistrant et commentant l'événement le premier jour, mais évitant de remuer le couteau dans la plaie. Et ce n'est pas par manque de savoir-vivre que j'y reviens au bout de quelque temps, mais parce qu'il faudra débattre de cet épisode dans les cours de sciences de la communication, et que les droits de la réflexion scientifiques sont souverains.

Berlusconi donc – et j'espère que quinze jours plus tard personne ne s'en souviendra – en recevant le Premier ministre d'un gouvernement étranger, a fait des allusions à une prétendue (au sens de rumeur, matière à ragot) relation entre son épouse et un autre homme, en disant de sa moitié « pauvre femme ». Dès le lendemain, à la lecture des journaux, on en déduisait que cet épisode donnait lieu à deux interprétations possibles : la première était que notre Premier ministre, exaspéré, avait donné libre cours à une invective très privée sur la scène publique. La seconde était que le Grand Communiquant qu'il est, ayant eu vent d'une rumeur embarrassante pour lui, afin de tuer l'affaire dans l'œuf en avait fait matière à facétie publique, la privant ainsi de toute saveur d'interdit.

Il est clair que dans le premier cas, « pauvre femme » serait offensant pour l'épouse, tandis que dans le second cas, il était offensif envers le présumé troisième larron (la pauvre, sous-entendait-on, si c'était vrai – mais évidemment ça ne l'est pas puisque j'en plaisante). Si la première interprétation, que je tendrais à exclure, était exacte, le cas relèverait davantage de la compétence du psychiatre que du politologue. Admettons que la seconde soit la bonne. C'est bien celle-là qui doit être matière à réflexion pour les séminaires de sciences de la communication mais aussi pour les séminaires d'histoire.

En effet, le Grand Communiquant semble avoir ignoré le principe évident qu'un démenti est une nouvelle donnée deux fois. Et si ce n'était que deux. Moi par exemple (sans doute parce que ces dernières années j'ai beaucoup voyagé, dans des pays peu concernés par les affaires italiennes), je n'avais jamais entendu parler de cette rumeur – qui circulait probablement entre quelques hommes politiques, intellectuels, et hôtes de croisières le long de la Costa Smeralda. Pour être généreux, disons mille, deux mille personnes. Après l'intervention publique du président du Conseil, et considérant

l'existence de l'Union Européenne, l'insinuation a été communiquée à quelques centaines de millions de gens. Comme coup de Grand Communiquant, cela ne me semble pas être un coup de maître.

Bon d'accord, nous conseillerons à nos étudiants de ne pas se comporter ainsi, car la pub pour un dentifrice qui commencerait ainsi « Pour battre en brèche ceux qui soutiennent que le dentifrice donne le cancer » ferait surgir dans l'esprit de l'acquéreur toute une série de doutes et provoquerait la chute des ventes de ce produit si utile. Nous expliquerons que de temps en temps, comme Homère, Berlusconi lui aussi somnole, c'est l'âge.

Mais, d'un point de vue historiographique, la seconde réflexion est importante. D'habitude, un politique s'évertue à séparer ses problèmes domestiques de ceux de l'État. Clinton est pris la main dans le sac, mais il fait de son mieux pour passer outre et mobilise même sa femme qui vient dire à la télévision qu'il s'agit de choses sans importance. Mussolini a peut-être été ce qu'il a été, mais ses problèmes avec son épouse Rachele, il les résolvait entre les quatre murs de ses appartements privés, il n'allait pas en discuter Piazza Venezia, et s'il a envoyé tant de soldats mourir en Russie c'était pour suivre un de ses rêves de gloire, pas pour plaire à Claretta Petacci. Où trouve-t-on dans l'histoire une fusion si complète entre pouvoir politique et affaires personnelles ? Dans l'Empire Romain, où l'empereur est le maître absolu de l'État, il n'est plus contrôlé par le Sénat, le seul appui des prétoriens lui suffit, alors il flanque des coups de pied à sa mère, fait sénateur son cheval, oblige les courtisans qui n'apprécient pas ses vers à se trancher les veines...

Donc, cela arrive quand on crée non pas un conflit d'intérêts mais une identité absolue d'intérêts entre sa vie (et ses intérêts privés) et l'État. Une telle identité absolue d'intérêts préfigure un régime, au moins dans l'imagination de celui qui le convoite, qui n'a rien à voir avec les régimes d'autrefois, mais bien avec les rituels du Bas-Empire. D'autre part, vous rappelez-vous, au début de l'Âge de l'Absolutisme, comment (selon Dumas) pour prévenir le coup de Milady sur les bijoux de la reine (sa maîtresse) Lord Buckingham fait fermer les portes et déclare la guerre à la France ? Eh bien voilà, quand il y a identité absolue d'intérêts, il se produit des histoires comme celle-là.

Ammazza l'uccellino²

À propos des discussions sur les caractéristiques à attribuer au « régime » que le gouvernement Berlusconi instaure de manière lente et progressive, cela vaut la peine de clarifier certains concepts tels que conservateur, réactionnaire, fasciste, qualunquiste³, populiste, etc. Le réactionnaire est celui qui considère qu'il y a un savoir antique, un modèle traditionnel d'ordre social et moral, auquel il faut revenir à tout prix, en s'opposant à toutes les prétendues conquêtes du progrès, depuis les idées libérales démocrates jusqu'à la technologie et à la science moderne. Le réactionnaire n'est pas pour autant un conservateur, il est plutôt un révolutionnaire « à rebours ». Il y a eu au cours de l'histoire de grands réactionnaires qui ne présentaient aucun trait des idéologies fascistes, propres au ^{xx}e siècle. Je dirais même plus, par rapport au réactionnarisme classique, le fascisme était « révolutionnaire-moderniste », il exaltait la vitesse et la technique moderne (cf. les futuristes) même si ensuite, avec son syncrétisme extravagant, il enrôlait aussi des réactionnaires au sens historique du terme, comme Julius Evola.

Le conservateur n'est pas un réactionnaire et encore moins un fasciste. Voyez par exemple Churchill, aux idées libérales et antitotalitaires. Le populisme en revanche est une forme de régime qui, en cherchant à escamoter les médiations parlementaires, tend à établir un rapport plébiscitaire immédiat entre le leader charismatique et les foules. Il y a eu des cas de populisme révolutionnaire, où à travers l'appel au peuple on proposait des réformes sociales, et des formes de populisme réactionnaire. Le populisme est simplement une méthode qui prévoit l'appel viscéral à ce que l'on considère comme les opinions ou les préjugés les plus enracinés dans les masses (sentiments qualifiés de poujadistes ou qualunquistes). Umberto Bossi, par exemple, emploie des méthodes populistes qui ont recours aux sentiments qualunquistes comme la xénophobie ou la défiance envers l'État. En ce sens, il ne fait aucun doute que cet appel de Berlusconi à des sentiments profonds et « sauvages » est qualunquiste, comme l'idée qu'il est juste de frauder le fisc, que les politiciens sont tous des voleurs, que nous devons nous méfier de la justice car c'est elle qui nous met en prison. Un conservateur sérieux et responsable n'encouragerait jamais les citoyens à ne pas payer leurs impôts, car cela mettrait en crise le système qu'il se propose de conserver.

Par rapport à ces différentes attitudes, beaucoup de thèmes du débat

politique sont transversaux. Prenons la peine de mort. Elle peut être soit soutenue soit combattue par les conservateurs, en général elle a les faveurs du réactionnaire, ancré dans les mythes du sacrifice, du paiement de la faute, du sang comme élément purificateur (cf. De Maistre), elle peut être un bon argument pour un populiste qui joue sur les inquiétudes des gens devant des crimes atroces, mais elle n'a jamais été mise en question même par les régimes communistes. L'attitude envers les valeurs de l'environnement est différente : le thème d'une préservation de la Terre-Mère, fût-ce au prix de l'élimination de l'espèce humaine, est un thème typiquement réactionnaire, mais pour la défense de l'environnement on peut voir se battre aussi bien un conservateur responsable (pas Bush, qui doit répondre à des puissances industrielles ayant intérêt à un développement incontrôlé) qu'un révolutionnaire d'extrême gauche.

Un populiste pourrait être en faveur du respect de l'environnement, mais en général il doit compter avec les sentiments profonds du « peuple » auquel il s'adresse. Le monde paysan au cours des siècles a été respectueux de l'environnement uniquement en ce qui concernait les techniques de culture de la zone étroite qui lui revenait, mais il a toujours déboisé chaque fois que ça l'arrangeait, sans se soucier des conséquences géologiques sur une échelle plus vaste. S'il nous semble que les paysans d'antan respectaient mieux l'environnement que ceux d'aujourd'hui, c'est parce qu'avant, des bois et des forêts, il y en avait une telle quantité que leur destruction ne constituait pas encore un problème. « Chacun a le droit de construire sa maisonnette, sans être soumis à des entraves environnementales », voilà donc un slogan populiste à succès.

On parle ces jours-ci d'une loi qui voudrait élargir outre mesure les garanties pour les chasseurs. La chasse est une pratique et une passion populaires – et elle se fonde sur des sentiments ataviques. Étant donné que la société humaine admet l'élevage de poulets, bovins et porcs pour les tuer et les manger, on peut admettre que, dans des réserves dédiées, loin des habitations, à des saisons précises, on puisse accepter que quelqu'un aille, en guise de sport, tuer des animaux comestibles dont la reproduction serait sauvegardée et contrôlée. Mais dans certaines limites. Au lieu de cela, la loi en discussion tente de ramener ces limites à des dimensions pré-écologiques. Pourquoi ? Parce que avec cette proposition on en appelle à des pulsions ancestrales, à ce « peuple profond », méfiant envers toute critique et réforme des traditions, qui est un bouillon de culture de toutes les dérives poujadistes.

Ainsi, cette proposition de loi souligne encore une fois la nature populisto-qualunquiste d'un régime rampant, qui se nourrit d'appels aux instincts incontrôlables d'un électorat moins éduqué du point de vue critique.

2004

Sur le régime de Populisme Médiatique

Quand Berlusconi annonça au talk-show *Porta a porta* le présumé désengagement italien en Irak, je me trouvais à Paris pour quelques jours, au moment du Salon du Livre, et j'ai donc eu l'occasion de parler des choses italiennes avec les Français, lesquels sont spécialisés dans le fait de ne jamais comprendre exactement ce qui se passe chez nous – et souvent non sans raison.

Première question : pourquoi votre président du Conseil a-t-il annoncé une décision aussi grave dans une émission de télévision et pas au parlement, où il aurait sans doute dû demander un avis ou un consensus ? J'ai expliqué que c'est la forme du régime de populisme médiatique que Berlusconi est en train d'instaurer, où entre le Chef et le Peuple s'installe un rapport direct, à travers les mass media, privant ainsi de son autorité le parlement (où le Chef n'a pas besoin d'aller chercher un consensus, car le consensus il l'a assurément – et donc le parlement tend à devenir le notaire qui enregistre les accords passés entre Berlusconi et l'animateur de *Porta a porta*, Bruno Vespa).

J'ai aussi expliqué que l'Italie est un étrange pays fondé sur la mauvaise foi sémantique. Alors que les radios et les journaux américains, quand ils parlent de l'Irak, emploient le mot *insurgency* (qui se traduit chez moi par insurrection, ou, au minimum, par guérilla étendue), si quelqu'un en Italie emploie le terme plus ou moins correspondant de « résistance », on pousse des cris d'orfraie comme s'il s'agissait de comparer le terrorisme fondamentaliste à la glorieuse Résistance italienne. Sans accepter l'idée que « résistance » est un terme neutre, à l'instar de « soulèvement » ou « insurrection », que l'on doit utiliser quand, dans un pays, une partie de la population résiste en armes à un occupant étranger – même si les actions des résistants ne nous plaisent pas, et même quand, dans le mouvement de guérilla, se glissent des groupes ouvertement terroristes. J'ai aussi révélé à mes amis français que les lamentations les plus passionnées sur l'affront que

l'on ferait à la glorieuse Résistance italienne viennent entre autres de ceux qui, ailleurs, essayent de démontrer que notre Résistance a été l'œuvre de bandits et d'assassins. Mais c'est une autre histoire.

Donc j'ai expliqué que (autre curieuse faiblesse sémantique) beaucoup de gens s'arrachent les cheveux quand on parle de régime à propos de Berlusconi car ils pensent qu'il y a eu un seul régime, le régime fasciste, et ils ont beau jeu de montrer que Berlusconi ne met pas les enfants italiens en chemise noire, qu'il n'essaie pas non plus de conquérir l'Éthiopie (chose que, je crois, même le ministre d'extrême droite Francesco Storace ne pense pas à refaire). Or, « régime » signifie forme de gouvernement, c'est si vrai que l'on parle de régime démocratique, régime monarchique, régime républicain, etc. Ce que Berlusconi instaure est une forme de gouvernement inédite, différente de celle qui est inscrite dans la Constitution, c'est ce populisme médiatique dont je parlais, tant et si vrai que, pour le perfectionner, Berlusconi cherche à modifier la Constitution.

Les questions se sont multipliées les jours suivants, quand, après les sévères réprimandes de Bush et de Blair, Berlusconi a nié avoir dit qu'il retirerait ses troupes de l'Irak. Mais comment est-il possible de se contredire ainsi ? me demandaient mes interlocuteurs. J'ai expliqué que telle est la beauté du populisme médiatique. Si l'on déclare une chose au parlement, cela se retrouve dans les actes, et après on ne peut plus prétendre qu'on ne l'a jamais dite. En revanche, en la disant à la télévision, Berlusconi a aussitôt obtenu le résultat escompté (gagner en popularité à des fins électorales) ; et ensuite, quand il a affirmé ne l'avoir jamais dite, d'un côté il a tranquilisé Bush, de l'autre, il n'a pas perdu le consensus qu'il avait acquis, car la vertu des mass media est que celui qui les regarde (mais ne lit pas les journaux) oublie le lendemain ce qui a été exactement dit la veille, et gardera au mieux l'impression que Berlusconi a dit un truc sympathique.

Ce procédé est typique du télé-achat : celui qui vend une lotion pour les cheveux peut montrer à huit heures et demie les photos d'un client avant/après, d'abord complètement chauve puis avec une chevelure abondante, pour ensuite à dix heures et demie dire que bien entendu son produit est sérieux, qu'il ne promet pas de faire repousser les cheveux mais est miraculeux pour arrêter la chute de ceux que l'on a encore. Entre-temps, les téléspectateurs ont changé, et si ce sont les mêmes, ils ont oublié ce qui a été dit deux heures plus tôt, ils conservent juste l'impression que le vendeur

propose des choses documentées et non de fausses espérances.

Mais, ont observé mes interlocuteurs, les Italiens ne se rendent-ils pas compte qu'en agissant ainsi, Berlusconi (et avec lui l'Italie) perd toute crédibilité auprès de Chirac ou Schröder mais aussi de Blair et de Bush ? Non, ai-je répondu, cela, seuls les Italiens qui lisent les journaux peuvent s'en apercevoir, mais ils sont une minorité par rapport à ceux qui ne s'informent que par la télévision, or la télévision ne donne que les infos qui plaisent à Berlusconi. Voilà, c'est précisément cela le régime du Populisme Médiatique.

2005

My heart belongs to daddy

Pensée numéro une. Je lis que notre Premier ministre a affirmé qu'il n'y a aucun mal à présenter comme candidates des femmes physiquement non désagréables. Le problème est la façon dont on dit les choses. Tout le monde connaît la blague du jésuite et du dominicain qui font des exercices spirituels, et où le jésuite, en récitant son bréviaire, fume béatement. Le dominicain lui demande comment il peut agir ainsi, l'autre lui répond qu'il a demandé la permission à ses supérieurs. Le dominicain naïf dit que lui aussi a demandé la permission, mais qu'elle lui a été refusée. « Mais comment l'as-tu demandée ? » lui dit le jésuite. Et le dominicain : « Puis-je fumer pendant que je prie ? » Il était évident qu'on lui répondrait non. En revanche, le jésuite avait demandé « Puis-je prier pendant que je fume ? » et ses supérieurs lui avaient dit que l'on pouvait prier en toute circonstance.

Si Berlusconi avait dit qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'une candidate aux élections soit de surcroît belle, tout le monde, féministes comprises, aurait applaudi. Mais il a fait comprendre qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'une jolie fille se présente aux élections, et c'est là où le bât blesse. Sans doute parce que c'est mal de présenter comme candidate une femme uniquement parce qu'elle est belle.

Pensée numéro deux. À propos de l'histoire de la gamine napolitaine qui appelle Berlusconi « *papi* », c'est certes très mal d'avoir à ce sujet de mauvaises pensées. Toutefois, il est impossible de ne pas se rappeler cette immortelle chanson de Cole Porter, rendue célèbre par Marilyn Monroe et

Eartha Kitt, *My heart belongs to daddy*, dans laquelle une jeune fille à la voix très sexy raconte comment elle ne peut avoir de bonnes relations avec les garçons de son âge car son cœur appartient à *daddy*, c'est-à-dire à « *papi* ». On a versé beaucoup d'encre sur la passion de cette jeune fille (inceste, pédophilie, attachement aux valeurs familiales ?) et les idées à ce sujet restent obscures – par ailleurs, Cole Porter était un vrai roublard... Cela étant dit, la chanson est très belle et très sensuelle, et il est curieux qu'Apicella⁴ ne la connaisse pas.

Pensée numéro trois. Il paraît que le Premier ministre en personne a dit que nous ne voulons pas devenir une civilisation multiethnique, aussi faut-il, comme le souhaite la Ligue du Nord, intensifier les contrôles sur l'immigration. À première vue, il semblerait qu'il ait dit la même chose que le socialiste Piero Fassino, il faut contrôler les immigrés clandestins et aider ceux qui sont en règle. Mais derrière, il y a une autre idée, et une décision volontariste. Comme si la Rome impériale (et même avant) avait décidé si elle souhaitait ou non être envahie par les Barbares. Les Barbares, quand ils se pressent aux frontières, ils entrent et c'est tout. La sagesse de la Rome impériale (qui lui a permis de survivre pendant quelques siècles) a été de faire des lois pour légitimer les installations barbares, donnant la citoyenneté à ceux qui s'établissaient pacifiquement à l'intérieur des confins de l'Empire – et même en les acceptant dans l'armée. Ainsi, elle a eu des empereurs illyriens et africains, une nouvelle religion fondée par un Turc nommé Saül, et parmi ses derniers penseurs un Berbère du nom d'Augustin.

Quand des masses énormes se pressent aux frontières de notre monde pour entrer, on ne peut faire semblant de penser que la décision de les admettre ou pas dépend de nous. Sauf que, si l'Italie avait donné ces dernières décennies l'image d'un État pauvre et crève-la-faim, peut-être que des milliers de pauvres gens venus d'Afrique (et des Balkans) n'auraient jamais eu l'idée d'y venir. Mais ils regardaient la télévision italienne, surtout Mediaset, où notre pays semblait peuplé de bimbos fabuleuses, et où il suffisait de répondre que Garibaldi n'était pas un coureur cycliste pour gagner des jetons d'or. Du coup, bien sûr qu'ils se jetaient tous à la mer pour arriver jusqu'ici, sans savoir qu'ils devraient ensuite dormir sous des cartons dans les souterrains de la gare et s'en prendre, quand tout se passait bien, à des dames de soixante ans.

Pensée numéro quatre. Je lis que les hackers entrent non seulement dans la mémoire des banques, mais qu'ils mettent désormais en danger les services secrets de presque tous les pays, en pénétrant même les sites de la CIA. Prévisible. Or, j'imagine que bientôt (et peut-être déjà maintenant), ne converseront en ligne plus que les couples adultères, ignorant béatement que le conjoint trompé pourrait tout savoir de leurs propos, et les imbéciles qui aiment voir leur compte bancaire dévalisé. Les services secrets, eux, auront depuis longtemps abandonné Internet. Envoyer un message secret de Londres le mardi matin pour qu'il soit reçu aussitôt à New York, c'est pratique, mais au fond, un agent secret partant de Londres à neuf heures arrive à New York avant midi, heure locale. Et alors, il est beaucoup plus facile d'apporter ledit message dans le talon d'une chaussure, de l'apprendre par cœur, ou au maximum de se l'enfiler dans le rectum. Allez, zou, marchons à reculons comme une écrevisse vers le progrès !

2007

« *Rasista a mi ? Ma se l'è lü che l'è negher⁵ !* »

Les discussions se sont peut-être calmées au niveau national, mais pas au niveau international. Je reçois encore des mails d'amis de divers pays me demandant comment Berlusconi a pu commettre cette gaffe historique, quand il a plaisanté sur le fait que le nouveau président des États-Unis, outre qu'il était jeune et de belle prestance, était aussi bronzé.

Nombreux sont ceux qui se sont efforcés de donner une explication à l'expression employée par Berlusconi. Pour les malveillants, on allait de l'interprétation catastrophiste (Berlusconi entendait insulter le nouveau président) à celle en format *trash* : Berlusconi savait très bien qu'il faisait une gaffe mais il sait aussi que son électorat adore ces gaffes et le trouve sympathique précisément pour cela. Quant aux interprétations bienveillantes, elles allaient de celles ridiculement à décharge (Berlusconi, adepte des lampes à bronzer, pensait flatter Obama), à celles à peine indulgentes (il a fait une vanne innocente, faut pas exagérer).

Ce que les étrangers ne comprennent pas, c'est pourquoi Berlusconi, au lieu de se défendre en disant qu'il a été mal compris et voulait dire autre

chose (ce qui serait après tout sa technique habituelle), a insisté pour revendiquer le caractère licite de son expression. La seule vraie réponse est que Berlusconi était effectivement de bonne foi, il pensait avoir dit un truc tout à fait normal, et il ne voit toujours pas où est le mal.

Il a dit (pense-t-il) qu'Obama est noir ; il n'est pas noir peut-être, personne ne le nie ? Berlusconi semble sous-entendre ceci : qu'Obama soit noir, c'est évident, tous les écrivains noirs en Amérique se sont déclarés heureux parce qu'un Noir allait à la Maison Blanche, les Noirs d'Amérique répètent depuis longtemps que « *black is beautiful* », noir et bronzé c'est la même chose et donc on peut dire « *tanned is beautiful* ». Ou non ?

Non. Vous vous souvenez sans doute que les Blancs américains appelaient *negros* (prononcer *nigros*) les originaires d'Afrique, et quand il voulaient exprimer leur mépris ils disaient *niggers*. Puis les Noirs ont obtenu d'être appelés *blacks* ; mais aujourd'hui encore, des Noirs peuvent dire, par provocation ou plaisanterie, qu'ils sont des *niggers*. Sauf qu'eux, ils peuvent le dire, mais si c'est un Blanc qui le dit, ils lui cassent la figure. Tout comme il y a des gays qui, pour se qualifier, utilisent par provocation des expressions bien plus dépréciatrices, mais si elles sont employées par un non-gay, au bas mot les gays se sentent offensés.

Dire qu'un Noir est entré à la Maison Blanche est une constatation et cela peut être dit soit avec satisfaction soit avec haine, mais cela peut être dit par tout le monde. Définir en revanche un Noir comme bronzé, c'est une façon de dire et de ne pas dire, c'est-à-dire de suggérer une différence sans oser l'appeler par son nom. Dire qu'Obama est « un Noir » est une évidente vérité, dire qu'il « est noir » c'est déjà une allusion à la couleur de la peau, dire qu'il est bronzé est une mauvaise plaisanterie.

Bien entendu Berlusconi ne voulait pas créer d'incident diplomatique avec les États-Unis. Mais il y a des façons de parler ou de se comporter qui servent à distinguer des personnes de diverses extractions sociales ou de divers niveaux culturels. C'est peut-être du snobisme, mais dans certains milieux une personne qui dirait « au coiffeur » serait immédiatement connotée en sens négatif, de même que celui qui dit « université de Harvard » sans savoir qu'Harvard n'est pas un lieu (et ne parlons pas de ceux qui prononcent « Haruard ») ; et celui qui écrirait *Finnegan's Wake* avec ce génitif saxon serait banni des milieux les plus exclusifs. Un peu comme, jadis, on classait parmi les gens de basse extraction ceux qui levaient le petit doigt en tenant

leur flûte, disaient « à charge de revanche » quand on leur offrait un pot, ou « ma moitié » au lieu de « ma femme ».

Parfois le comportement trahit un milieu d'origine : je me souviens d'un personnage public connu pour son austérité qui, à la fin de mon discours à l'ouverture d'une exposition, est venu me serrer cordialement la main en me disant : « *Professore*, vous ne savez pas combien vous m'avez fait jouir. » L'assistance a souri, mais ce brave homme, ayant toujours fréquenté des gens très croyants, ignorait que cette expression ne s'utilisait plus désormais qu'au sens charnel. En ce qui concerne l'esprit, on dit « cela a vraiment été une jouissance intellectuelle ». « Et c'est pas la même chose ? » dirait Berlusconi. Non, les différentes façons de parler ne sont jamais la même chose.

Simplement, Berlusconi ne fréquente pas certains milieux où l'on sait que l'on peut nommer l'origine ethnique mais pas faire allusion à la couleur de peau, tout comme on ne doit pas manger le poisson avec le couteau.

2008

Berlusconi et Pistorius

La littérature sur Berlusconi est assez vaste. Parmi les pamphlets les plus récents, je signale celui dont je viens de voir les épreuves (il sortira chez Manifestolibri), *Fenomenologia di Silvio Berlusconi* [Phénoménologie de Silvio Berlusconi] de Pierfranco Pellizzetti, qui va de l'esthétique à la sexualité du leader, avec une méchanceté sans faille. En revanche, *Il corpo del capo* [Le corps du chef] de Marco Belpoliti, qui est déjà sorti (Guanda, 2009), prend en considération un seul aspect très particulier du personnage, son rapport à son propre corps et la représentation que, continuellement, il en donne.

Bien que cela puisse sembler étrange, tous les chefs n'ont pas un corps ; il suffit de penser à un grand leader comme De Gasperi, dont ceux qui ont vécu dans les années cinquante se rappellent sûrement la laideur de rapace, mais limitée aux traits de son visage. Allez voir son monument à Trente, il n'a pas de corps, à tel point qu'il disparaît sous un costume de chez Facis tout froissé. Les leaders du passé non plus n'avaient pas de corps (au maximum un visage reconnaissable), de Nenni à Fanfani, même Togliatti, dont l'indéniable charisme était surtout intellectuel. Et cela vaut aussi pour les autres pays :

personne ne se souvient du corps des présidents français, sauf de celui de De Gaulle (à cause de sa taille et de son nez presque caricatural) ; des Anglais, seule reste l'image de Churchill, mais surtout son visage de bon buveur avec un cigare, pour le reste, juste un vague souvenir d'obésité ; Roosevelt n'avait aucune corporalité (sinon au sens négatif car il était handicapé), Truman ressemblait à un agent d'assurances, Eisenhower à un oncle, et le premier à jouer sur son physique (mais encore une fois, uniquement avec le visage) a été Kennedy, qui a battu Nixon grâce à quelques plans télévisuels bien cadrés.

Les grands leaders du passé avaient-ils un corps ? Pour certains, comme Auguste, c'est la statuaire qui le leur a offert, pour les autres on peut supposer qu'ils ont pris le pouvoir parce qu'ils étaient forts et dotés de quelque ascendant non pas sur le peuple (qui n'avait pas l'occasion de les voir) mais sur leur entourage. Quant au reste, c'est la légende qui s'en occupait, par exemple en attribuant aux monarques français la vertu de guérir les écrouelles. Toutefois, je ne crois pas que Napoléon ait traîné ses soldats au massacre par vertu somatique.

Pour qu'un chef assume un corps et s'occupe de l'image de ce corps de façon maniaque (attention, pas seulement le visage, tout le corps) il faut attendre l'ère de la communication de masse, à commencer par la photographie.

Et voici que l'on peut commencer, ainsi que le fait Belpoliti, à étudier le rapport de Mussolini avec son corps, tellement consubstantiel à son pouvoir que, pour en entériner la chute, on doit pour ainsi dire renverser son ascendant somatique et dégrader son corps en le pendant par les pieds.

S'il y a des analogies entre Berlusconi et Mussolini, entendons-nous bien pour ne scandaliser personne, ce n'est pas parce que Berlusconi serait « fasciste », mais parce que, à l'instar de Mussolini, il voulait établir un rapport populiste avec la foule, grâce à un soin presque maladif de sa propre image. Je n'entends pas suivre les analyses de Belpoliti portant en particulier sur la photographie, depuis l'époque où Berlusconi chantait sur les bateaux jusqu'à nos jours, et je regrette tout au plus qu'à une telle abondance d'analyses ne corresponde pas cette abondance d'images que le lecteur est amené à désirer (il y en a une vingtaine, vraiment « parlantes », mais après cet avant-goût, on en voudrait davantage).

Comme indications de lecture, je suggérerais les belles analyses des mains,

du sourire, le traitement inattendu et provocateur du côté féminin du personnage, les développements évidents sur la culture du narcissisme (Belpoliti recourt à des auteurs faisant autorité et à des sources de genres différents, de Jung à Foucault et Sennett), les observations sur l'utilisation de la famille comme prolongement (toujours accessoire) de la propre corporalité.

Éventuellement, la différence fondamentale entre Mussolini et Berlusconi, c'est que le premier, uniformes à part, utilisait son propre corps, y compris le torse nu, comme sa maman l'avait fait, tout au plus en accentuant avec morgue sa calvitie, tandis que chez Berlusconi, c'est l'élément cyborg qui prévaut, la progressive altération des traits naturels (Belpoliti esquisse une singulière analogie entre Berlusconi et Oscar Pistorius, le coureur aux jambes artificielles), des implants de cheveux aux liftings, pour s'offrir à ses adeptes en une image minéralisée qui se voudrait sans âge. Aspiration à l'éternel, curieuse pour celui que Belpoliti analyse en conclusion comme « étoile permanente de l'éphémère ».

2009

L'étrange cas du commensal inconnu

Je tombe à l'instant sur un entrefilet du *Giornale* du 13 juillet. Mieux vaut tard que jamais. Il dit ceci : « Le *professore* aime la cuisine fusion. Umberto Eco, considéré comme un point de référence de la pensée de gauche, a été vu samedi dernier à Milan, à l'heure du déjeuner, attablé avec un commensal inconnu au restaurant de spécialités asiatiques de la via San Giovanni sul Muro. Restaurant sobre mais non élitiste, voici les "classiques" préférés de l'auteur du *Nom de la rose* : au menu riz cantonais, spaghettis de soja au curry et poulet aux légumes et bambou, en plus de recettes plus expérimentales. Se débattre avec les baguettes doit être une passion commune au gotha progressiste. Dans ce même lieu sino-milanais, on a en effet aperçu récemment Guido Rossi, juriste, ancien sénateur, ex-président de Telecom et commissaire extraordinaire de la FGIG durant l'été brûlant du Calciopoli⁶ en 2006. La Chine est plus proche. Il suffit d'ajouter un couvert à table. »

Rien d'extraordinaire. Il y a des chroniqueurs qui vivent de ces anecdotes, et comme je ne peux soupçonner que le rédacteur de l'entrefilet se poste chaque jour dans un restaurant chinois « non élitiste » (où il serait donc

difficile de surprendre lors d'un dîner aux chandelles, que sais-je, Paola Binetti⁷ avec Rocco Siffredi, ou Carla Bruni avec le ministre Renato Brunetta⁸), il ne reste plus qu'à penser que l'aspirant espion des potins le fréquente régulièrement, vu qu'il est bien éclairé, propre et à la portée économique de qui se situe dans les tranches les plus modestes d'une hiérarchie rédactionnelle. Lassé toutefois de manger pour la énième fois des rouleaux de printemps, l'anonyme doit avoir fait un saut sur sa chaise à l'idée d'avoir décroché un scoop extraordinaire qui allait changer sa carrière.

Il n'y a rien de plus normal que d'aller dans un restaurant chinois, et il est encore plus normal que nous y allions, Guido Rossi ou moi. Je ne savais pas que lui aussi était un habitué, mais ce restaurant est à cent mètres de nos habitations respectives, il est donc évident que nous le fréquentions, si l'on ne veut pas savourer l'orchidée aux oursins de chez Cracco-Peck, pour quelques centaines d'euros.

Pourquoi donner une information aussi dépourvue d'intérêt, pire qu'annoncer que le chien mord l'homme, ou qu'il aboie ?

Je m'essaie à quelques hypothèses. Tout d'abord, il faut répandre le soupçon, fût-il vague, sur celui qui ne partage pas vos idées. Vous vous souvenez sans doute tous de l'épisode de l'émission de télé *Mattina 5* qui a suivi et montré le juge Mesiano (coupable d'un verdict dans le procès Mondadori qui déplut à notre président du Conseil) tandis qu'il se promenait, fumait une cigarette, allait chez le coiffeur et enfin, s'asseyait sur un banc, laissant voir des chaussettes turquoise, autant de choses que le commentaire en voix off définissait comme des « étrangetés », et donc comme des indices du fait que le magistrat félon ne devait pas être sain d'esprit.

Disait-on du mal de lui ? Absolument pas. Mais pourquoi allait-il chez le barbier avec des chaussettes turquoise (quand les citoyens bien sous tous rapports se baladent, tout au plus, avec des chaussettes amarante), et surtout pourquoi quelqu'un s'empressait-il de nous le dire comme pour nous envoyer un message codé ? C'est une technique journalistique indigne du prix Pulitzer mais qui peut prendre sur ceux qui portent des chaussettes courtes.

Probablement, au *Giornale* ils doivent penser à un électeur d'un certain âge, qui en compagnie de son épouse ne mange que des spaghettis sans sauce tomate et des légumes vapeur et s'horrifie d'apprendre que quelqu'un va manger comme les Chinois (lesquels, de notoriété publique, préfèrent le singe et le chien) ; ou vivant dans des villages reculés où l'on n'a jamais entendu

parler de restaurant chinois ; ou soupçonneux envers tout ce qui concerne des ethnies trop envahissantes, alors vous pensez les Chinois ; ou (et il nous le dit) qui pense que l'usage des baguettes est une « passion commune au gotha progressiste », car les personnes modérées utilisent la fourchette ainsi que nous l'a appris notre maman ; ou carrément qui pense qu'en Chine il y a encore Mao et que manger chinois signifie donc proclamer (et l'entrefilet le suggère) que, comme en soixante-huit, la Chine est proche (*nota bene* : elle est vraiment proche, maintenant, mais désormais pour des raisons plus de droite que de gauche).

En outre, que veut dire que j'étais à table avec « un commensal inconnu » ? Qui était celui dont je m'ingéniais à ne pas révéler le nom avec des pancartes adéquates ? D'où venait-il ? Pourquoi me rencontrait-il ? Pourquoi dans un restaurant chinois, comme dans un roman de Dashiell Hammett, et pas dans un bon vieux restaurant italien, *Le colline Pistoiesi* ou *Alla bella Napoli* ? Naturellement, le commensal inconnu était inconnu du chroniqueur mais pas de moi, car c'était un de mes amis. Toutefois, répandre l'idée que quelqu'un fréquente des « inconnus » et par-dessus le marché dans un restaurant chinois, fait vraiment docteur Fu Manchu et Péril Jaune.

Voilà ce que fait le « gotha progressiste ». Heureusement que la presse veille.

2010

Entre donc, Criton...

On ne peut qu'être solidaire avec notre gouvernement quand il demande formellement au Brésil l'extradition de Cesare Battisti. Et c'est, je crois, ce que devraient penser ceux qui, d'aventure, estimerait que Battisti a été victime d'une erreur judiciaire : car, même s'il s'était agi d'erreur judiciaire, ce ne serait pas au gouvernement brésilien de le décider, à moins qu'il ne déclare, publiquement et formellement, que l'État italien était, à l'époque de la condamnation et aujourd'hui encore, un appareil dictatorial qui piétine les droits politiques et civils et bafoue la liberté de ses citoyens.

Si tel n'est pas le cas, alors la demande d'extradition est nécessaire, parce que l'on postule que les trois degrés de jugement auxquels Battisti a été soumis représentaient l'exercice de la justice de la part d'un pays

démocratique et d'une magistrature indépendante de tout diktat politique (vu que, entre autres — cela étant dit pour qui aurait des motifs de défiance envers le gouvernement Berlusconi — cette action de la magistrature s'est exercée quand, en Italie, Berlusconi n'était qu'un simple citoyen).

Par conséquent, demander l'extradition de Battisti signifie défendre la dignité de notre magistrature, et tout citoyen démocratique doit être en ce cas solidaire de l'action du gouvernement (et de la présidence de la République).

Et bravo à Silvio Berlusconi, serions-nous tenté de dire, son comportement est impeccable. Mais alors pourquoi le même Silvio Berlusconi, lorsque la magistrature entame une procédure pénale à son encontre (elle ne le condamne pas injustement au bagne, elle le convoque pour qu'il vienne se défendre d'une accusation peut-être infondée, protégé par toutes les garanties de l'affaire), non seulement refuse de se présenter devant les juges mais leur conteste le droit à s'occuper de son cas ? Veut-il se déclarer solidaire de Battisti dans l'entreprise commune de délégitimation de la magistrature italienne ? Veut-il se préparer à émigrer au Brésil pour demander à ce gouvernement la même protection que celle qu'il offre à Battisti, contre la présumée illégitimité du comportement des magistrats ? Ou alors, s'il considère que les magistrats qui ont condamné Battisti étaient des personnes d'honneur, dont la dignité doit être défendue pour préserver l'honneur de l'État italien lui-même, pense-t-il que, au contraire, Ilda Boccassini n'est pas une dame d'honneur, et utilise pour juger notre magistrature deux poids deux mesures – la considérant honorable et respectable quand elle condamne Battisti mais déshonorante et déshonorable quand elle enquête sur la jeune Ruby ?

Les défenseurs de Silvio Berlusconi diront que Battisti a tort de se soustraire à la justice italienne, car en son for intérieur il sait qu'il est coupable, tandis que Berlusconi est dans son bon droit en faisant la même chose car en son for intérieur il considère qu'il est innocent. Mais jusqu'à quel point cet argument peut-il tenir ?

Celui qui l'utilise semble ne pas avoir médité sur un texte que toute personne qui est allée au lycée (c'est le cas de Silvio Berlusconi) doit avoir étudié, le *Criton* de Platon. Pour qui l'aurait oublié, j'en rappelle les prémisses : Socrate a été condamné à mort (injustement, nous le savons, lui le savait aussi), il est en prison, attendant la coupe de ciguë. Son disciple Criton lui rend visite et lui dit que tout est prêt pour sa fuite, il utilise tous les

arguments possible pour le convaincre qu'il a le droit et le devoir de se soustraire à une mort injuste.

Mais Socrate répond en rappelant à Criton quelle doit être la position d'un homme de bien face à la majesté des Lois de la Cité. En acceptant de vivre à Athènes et de jouir de tous les droits d'un citoyen, Socrate a reconnu la bonté de ces Lois, et s'il osait les nier juste parce que, à un moment donné, elles agissent contre lui, en les méconnaissant il contribuerait à les délégitimer et par conséquent à les détruire. Or on ne peut profiter de la Loi tant qu'elle travaille à notre profit, et la refuser quand elle décide quelque chose qui ne nous plaît pas, parce que l'on a signé un pacte avec les Lois, et que ce pacte ne peut être brisé selon notre gré.

Notons que Socrate n'était pas un homme de gouvernement, parce que alors, il aurait dû aller plus loin, et dire que – s'il se pensait en droit de désobéir aux lois qui ne lui plaisaient pas – en tant qu'homme de gouvernement, il n'aurait plus pu demander que les autres obéissent à celles qu'ils n'aimaient pas, et ne passent pas au rouge, ne paient pas leurs impôts, ne dévalisent pas des banques ou (soit dit en passant) ne se rendent pas coupables d'abus sur mineures.

Ces choses, Socrate ne les a pas dites, mais le sens de son message reste ce qu'il est : élevé, sublime, dur comme de la pierre.

2011

La Norme et les Puritains

Les critiques envers le comportement de notre président du Conseil ont suscité une série d'objections qui se veulent mordantes. La première visait non tant à disculper le président qu'à moquer ceux qui le critiquaient : « Vous, les soixante-huitards d'autrefois » – a-t-on dit – « qui prêchiez l'amour libre et les drogues psychédéliques, vous êtes devenus aujourd'hui des rabat-joie puritains qui censurent les pratiques sexuelles du président, si tant est qu'il s'agisse de pratiques sexuelles et non de dîners à base de Coca-Cola Light. » (Mais quels dîners mélancoliques, à mon avis, sans la moindre goutte de Gavi ou de Greco di Tufo !) Sur l'amour libre soixante-huitard, je suis peu informé car à l'époque j'avais déjà trente-six ans (âge considéré alors comme très mûr), deux enfants, et j'exerçais le métier de professeur. Par

conséquent, je ne me suis jamais baladé nu, les cheveux longs, aux concerts de rock en fumant de la marijuana. Cela dit, il me semble que, par liberté sexuelle, on entendait que deux personnes pouvaient pratiquer le sexe ensemble par libre élection et (surtout) gratis. Chose très différente d'une pratique pré-soixante-huitarde, je veux dire celle des bordels de nostalgique mémoire, où l'on était libre de forniquer, mais en payant.

Toutefois, ils ont raison ceux qui disent qu'il est puritain de critiquer le président parce qu'il fréquente des filles très jeunes à la moralité élastique. Tout le monde a le droit de pratiquer le sexe qui le satisfait (homo ou hétérosexuel, en levrette, *more ferino*, sadomaso, avec fellation, cunnilingus et branlette, onanisme, dispersion de la semence en récipient indu, *delectatio morosa*, jusqu'à la coprophilie, la klysmaphilie, l'exhibitionnisme, le fétichisme, le travestissement, le frotteurisme, l'urophilie, le voyeurisme – et toutes autres sortes de copulation), pourvu que les acteurs soient des personnes consentantes, sans porter atteinte à qui ne souhaite pas y participer ou n'est pas en mesure de donner un consentement éclairé (voilà pourquoi on condamne la pédophilie, la zoophilie, le viol et la scatologie téléphonique) et que le tout se passe dans des lieux clos de façon à ne pas offenser la sensibilité des puritains – tout comme on ne doit pas jurer en public pour ne pas offenser la sensibilité des croyants.

Je dois admettre que, souvent, les opposants au président ont insisté sur les aspects sexuels de l'affaire Ruby. Il est naturel qu'il en ait été ainsi, car si vous racontez aux Italiens des histoires de conflit d'intérêts, de corruption des magistrats, d'occultation de capitaux et de lois *ad personam*, ils ne lisent pas l'article, tandis que si vous leur mettez sous le nez l'affaire Ruby en première page, ils épluchent le journal jusqu'aux prévisions météo. Mais l'opposition au président du Conseil n'est pas l'opposition à ses goûts sexuels. C'est l'opposition au fait que, pour récompenser ceux qui participaient à ses dîners, il leur attribuait des postes dans les organismes régionaux, départementaux, nationaux ou européens, à nos frais. Si le salaire de conseiller régional versé à madame Minetti, c'est moi qui le paye (en pourcentage) mais aussi (fût-ce pour une part minime) celui qui vit avec mille euros par mois, les Puritains n'ont rien à voir là-dedans, c'est la Norme (de loi) qui est concernée.

Le problème moral n'est pas que l'on ne doit pas faire l'amour (car c'est toujours mieux que de faire la guerre, comme ils disaient en soixante-huit), mais qu'on ne doit pas le faire en faisant payer ceux qui ne sont pas

concernés. Piero Marrazzo, le président de la région de Rome, n'est pas critiquable pour avoir fréquenté des transsexuels, mais pour y être allé avec la voiture des carabinieri.

Faisons malgré tout l'hypothèse que le président n'ait pas récompensé ses invitées avec des privilèges publics. Après avoir affirmé qu'il est légitime de faire chez soi ce que l'on veut, et c'est vrai pour un banquier, un médecin, un ouvrier inscrit au syndicat des métallurgistes, si l'on apprend que certaines pratiques se déroulent chez un homme politique, il est difficile que n'éclate pas un scandale public. Pour John Profumo et Gary Hart, il a suffi d'une liaison avec une et une seule femme (une chacun) pour ruiner leur carrière. Quand les filles sont si nombreuses, amenées à la fête en minibus, il est inévitable que les blagues sur le Rubygate paraissent même dans les journaux coréens ou à la télévision tunisienne (vérifiez sur Internet).

Quelques défenseurs du président diront que cela arrive parce que ce sont les puritains qui ont espionné un citoyen privé par le trou de la serrure et ont clamé à l'étranger ses prétendues gamineries. Mais celui qui a commencé, c'est bien lui, l'utilisateur final, quand il s'est rendu à l'anniversaire de Noemi ou a appelé la préfecture pour faire libérer Ruby. Ce sont là des actes publics. Et lorsqu'un chef de gouvernement se justifie en disant qu'il croyait, en toute bonne foi, que Ruby était la nièce de Moubarak car elle le lui avait dit (tout comme il l'avait crue lorsqu'elle avait affirmé être majeure), il est normal qu'à l'étranger, tout le monde se marre parce que c'est digne d'une pochade du siècle dernier, cet homme, responsable d'un pays entier, qui prend pour argent comptant ce que lui raconte une gogo danseuse.

2011

« *Cagü !* »

Tout le monde s'est aperçu que, depuis qu'il avait abandonné la présidence du Conseil, Berlusconi avait aussi déserté les unes des journaux. Non qu'il le souhaitât. Mais il avait beau rendre visite à son ami Poutine, c'était comme si c'était le président du Rotary Club du Vanuatu qui y était allé ; il avait beau descendre d'un hélicoptère accompagné de nouvelles bimbos, les gens pensaient que ça ne regardait que lui. Et son classement dans les sondages baissait inexorablement.

Maintenant qu'il a annoncé son intention de repartir au combat, il a reconquis les premières pages. Attention, peu importe qu'il le fasse ou non par la suite, on connaît la facilité avec laquelle il change d'avis du jour au lendemain ; ce qui compte, c'est que, pour aujourd'hui, il est revenu nous sourire à tous les coins de rue.

Berlusconi est, personne ne le nie, un génie de la publicité, et l'un des principes auxquels il s'accroche est « parlez de moi, même en mal, mais parlez-en ». Ce qui est d'ailleurs la technique de tous les exhibitionnistes : il est certes critiquable de baisser son pantalon et d'exhiber son appareil génital à la sortie d'un lycée de filles, mais si vous le faites, vous avez la première page assurée – et certains, pour l'obtenir, deviennent même des serial killers.

On pourrait supposer qu'une partie (je dis bien une partie, mais importante) du charisme berlusconien auprès de ses électeurs est due non tant, ou pas seulement, à ce qu'il disait ou faisait, mais à la constance avec laquelle ses adversaires, pour le critiquer, le plaçaient sans cesse en couverture des magazines.

Comment se comporter avec lui (je ne parle pas de ses partisans, mais de ceux qui le redoutent comme un malheur pour notre faible République) d'ici les élections à venir ?

On m'a raconté plusieurs fois que, dès que j'ai commencé à parler, après « maman », « papa » et « mémé », un jour je m'étais mis à hurler « cagü ! » avec le U à la française, tel qu'on l'emploie dans nos dialectes du nord et qui est imprononçable au sud de notre botte. Comment j'avais créé cette expression, inconnue des lexicographes, cela était matière à débat ; peut-être avais-je entendu le gros mot « cagòn » lancé par des maçons qui travaillaient dans la maison d'en face et que j'observais, plein d'admiration, depuis le palier. Quoi qu'il en soit, reproches, fessées, remontrances n'avaient servi à rien. Je répétais « cagü ! » par intervalles, de plus en plus satisfait de l'attention que je recevais.

Jusqu'au scandale. Un dimanche, à midi pile, maman me tenait dans les bras au Duomo, la clochette de l'élévation venait juste de retentir (on n'entendait plus une mouche voler) et moi – encouragé par ce silence soudain et assourdissant – je m'étais penché vers l'autel et, avec tout le souffle que j'avais dans la gorge, j'avais hurlé « cagü ! ».

Le prêtre avait interrompu un instant la formule de la consécration des espèces, et les regards sévèrement effarés des fidèles avaient obligé ma

pauvre mère, rouge de honte, à quitter le lieu sacré.

Il fallait une solution, et elle fut triomphalement trouvée. Les jours suivants, je criais « cagü ! » et ma mère feignait de ne pas avoir entendu. J'insistais, « maman, cagü ! » et elle, elle répondait (en continuant à tapoter les lits) « ah oui ? ». Je continuais avec mon « cagü ! » et maman informait mon père que les sœurs Faccio viendraient dîner.

En somme, mes gentils lecteurs auront compris la suite de l'histoire : exaspéré par l'absence de réaction, j'ai cessé de dire « cagü ! » et me suis consacré à l'apprentissage d'un vocabulaire plus riche et complexe que j'utilisais « *ore rotundo* », à la grande satisfaction de mes parents, heureux d'avoir un fils si puriste en matière de lexique.

Je ne veux pas exploiter mes souvenirs d'enfance pour donner des conseils aux politiques, chroniqueurs et autres maquettistes des quotidiens. Sauf que, si jamais ils avaient envie de ne pas servir de caisse de résonance à leurs adversaires, ils pourraient prendre exemple sur ma mère.

2012

La caste des parias

Giovanna Cosenza, dans son récent *SpotPolitik* (Laterza, 2012), étudie l'incapacité persistante de la classe politique italienne à communiquer de manière persuasive avec ses électeurs. Certes, on a abandonné la langue de bois bureaucratique (même si Cosenza en retrouve impitoyablement les traces chez un communicant de la nouvelle génération comme Nichi Vendola) ; ce n'est pas Berlusconi, mais Kennedy qui a lancé l'ère de la communication politique fondée non sur le symbole ou le programme mais sur l'image (et le corps) du candidat ; on assiste au passage définitif, et désormais inévitable, du meeting au spot de pub. Mais ce livre me semble revenir sur un point essentiel, du début à la fin : nos politiques n'arrivent pas à communiquer car, lorsqu'ils parlent, ils ne s'identifient pas aux problèmes des gens auxquels ils s'adressent, ils sont centrés « autoréférentiellement » sur leurs problèmes privés.

Même Berlusconi, qui a su employer des mots simples, des slogans efficaces, des approches basées sur le sourire et sur la petite blague ? Même lui. Peut-être pas dans ces moments heureux où il a su adopter le point de vue

de ses partisans et où – interprétant leurs désirs les plus inavoués – il leur a dit qu’il était juste de ne pas payer ses impôts ; mais en général, et surtout ces derniers temps, il parlait de manière obsessionnelle de ses ennemis, de ses opposants, des magistrats qui lui voulaient du mal, et pas du tout du fait que les « gens » ressentent la crise économique que d’ailleurs il n’a plus réussi à cacher.

Cela dit, je laisse au lecteur le plaisir de savourer les méchancetés que Cosenza n’épargne à personne (et le plus visé est peut-être Pier Luigi Bersani), et voudrais me demander pourquoi nos hommes de gouvernement ne savent pas s’identifier aux problèmes des « vrais gens ». La réponse, c’est Hans Magnus Enzensberger qui l’a donnée il y a longtemps, dans un article (dont j’ai oublié le titre et l’organe de publication) où il remarquait que l’homme politique contemporain est l’être le plus séparé de la réalité des gens, car il vit dans des forteresses protégées, voyage dans des voitures blindées, se déplace entouré par ses gorilles, si bien qu’il ne voit la population que de loin, et il ne lui arrive jamais de faire ses courses au supermarché ni la queue à un guichet de la mairie. La politique, menacée par le terrorisme, a donné vie aux membres d’une caste condamnée à ne rien savoir du pays qu’elle doit gouverner. Une caste, oui, mais au sens des parias indiens, coupés du contact avec les autres êtres humains.

Des solutions ? Il faudrait décider que l’homme politique ne peut rester au gouvernement et au parlement que pour une période très limitée (disons, les cinq ans d’une législature, ou, si l’on veut être indulgent, durant deux législatures). Après, il devrait recommencer à vivre à l’instar d’une personne normale, sans escorte, comme avant. Et si ensuite, au bout d’une durée déterminée d’attente, il revenait au pouvoir, il aurait eu quelques années d’expériences quotidiennes hors-caste.

Cette idée pourrait en suggérer une autre, à savoir qu’il ne devrait pas exister une catégorie de politiciens de profession, le parlement et le gouvernement devraient être laissés à des citoyens normaux qui décident de servir leur pays pour une brève période. Mais ce serait là une erreur, et très dommageable, à l’image du pire du *grillisme*⁹. Ceux qui se consacrent au métier de la politique, dans diverses organisations, apprennent des techniques de gestion de la chose publique, et, dirais-je, une éthique du dévouement, comme c’était le cas pour les politiciens professionnels de la Démocratie Chrétienne ou du Parti Communiste Italien, qui commençaient

généreusement au pied de l'échelle, dans les associations des jeunes, puis au parti. En raison de leur choix, ils n'avaient créé aucune entreprise personnelle, ni bureau d'étude professionnel, ni atelier ni boîte de BTP, si bien qu'une fois entrés au parlement ou au gouvernement ils n'avaient pas la tentation de préserver ou d'augmenter leurs propres richesses – comme c'est en revanche le cas de ceux qui, placés au parlement par un Chef auquel ils doivent renvoyer l'ascenseur et qui leur donne l'exemple d'un désinvolte conflit d'intérêts, sont amenés à l'imiter. Après, qu'en travaillant dans un parti, on puisse céder à la corruption, ce serait là un malheureux incident, mais ça ne ferait pas partie d'un système.

2012

Keep a low profile

On s'attendait à une victoire décisive du Parti Démocrate (PD) et une pâle remontée de Berlusconi, et les prévisions ont été démenties. Il y eut un précédent : Occhetto avait certifié avoir mis sur pied une joyeuse machine de guerre, et ce fut le début de l'époque berlusconienne. De la même façon, lors de la dernière campagne électorale, la démarche du PD a été faite en termes triomphalistes : Bersani assurait qu'il aurait sa majorité décisive, que celui qui gagnerait (c'est-à-dire lui) gouvernerait. Ainsi, tandis que beaucoup d'entre nous avaient l'impression que le leader du PD menait une campagne en grand seigneur, sans s'avachir comme ses adversaires, sa campagne s'est révélée faible, car fondée sur la certitude tranquille que, selon les sondages, le PD serait vainqueur.

Corollaire : chaque fois que la gauche se présente comme gagnante à coup sûr, elle perd. Pure déveine ? Je ne me rappelle plus dans quel talk-show, Paolo Mieli confirme qu'en Italie, depuis au moins soixante ans, cinquante pour cent des électeurs ne veulent pas d'un gouvernement de gauche ou centre gauche. Peut-être (c'est moi qui commente) est-ce la peur refoulée venue de l'époque du « terrible Staline, l'ogre rouge du Kremlin » dont nous parlait, à nous enfants, l'hebdomadaire *Il Balilla*, peut-être est-ce la terreur du Bolchévique abreuvant ses chevaux dans les bénitiers de Saint-Pierre (peur sur laquelle avait bien joué la propagande des Comités Civiques en 1948), peut-être est-ce la terreur permanente que la gauche augmente les impôts (chose qu'elle a d'ailleurs toujours annoncée, alors que c'est la droite qui l'a

mise en œuvre), quoi qu'il en soit, ce peuple de bons bourgeois d'âge moyen et avancé, qui ne lit pas les journaux et regarde uniquement les programmes télévisés de Mediaset, à qui s'adresse Berlusconi lorsqu'il brandit la menace du retour du communisme, toutes ces choses il les pense, et la peur d'avoir un gouvernement de gauche ressemble à la crainte des Turcs, qui a persisté longtemps, même après le début du déclin de l'empire ottoman à Lépante.

Donc, en reprenant les propos de Mieli, si la moitié des électeurs italiens vit dans cette terreur constante, elle ne peut que se tourner vers ceux qui en offrent l'antidote, la Démocratie Chrétienne pendant cinquante ans et, pendant vingt ans, le berlusconisme.

Je crois que Mieli faisait cette analyse au moment où la candidature de Mario Monti semblait constituer une alternative – et voyez en effet comment Berlusconi, guidé par cette crainte, a mené sa bataille contre Monti en le présentant comme l'idiot utile de la gauche. Bien, Monti a échoué, et la défense contre la gauche est redevenue le monopole de Berlusconi. D'où une réflexion qui me paraît évidente : la droite gagne quand la gauche convainc l'électeur modéré que c'est elle qui accédera au pouvoir. En revanche, la gauche gagne quand, à l'instar des campagnes de Romano Prodi, elle ne se montre pas trop confiante, communiquant juste ce message subliminal « j'espère que je vais m'en sortir », elle a ainsi réussi à vaincre alors que beaucoup n'auraient pas parié là-dessus.

Une dose de victimisation est indispensable afin de ne pas galvaniser les adversaires. Beppe Grillo a fait une campagne de vainqueur, mais il a réussi à donner l'impression qu'il était exclu des médias et devait se réfugier sur les places publiques – ainsi il a occupé les écrans en endossant le rôle de victime du système. Mais les autres aussi savaient pleurer, Togliatti, qui présentait les travailleurs comme maintenus hors des lieux de gouvernement par la réaction aux aguets ; Pannella qui, en se plaignant toujours de ce que les médias ignorent les radicaux, réussissait à monopoliser l'attention constante des journaux et des télévisions ; Berlusconi qui s'est sans cesse présenté comme persécuté par les journaux, les élites et la magistrature, et quand il était au pouvoir déplorait qu'ils ne le laissent pas travailler et le contrecarrent. Donc, il reste fondamental ce principe du *chiagne e fotti*¹⁰, c'est-à-dire, pour ne pas s'exprimer de manière trop vulgaire, le principe du *keep a low profile*, fais toujours profil bas.

C'est seulement s'il n'est pas certain de l'avance de la gauche que

l'homme d'âge moyen s'abstient ou éparpille ses voix. Si la gauche crie victoire, le modéré se réfugie auprès de l'Oint de Dieu¹¹.

2013

Soupçonnez qui vous juge

J'avais écrit quelque chose de ce genre dans une chronique de 1995, mais ce n'est pas ma faute si, dix-huit ans plus tard, les choses sont les mêmes, du moins dans ce pays. Par ailleurs, dans une autre chronique j'avais raconté que *La Repubblica*, pour fêter ses vingt ans, avait inséré dans son numéro anniversaire la copie anastatique de celui d'il y a vingt ans. Moi, distraitement, j'avais pris l'ancien pour le nouveau et l'avais lu avec grand intérêt et ce n'est qu'à la fin, voyant que l'on donnait les programmes de deux seules chaînes, que le doute m'était venu. Pour le reste, les nouvelles d'il y a vingt ans étaient exactement celles auxquelles je m'attendais vingt ans plus tard, et pas à cause de *La Repubblica* mais de l'Italie.

Ainsi, en 1995, je déplorais la curieuse habitude de certains journaux qui prenaient parti pour d'illustres accusés mais qui, au lieu de s'efforcer de montrer leur innocence, publiaient des articles ambigus et allusifs, quand ils n'étaient pas délibérément accusateurs, visant à délégitimer les juges.

Or, notons-le, démontrer que l'accusation est partielle ou déloyale serait en soi une belle preuve de démocratie, s'il était possible d'agir ainsi dans tant de procès mis en scène par des dictatures de diverses couleurs politiques. Mais cela doit se faire dans des circonstances exceptionnelles. Une société où, toujours et a priori, l'accusation et les juges du siège seraient systématiquement délégitimés, est une société où quelque chose cloche. Soit c'est la justice qui ne fonctionne pas, soit ce sont les avocats de la défense.

Pourtant c'est bien à cela que nous assistons depuis quelque temps. La première manœuvre du mis en examen n'est pas d'établir que les preuves de l'accusation sont inconsistantes, mais de montrer à l'opinion publique que l'accusation n'est pas exempte de soupçons. Si le mis en examen réussit dans cette opération, le déroulement du procès est secondaire. Car dans des procès retransmis à la télévision¹², c'est l'opinion publique qui décide, jette le discrédit sur l'enquêteur et tend à convaincre chaque membre du jury qu'il serait impopulaire de lui donner raison.

Donc le procès ne concerne plus un débat entre deux parties présentant des preuves et des contre-preuves : il concerne, bien avant le procès, un duel médiatique entre futurs accusés et futurs procureurs et juges du siège, auxquels le mis en examen conteste le droit de le juger.

Si vous réussissez à démontrer que votre accusateur est coupable d'adultère, qu'il a commis des péchés, des imprudences ou des crimes – même si cela n'a rien à voir avec le procès – vous avez déjà gagné. Et il n'est pas nécessaire de démontrer que le juge a perpétré un acte délictueux. Il suffit (et c'est véridique) de l'avoir photographié tandis qu'il jette un mégot par terre (ce qu'il n'aurait certes pas dû faire, même dans un moment d'inattention), ou bien (et cela s'est passé) de montrer qu'il se promène avec d'improbables chaussettes turquoises, et aussitôt le juge devient justiciable, car on insinue que c'est un être bizarre et non fiable, affligé de tares le rendant inapte à sa fonction.

Cette façon de faire, puisqu'elle persiste depuis au moins vingt ans, semble marcher. De plus, ces insinuations titillent les pires instincts de Monsieur Tout-le-monde, qui, s'il prend une amende pour s'être garé en troisième file, se plaint en disant que l'agent de police n'était pas normal, qu'il nourrissait de la jalousie envers le propriétaire d'une BMW, ainsi que cela arrive souvent aux communistes. Dans n'importe quelle enquête, tout un chacun se sent le Joseph K de Kafka, innocent face à une justice insondablement paranoïaque.

Donc, disais-je il y a dix-huit ans déjà, rappelez-vous, la prochaine fois que vous serez pris la main dans le sac, au moment où vous donnez une liasse de billets au policier qui vous a chopé alors que vous défonciez le crâne de votre grand-mère à coups de hache, ne vous souciez pas de nettoyer les traces de sang, ou de prouver qu'à cette heure-là vous étiez ailleurs, en entretien avec un cardinal. Il suffit que vous démontriez que celui qui vous a pris la main dans le sac (ou sur la hache) n'a pas déclaré au fisc il y a dix ans un panettone de Noël reçu en cadeau par une entreprise (et tant mieux s'il est soupçonné d'avoir été lié par une affectueuse amitié à l'administrateur délégué de l'entreprise donatrice).

2013

Mon fils, tout cela sera à toi

Pendant que j'écris (mais allez savoir, et pardonnez-moi si entre-temps ils ont changé d'avis, comme cela arrive quotidiennement aujourd'hui), Marina Berlusconi a affirmé avec conviction qu'elle n'entend pas accepter l'héritage politique de son père, et juge plus sage de continuer à être entrepreneuse, sans doute en se référant au proverbe milanais « *ofelé fa el to mesté* » qui suggère au pâtissier de faire ce qu'il sait bien faire et pas de foutre le bordel.

Mais, Marina étant écartée, rien n'empêche Berlusconi de chercher un autre membre de la famille pour perpétuer la dynastie, et il n'en manque pas, entre fils et filles, et probablement cousins, tant et si bien que cet homme, toujours prêt à inventer n'importe quoi, pourrait aller jusqu'à concevoir que sa femme Veronica Lario se lance dans la politique, puisque tout Perón peut avoir son Evita. Mais si madame Lario n'acceptait pas, pourquoi ne pas penser à un héritier adoptif, par exemple la petite Minetti, Ruby ou autres *olgettine*¹³ ?

Inutile d'objecter qu'il n'y a pas de dynasties en démocratie, que cela concerne les monarques, les empereurs romains (quand les prétoriens n'entraient pas en scène pour changer la donne) et les despotes coréens. Non, cela concerne aussi la démocratie, voyez le passage du pouvoir entre les Le Pen père et fille. Si l'on insiste, on pourrait parler de la dynastie des Kennedy (où le passage du pouvoir a été empêché par la main assassine qui a éliminé Bob), c'est le cas des deux Bush, et il ne serait pas impossible que cela concerne Hillary Clinton.

Il est vrai qu'en Amérique, un président ne peut passer le pouvoir à ses frères, épouse ou enfants de sa propre initiative, il doit attendre qu'un vote populaire entérine le retour d'un président de la même famille, et de toute façon le pouvoir n'est pas transmis par relais, plusieurs années doivent s'écouler. Toutefois, dans ces retours d'un patronyme en politique, le sens de la dynastie joue indéniablement, la profonde croyance que bon sang ne saurait mentir.

Dans le cas d'une passation de pouvoir d'un Berlusconi à un autre, ce qui est en jeu c'est quelque chose de plus que le sens dynastique et le rappel aux valeurs du sang. Berlusconi juge légitime et presque normal que le pouvoir puisse passer à l'un de ses descendants car il a un sens patrimonial du parti politique. Il pense que le legs est transférable puisque le capital lui appartient, et il se comporte comme ces grands capitaines d'industrie, pour qui l'entreprise est un bien de famille qui doit échoir aux descendants comme une

succession. Voyez le cas exemplaire des Agnelli : le grand-père Giovanni transmet le pouvoir à son petit-fils Gianni (avec Valletta qui joue les Mazarin jusqu'à ce que l'héritier ait l'âge nécessaire), et à la mort de Gianni, à défaut d'autres Agnelli, celui qui devient président est un petit-fils qui porte un autre nom mais est du même sang. Vous vous rappelez sans doute le grand propriétaire terrien américain qui (dans différents films) montre à son rejeton une immense étendue de prairies et de troupeaux en disant : « Mon fils, tout cela sera à toi un jour. »

Mais est-il normal qu'un parti politique soit un bien de famille comme une industrie de profilés métalliques ou de biscuits ? À part que de telles idées n'avaient jamais effleuré l'esprit de Mussolini (pourtant le parti était sa chose, si bien que, à sa disparition, il s'est dissout), réussiriez-vous à imaginer un De Gasperi qui songerait à transmettre la Démocratie Chrétienne à sa fille Maria Romana, un Craxi qui laisserait le Parti Socialiste en héritage à ses enfants Bobo ou Stefania, un Berlinguer qui délèguerait par droit presque divin la direction du PCI à sa fille Bianca, et ainsi de suite ? Non, car le parti, ce n'était pas eux qui l'avaient créé, ce n'était pas eux qui le finançaient, ils devaient rendre des comptes aux comités qui les avaient élus, par conséquent, ils ne pouvaient avoir une conception patrimoniale du parti.

Décider de passer le pouvoir à un descendant, signifie savoir que le parti a été créé par le Chef, qu'il ne peut survivre sans le nom du Chef, qu'il est financé par le Chef, et que les autres membres du parti ne sont pas les électeurs du Chef mais bien ses employés. Dans chaque parti de propriété privée, chaque Requin a droit à son Dauphin.

2013

Gauche et pouvoir

Je n'étais pas présent, mais le fait m'a été raconté par une personne fiable. Donc, en 1996 Prodi venait de gagner les élections et pour la première fois, la gauche accédait au pouvoir. Grande fête, je crois, sur la piazza del Popolo, foule délirante. Tandis que D'Alema se dirigeait vers le podium, une femme l'avait attrapé par le bras en criant : « Camarade Massimo, maintenant oui, qu'on va être une opposition forte ! »

Fin de l'histoire mais pas de la malédiction dont elle était le symptôme. La

militante avait compris que son parti avait gagné, pas qu'il était obligé de gouverner, et elle ne pouvait concevoir un parti qui serait obligé de dire oui à un tas de choses, car elle l'avait toujours conçu comme une force héroïque et têtue qui disait non à tout.

En elle se résumait la tragique histoire de la gauche européenne : pendant plus de cent cinquante ans, elle a vécu en tant que force d'opposition ; révolutionnaire, oui, mais dans une longue et douloureuse attente que la révolution éclate (et, en Russie et en Chine où la révolution avait eu lieu, contrainte à gouverner et non à s'opposer, peu à peu cette gauche est devenue une force conservatrice).

C'est pourquoi la gauche s'est toujours sentie capable de dire non et elle a regardé avec soupçon ses ailes qui se hasardaient à des oui prononcés à mi-voix, les expulsant comme socio-démocrates, car sinon ses militants quitteraient le parti pour en fonder un plus radical. C'est pourquoi la gauche a toujours été scissionniste, condamnée à une caryocinèse perpétuelle, et bien sûr, ce faisant, elle n'a jamais été assez forte pour gouverner, par chance pour elle – dirais-je malicieusement – car elle aurait été contrainte à dire oui, avec tous les compromis que comporte le fait de prendre des décisions de gouvernement et, en disant oui, elle aurait perdu cette pureté morale qui la voyait toujours battue et obstinément capable de refuser les séductions du pouvoir. Il suffisait de penser que ce pouvoir, que l'on refusait, un jour on le détruirait.

L'histoire de cette femme de la piazza del Popolo explique bien des choses qui arrivent aujourd'hui encore.

1. Paul Verlaine, « Langueur » in *Jadis et naguère*. « JE suis l'Empire à la fin de la décadence, / Qui regarde passer les grands Barbares blancs /En composant des acrostiches indolents /D'un Style d'or où la langueur du soleil danse. »

2. *Ammazza l'uccellino. Letture scolastiche per bambini della maggioranza silenziosa* (Bompiani, 1973) est un manuel de lecture pour enfants qu'Umberto Eco a publié sous le pseudonyme Dedalus. Le titre joue sur l'ambiguïté d'*ammazza* qui est à la fois une interjection signifiant l'émerveillement (« Oh quel beau petit oiseau ! ») et l'impératif du verbe *ammazzare* qui veut dire tuer (« Tue le petit oiseau »).

3. De *qualunquismo*, mouvement politique (1944-1948) qui contestait les institutions démocratiques et les partis. Par extension, le qualunquiste désigne celui qui prône, de manière parfois simpliste, la défiance envers l'État, ainsi que l'hostilité à l'égard du système politique.

4. Mariano Apicella est un chanteur italien qui s'est rendu célèbre en interprétant les chansons écrites par Silvio Berlusconi.

5. En dialecte milanais : « Raciste moi ? Mais si c'est lui qui est noir ! »

6. *Calciopoli* : scandale sportivo-financier qui a secoué la Fédération Italienne de football professionnel (FIGC) en 2006. La Juventus a été reléguée en division inférieure pour matchs truqués, bien qu'elle ait été sacrée championne d'Italie cette même saison.

7. Sénatrice, membre de l'Opus Dei, connue, entre autres, pour ses positions contre l'homosexualité et l'avortement.

8. Ministre du gouvernement Berlusconi auquel Carla Bruni s'était opposée en affirmant : « Je suis heureuse de ne plus être italienne. »

9. Mouvement populiste créé par le comique Beppe Grillo avec son parti Movimento 5 Stelle (M5S).

10. Expression vernaculaire napolitaine qui signifie mot à mot « pleure et entube ».

11. Berlusconi s'était autoproclamé ainsi.

12. En Italie, tous les procès d'assises sont diffusés en direct à la télévision.

13. Il s'agit de quatorze jeunes filles qui étaient hébergées à la *Dimora Olgettina*, à Milan (d'où leur surnom) et participaient aux fameuses soirées « Bunga-Bunga » dans la villa de Berlusconi à Arcore. Elles sont au cœur du procès que l'on a appelé le Rubygate.

De la stupidité à la folie

Non, ce n'est pas la pollution. Ce sont les impuretés de l'air

Avec les vents de guerre qui soufflent, nous sommes entre les mains de l'homme le plus puissant du monde, Bush. Si personne ne prétend que les États soient gouvernés par les philosophes, selon les préceptes de Platon, il serait préférable qu'ils soient aux mains de personnes aux idées claires. Cela vaut la peine de consulter sur Internet les sites qui recueillent les phrases célèbres de Bush. Parmi les citations sans lieu ni date, j'ai trouvé celle-ci : « Si nous n'y arrivons pas, nous courons le risque d'échouer. Il est temps que la race humaine entre dans le système solaire. Ce n'est pas la pollution qui menace l'environnement, ce sont les impuretés de l'air et de l'eau. »

Aux journalistes : « Je devrais demander à celui qui m'a posé la question. Je n'ai pas eu la possibilité de demander à celui qui m'a posé la question quelle question on a posée » (Austin, 8 janvier 2001). « Je pense que si vous savez ce que vous croyez, cela rendra beaucoup plus facile la réponse à votre question » (Reynoldsburg, Ohio, 4 octobre 2000). « La femme qui savait que j'ai souffert de dyslexie – bien, je ne l'ai jamais interviewée » (Orange, 15 septembre 2000).

Politique : « L'illégitimité est quelque chose que nous devrions en parler en termes de ne pas l'avoir » (20 mai 1996). « Je crois que nous sommes sur un chemin irréversible vers plus de liberté et de démocratie. Mais les choses pourraient changer » (22 mai 1998). « Moi je suis attentif non seulement à préserver le pouvoir exécutif pour moi, mais aussi pour mes prédécesseurs »

(Washington, 29 janvier 2001). « Nous sommes occupés à travailler avec les deux parties pour amener le niveau de terreur à un niveau acceptable par les deux » (Washington, 2 octobre 2001). « Je sais qu'il y a de nombreuses ambitions à Washington, c'est normal. Mais j'espère que les ambitieux se rendront compte qu'il est plus facile de réussir avec une réussite qu'avec un échec » (interview à l'Associated Press, 18 janvier 2001). « La chose la plus grande en Amérique est que chacun devrait voter » (Austin, 8 décembre 2000). « Nous, nous voulons que quiconque peut trouver un travail soit capable de trouver un travail » (émission *60 Minutes II*, 5 décembre 2000). « L'un des dénominateurs communs que j'ai trouvé est que les attentes naissent autour de ce qui est attendu » (Los Angeles, 27 septembre 2000). « Il est important de comprendre que s'il y a davantage d'échanges commerciaux, il y a davantage de commerce » (Summit of the Americas, Quebec City, 21 avril 2001).

Éducation : « Franchement, les enseignants sont la seule profession qui enseigne à nos enfants » (18 septembre 1995). « Nous aurons les Américains les mieux éduqués du monde » (21 septembre 1997). « Je veux que l'on dise que l'administration Bush est orientée vers le résultat, parce que je crois au résultat de focaliser son attention et son énergie sur l'éducation des enfants à la lecture, pour qu'ils aient un système éducatif attentif aux enfants et à leurs parents, plutôt que de viser à un système qui refuse le changement fera devenir l'Amérique ce que nous voulons qu'elle soit, un pays de gens qui savent lire et qui savent espérer » (Washington, 11 janvier 2001). « Le système de l'éducation publique est l'un des fondements de notre démocratie. Après tout, c'est là où les enfants d'Amérique apprennent à être des citoyens responsables, et où ils apprennent les capacités nécessaires pour tirer avantage de notre fantastique société opportuniste » (1^{er} mai 2002).

Science : « Mars est essentiellement dans la même orbite que la nôtre. Il est presque à la même distance que la nôtre du Soleil, ce qui est important. Nous avons vu des images des canaux, croyons-nous, et de l'eau. S'il y a de l'eau, il y a de l'oxygène et s'il y a de l'oxygène nous pouvons respirer » (8 novembre 1994). « Pour la NASA, l'espace est toujours la priorité principale » (5 septembre 1993). « Le gaz naturel est hémisphérique. J'aime bien l'appeler hémisphérique dans la nature parce que c'est le produit que

nous nous pouvons trouver dans le voisinage » (Austin, 20 décembre 2000).
« Je sais que les êtres humains et les poissons pourront coexister en paix » (Saginaw, 29 septembre 2000).

Affaires étrangères : « Nous avons passé beaucoup de temps à parler de l'Afrique, à juste titre. L'Afrique est la nation qui souffre d'une incroyable maladie » (conférence de presse, 14 juin 2001). « J'ai parlé avec Vicente Fox, le nouveau président du Mexique, pour avoir du pétrole à envoyer aux États-Unis. Ainsi, nous ne dépendrons pas du pétrole étranger » (premier débat présidentiel, 10 mars 2000). « Le problème des Français, c'est qu'ils n'ont pas un mot pour "entrepreneur¹" » (en discutant avec Blair). « Vous aussi vous avez des Noirs ? » (au président brésilien Fernando Cardoso, *Estado de São Paulo*, 28 avril 2002). « Après tout, il y a une semaine Yasser Arafat a été assiégé dans son palais à Ramallah, un palais rempli, évidemment, de pacifistes allemands et de tout un tas de gens de ce genre. Maintenant ils sont partis. Arafat est désormais libre de montrer son leadership, de gouverner le monde » (Washington, 2 mai 2002). « Beaucoup de nos importations viennent d'outre-mer » (*NPR's Morning Editing*, 26 septembre 2000). « Je comprends que l'agitation au Moyen-Orient crée de l'agitation dans toute la région » (Washington, 13 mars 2002). « Mon voyage en Asie commence par le Japon pour une raison importante. Il commence ici parce que depuis un siècle et demi, Amérique et Japon ont formé l'une des plus grandes et plus durables alliances des temps modernes. De cette alliance est née une ère de paix dans le Pacifique » (Tokyo, 18 février 2002).

2002

Comment s'enrichir sur la douleur d'autrui

Si votre situation économique ne vous satisfait pas et que vous voulez changer de métier, l'activité de voyant est l'une des plus rentables et (contrairement à ce que vous pourriez penser) parmi les plus faciles. Il suffit d'avoir une certaine charge de sympathie, une capacité minimale à comprendre les autres et pas trop de scrupules. Mais même sans ces qualités, il y a toujours la statistique qui travaille pour vous.

Essayez de faire cette expérience : approchez-vous de n'importe quelle

personne, choisie au hasard (bien sûr, cela aide si ladite personne est bien disposée à vérifier vos qualités paranormales). Regardez-la dans les yeux et dites-lui : « Je sens que quelqu'un pense intensément à vous, c'est quelqu'un que vous ne voyez pas depuis des années, mais que vous avez jadis beaucoup aimé, en souffrant car vous ne sentiez pas que c'était réciproque... Maintenant cette personne comprend à quel point elle vous a fait souffrir, et elle le regrette, même si elle se rend compte qu'il est trop tard... » Peut-il exister une personne au monde, à part un enfant, qui dans son passé n'ait pas eu un amour malheureux, ou en tout cas pas assez réciproque ? Alors, votre sujet sera le premier à voler à votre secours, à collaborer avec vous, en vous disant qu'il a identifié l'être dont vous captez si clairement la pensée.

Vous pouvez aussi dire : « Il y a une personne qui vous sous-évalue, et dit du mal de vous partout, mais elle le fait par envie. » Impensable que votre sujet vous rétorque qu'il est admiré de tous et n'a aucune idée de qui pourrait être cette personne. Il sera plutôt prompt à l'identifier aussitôt et à admirer votre capacité de perception extra-sensorielle.

Ou alors, déclarez que vous voyez autour de vos sujets les fantômes de leurs chers disparus. Approchez-vous d'une personne d'un certain âge et dites-lui que vous discernez à côté d'elle l'ombre d'une personne âgée, morte à cause de quelque chose au cœur. N'importe quel individu vivant a eu deux parents et quatre grands-parents et, si vous avez de la chance, il a aussi quelque oncle, parrain ou marraine très chers. Si le sujet a un certain âge, il est probable que ces êtres chéris soient morts, et sur un minimum de six défunts, il y doit bien y en avoir un qui est décédé d'insuffisance cardiaque. Si vraiment vous n'avez pas de chance, comme vous aurez eu la prudence d'aborder votre sujet au milieu d'autres personnes tout aussi intéressées par vos dons paranormaux, dites que vous vous êtes sans doute trompé, que ce que vous voyez n'est peut-être pas un parent de votre interlocuteur mais quelqu'un qui lui est proche. Il est presque certain que, parmi les présents, l'un d'eux dira qu'il s'agit de son père ou de sa mère, alors vous êtes sauvé, vous pouvez parler de la chaleur de cette ombre qui émane, de l'amour qu'elle éprouve pour celui ou celle qui est désormais ouvert à toutes vos séductions...

Les lecteurs avisés auront identifié les techniques de certains personnages très charismatiques que l'on voit à la télévision. Rien n'est plus facile que de convaincre un être ayant perdu un enfant, ou pleurant la mort de sa mère ou

de son mari, que cette âme défunte ne s'est pas dissoute dans le néant et envoie encore des messages de l'au-delà. Je répète, jouer au médium est facile, la douleur et la crédulité des autres travaillent pour vous.

À moins naturellement qu'il y ait dans les parages quelqu'un du CICAP, le Comité Italien pour le Contrôle des Affirmations sur le Paranormal, dont vous pouvez avoir des informations sur le site www.cicap.org, ou en lisant la revue *Scienza & Paranormale*. Les chercheurs du CICAP vont en effet à la chasse aux phénomènes prétendument paranormaux (des *poltergeists* à la lévitation, des phénomènes médiumniques aux cercles dans les champs de blé, des OVNI à la rhabdomancie, sans négliger les fantômes, les prémonitions, les pliages de fourchette par le seul effet de l'esprit, la lecture de tarot, les madones pleureuses, etc.) et ils en démontent le mécanisme, montrent le truc, expliquent scientifiquement ce qui semble miraculeux, souvent ils refont l'expérience pour prouver que, en connaissant les ficelles, tout le monde peut devenir mage.

Deux fins limiers du CICAP, Massimo Polidoro et Luigi Garlaschelli, publient aujourd'hui conjointement (mais en recensant aussi des textes d'autres collaborateurs du CICAP) *Investigatori dell'occulto. Dieci anni di indagini sul paranormale* ([Investigateurs de l'occulte. Dix ans d'enquêtes sur le paranormal] Avverbi, 2000) où (si vous n'êtes pas de ceux qui pleurent quand on leur révèle que le Père Noël n'existe pas) vous lirez des histoires très amusantes.

Mais j'hésite à parler de divertissement. Le fait que le CICAP doive se donner tant de mal signifie que la crédulité est plus répandue qu'on ne le pensait, et à la fin seuls quelques milliers d'exemplaires de ce livre seront vendus, tandis que lorsque la médium Rosemary Altea passe à la télévision et joue sur la douleur d'autrui, elle est suivie par des millions et des millions de personnes. Qui peut-on blâmer en disant qu'ainsi on abêtit les gens ? L'audience c'est l'audience.

2002

Miss, fondamentalistes et lépreux

Quand ce numéro de *L'Espresso* sera en kiosque, il est possible que la majorité des lecteurs ait oublié cette histoire nigérienne et ses plus de deux

cents morts assassinés à cause du concours de Miss Monde. Et ce serait une bonne raison pour ne pas laisser tomber le sujet. Ou alors la situation aura empiré, même après la délocalisation du concours de Miss Monde à Londres, car tout le monde a compris que l'arrivée des miss au Nigeria n'était qu'un prétexte pour déchaîner des tensions ou encourager des projets subversifs d'une autre portée : en effet, on ne comprend pas pourquoi, pour protester contre un concours de beauté, il faut assassiner les chrétiens et brûler les églises, vu que ce n'est pas aux évêques que l'on pouvait imputer l'initiative. Mais, si les choses avaient continué ainsi, cela vaudrait encore plus la peine de réfléchir sur ce prétexte qui a conduit à l'horrible réaction fondamentaliste.

Wole Soyinka, prix Nobel emprisonné au Nigeria pour avoir voulu défendre les libertés essentielles dans son malheureux pays, a écrit un article (publié par *La Repubblica*) dans lequel, outre quelques réflexions lumineuses sur les conflits nigériens, il dit (en synthèse) qu'il n'éprouve aucune sympathie pour les divers concours de miss nationales ou mondiales, mais que, face à la rage des fondamentalistes musulmans, il se sent obligé de défendre les droits du corps et de la beauté. Je crois que si j'étais nigérian je penserais comme lui, mais il se trouve que je ne le suis pas, aussi je voudrais regarder cette histoire du point de vue de chez nous.

Il est injustifiable que, pour réagir dans un esprit de bigoterie à un concours qui montre des jeunes filles en maillot de bain, on assassine plus de deux cents personnes qui, soit dit en passant, n'y sont pour rien. Si l'on va par là, nous sommes bien entendu tous du côté des jeunes filles. Toutefois, je considère que les organisateurs du concours de Miss Monde, en décidant de situer le spectacle au Nigeria, ont commis une véritable infamie. Non tant parce qu'ils pouvaient ou devaient prévoir ces réactions, mais parce qu'organiser une foire de la vanité (à un tarif qui suffirait à nourrir plusieurs tribus pendant un mois) dans un pays déshérité comme le Nigeria, tandis que les enfants meurent de faim et que les femmes adultères sont condamnées à la lapidation, c'est comme aller vendre des cassettes porno et des films comiques dans un hospice pour non-voyants ou offrir des produits de beauté dans une léproserie, en faisant de la pub avec des photos de Naomi Campbell. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'un concours de beauté est aussi une façon de faire évoluer les coutumes ancestrales, car ces sollicitations fonctionnent éventuellement à doses homéopathiques, pas à coups de provocations si ostentatoires.

L'épisode, hormis la réflexion qu'il s'agit d'une infamie montée avec un absolu cynisme à des fins publicitaires, nous intéresse de près, surtout par les temps qui courent, car cela a à faire avec ce coagulum de problèmes que nous appelons mondialisation. Je suis de ceux qui pensent que, sur dix phénomènes de mondialisation, au moins cinq peuvent avoir des issues positives, mais s'il y a un aspect négatif de la mondialisation, c'est bien d'imposer violemment des modèles occidentaux à des pays sous-développés pour amener à une consommation et à des espoirs que ces pays ne peuvent se permettre... Bref, si je vous présente les miss en bikini, c'est pour encourager l'achat de maillots de bain occidentaux, éventuellement cousus par des enfants affamés à Hong Kong, afin qu'ils soient achetés même au Nigeria par ceux qui ne meurent pas de faim, mais qui, s'ils ont de l'argent à dépenser, le font sur le dos de ceux qui meurent de faim, et collaborent avec les Occidentaux pour les exploiter et les maintenir dans une condition précoloniale.

C'est pourquoi j'aurais bien aimé que les plus combatifs des *no-global* se réunissent au Nigeria durant le concours, se partageant entre tuniques blanches et black blocs violents. Les tuniques blanches auraient dû pacifiquement (mais avec beaucoup d'énergie) flanquer des coups de pieds aux organisateurs du concours, les mettre en slip (comme les miss), les badigeonner de miel, les recouvrir de plumes d'autruche ou d'autre volatile à disposition et les faire défiler dans les rues, en les houspillant dûment. Et les tuniques noires auraient dû affronter les fondamentalistes locaux, complices du colonialisme occidental à qui cela convient qu'ils restent sous-développés, et utiliser toutes leurs forces combattives pour les empêcher d'accomplir leurs massacres – et tous nous aurions sans doute applaudi (une fois n'est pas coutume, et rien qu'une fois) ces guerriers de la paix, parce que, en plus, si vous êtes violent, vous devez avoir le courage de vous mesurer à des adversaires dignes de vous.

Et les aspirantes miss ? Peut-être, convaincues par l'aile plus douce des *no-global*, auraient-elles pu (pour une fois) être recyclées pour remuer leur joli petit cul en allant (habillées) distribuer dans les villages des conserves de viande et des morceaux de savon, ainsi que des antibiotiques et des packs de lait. Nous les aurions trouvées vraiment très belles.

Tirs avec accusé de réception

Un vieil adage disait que la guerre est une chose trop grave pour la confier aux militaires. Aujourd'hui, il faudrait le mettre à jour : le monde est devenu une affaire trop compliquée pour le laisser être gouverné par ceux qui le gouvernaient avant. Comme si l'on avait confié le projet Manhattan pour la bombe atomique aux experts du tunnel du Mont-Cenis. Je pensais à cela il y a deux semaines à Washington, alors que se baladait encore dans les rues le sniper, le fameux franc-tireur qui flinguait allègrement les gens qui s'arrêtaient chez le pompiste ou sortaient du restaurant. Lui, il était en hauteur, avec un fusil télescopique et, de quelque bretelle d'autoroute ou de quelque colline paisible, il faisait son travail. La victime mourait et, seulement après avoir reçu une alerte, la police arrivait et bloquait les routes pendant deux ou trois heures, bien entendu sans jamais trouver personne car le tireur avait eu le temps de s'enfuir. Et il en fut ainsi des jours durant, les gens ne sortaient plus de chez eux et n'envoyaient plus les enfants à l'école.

Naturellement, certains ont annoncé que tout cela arrivait à cause du libre commerce des armes, mais le lobby des armuriers a répondu que la question n'était pas d'avoir une arme mais de bien l'utiliser. Dites-moi, d'habitude, les gens s'achètent un fusil pour se faire un lavement ?

Le sniper de Washington n'a été capturé que parce qu'il a fait exprès de semer des indices partout – en fin de compte, les individus de ce genre veulent juste faire la une des journaux. Mais quelqu'un qui n'aurait pas voulu se faire prendre aurait pu continuer jusqu'à tuer plus de gens que ceux durement massacrés dans les Twin Towers. C'est pourquoi l'Amérique était inquiète et elle l'est encore : elle comprenait en effet que si une organisation terroriste, au lieu de perdre du temps à capturer des avions, envoyait se promener dans la nation entière une trentaine de snipers, elle pourrait paralyser le pays. Et de surcroît, cela déclencherait une course d'émulation chez tous ceux qui ne sont pas terroristes mais fous et qui se joindraient à la fête avec joie.

Qu'ont proposé certains de ceux qui, de toute évidence, ne sont plus en mesure de diriger le monde ? De fabriquer des armes qui « signent » automatiquement la balle et la douille, de façon que, en extrayant le projectile du corps de la victime, on ait pratiquement l'adresse de l'assassin. Ils n'ont pas pensé que si je veux tuer, je n'utilise pas mon fusil mais celui que j'aurai

volé à quelqu'un d'autre, si bien que c'est l'autre que j'enverrai en prison ; et que si je suis un terroriste, je connais les bons contacts pour me procurer une arme volée, ou au numéro limé, ou de fabrication non américaine. Je ne comprends pas pourquoi ces choses me viennent à l'esprit à moi, et pas aux experts de la sécurité.

Et si ce n'était que ça. Dans *La Repubblica* du 8 novembre dernier, je lis que, préoccupés par la déflation (les gens achètent peu, les prix chutent, et nous sommes dans une crise pire que les crises inflationnistes), les gars de la Réserve Fédérale (donc pas des gamins quelconques) proposent le dollar périssable – à savoir une monnaie à bande magnétique qui lui fait perdre progressivement de la valeur si on ne la dépense pas vite (et qui perd de la valeur aussi si on la garde à la banque).

J'essaie d'imaginer ce que ferait monsieur Smith, plombier, qui, en travaillant comme un fou, réussit à gagner cent dollars par jour. Tout d'abord, il diminuerait sa productivité. Pourquoi se tuer à la tâche pour gagner quelque chose qui, au bout d'un certain temps, ne vaut plus rien, et que l'on ne peut même pas mettre sur un livret d'épargne pour s'acheter une petite maison ? Il ne travaillera que le temps nécessaire pour empocher trente dollars par jour afin de s'acheter des bières et des steaks. Ou alors, il pourrait investir chaque jour ses cent dollars dans des dépenses inutiles, des pulls, des pots de confiture, des crayons, après quoi il entamerait une économie de troc, trois pots de confiture pour un pull, mais à la fin les gens devraient accumuler chez eux un tas de choses inutiles, tandis que la monnaie ne circulerait presque plus. Ou encore, monsieur Smith pourrait s'acheter une maison, mais avec un échelonnement de traites très long, chaque fois que cent dollars lui brûlent les mains. À ce moment-là, non seulement la baraque, avec les intérêts et le reste, lui coûterait dix fois plus cher, mais pourquoi le premier acquéreur voudrait-il la vendre, vu qu'il se retrouverait sans toit, avec une pluie de dollars qu'il devra tous dépenser de la main à la main dès qu'il les encaisse ? Et c'est parti pour le blocage du marché immobilier, celui qui a un toit se le garde. Quant à la monnaie, puisqu'elle se déprécie même quand on l'épargne, qui donc ira encore mettre des sous à la banque ?

J'attends qu'un économiste me dise à quel moment je me trompe, car bien entendu je ne m'y connais pas. Mais en somme, j'ai vraiment l'impression que beaucoup des initiatives prises, y compris la guerre en Irak afin de calmer les milliers de snipers fondamentalistes aux aguets sur les bretelles

d'autoroutes américaines, rentrent dans la catégorie « le monde est devenu une affaire trop compliquée pour le laisser être gouverné par ceux qui le gouvernaient avant ».

2002

Donnez-nous quelques morts de plus

Je lis dans le *Venerdì di Repubblica* l'information suivante : le gouvernement français aurait appliqué, comme chez nous, mais avant nous, le permis à points, et au bout d'un an on a vu que les accidents ont diminué, avec 18,5 % de morts en moins. C'est une très bonne nouvelle. Mais le président du Groupement National des Carrossiers-Réparateurs, après avoir déclaré qu'en tant que citoyen il se réjouissait bien sûr de la diminution des décès, a dû admettre qu'en tant que carrossier, il se devait de remarquer que le travail des membres de son association subissait une crise. Moins d'accidents, moins de réparations. Face à cet important drame économique, les carrossiers en émoi sollicitent des aides de l'État, mais, semble-t-il, certains d'entre eux vont jusqu'à réclamer des contrôles moins sévères. Bref, si l'information est vraie, ils ont demandé des procès-verbaux en moins afin qu'il y ait du froissement de tôle en plus.

Je n'ose penser qu'ils souhaitent des morts en plus, car en général celui qui meurt d'un accident de la route n'amène pas sa voiture au garage et les héritiers la mettent directement à la casse, mais en somme, de beaux accidents sans morts mais quelques blessés (sans que la voiture, transformée en cercueil, soit bonne à jeter) ne seraient pas mal vus.

Cette information n'a rien de surprenant. Chaque innovation technologique, chaque avancée du progrès a toujours produit du chômage, et l'histoire a commencé avec les tisserands du ^{xviii}e siècle qui allaient détruire les métiers à tisser mécaniques par crainte de se retrouver sans travail. J'imagine que l'arrivée des taxis a ruiné les cochers. Je me souviens du vieux Pietro qui, lorsque j'étais enfant, était appelé avec son fiacre pour amener à la gare la famille et ses bagages quand on partait à la campagne. En l'espace de quelques années, les voitures publiques sont arrivées et il n'avait plus l'âge de passer le permis de conduire et de se recycler comme taxi. Mais à cette époque, les innovations s'installaient lentement, et Pietro a dû se retrouver au

chômage alors qu'il était proche de la retraite.

Aujourd'hui tout va plus vite. J'imagine que l'allongement de la durée moyenne de la vie aurait pu mettre en crise les entreprises de pompes funèbres et les fossoyeurs, sauf que le phénomène a été lent et, au moment où l'on s'est rendu compte qu'il y avait moins de sexagénaires à enterrer, il fallait déjà enterrer les octogénaires qui n'étaient pas morts à soixante ans. Donc, grâce à la prémisse de la mère des syllogismes, « tous les hommes sont mortels », le travail ne devrait jamais manquer à cette catégorie socio-professionnelle. Toutefois, si demain on découvrait, je ne dis pas le sérum de l'immortalité, mais un médicament rallongeant d'un coup la vie jusqu'à environ cent vingt ans, nous verrions les entrepreneurs de pompes funèbres descendre dans la rue et réclamer des subsides de l'État.

Le problème, c'est que l'accélération des processus novateurs jettera sur le pavé de plus en plus de catégories entières. Il suffit de penser à la crise, en l'espace des années quatre-vingt, qu'ont connue les réparateurs de machines à écrire. Soit ils étaient assez jeunes et vifs d'esprit pour apprendre à devenir experts en informatique, soit ils se retrouvaient hors course d'un seul coup.

Il s'agit donc de prévoir des formations professionnelles permettant des recyclages rapides. Un tisserand du temps passé, lorsque les métiers à tisser mécaniques arrivaient, ne pouvait se muer très vite en constructeur de métiers à tisser mécaniques. Aujourd'hui, les machines sont pour ainsi dire universelles, leur structure physique compte moins que le programme qui les fait marcher, si bien qu'un spécialiste capable de travailler sur le programme qui actionne un lave-linge pourrait avec une brève mise à jour se recycler pour travailler sur le programme qui gère le tableau de bord des voitures.

C'est pourquoi l'enseignement professionnel, pour permettre des recyclages accélérés, devra devenir surtout une formation intellectuelle, éducation au logiciel plus qu'au matériel, à la ferraille, à ces composants physiques de machine interchangeables qui pourront être construits sur la base d'un autre programme.

Par conséquent, au lieu de penser à un lycée qui, à un moment donné, bifurque et d'un côté prépare à l'université, de l'autre au travail, on devrait penser à un établissement qui ne produit que des bacheliers classiques ou scientifiques, car même celui qui deviendra après, que sais-je, opérateur écologique du futur, devra avoir une formation intellectuelle telle qu'elle lui permette un jour de penser et de programmer son propre recyclage.

Ce n'est pas un idéal démocratique et égalitaire abstrait, c'est la logique même du travail dans une société informatisée qui requiert une éducation égale pour tous et modelée sur le niveau le plus haut et non sur le plus bas. Sinon, l'innovation produira toujours et seulement du chômage.

2003

Passez-moi l'expression

Début 1981, parlant de la guerre du Golfe, j'avais expliqué que le « feu ami » est « la grenade que vous balance par erreur un connard qui porte le même uniforme que vous ». Peut-être qu'aujourd'hui, avec l'affaire Calipari², les lecteurs seraient plus sensibles au fait que l'on peut mourir sous le feu ami ; mais il y a quinze ans, nombreux furent ceux qui réagirent, non pas à l'immoralité du feu ami mais à l'immoralité du mot « connard ». Il y eut beaucoup de lettres de lecteurs et, si je me souviens bien, aussi des critiques dans d'autres journaux, à tel point que j'ai été contraint d'écrire une chronique suivante dans laquelle je rappelais combien d'illustres auteurs de notre littérature avaient utilisé des mots semblables.

En quinze ans, les mœurs changent et Rizzoli peut se permettre aujourd'hui de publier *De l'art de dire des conneries* de Harry G. Frankfurt (en italien *Stronzate*) qui coûte dix euros et se lit en une heure. Frankfurt est professeur émérite de philosophie à Princeton, me semble-t-il, et l'italien *stronzate* traduit, quant à sa fonctionnalité, le titre anglais *Bullshit* qui signifie littéralement « merde de taureau », mais est utilisé dans les mêmes situations que celles dans lesquelles on emploie en italien le mot *stronzate*, en français « conneries ».

Je crois que l'on peut définir comme connerie un truc pour lequel ça ne vaut pas la peine de dépenser un sou car ça ne marche pas (« ce tire-bouchon électronique est une connerie ») mais le terme s'applique plus communément à ce qui est affirmé, dit, communiqué : « Tu as dit une connerie, ce film est une vraie connerie. » Et c'est sur la connerie éminemment sémiotique que s'arrête Frankfurt, en partant de la définition qu'un autre philosophe, Max Black, avait donnée de la fumisterie (au sens de bêtise ou foutaise) : « Représentation déformée, trompeuse, presque mensongère, de ses pensées, de ses sentiments ou de son comportement, en général par le biais de termes

prétentieux ou d'attitudes ostentatoires³. »

Vous devez savoir que les philosophes américains sont très sensibles au problème de la vérité de nos énoncés, tant et si bien qu'ils passent leur temps à se demander s'il est vrai ou faux de dire qu'Ulysse est revenu à Ithaque, à partir du moment où Ulysse n'a jamais existé. Pour Frankfurt, il s'agit donc, d'abord, de définir en quel sens une connerie est plus forte qu'une bêtise, et ensuite, que signifie fournir une représentation déformée de quelque chose sans mentir.

Pour ce dernier problème, il suffit de recourir à la vaste littérature sur le sujet, de saint Augustin à aujourd'hui : celui qui ment sait que ce qu'il dit n'est pas vrai, et qu'il le dit pour tromper. Celui qui dit le faux sans savoir que c'est une fausseté ne ment pas, le pauvre, il se trompe ou il est fou. Je suppose que si quelqu'un, en y croyant, affirmait que le Soleil tourne autour de la Terre, nous répondrions qu'il a dit une bêtise, voire une connerie. Mais dans la définition de Black, celui qui dit une bêtise le fait pour fournir une représentation déformée de la réalité extérieure mais aussi de ses propres pensées, sentiments et comportements.

Cela arrive aussi à celui qui ment : quelqu'un qui affirme avoir cent euros en poche (quand ce n'est pas vrai) agit ainsi pour faire croire qu'il y a cent euros dans sa poche, et pour nous convaincre que lui croit avoir cent euros. Harry Frankfurt spécifie que, à la différence du mensonge, les bêtises ont comme but premier de fournir, non une fausse croyance par rapport à l'état des choses dont on parle, mais plutôt une impression déformée de ce qui se passe dans l'esprit du locuteur. Le but des bêtises étant cela, elles n'accéderaient pas à l'état de mensonge, car, pour prendre un exemple utilisé par Frankfurt, un président des États-Unis peut employer des expressions poussivement rhétoriques sur les pères fondateurs guidés par Dieu, non pour propager des croyances qu'il sait fausses, mais pour donner l'impression qu'il est un être pieux aimant sa patrie.

Ce qui caractérise la connerie par rapport à la bêtise, c'est qu'elle est une affirmation certes erronée, prononcée pour faire croire quelque chose à notre sujet, mais celui qui parle ne se préoccupe pas de savoir s'il dit le vrai ou le faux. « Le baratineur dissimule le fait qu'il accorde peu d'importance à la véracité de ses déclarations. » De telles affirmations font aussitôt dresser l'oreille, et en effet Frankfurt confirme nos pires soupçons : « Le domaine de la publicité, celui des relations publiques, et celui de la politique, aujourd'hui

étroitement lié aux deux précédents, abondent en conneries si totales et absolues qu'elles constituent de véritables modèles classiques de ce concept. » Le but de la connerie n'est pas non plus de tromper sur l'état des choses, mais de frapper l'esprit d'auditeurs ayant de faibles capacités à distinguer le vrai du faux – ou qui ne sont pas intéressés par ces nuances. Je crois que celui qui prononce des conneries a confiance en la mémoire courte de son auditoire, ce qui lui permet de dire des conneries à la chaîne qui se contredisent entre elles : le producteur de conneries « cherche aussi à se libérer de quelque chose ».

2005

Les Oxymores Conciliants

Il y a encore quelques années, quand on employait le terme « oxymore », on devait expliquer de quoi il s'agissait. On y avait recours pour définir des expressions célèbres comme « les convergences parallèles » et il était opportun d'expliquer qu'il y a oxymore lorsqu'on associe deux mots qui se contredisent, comme « forte faiblesse », « espoir désespéré », « douce violence », « sens insensé » (Manganelli) et – pour ne pas oublier le latin – *formosa deformitas, concordia discors et festina lente*.

Aujourd'hui, tout le monde parle d'oxymore : on le trouve souvent dans la presse, je l'ai entendu prononcé par des politiques à la télévision, bref, soit ils se sont tous mis à lire des traités de rhétorique, soit il y a quelque chose d'oxymorique dans l'air. On pourrait objecter que l'affaire n'est symptomatique de rien, on a toujours eu des modes linguistiques dues à la paresse et à l'imitation, certaines durent l'espace d'un matin et d'autres survivent plus longtemps, mais – en somme – dans les années cinquante les jeunes filles disaient « bestial » et récemment elles disaient « absurde », sans pour autant se référer ni à la zoologie ni à Ionesco. Pendant une période, tout le monde disait « un petit instant », mais ce n'était pas parce que le temps avait vraiment raccourci ; ou alors ils disaient « exact » au lieu de dire « oui » (même quand ils se mariaient à l'église), pas par précision mathématique mais en raison de l'influence des jeux télévisés. Et elle résiste encore, cette détestable habitude de dire « s'unir en mariage », et Dieu sait pourquoi, à une époque où l'on ne présente plus son conjoint mais son compagnon.

Toutefois, je soupçonne que l'oxymore a gagné en popularité parce que nous vivons dans un monde où, les idéologies ayant décliné (lesquelles cherchaient, parfois grossièrement, à réduire les contradictions et à imposer une vision univoque des choses), on n'évolue désormais que dans des situations contradictoires. Si vous voulez un exemple fascinant, voici la Réalité Virtuelle, qui est un peu comme un Rien Concret. Puis il y a les Bombes Intelligentes, expression qui ne semble pas être un oxymore mais qui l'est si l'on considère qu'une bombe, de par sa nature, est stupide et devrait tomber là où on la lance sinon, si elle agit de sa propre initiative, elle risque de devenir le Feu Ami, très bel oxymore, si par feu on entend quelque chose mis en œuvre pour causer du tort à qui n'est pas ami. Je trouve assez oxymorique l'Exportation de la Liberté, si la liberté est par définition quelque chose qu'un peuple ou un groupe acquiert par décision personnelle et non par coercition d'autrui, mais en analysant plus finement, il y a un oxymore implicite dans le Conflit d'Intérêts, parce qu'il peut se traduire par Intérêt Privé Poursuivi pour le Bien Public – ou Intérêt Collectif Poursuivi pour le Propre Bénéfice Particulier.

Je voudrais faire remarquer à quel point sont oxymoriques la Mobilisation Globale des *no-global*, la Paix Armée et l'Intervention Humanitaire (si par intervention on veut dire, comme cela s'entend, une série d'actions belliqueuses chez les autres). Je vois de plus en plus autour de moi, à en croire les programmes électoraux des nouveaux alliés de Berlusconi, une Gauche Fasciste, et je trouve assez oxymoriques les Athées Cléricaux comme Pera ou Ferrara. Je ne négligerais pas, même si nous y sommes habitués, l'Intelligence Artificielle et même le Cerveau Électronique (si le cerveau est cette chose molle que nous avons dans la boîte crânienne), sans parler des Embryons avec une Âme et même la *Variante del Valico*⁴ – puisque par définition un col est le seul point par lequel on peut passer entre deux montagnes. Pour être *bipartisan* (et dites-moi s'il n'est pas oxymorique ce « Prendre Courageusement Parti en étant à la fois au four et au moulin »), je trouve tout aussi oxymorique une perspective proposée par le Parti de l'Olivier d'un Volontariat pour le Service Civil Obligatoire.

En somme, ne sachant plus comment combiner des choix qui ne peuvent s'assembler, on recourt à des Oxymores Conciliants (voici un autre bel oxymore) pour donner l'impression que ce qui ne peut coexister coexiste, la mission de paix en Irak, les lois contre les magistrats (lesquels devraient les faire appliquer, ces lois), la politique à la télévision et les farces au parlement,

la censure de la satire non autorisée, les prophéties à rebours comme le troisième secret de Fatima, les kamikazes arabes qui seraient un peu comme des Sarrasins shintoïstes, les soixante-huitards qui sont allés travailler avec Berlusconi, le populisme *liberal*. Pour finir sur les PACS vertueusement combattus par des concubins divorcés.

2006

La soif humaine de préfaces

Ce dont je vais parler n'arrive pas seulement à moi, mais à tous ceux qui, ayant publié des livres ou des articles, jouissent de quelque notoriété dans un domaine spécifique. Mais cela ne concerne pas uniquement un grand poète, un prix Nobel, un chercheur émérite. Je pense (mieux, je sais) que de tels incidents touchent aussi le proviseur d'un lycée de province qui, fût-ce dans le cadre de sa communauté locale, sans jamais avoir rien publié, a acquis la réputation de personne cultivée, respectable et digne de foi. Pire, cela concerne même ceux qui ne sont pas des gens savants, dignes de foi ni même respectables, mais qui sont devenus connus et célèbres pour s'être exhibés en slip à un talk-show télévisé.

Donc, tous ces gens-là, il se peut qu'on leur demande de préfacier le livre d'un autre. Chacun réagit comme il l'entend à ce type de requête, pour certains, cela sonne comme une reconnaissance à laquelle ils aspirent ; mais d'autres, dont moi, reçoivent des demandes de préfaces par dizaines chaque mois – sur tout et n'importe quoi et de la part de n'importe qui, du collègue sympa au rimailleur à compte d'auteur, du néo-romancier à l'inventeur d'une nouvelle machine pour le mouvement perpétuel.

En général, je réponds que (outre l'impossibilité de lire tous ces manuscrits, et le risque de passer pour un préfacier au kilomètre), ayant dit non à des amis très chers, dire oui à un autre leur semblerait être une offense. D'habitude, la chose s'arrête là. Quand le solliciteur est un ami, je prends le temps d'écrire une lettre plus détaillée, où j'essaie d'expliquer tout ce que des dizaines et des dizaines d'années de travail dans le monde des livres m'ont enseigné. J'explique par conséquent que mon refus vise à le ou la sauver d'un désastre éditorial.

Il n'y a que deux cas où la préface ne fait pas de dégâts. Le premier est

quand le préfacé est mort : en ce cas, même un jeune homme de vingt ans peut se permettre de préfacer une nouvelle édition de l'*Illiade*, et Homère ne subit aucun dommage. Le second est quand un auteur célèbre et vénérable fait la préface d'un très jeune débutant. Il s'agit certes d'un acte paternaliste, mais le débutant n'en prend pas ombrage, au contraire il s'en glorifie, car il vénère et admire l'incomparable préfacier, et il est heureux qu'il soit garant de cette première œuvre.

Le premier cas est une préface de Vivant à Défunt, le second de Grand Vieillard à Enfant. Tous les autres cas, de Vivant à Vivant et d'Adulte à Adulte, portent un coup mortel au préfacé.

En général, l'auteur ou l'éditeur, en demandant à un certain Préfacelli une préface pour le livre d'un certain Scribouillard, considère que la notoriété de Préfacelli pourra faire vendre quelques exemplaires de plus. Il est possible que cela arrive, mais l'effet que l'on obtient sur les lecteurs avisés est le suivant : « Si ce Scribouillard, dont j'ignorais tout, a besoin de se faire soutenir par Préfacelli, c'est signe qu'il était normal que je n'en sache rien, car il s'agit évidemment d'un auteur de peu, auquel Préfacelli a probablement cédé par amitié, pitié, solidarité politique, ou peut-être en échange d'argent ou de prestations sexuelles. »

Si je découvre à la librairie un livre de Scribouillard, mettons sur le mémorialisme à l'âge post-wilhelminien, ma première réaction est : « Non mais qu'est-ce que je suis ignorant, je ne savais rien de ce Scribouillard, qui doit être un grand spécialiste de l'âge post-wilhelminien ! » Notons que le phénomène est très naturel : si quelqu'un, dans une conférence ou un commentaire sur un autre livre, cite l'œuvre d'un dénommé Scribouillard, que je ne connaissais pas, ma première réaction (si je suis un être avisé) est de me sentir culturellement en défaut, et de me promettre de consulter tôt ou tard ce Scribouillard. Si en revanche, je trouve ledit ouvrage de Scribouillard et vois qu'il comporte une préface de Préfacelli, je me rassure aussitôt : il était naturel que je ne connaisse pas ce Scribouillard, vu qu'il a besoin de l'aval d'autrui pour se faire prendre en considération.

Ce raisonnement me semble évident, linéaire, persuasif, et quand je le communique à qui m'a demandé une préface, j'ajoute que moi, personnellement (et c'est peut-être un déplorable excès d'*hybris*), je ne voudrais me faire préfacer par personne – mieux, je suis opposé au cas du professeur d'université qui écrit une préface pour son étudiant, car cela

constitue la manière la plus délétère (pour les raisons énumérées ci-dessus) de souligner la jeunesse et l'immatunité de l'auteur.

Eh bien, en général, mon interlocuteur n'est pas convaincu et estime que mon raisonnement est inspiré par l'animosité. Ainsi, au fur et à mesure que je vieilliss, nombre de personnes que j'ai tenté d'avantager par mon refus me deviennent des ennemis.

À moins que ne se produise le cas (qui, je le jure, a vraiment existé) du type qui a publié à compte d'auteur son livre en mettant en guise de préface ma très courtoise lettre de refus. Telle est la soif humaine de préfaces.

2006

Un non-camarade qui se trompe

Sur un site Internet qui s'intitule *La storia nascosta* [L'histoire cachée], on cite entre guillemets une de mes déclarations à *El País* où l'on me fait dire : « L'idée qu'avaient les Brigades Rouges de combattre les multinationales était juste, mais elles ont fait une erreur en croyant au terrorisme. » On en déduit par conséquent que je partagerais la formule « des camarades qui se trompent⁵ », et que je soutiendrais que « les idées étaient acceptables, c'étaient les méthodes qui n'allaient pas ». Et l'on conclut : « Si telle est la contribution de réflexion de la culture italienne, à trente ans de l'assassinat d'Aldo Moro, c'est un film déjà vu. Hélas. »

Le site recueille aussi les commentaires de ses visiteurs, et je trouve sensée l'intervention d'un anonyme qui écrit : « J'ai quelques doutes sur le fait que le Prof. Eco ait prononcé des paroles aussi banales. Dans *Le Pendule de Foucault*, il y a (entre mille autres choses), une de ses réflexions personnelles sur les années de plomb, qui n'encense certainement pas le terrorisme. Je serais curieux de connaître ses mots exacts, pas la version qui nous arrive par le biais des journaux. » En revanche, le gestionnaire du site n'a lu ni *Le Pendule de Foucault* ni les articles que j'écrivais dans *La Repubblica* à l'époque de l'affaire Moro et que j'ai republiés ensuite dans mon livre *Sette anni di desiderio* (c'est son droit, que je défendrai jusqu'à la mort), mais je le soupçonne de ne pas avoir lu non plus mon interview à *El País* et de s'être fondé sur des entrefilets italiens qui en résumaient quelques affirmations. Dédire de prémisses incomplètes et fallacieuses est une erreur de logique, et

ne peut être reconnu comme un droit.

Toutefois, je réponds par respect de ce prudent anonyme qui, lui, a l'habitude de lire, et pour d'autres qui, par la visite de ce site malicieux, pourraient être menés (en toute bonne foi) sur le chemin de l'erreur.

Les choses que j'ai dites lors de cet entretien espagnol étaient celles que j'écrivais il y a trente ans. Je disais que les journaux définissaient comme « délirants » les communiqués des Brigades Rouges qui soutenaient l'existence d'un EIM (État Impérialiste des Multinationales), alors que c'était là – fût-elle exprimée de manière un peu folklorique – la seule idée non délirante de toute l'histoire, à ceci près que ce n'était pas la leur, car les BR l'avaient empruntée à des publications européennes et américaines, en particulier la *Monthly Review*. Parler d'État Impérialiste des Multinationales, c'était considérer qu'une grande partie de la politique du globe n'était plus déterminée par les gouvernements mais par un réseau de pouvoirs économiques transnationaux qui pouvaient aller jusqu'à décider des guerres et des paix. À l'époque, l'exemple principal était celui des Sept Sœurs pétrolières, mais aujourd'hui même les gamins parlent de mondialisation, laquelle signifie que nous mangeons de la salade cultivée au Burkina Faso, lavée et mise en sachet à Hong Kong, puis expédiée en Roumanie pour être distribuée en Italie ou en France. Tel est le gouvernement des multinationales et si l'exemple vous paraît banal, imaginez la façon dont de grandes compagnies aériennes transnationales peuvent déterminer les décisions de notre exécutif sur le destin d'Alitalia.

Ce qui était vraiment délirant dans la pensée des Brigades Rouges et des groupes terroristes semblables, c'étaient les conclusions qu'ils en tiraient : primo, pour battre les multinationales il fallait faire une révolution en Italie, secundo, pour les plonger dans la crise il fallait assassiner Moro, tertio, leur action pousserait les prolétaires à faire la révolution.

Ces idées étaient délirantes avant tout parce que la révolution dans un seul pays ne ferait ni chaud ni froid aux multinationales, et que, de toute manière, la pression internationale rétablirait rapidement l'ordre ; ensuite parce que le poids d'un homme politique italien, dans ce jeu d'intérêts, était négligeable ; enfin parce qu'ils devaient savoir que, quel que soit le nombre de gens que les terroristes tueraient, la classe ouvrière ne ferait pas la révolution. Et pour savoir cela, il n'était pas nécessaire de prévoir le dénouement des événements, il suffisait de regarder ce qui s'était passé en Amérique Latine

avec les Tupamaros uruguayens et les mouvements analogues (qui, tout au plus, avaient convaincu les colonels argentins de ne pas faire la révolution mais un coup d'État), tandis que les masses prolétariennes ne bougeaient pas le petit doigt.

Or, celui qui tire trois conclusions erronées d'une prémisse somme toute acceptable, ce n'est pas un camarade qui se trompe. Si l'un de mes camarades de classe avait affirmé que, puisque le Soleil se lève et se couche, il tourne autour de la Terre, je ne l'aurais pas défini comme un camarade qui se trompe mais comme un crétin. Le fait qu'aujourd'hui on ait même un terroriste rouge qui commet des attentats contre les mosquées au nom de la Ligue, cela montre justement qu'ils n'étaient pas très sensés.

C'est pourquoi le seul camarade (mais de qui ?) qui se trompe est le monsieur qui gère ce site.

2008

Demander pardon

Dans la dernière chronique, j'évoquais cette habitude désormais trop répandue de « demander pardon », en prenant comme prétexte la présentation d'excuses pour l'Irak de la part d'un Bush repent. Faire une chose que l'on ne devrait pas, puis se limiter à s'excuser, ce n'est pas suffisant. Il faut d'abord promettre de ne pas recommencer. Bush n'envahira pas l'Irak une seconde fois car les Américains l'ont gentiment soulagé de sa charge, mais s'il le pouvait, sans doute le referait-il. Beaucoup, qui jettent la pierre et cachent la main, demandent pardon juste pour continuer comme avant. Car demander pardon ne coûte rien.

Un peu comme l'histoire des repentis. Autrefois, celui qui se repentait de ses mauvaises actions commençait par réparer d'une manière ou d'une autre, puis il se consacrait à une vie de pénitence, se réfugiait dans la Thébaïde pour battre sa coulpe avec des cailloux pointus, allait soigner les lépreux en Afrique Noire. Aujourd'hui, le repent se borne à dénoncer ses ex-camarades, ensuite soit il bénéficie d'attentions particulières sous une nouvelle identité dans de confortables appartements discrets, soit il sort plus tôt de prison puis écrit des livres, accorde des interviews, rencontre des chefs d'État et reçoit des lettres passionnées de jeunes filles romantiques.

Sachez que sur https://www.sms-pronti.com/scuse/frasi_per_chiedere_scusa_3.htm vous trouverez un site consacré aux « Phrases pour demander pardon ». La plus lapidaire est « *Scusa. Sono Chiaramente Uno Stronzo Ameno*⁶ ». Sur <http://news2000.libero.it/noi2000/nc63.html>, dans un article intitulé « L'art de demander pardon » (consacré aux seules excuses pour trahison amoureuse), on lit : « La règle la plus importante, universelle, est de ne jamais se sentir perdant quand on demande pardon. Présenter des excuses n'est pas synonyme de faiblesse mais de contrôle et de force, cela signifie revenir du côté de la raison, déconcertant le partenaire qui se trouve ainsi contraint d'écouter. Admettre ses erreurs est aussi un geste libératoire : cela aide à faire sortir ses émotions sans les réprimer et à les vivre plus intensément. » Comme on voulait le démontrer, demander pardon c'est prendre des forces pour recommencer.

Le problème est que, si celui qui a fait quelque chose de mal est encore vivant, il demande pardon en personne. Mais s'il est mort ? Quand Jean-Paul II a demandé pardon pour le procès intenté à Galilée, il a ouvert la voie. Même si l'erreur, c'était un de ses prédécesseurs (le cardinal Bellarmin) qui l'avait commise, les excuses, c'est l'héritier légitime qui les présente. Or il n'est pas toujours aisé de savoir qui est l'héritier légitime. Par exemple, qui doit demander pardon pour le massacre des innocents ? Le coupable, c'était Hérode, qui gouvernait Jérusalem : donc, son unique héritier légitime est le gouvernement israélien. En revanche, contrairement à ce qu'a fini par nous faire croire saint Paul, les véritables responsables directs de la mort de Jésus, ce ne sont pas les infâmes juifs mais bien le gouvernement romain, au pied de la croix il y avait des centurions, pas des pharisiens. Le Saint Empire romain ayant disparu, le seul héritier qui reste du gouvernement romain est l'État italien, par conséquent il revient au président Napolitano de demander pardon pour la crucifixion.

Qui demande pardon pour le Vietnam ? On ne sait pas si c'est le prochain président des États-Unis ou quelqu'un de la famille Kennedy, éventuellement la sympathique Kerry. Pour la révolution russe et l'assassinat des Romanov, il n'y a pas de doute, le seul vrai fidèle héritier légitime du léninisme et du stalinisme, c'est Poutine. Et pour le massacre de la Saint-Barthélémy ? C'est la République française en tant qu'héritière de la monarchie, mais comme à l'époque le cerveau de toute l'histoire était une reine, Catherine de Médicis, aujourd'hui le devoir de demander pardon reviendrait à Carla Bruni.

Après, il y a des cas embarrassants. Qui demande pardon pour les ennuis créés par Ptolémée, véritable inspirateur de Galilée ? Si, comme on le dit, il est né à Ptolémaïs, qui est en Cyrénaïque, celui qui demande pardon devrait être Kadhafi, mais s'il est né à Alexandrie, ce devrait être le gouvernement égyptien. Qui demande pardon pour les camps d'extermination ? Les seuls héritiers vivants du nazisme sont les mouvements nazis des Skinheads, et ces derniers n'ont vraiment pas l'air de vouloir s'excuser, au contraire, s'ils pouvaient, ils le referaient.

Et qui demande pardon pour l'assassinat de Matteotti et des frères Rosselli ? Le problème est de savoir qui sont aujourd'hui les « véritables » héritiers du fascisme, et j'avoue que la question m'embarrasse.

2008

C'est le Soleil qui tourne

Edoardo Boncinelli a tenu une série de Leçons Magistrales à l'Université de Bologne sur la théorie de l'évolution (origines et développements) et l'une des choses qui m'ont le plus frappé, ce sont moins les preuves désormais indiscutables de l'évolutionnisme (fût-ce dans ses développements néo-darwiniens) que le fait que circulent à ce sujet beaucoup d'idées naïves et confuses venues de ceux qui s'y opposent, mais aussi de ceux qui y adhèrent : par exemple, l'idée que pour le darwinisme l'homme descend du singe. (Éventuellement, à mon avis, en voyant les épisodes de racisme de notre époque, on est tenté de commenter, comme l'avait fait Dumas à un malotru qui ironisait sur son métissage : « Mon père était un mulâtre, mon grand-père, un nègre et mon arrière-grand-père, un singe. Vous voyez, monsieur, ma famille commence où la vôtre finit. »)

Le fait est que la science se heurte sans cesse à l'opinion publique, laquelle est toujours moins évoluée qu'on ne le pense. Nous tous, personnes éduquées, savons que la Terre tourne autour du Soleil et non le contraire, et pourtant, dans la vie quotidienne, nous nous comportons en termes d'une perception naïve et disons tranquillement que le Soleil se lève, qu'il se couche, qu'il est haut dans le ciel. Mais combien y a-t-il de personnes « éduquées » ? En 1982, un sondage fait en France par la revue *Science et Vie* révélait que pour un Français sur trois, c'était le Soleil qui tournait autour de

la Terre.

Je tire l'information des *Cahiers de l'Institut* (4, 2009), l'*Institut* étant un organisme international pour la recherche et l'exploration des *fous littéraires*, c'est-à-dire des auteurs plus ou moins fous qui soutiennent des thèses improbables. La France est à l'avant-garde sur ce thème et dans deux anciennes chroniques (de 1990 et 2001) je m'étais attardé sur ce genre bibliographique, même après la mort du plus grand expert en la matière, André Blavier. Mais dans ce numéro des *Cahiers*, Olivier Justafré s'entretient avec des négationnistes du mouvement terrestre et de la sphéricité de notre planète.

Que même des scientifiques illustres aient nié l'hypothèse copernicienne jusqu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, cela n'a rien d'étonnant, mais la masse d'études parues entre les ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles est assez impressionnante. Justafré se limite à des ouvrages français, et c'est plus que suffisant, de l'abbé Matalène qui démontrait en 1842 que le Soleil n'avait un diamètre que de trente-deux centimètres (idée par ailleurs soutenue par Épicure, mais vingt-deux siècles auparavant) à Victor Marcucci, pour qui la Terre était plate avec la Corse en son centre.

Passe encore pour le ^{xix}^e siècle. Mais en 1907, on trouve l'*Essai de rationalisation de la science expérimentale* de Léon Max (livre édité par une très sérieuse librairie scientifique) et en 1936 *La Terre ne tourne pas* d'un certain Raïovitch, lequel ajoute que le Soleil est plus petit que la Terre, mais plus grand que la Lune (alors qu'en 1815 un certain abbé Bouheret soutenait le contraire). En 1935, paraît l'ouvrage de Gustave Plaisant (qui se définit comme « ancien polytechnicien ») au titre dramatique *Tourne-t-elle ?* et même, en 1965, un livre de Maurice Ollivier (lui aussi ancien élève de Polytechnique) toujours sur l'immobilité de la Terre.

L'article de Justafré ne cite, en dehors de la France, que le livre de Samuel Birley Rowbotham où il est démontré que la Terre est un disque avec le Pôle Nord en son centre, à six cent cinquante kilomètres du Soleil. Le texte de Rowbotham était sorti sous forme de plaquette en 1849, sous le titre *Zetetic Astronomy : Earth Is Not a Globe* [Astronomie zététique : la terre n'est pas un globe] mais en l'espace de trente ans il est passé à une version de quatre cent trente pages et a donné naissance à une Universal Zetetic Society qui a survécu jusqu'à la Première Guerre mondiale.

En 1956, un membre de la Royal Astronomical Society, Samuel Shenton,

avait fondé la Flat Earth Society précisément pour accueillir l'héritage de la Universal Zetetic Society. La NASA, dans les années soixante, avait produit des photos de la Terre vue de l'espace, et alors personne ne pouvait plus nier qu'elle avait une forme sphérique, mais Shenton avait commenté en disant que des photos de ce genre ne pouvaient tromper qu'un œil inexpérimenté : tout le programme spatial était un montage, et le débarquement sur la Lune avait été une fiction cinématographique qui tendait à tromper l'opinion publique avec la fausse idée d'une Terre sphérique. Le successeur de Shenton, Charles Kenneth Johnson, a persisté à dénoncer le complot contre la Terre plate, écrivant en 1980 que l'idée d'un globe tournant était une conspiration contre laquelle avaient lutté Moïse et Christophe Colomb... L'une des argumentations de Johnson était que si la Terre avait été une sphère, alors la surface d'une grande masse d'eau aurait dû être courbe, alors que lui, il avait contrôlé les surfaces des lacs Tahoe et Salton sans trouver la moindre incurvation.

Et nous nous étonnons qu'il y ait encore des antiévolutionnistes ?

2010

Ce qu'il ne faut pas faire

Si quelqu'un exprime un avis insultant sur votre œuvre littéraire ou artistique, ne recourez pas à des voies légales, même si les expressions de votre ennemi ont dépassé la limite (parfois très ténue) entre jugement critique et insulte. En 1958, Beniamino Dal Fabbro, critique musical combatif et très polémique, dans un article du *Giorno* avait démoli une interprétation de la Callas, diva qu'il n'aimait pas. Je ne me rappelle pas exactement ce qu'il avait écrit, mais je me souviens de l'épigramme que cet aimable et sarcastique personnage faisait circuler parmi ses amis du Bar Giamaica dans le quartier de Brera, à Milan : « *La cantante d'Epidauro – meritava un pomidauro*⁷. »

La Callas, dotée elle aussi d'un sacré caractère, furibonde, lui avait intenté un procès. Je me souviens du récit que Dal Fabbro en faisait au bar Giamaica : le jour où son avocat devait parler à son procès, il était venu tout de noir vêtu afin de permettre à son défenseur de le désigner comme une figure de spécialiste sévère et incorruptible ; mais le jour où c'était à l'avocat

de Callas de plaider (qui allait peut-être utiliser, disait Dal Fabbro, certains racontars pernicioeux le dépeignant comme un jeteur de sorts), il s'était présenté avec un ample costume de lin blanc, coiffé d'un panama jaune paille.

Naturellement, la cour avait acquitté Dal Fabbro, lui reconnaissant son droit à la critique. L'ironie de l'histoire, c'est que le grand public, qui suivait la polémique dans la presse mais avait des idées confuses sur la jurisprudence et le droit constitutionnel à la libre expression de ses convictions, avait compris le jugement de la cour non comme une reconnaissance de la liberté du critique, mais comme une confirmation de ce qui avait été dit, à savoir que la Callas chantait mal. Ainsi, la Callas était sortie de cette histoire avec une (injuste) étiquette de très mauvaise chanteuse estampillée par un tribunal de notre République.

Tout cela prouve l'inopportunité de traîner au tribunal quelqu'un qui nous aurait traîné dans la boue. Selon toute probabilité, une cour reconnaîtra son droit à le faire, mais aux yeux de la foule grossière et des masses incultes, il aura été prouvé par des juges patentés que nous méritions pis que pendre.

Ce serait le corollaire à deux autres vieux principes : un démenti est une information donnée deux fois, et quand on est plongé jusqu'au cou dans une matière visqueuse, mieux vaut ne pas bouger afin de ne pas faire de vagues.

Alors, que faire avec celui qui vous a insulté ? Laisser tomber car, si vous vous consacrez aux lettres ou aux arts, vous avez accepté par avance d'être éreinté ou critiqué, sachant que cela fait partie du métier, et vous attendrez que des millions de lecteurs démentent l'odieux ennemi, tout comme l'histoire a puni Louis Spohr quand il a défini la *Cinquième* de Beethoven comme « une orgie de bruit et de vulgarité », Thomas Bailey Albright qui avait écrit sur Emily Dickinson : « L'incohérence et le manque de forme de ses vers de mirliton – je ne saurais les définir autrement – sont épouvantables. » Ou le dirigeant de la Metro-Goldwyn-Mayer qui, après un essai de Fred Astaire, avait commenté : « Il ne sait pas jouer, il ne sait pas chanter et il est chauve. Il ne s'en tire pas trop mal avec la danse. »

Après, que quelqu'un exprime un jugement négatif sur vous quand il était en lice en même temps que vous pour un prix qu'il n'a pas remporté, c'est tout aussi mal, du moins sur le plan du bon goût. Un écrivain connu et talentueux, quand sa femme participait à un concours universitaire, avait éreinté l'ouvrage d'un de ses concurrents. Il est vrai que Le Caravage lui-

même n'était pas un parangon de vertu et que Francis Bacon, très grand penseur, avait été condamné pour corruption et (selon la coutume de l'époque) démis de toute charge publique ; mais l'écrivain dont je parlais, sans que ses qualités littéraires soient méconnues, avait été considéré par beaucoup comme digne de censure morale.

2012

Le prodigieux Merduum

Pour apaiser quelques douleurs arthrosiques, le médecin m'a conseillé un médicament que, afin d'éviter de pénibles contestations légales, je désignerai par un nom imaginaire, le Merduum.

Comme le fait toute personne sensée, avant de l'ingérer j'ai lu la notice, cette petite feuille jointe qui vous dit en quels cas vous ne devez pas le prendre (par exemple, si vous avalez ensuite une bouteille de vodka, si vous devez conduire un poids lourd de nuit de Milan à Cefalù, si vous avez la lèpre ou si vous êtes enceinte de triplés). De plus, ma notice m'informe qu'en prenant du Merduum on peut avoir des réactions allergiques, un gonflement du visage, des lèvres, de la gorge, des vertiges et une somnolence, et (chez les personnes âgées) des chutes accidentelles, un obscurcissement ou une perte de la vue, des dommages à la colonne vertébrale, une insuffisance cardiaque et/ou rénale, une réduction des urines. Certains patients ont manifesté des pensées suicidaires et d'automutilation et l'on conseille (j'imagine au moment où le patient tente de se jeter par la fenêtre) de consulter un médecin (moi je dirais les pompiers). Naturellement le Merduum peut causer une constipation, une paralysie de l'intestin, des convulsions, et s'il est ingéré avec d'autres médicaments, une insuffisance respiratoire et un coma.

Ne parlons pas de l'interdiction absolue de conduire une voiture ou des machineries compliquées, et d'entreprendre des activités potentiellement dangereuses (je présume actionner une presse en étant debout sur une poutrelle au cinquantième étage d'un gratte-ciel). Et si vous avez pris du Merduum à des doses supérieures à celles prescrites, attendez-vous à vous sentir confus, somnolent, agité et anxieux ; si vous en prenez moins ou si vous suspendez le traitement, vous pouvez avoir des troubles du sommeil, des maux de tête, des nausées, des angoisses, des diarrhées, des convulsions, une

dépression, des sueurs et des vertiges.

Plus d'une personne sur dix ressentiront une augmentation de l'appétit, de l'excitation, un sentiment de confusion, une perte de la libido, de l'irritabilité, une gaucherie (*sic*), une atteinte de la mémoire, des tremblements, une difficulté d'élocution, fourmillements, léthargie et insomnie (ensemble ?), épuisement, obscurcissement de la vue, vision double, vertiges et troubles de l'équilibre, sécheresse de la bouche, vomissements, flatulences, difficulté d'érection, gonflement du corps, sensation d'ébriété, anomalies dans la démarche.

Plus d'une personne sur mille ressentiront une diminution du taux de sucre, une perception altérée de soi, dépression, variabilité de l'humeur, difficulté à trouver ses mots, perte de mémoire, hallucinations, altération des rêves, crises de panique, apathie, se sentir étrange (*sic*), incapacité à atteindre l'orgasme, retard d'éjaculation, difficulté d'idéation, engourdissement, anomalies dans le mouvement des yeux, réflexes réduits, sensibilité cutanée, perte du goût, sensation de brûlure, tremblements durant le mouvement, réduction de la conscience, évanouissement, augmentation de la sensibilité au bruit, sécheresse et gonflement des yeux, larmolement, troubles du rythme cardiaque, tension basse, tension élevée, troubles vasomoteurs, difficulté de respiration, sécheresse nasale, gonflement abdominal, augmentation de la production de salive, brûlure gastrique, perte de sensibilité autour de la bouche, sudation, frissons, contractions et crampes musculaires, douleurs articulaires, mal de dos, douleurs aux membres, incontinence, difficulté et douleurs dans la miction, faiblesse, chutes, soif, oppression du thorax, altération des examens du sang et de la fonctionnalité hépatique. Pour ce qui concerne moins d'une personne sur mille, je laisse tomber : impossible d'être si malchanceux.

J'ai évité de prendre ne serait-ce qu'une pilule, parce que j'étais sûr que je me serais aussitôt senti atteint (comme le voulait l'immortel Jerome K. Jerome) du syndrome du genou de la lavandière – même si la notice ne le citait pas. J'ai pensé jeter aussitôt le reste, mais si je le jetais dans la poubelle, je risquais d'induire des mutations chez les colonies de rats avec des conséquences épidémiques. J'ai enfermé le tout dans une boîte en métal que j'ai enterrée dans un parc à un mètre de profondeur.

Je dois dire qu'entre-temps, mes douleurs arthrosiques ont passé.

Joyce et la Maserati

En feuilletant les catalogues de ventes aux enchères de maisons comme Christie's ou Sotheby's, on voit que, outre les œuvres d'art, livres anciens, manuscrits autographes et autres antiquités, sont aussi proposés à la vente ce que l'on appelle des *memorabilia*, du type, que sais-je, les escarpins portés par telle diva dans tel film, un stylo ayant appartenu à Reagan, et des choses de ce genre. Or, il faut distinguer entre collectionnisme bizarre et chasse fétichiste à la relique. Le collectionneur est toujours un peu fou, même quand il se saigne aux quatre veines pour se procurer des incunables de la *Divine Comédie*, mais sa passion est concevable. En feuilletant des catalogues de collectionnisme, on voit qu'il y a aussi des gens qui conservent des sachets de sucre, des capsules de Coca-Cola et des cartes de téléphone. J'admets qu'il est plus noble de collectionner des timbres que des capsules de bière, mais le cœur a ses raisons.

Vouloir à tout prix les escarpins portés par telle diva dans tel film, c'est différent. Si vous récoltez tous les escarpins portés par toutes les divas depuis Méliès, alors vous êtes un collectionneur, votre folie a un sens, mais que ferez-vous d'une seule paire ?

Dans *La Repubblica* du 28 mars dernier, j'ai trouvé deux informations intéressantes. La première, publiée par d'autres quotidiens, concerne l'offre sur eBay des *auto blu*⁸ mises aux enchères par Renzi. Je comprendrais que quelqu'un désire une Maserati et saisisse l'occasion d'en acheter une à prix cassé, malgré le nombre de kilomètres au compteur, acceptant de dépenser ensuite beaucoup d'argent pour la retaper. Mais quel sens cela a-t-il de se battre à coups de milliers d'euros pour obtenir celle qui fut achetée (avec notre argent) par le ministre de la Défense Ignazio La Russa, à deux ou trois fois le prix de l'argus ? Pourtant, c'est ce qui se passe avec les *auto blu* mises aux enchères. Ici le fétichisme est évident, même si l'on n'arrive pas à comprendre la satisfaction de celui qui posera son postérieur sur les sièges en cuir auparavant réchauffés par un personnage illustre. Sans parler de celui qui offre un chiffre exorbitant pour se prélasser là où un simple sous-secrétaire ou un porte-serviettes a posé son séant.

Passons à un sujet apparemment différent, publié dans le même numéro, et

en double page. On a mis aux enchères les lettres d’amour écrites à vingt-six ans par Ian Fleming, à des prix autour de soixante mille euros, des lettres où le jeune agent pas encore secret écrivait : « Je veux juste vous embrasser et ne rien dire. Cela n’a aucun sens, mais je vous envoie des morceaux de mon cœur. » Alors, il existe légitimement un collectionnisme de documents autographes et, autographe pour autographe, l’un d’eux peut sembler plus amusant car un peu provocateur. Mieux, même un non-collectionneur d’autographes serait heureux de posséder la lettre où Joyce écrivait à Nora : « Je suis ton enfant [...]. Punis-moi autant que tu veux. Je serais ravi de sentir ma chair me cuire sous ta main. [...] J’aimerais que tu me gifles ou même me flagelles. Pas pour jouer, ma chérie, pour de vrai et sur ma chair nue. » Ou celle où Oscar Wilde écrivait à son amoureux Lord Douglas : « C’est un miracle que tes lèvres rouges comme des pétales de rose soient faites non moins pour la musique du chant que pour la folie des baisers. » Ce seraient d’excellentes *conservation pieces* à montrer aux amis pour passer une soirée en plaisantant sur les faiblesses des grands.

Ce qui en revanche ne me paraît pas sensé, c’est la valeur que l’on a coutume de donner à ces reliques pour l’histoire de la littérature et la critique littéraire. Savoir que Fleming écrivait à vingt-six ans des lettres typiques d’un adolescent en chaleur change-t-il notre plaisir à lire les histoires de James Bond ou le jugement critique que l’on peut prononcer sur le style de l’auteur ? Pour comprendre l’érotisme de Joyce, en tant que fait littéraire, il suffit de lire *Ulysse*, surtout le dernier chapitre – même si celui qui l’a écrit avait vécu une vie très chaste. Pour beaucoup de grands auteurs, il est arrivé que leurs pages soient lascives et leur vie probe ou que leurs pages soient probes et leur vie lascive, et cela changerait-il notre jugement sur *Les Fiancés* si l’on apprenait que Manzoni était licencieux au lit et que ses deux épouses sont mortes épuisées par sa satyriasis ?

Je sais qu’il est différent de vouloir la Maserati de La Russa et d’exhiber des documents qui prouvent que certains auteurs étaient physiquement (ou juste mentalement ?) érectiles. Mais, somme toute, ce sont deux formes de fétichisme.

2014

Napoléon n’a jamais existé

Quelque divertissement à mettre sous le sapin de Noël. Mais aussi, on le verra, des suggestions pour lutter contre les chasseurs de mystères. La dernière apparition d'un chasseur de mystères, c'était ces derniers mois à la télévision avec une émission qui s'appelle (cabalistiquement) *Adam Kadmon*, animée par un présentateur masqué. Cela ne vaudrait pas la peine d'en parler car Maurizio Crozza règle chaque semaine son compte à ce type de programme dans son émission satirique *Kazzenger*, mais rendons hommage aux Crozza du passé.

Je possédais depuis longtemps une traduction italienne tardive (1914) d'un libelle d'un certain J.-B. Pérès intitulé *Napoleone non è mai esistito*, mais ces derniers jours j'ai réussi à dénicher la première édition, de 1835, qui s'intitule *Grand Erratum source d'un nombre infini d'errata*. L'auteur démontre que Napoléon n'est qu'un mythe solaire, et argumente avec abondance de preuves en trouvant des analogies entre le soleil, Apollon (« Napoleo » signifierait vraiment « Apollon l'exterminateur »), né lui aussi sur une île méditerranéenne, tandis que la mère Letizia signifierait l'aurore, et Letizia viendrait de Léto, mère d'Apollon. Napoléon a eu trois sœurs qui sont évidemment les trois Grâces, quatre frères qui symbolisent les quatre saisons, et deux épouses (la lune et la Terre). Ses douze maréchaux étaient les signes du zodiaque, et comme le soleil, Napoléon a dominé dans le sud et a été privé de lumière dans le nord.

Napoléon a mis fin au fléau de la Révolution et cela rappelle la mise à mort, par Apollon, du monstre Python. Le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, et Napoléon était venu d'Égypte pour dominer la France et il est mort dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, lesquels ne sont rien d'autre que les douze heures du jour. « Il est donc prouvé que le prétendu héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil. »

Pérès savait lui aussi raconter des sornettes mais il le faisait pour parodier le livre de Charles-François Dupuis *L'Origine de tous les cultes* (1794), où l'on soutenait que religions, fables, théogonies et mystères n'étaient autres que des allégories physiques et astronomiques.

Selon Pérès, un certain Aristarco Newlight (*Historic certainties*, 1851, dont je n'ai pas réussi à trouver l'édition originale) utilisait des arguments analogues pour décrier la *Vie de Jésus* de David Strauss, et sa lecture critico-rationaliste des Évangiles. Mais avant Pérès, Richard Whately avait publié

Historic Doubts relative to Napoleon Buonaparte, dont j'ai trouvé la première édition, datée de 1819. Whately était un théologien anglais, qui fut aussi archevêque de Dublin, et il avait écrit des œuvres très sérieuses sur des sujets religieux et philosophiques – l'un de ses livres de logique avait influencé Charles Sanders Peirce. Whately s'est ingénié à réfuter les divers écrits rationalistes (en particulier Hume) qui niaient des événements pseudo-historiques, comme ceux des Saintes Écritures, et les récits de miracles, par le fait qu'on n'avait pas trouvé de preuves empiriques. Whately ne conteste pas Hume et consorts, mais il pousse leurs thèses à leurs conséquences ultimes, en démontrant que, si l'on suivait ces principes, même les comptes rendus des entreprises napoléoniennes (qui tiennent elles aussi du miraculeux) ne sont pas de première main, rares étaient les contemporains de Napoléon qui l'avaient vraiment vu, et une grande partie de ce que l'on dit de lui était des récits nés d'autres récits.

Ces trouvailles d'antiquaire dont je parle sont des bonheurs de collectionneur car, et par chance pour les lecteurs, des trois textes que j'ai cités il existe une édition Sellerio, *L'imperatore inesistente*, sous la direction de Salvatore Nigro (1989) – et celle-là (pour sept euros) vous pouvez la mettre sous le sapin de Noël. Bref, cela m'amusait d'exhumer ces Kazzenger *ante litteram*. Il est vrai que mes trois auteurs ne satirisaient pas les chasseurs de mystères mais des penseurs qui essayaient d'éliminer les mystères ; et ils étaient donc, au fond, des réactionnaires. Mais la méthode reste instructive : poussez à l'extrême les thèses des autres et un éclat de rire les enterrera.

2014

Sommes-nous tous fous ?

Ces dernières semaines nous avons assisté à d'indubitables actes de folie. Fou certainement le pilote allemand qui a entraîné dans la mort tous les passagers confiés à ses soins, fou sans doute l'entrepreneur milanais qui a commis un massacre au palais de justice⁹. Mais on peut s'inquiéter aussi de ce pilote qui se met à tirer chez lui – et je néglige le cas où on lui aurait imputé un accident de la route dû à un taux d'alcoolémie élevé, ce qui pourrait arriver à tous, même si conduire après avoir bu fait naître quelques doutes sur les habitudes d'un pilote qui avait transporté le président de la République.

Étaient-ils fous, ces policiers accusés du « massacre mexicain » à l'école Diaz ? Une minute auparavant, ils étaient des agents normaux. Quelle frénésie les a pris, ensuite, pour les déchaîner de cette façon, comme si (humanité à part) ils ignoraient qu'à la fin quelqu'un se rendrait compte de ce qu'ils avaient fait.

Ainsi, il m'est revenu à l'esprit ce que disait Robert Owen : « Tout le monde ancien est bizarre sauf toi et moi, et même toi tu es un peu bizarre... » Au fond, nous vivons dans la certitude que la sagesse est la normalité et les fous des exceptions pris en charge auparavant par l'hôpital psychiatrique. Mais est-ce vrai ? Ne faudrait-il pas penser que la condition normale est la folie et que la prétendue normalité est un état transitoire ? Au-delà du paradoxe, ne serait-il pas plus prudent de se convaincre qu'en tout être humain il y a une dose de folie, qui chez beaucoup reste latente toute leur vie, mais explose par moments en certains autres – de manière non létale et parfois productive chez ceux que nous considérons comme des génies, des précurseurs, des utopistes, mais se manifeste pour d'autres par des actes qui nous font crier à la folie criminelle ?

S'il en est ainsi, en tous les êtres de ce bas monde (nous sommes au moins sept milliards) il y a un germe de folie risquant de se manifester d'un coup, ou seulement par moments. Les égorgeurs de Daesh sont sans doute, à certaines heures de leur vie quotidienne, des maris fidèles et des pères aimants, et peut-être passent-ils des heures à regarder la télévision ou à amener leurs enfants à la mosquée. Puis ils se lèvent à huit heures du matin, ils passent leur kalachnikov en bandoulière, leur femme leur prépare peut-être un sandwich à l'omelette, et ils s'en vont décapiter quelqu'un ou mitrailler une centaine d'enfants. Au fond, n'est-ce pas ainsi que vivait Eichmann ? Et d'ailleurs, même le plus atroce des assassins, à en croire sa mère après coup, avait été jusqu'à la veille un garçon modèle, tout au plus était-il un peu nerveux ou mélancolique.

S'il en est ainsi, nous devrions vivre dans un état de méfiance permanente, craignant à chaque instant que notre épouse ou notre mari, notre fils ou notre fille, le voisin de palier que nous saluons tous les matins dans les escaliers, ou notre meilleur ami, empoigne soudain une machette et nous fende le crâne, ou ajoute de l'arsenic à notre soupe.

Mais alors notre vie deviendrait impossible, et ne pouvant plus nous fier à personne (pas même au haut-parleur de la gare qui dit que le train pour Rome

partira de la voie 7, car le responsable des annonces pourrait être devenu fou), nous vivrions comme des officiers d'active de la paranoïa.

Donc, pour survivre, il faut faire confiance au moins à quelqu'un. Sauf qu'il faudra se convaincre qu'il n'existe pas de confiance absolue (ainsi que c'est parfois le cas dans les phases où l'on tombe amoureux) mais uniquement une confiance probabiliste. Si le comportement de mon meilleur ami, au cours des années, a été digne de confiance, je peux parier que c'est une personne à laquelle je peux me fier. Ce serait un peu comme le pari de Pascal : croire qu'il existe une vie éternelle est plus avantageux que de ne pas y croire. Mais il s'agit justement d'un pari. Vivre sur un pari est certes risqué, mais vivre sans ce pari (si ce n'est le pari sur la vie éternelle, au moins celui sur l'ami) est essentiel à notre santé mentale.

Toutefois, il me semble que Saul Bellow a écrit qu'à une époque de folie se croire exempt de folie est une forme de folie. Donc ne prenez pas pour argent comptant ce que vous venez de lire.

2015

Les imbéciles et la presse responsable

Je me suis beaucoup amusé avec l'histoire des imbéciles du Web. Pour qui ne l'aurait pas suivie, on a raconté en ligne et dans quelques journaux que, au cours d'une *lectio magistralis* à Turin, j'aurais dit que le Web était plein d'imbéciles. C'est faux. La *lectio* était sur un tout autre sujet, mais cela nous montre comment entre journaux et Web les informations circulent et se déforment.

L'histoire des imbéciles est sortie après dans une conférence de presse au cours de laquelle, répondant à je ne sais plus quelle question, j'avais fait une remarque de bon sens. En admettant que, sur sept milliards d'habitants de la planète, il y ait une dose inévitable d'imbéciles, beaucoup d'entre eux communiquaient jadis leur délire à leurs intimes ou leurs copains de bar – et leurs opinions restaient limitées à un cercle restreint. Aujourd'hui nombre de ces gens ont la possibilité de s'exprimer sur les réseaux sociaux. Par conséquent, leurs opinions atteignent des audiences très élevées, et se confondent avec tant d'autres exprimées par des personnes raisonnables.

Notez que dans ma notion d'imbécile, il n'y avait aucune connotation

raciste. Personne n'est imbécile de profession (sauf rares exceptions) mais quelqu'un qui est un excellent épicier, un excellent chirurgien ou un excellent employé de banque peut, sur des sujets où il n'est pas compétent ou bien sur lesquels il n'a pas assez réfléchi, dire des bêtises. D'autant plus que les réactions sur le Web se font à chaud, sans que l'on ait eu le temps de réfléchir.

Il est bon que la Toile permette même à ceux qui ne disent pas des choses sensées de s'exprimer, toutefois l'excès d'idioties encombre les lignes. Et les réactions inconvenantes que j'ai ensuite vues sur le Web confirment ma thèse très raisonnable. Mieux, quelqu'un avait raconté que, selon moi, sur Internet les opinions d'un abruti et celles d'un prix Nobel avaient la même évidence, et aussitôt après s'est répandue viralemment une discussion inutile sur le fait que j'aie remporté ou non le prix Nobel. Sans que personne aille consulter Wikipédia. Cela pour dire à quel point les gens sont enclins à parler à tort et à travers. En tout cas, le nombre d'imbéciles est désormais quantifiable : ils sont 300 millions au minimum. En effet, ces derniers temps Wikipédia semble avoir perdu 300 millions d'utilisateurs. Tous des gens qui ne surfent plus sur le Web pour trouver des informations mais pour rester en ligne et chatter (peut-être à tort et à travers) avec leurs pairs.

Un usager normal de la Toile devrait être capable de faire la différence entre idées décousues et idées bien articulées, mais ce n'est pas toujours dit, et c'est là que se pose le problème du filtrage, qui ne concerne pas seulement les opinions exprimées sur les blogs ou via Twitter, mais est une question dramatiquement urgente pour tous les sites Web, où (et je voudrais voir qui maintenant proteste en le niant) on peut trouver aussi bien des choses dignes de confiance et utiles, que des délires en tout genre, dénonciations de complots inexistantes, négationnismes, racismes, ou juste des informations culturellement fausses, imprécises, sabotées.

Comment filtrer ? Chacun de nous est en mesure de filtrer quand il consulte des sites concernant des sujets qui relèvent de sa compétence, mais moi par exemple je serais bien embarrassé pour décider si un site sur la théorie des cordes me dit des choses exactes ou pas. L'école elle-même ne peut éduquer au filtrage car les enseignants sont eux aussi dans les mêmes conditions que moi, et un professeur de grec peut se sentir démuni face à un site évoquant la théorie des catastrophes, ou juste la guerre de Trente Ans.

Il ne reste qu'une seule solution. Les journaux sont souvent sous l'emprise

du Web, car ils y puisent des infos et parfois des légendes, et donnent donc la parole à leur plus grand concurrent – mais ce faisant, ils sont toujours en retard sur Internet. Ils devraient au contraire consacrer au moins deux pages chaque jour à l’analyse de sites Web (tout comme on fait la critique de livres ou de films) en indiquant les sites vertueux et en signalant ceux qui véhiculent des mystifications ou des imprécisions. Ce serait un immense service rendu au public et peut-être aussi un motif pour que les navigateurs en ligne, qui dédaignent les journaux, recommencent à les feuilleter chaque jour.

Bien entendu, pour affronter une telle entreprise, un journal aurait besoin d’une équipe d’analystes, dont beaucoup seraient à trouver hors de la rédaction. C’est une entreprise certes coûteuse mais elle serait culturellement précieuse, et marquerait le début d’une nouvelle fonction de la presse.

1. En français dans le texte.

2. Nicola Calipari, officier de haut rang des SISMI (services secrets italiens), a été tué le 4 mars 2005 par des tirs de l'armée américaine, sur la route de l'aéroport de Bagdad lors d'une opération de libération de la journaliste italienne Giuliana Sgrena, détenue en otage par un groupe armé irakien depuis le 4 février de la même année.

3. *De l'art de dire des conneries*, Mazarine/Librairie Arthème Fayard, 2017, traduit de l'anglais par Didier Sénecal. Toutes les citations sont tirées de cet ouvrage.

4. La *Variante di Valico* [littéralement la Variante de Col, de Passage] est une extension de l'A1 entre Bologne et Florence.

5. *Compagni che sbagliano* : formule célèbre du PCI à propos des adeptes de la lutte armée.

6. Littéralement : Excuse-moi. Suis Clairement Un Con Amène.

7. Littéralement : « La chanteuse d'Épidaure méritait une pomme d'or », c'est-à-dire une tomate.

8. Cinquante-deux grosses cylindrées de ministères italiens, les *auto blu*, ont été vendues lors d'une première phase d'enchères décidée par Matteo Renzi dans le cadre d'un plan de réduction des dépenses de l'État.

9. Le 9 avril 2015, au palais de justice de Milan, un entrepreneur tire des coups de feu pendant son procès de faillite. Quatre personnes, dont un juge et un témoin, sont tuées et une autre est blessée durant la fusillade.

DU MÊME AUTEUR

L'ŒUVRE OUVERTE, Le Seuil, 1965.

LA STRUCTURE ABSENTE, Mercure de France, 1972.

LA GUERRE DU FAUX, traduction de Myriam Tanant avec la collaboration de Piero Caracciolo, Grasset, 1985 ; Les Cahiers Rouges, 2008.

LECTOR IN FABULA, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1985.

PASTICHES ET POSTICHES, traduction de Bernard Guyader, Messidor, 1988 ; 10/18, 1996.

SÉMIOTIQUE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE, traduction de Myriem Bouzaher, PUF, 1988.

LE SIGNE : HISTOIRE ET ANALYSE D'UN CONCEPT, adaptation de J. M. Klinkenberg, Labor, 1988.

LES LIMITES DE L'INTERPRÉTATION, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1992.

DE SUPERMAN AU SURHOMME, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1993.

LA RECHERCHE DE LA LANGUE PARFAITE DANS LA CULTURE EUROPÉENNE, traduction de Jean-Paul Manganaro ; préface de Jacques Le Goff, Le Seuil, 1994.

SIX PROMENADES DANS LES BOIS DU ROMAN ET D'AILLEURS, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1996.

ART ET BEAUTÉ DANS L'ESTHÉTIQUE MÉDIÉVALE, traduction de Maurice Javion, Grasset, 1998.

COMMENT VOYAGER AVEC UN SAUMON, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1998.

KANT ET L'ORNITHORYNQUE, traduction de Julien Gayrard, Grasset, 1999.

CINQ QUESTIONS DE MORALE, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2000.

DE LA LITTÉRATURE, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2003.

À RECULONS COMME UNE ÉCREVISSE, *Guerre chaude et populisme médiatique*, Grasset, 2006.

DIRE PRESQUE LA MÊME CHOSE, *Expériences de la traduction*, traduction de Myriem

Bouzaher, Grasset, 2007.

DE L'ARBRE AU LABYRINTHE, *Études historiques sur le signe et l'interprétation*, traduction d'Hélène Sauvage, Grasset, 2010.

CONSTRUIRE L'ENNEMI ET AUTRES ÉCRITS OCCASIONNELS, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2014.

RECONNAÎTRE LE FASCISME, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2017.

Romans

LE NOM DE LA ROSE, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 1982 ; édition augmentée d'une Apostille traduite par Myriem Bouzaher, Grasset, 1985. Édition revue et augmentée par l'auteur, Grasset, 2012.

LE PENDULE DE FOUCAULT, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 1990.

L'ÎLE DU JOUR D'AVANT, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 1996.

BAUDOLINO, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2002.

LA MYSTÉRIEUSE FLAMME DE LA REINE LOANA, *roman illustré*, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2005.

LE CIMETIÈRE DE PRAGUE, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2011.

CONFESSIONS D'UN JEUNE ROMANCIER, traduction de François Rosso, Grasset, 2013.

NUMÉRO ZÉRO, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2015.

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par La nave di Teseo,
en 2016, sous le titre :*

PAPE SATÀN ALEPPE,
CRONACHE DI UNA SOCIETÀ LIQUIDA.

Photo de la couverture : © Getty Images.

ISBN : 978-2-246-86328-1

© *La nave di Teseo, Milan, 2016.*

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2017, pour la traduction française.*

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

TABLE

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Introduction](#)

[La société liquide](#)

[À reculons comme une écrevisse](#)

[Être vus](#)

[Les vieux et les jeunes](#)

[En ligne](#)

[Sur les téléphones portables](#)

[Sur les complots](#)

[Sur les mass media](#)

[Diverses formes de racisme](#)

[Sur la haine et la mort](#)

[Entre religion et philosophie](#)

[La bonne éducation](#)

[Sur les livres et autres sujets](#)

[La Quatrième Rome](#)

[De la stupidité à la folie](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)